

Nouveau traité de médecine pratique, où se trouvent exposés la classification, les causes, les symptômes, le pronostic, et le traitement des maladies de tous les climats / Traduit de l'anglais sur la dernière édition, avec des éclaircissements, par J. Hipp. Cloquet.

Contributors

Thomas, Robert, 1753-1835
Cloquet, H. (Hippolyte), 1787-1840

Publication/Creation

Paris : Méquignon-Marvis, 1818.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/q2bdwvv3>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

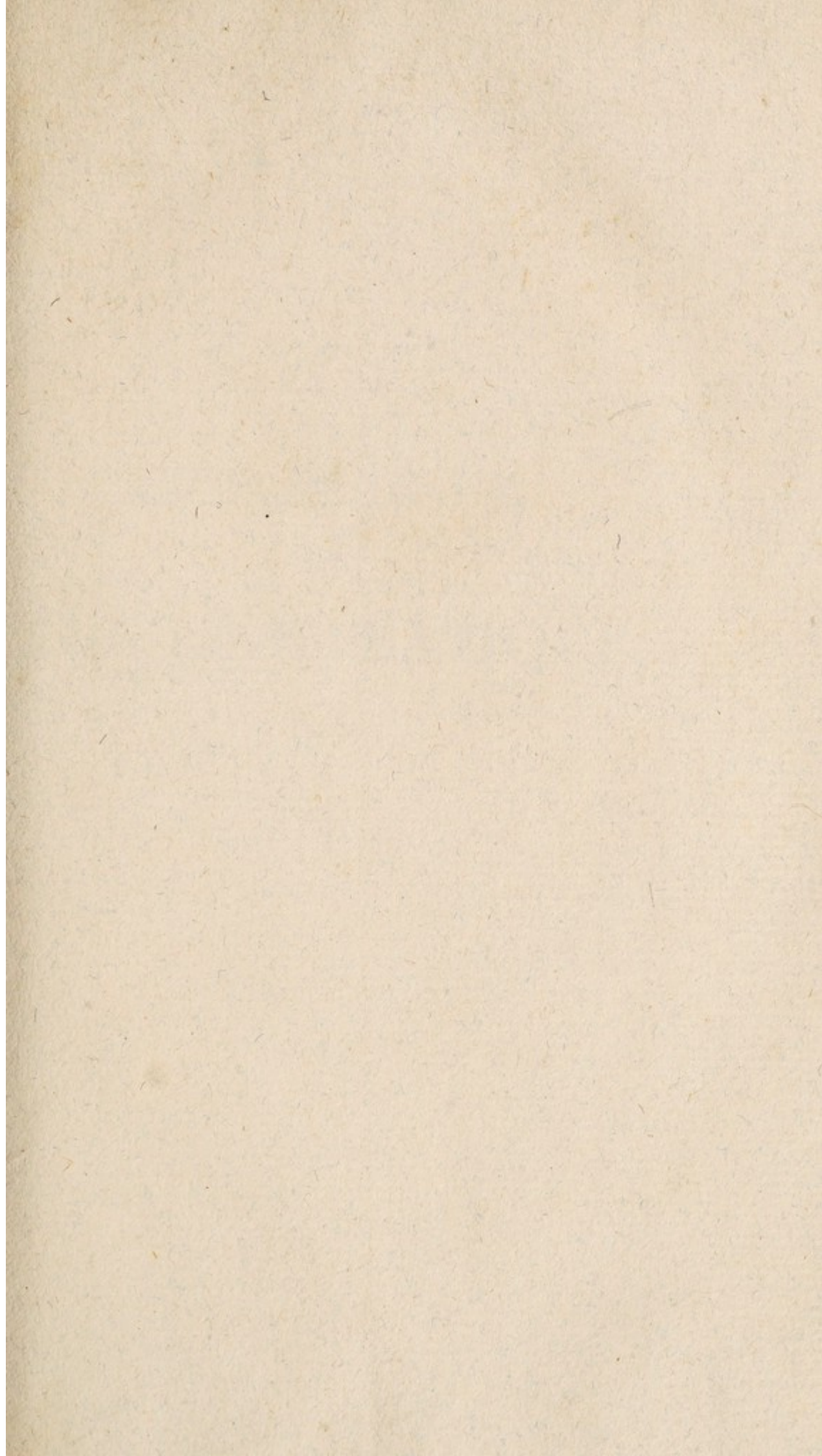
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.




Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



51129/8





Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

NOUVEAU TRAITÉ
DE
MÉDECINE PRATIQUE.

T. I.

THOMAS, R.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

NOUVEAU TRAITÉ DE MÉDECINE PRATIQUE,

Où se trouvent exposés

LA CLASSIFICATION, LES CAUSES, LES SYMPTOMES, LE PRONOSTIC ET
LE TRAITEMENT DES MALADIES DE TOUS LES CLIMATS;

PAR ROBERT THOMAS, de Salisbury.

Traduit de l'anglais sur la dernière édition, avec des éclaircissemens,

PAR J. HIPP. CLOQUET,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, ancien Prosecteur et Aide de
Clinique interne en la même Faculté, ancien Chirurgien interne des hospices
et hôpitaux civils de Paris, Médecin de bienfaisance pour le 12^e arrondis-
sement, Professeur de Physiologie à l'Athénée royal, Professeur particulier
d'Anatomie et de Chirurgie, Membre des Sociétés Médicale d'Emulation, d'Ins-
truction médicale, et Anatomique de Paris, de celle des Sciences et Arts d'Orléans,
de la Société médicale d'Amiens, de la Société Wettéravienne de Hanau, etc., etc.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MÉQUIGNON-MARVIS, Libraire pour la partie
de Médecine, rue de l'École de Médecine, n^{os} 9 et 3.

1818.

Th. Luigi Langrandi



AVERTISSEMENT.

JE crois rendre service à ceux de mes compatriotes qui n'entendent point la langue anglaise, en leur offrant la traduction du *Traité de Médecine pratique* le plus estimé en Amérique et dans la Grande-Bretagne. En très-peu d'années, cet ouvrage a déjà eu plusieurs éditions tirées à un grand nombre d'exemplaires, et la plupart des gens de l'art, dans les trois royaumes, s'en servent habituellement et avec avantage dans le cours de leurs visites.

On y trouve, en effet, exposée avec soin, l'histoire des maladies de tous les pays; on peut y suivre leurs progrès, apprendre à les distinguer entre elles par leurs symptômes, à pronostiquer leur terminaison, et surtout s'instruire dans l'art de combattre leurs accidens, d'en opérer la cure et de la confirmer. L'étiologie et la thérapie de chaque affection sont en effet les points examinés avec le plus de soin par l'Auteur; et, sans

aucun doute, ce sont ceux qui peuvent être le plus généralement utiles.

Au reste, quoiqu'il annonce dans sa préface que son livre peut être utile aux personnes bienfaisantes qui habitent la campagne, il ne faut pourtant point le regarder comme un de ces ouvrages destinés à rendre la médecine populaire, et contre lesquels, dans presque tous les temps, on s'est élevé avec autant de force que de raison. Quand il ne contiendrait pas une foule de mots techniques qu'il n'est point donné à tout le monde d'entendre, les formules, qui se rencontrent au bas de chaque page, ne peuvent être exécutées que par une personne habituée à la manipulation des médicamens.

Mais, sous ce rapport même, remarquons que le *Traité de médecine pratique* de M. Thomas a un avantage des plus réels, celui de présenter toutes faites, ou n'exigeant que de très-légères modifications, en raison de l'âge, du tempérament, du pays, de la saison, etc., des formules de prescriptions toujours sages, souvent énergiques, et que l'officier de santé, au sein des petites villes

qu'il habite, pourrait être embarrassé à rédiger. Il n'y a, pour ainsi dire, ici qu'à les copier pour les transmettre au pharmacien chargé de les exécuter.

Elles sont en latin dans l'original ; je les ai conservées en latin ; je n'ai point voulu que l'ignorance ou la mauvaise foi pussent en abuser, si elles eussent été mises à leur portée, et rédigées en langage vulgaire. D'ailleurs, quel est l'homme de l'art qui, aujourd'hui, ne puisse entendre le latin, surtout celui des prescriptions ?

M. Thomas a aussi donné, à la suite de sa Médecine pratique, un Traité des maladies des femmes grosses et des enfans. Tout-à-fait distinct du reste de l'ouvrage par la nature des sujets qu'il présente, j'ai cru devoir le publier à part, car il aurait considérablement augmenté le volume et le prix d'un livre déjà assez étendu par lui-même. C'est une espèce de monographie qui a son utilité isolée, et que beaucoup de personnes seront bien aises de pouvoir se procurer séparément.

Par la même raison, encore, je n'ai ajouté

qu'un fort petit nombre de notes; mais j'ai éclairci quelques passages du texte; j'ai retranché quelques répétitions que le goût des lecteurs français ne saurait admettre, et les savans pourront comparer la médecine anglaise dans sa pureté, avec celle de nos compatriotes.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

EN composant cet ouvrage, mon but a été de fournir aux élèves en médecine et aux jeunes praticiens un tableau resserré, mais soigné, de l'état actuel de l'art; j'ai choisi un format portatif, et j'ai pourtant cherché à exposer avec le plus de netteté possible les théories et les opinions des auteurs les plus recommandables; en outre, afin d'être généralement utile, je ne me suis point borné à l'histoire des maladies qui affligent les habitans de la Grande-Bretagne, j'ai fait connaître celle des affections propres aux régions glacées et aux contrées du midi. La vérité des sujets et le nombre des ouvrages à consulter, a rendu la tâche difficile et pénible, surtout si l'on réfléchit avec quel soin il a fallu séparer l'exposition des faits de celle des pures hypothèses.

Mais enfin, avec de la persévérance, toutes les difficultés ont été surmontées, et l'ouvrage terminé a été livré en deux volumes au public il y a peu d'années. La manière favorable dont il a été accueilli a bientôt nécessité une autre édition. Celle-ci, soigneusement revue, et augmentée de beaucoup de nouveaux articles, a été publiée

en 1807, en un seul volume imprimé avec des caractères plus fins, ce qui a de beaucoup diminué le prix de chaque exemplaire.

Le débit de cette édition, qui avait été tirée à un grand nombre d'exemplaires, a été très-rapide, et j'en offre ici une autre encore considérablement accrue; car, outre une multitude de faits importants qui y sont ajoutés à chaque chapitre, pour ainsi dire, les maladies y sont présentées dans un ordre systématique, celui de la Nosologie de Cullen.

J'ai lu les derniers ouvrages publiés; j'ai rapporté les opinions de leurs auteurs, et j'ai fait connaître, dans l'occasion, les résultats de ma propre pratique. J'ai donné également les nouveaux moyens mis en usage pour empêcher la propagation des maladies contagieuses, ceux à l'aide desquels les Européens peuvent se maintenir en bonne santé lors de leur arrivée dans les pays chauds, ou pendant les voyages sur mer. J'ai fait connaître, en outre, les effets de certains remèdes nouvellement introduits dans la pratique, tels que les bains chauds, les bains froids; j'ai exposé les cas dans lesquels conviennent les eaux minérales de ce pays et celles des autres régions connues, et j'ai donné la manière d'en faire usage en général.

Les avantages qui dérivent du format de ce livre pour les étudiants et les jeunes praticiens,

de même que pour ceux qui n'ont point le loisir de consulter des traités plus étendus sur chaque affection , sont assez évidens pour qu'il ne soit point besoin de les énumérer ici ; et quant aux personnes qui déjà depuis long-temps sont sorties des écoles , cet ouvrage leur rappellera facilement les faits qui pourraient être échappés à leur mémoire. En outre , il guidera les seigneurs de campagne et les ministres du culte religieux dans les secours qu'ils peuvent chercher à administrer , en attendant l'arrivée d'un homme de l'art , lorsque des accidens surviennent dans l'intérieur de leur famille ou dans l'étendue de leur juridiction.

Cet ouvrage renferme l'histoire des maladies de tous les pays ; l'auteur n'a rien négligé pour le rendre tout à la fois aussi clair et aussi complet que possible , et a fait les plus grands efforts pour qu'il devînt un tableau raccourci de tout ce que peut offrir actuellement la pratique de l'art.

TABLE PREMIÈRE,

Indiquant les signes employés dans les formules pour représenter les poids et mesures.

La livre	℔	équivalent à douze onces.
L'once	℥	— huit gros.
Le gros	ʒ	— trois scrupules.
Le scrupule . .	ʒ	— vingt grains.
Le grain . . .	gr.	
La cuillerée .	℥ ℥	— à une demi-once pour les liquides sirupeux, et à trois gros seulement pour les eaux distillées dans la Pharmacopée d'Edinburgh.

TABLE SECONDE,

Donnant les proportions d'opium, d'antimoine, d'arsenic, et de mercure que contiennent certains médicamens composés de la Pharmacopée du Collège royal des médecins de Londres, et qui sont indiqués dans cet ouvrage.

La confection d'opium contient, par trente-six grains, environ un grain d'opium.

La solution arsenicale contient, par once, quatre grains d'acide arsénieux.

La solution d'oxy-muriate de mercure (liqueur de Van Swieten) contient, par once, un demi-grain du sel mercuriel.

Les pilules mercurielles renferment, par trois grains, un grain de mercure.

La poudre de craie composée contient un grain d'opium par deux scrupules.

La poudre d'ipécacuanha composée contient un grain d'opium par dix grains.

L'onguent mercuriel double contient moitié de son poids de mercure.

L'onguent mercuriel simple n'en contient que le sixième.

NOUVEAU TRAITÉ

DE

MÉDECINE PRATIQUE.

CLASSE PREMIÈRE.

PYREXIES, OU MALADIES FÉBRILES.*
(*PYREXIÆ.*)

DANS les maladies de cette classe on remarque d'abord des frissons, puis une augmentation de la chaleur animale, de la fréquence dans le pouls, un trouble dans la plupart des fonctions, et un abattement marqué des forces, particulièrement notable pour les muscles des membres : tels sont au moins les caractères que leur a assignés le célèbre Cullen.

ORDRE PREMIER.

FIÈVRES (*FEBRES*).**

Il est impossible de donner de la fièvre une définition exacte et concise, parce qu'il n'y a aucun symptôme qui soit invariablement attaché à cette affection, et qui puisse en faire connaître la nature intime. Le pouls présente en effet une

* ÉTYMOLOGIE. Πῦρ, ignis, et εἶς, habitus.

** ÉTYMOLOGIE. *Febris*, mot latin.

infinité de variétés : il peut être faible, déprimé, lent, serré et irrégulier ; ou bien fort, plein, vif et régulier ; il peut encore être dur ou mou, selon qu'on l'examine au début de la fièvre, pendant son accroissement, lors de son plus haut degré d'intensité, ou à l'instant de sa terminaison ; enfin, la nature de chaque fièvre a encore une influence marquée sur les phénomènes qu'il présente. De même aussi la chaleur peut être également répandue par tout le corps, ou bornée seulement à quelques régions : quelquefois tout l'extérieur est frappé de froid, quoiqu'il y ait à l'intérieur un sentiment d'ardeur manifeste ; dans d'autres cas, la chaleur ou le froid sont généraux ; enfin, la température peut être comme dans l'état de santé. Chez certains malades, la face est pâle ; chez d'autres, elle est rouge et animée : son expression est tantôt naturelle, tantôt plus ou moins altérée. Les yeux sont abattus, languissans et mornes ; ou bien ils sont injectés, et l'impression de la lumière est douloureuse pour eux ; quelquefois ils paraissent saillans, égarés ou menaçans ; d'autres fois ils sont timides, hébétés ou terrifiés, baignés de larmes, et privés de leur éclat ordinaire. La langue est le plus souvent sèche, gercée, âpre, rouge, ou bien blanche et tachetée ; souvent elle est enduite d'une couche de mucus ; souvent aussi elle est humide et naturelle, sans aucune altération. La respiration est fréquente, inégale ou gênée ; l'haleine est chaude ou d'une mauvaise odeur. Ordinairement il y a perte d'appétit ; ce-

pendant, par momens, les malades sentent le désir de manger. L'urine est crue et aqueuse ; ou rouge et peu abondante ; ou épaisse, trouble et sédimenteuse ; ou enfin tout-à-fait naturelle. A ces symptômes il faut joindre des douleurs dans différentes parties du corps, la dépression des forces, l'insomnie, ou, au contraire, la stupeur et la torpeur, l'affaiblissement de l'esprit et le délire, la diarrhée ou la constipation, le vomissement, la tension des hypochondres, les soubresauts des tendons, l'amaigrissement et d'autres accidens qui naissent en même temps que la fièvre elle-même, ou se développent pendant qu'elle parcourt ses périodes.

Outre les signes que nous venons d'indiquer, comme la chaleur de la peau, le trouble de la circulation, l'enduit saburral de la langue, la soif, la suppression ou l'altération des sécrétions, que précèdent un sentiment de pesanteur, de nonchalance et de lassitude, et des frissons, on remarque encore, dans la fièvre, une douleur pulsative de la tête, s'étendant le long de la moelle épinière; cette douleur est accompagnée d'une chaleur assez vive pour être sentie avec la main, quoique souvent le tronc et les membres soient froids. Il se manifeste aussi des pulsations plus fortes que de coutume dans les artères du cou et des tempes : alors les yeux sont injectés, il y a une altération des traits du visage plus facile à observer qu'à décrire, avec trouble des fonctions cérébrales. Si à tout cela nous joignons l'agitation pendant le sommeil, ou l'insomnie, symptô-

mes communs à la vérité à un grand nombre de maladies, mais plus particulièrement attachés à celle dont nous traitons ici, nous aurons certainement assez de caractères pour pouvoir découvrir la présence de la fièvre dans l'économie, et obtenir les indications les plus claires sur sa nature.

L'ensemble seul de tous ces symptômes, et non point la présence de chacun d'eux en particulier, peut faire décider si la fièvre existe ou n'existe pas. C'est donc d'après l'idée qui naît de leur réunion que nous donnerons le nom de *fièvre* à une maladie qui a son siège dans toutes les parties du corps, et où l'on observe surtout constamment une gêne dans quelque'une des fonctions qui caractérisent la vie.

Sous le rapport de leur durée et de leur marche, on divise ordinairement les fièvres en *intermittentes*, *rémittentes* et *continues*. Les premières sont composées d'un certain nombre de paroxysmes qui se succèdent à des intervalles de temps réguliers; dans les secondes, un paroxysme succède à celui qui vient de finir avec tant de rapidité, qu'il n'y a jamais d'apyrexie complète; dans les troisièmes, les paroxysmes sont tellement rapprochés, que l'un arrive avant que l'autre ait éprouvé le moindre amendement dans ses symptômes.

Quelquefois, dans ce dernier cas, les rémissions et les exacerbations sont si peu prononcées, qu'il est très-difficile de les reconnaître: aussi quelques praticiens ont cru qu'il y avait

une espèce de fièvre dont le paroxysme durerait plusieurs jours ; mais nous croyons avoir des raisons de nier l'existence d'une semblable affection, et d'assurer que toute fièvre continue consiste dans l'enchaînement de plusieurs paroxysmes, comme nous venons de l'avancer tout à l'heure.

On peut cependant observer des fièvres formées par un seul accès, dont la durée est de quelques heures : telle est l'éphémère simple ; mais le cas doit être assez rare.

Les anciens nosologistes avaient bien reconnu de grandes différences dans les fièvres continues ; mais les modernes seuls les ont parfaitement séparées en celles qui présentent une irritation inflammatoire et en celles où il y a affection du système nerveux, et par suite altération de la sensibilité et des puissances motrices : aussi la distinction des fièvres en *inflammatoires* et en *nerveuses* est-elle maintenant généralement adoptée. Les premières sont quelquefois désignées sous le nom de *Synoque*, et les secondes sous celui de *Typhus*. Néanmoins ces deux espèces peuvent se combiner, et il en résulte une sorte de fièvre continue très-fréquente dans notre pays, et dont je traiterai sous la dénomination de *Fièvre simple continue*, ou *Synochus*.

Quelques médecins ont indiqué sous le titre de *Synoque bilieuse* une variété de la fièvre continue, qui présente, de plus que les autres, une augmentation et une altération dans la sécrétion de la bile ; d'où il résulte des vomissemens d'une

matière d'un vert foncé, ou un flux diarrhéique : elle est ordinairement produite par la température élevée de l'atmosphère. Dans certains cas pourtant la contractilité des intestins est comme engourdie ; et lorsque l'on procure des selles à l'aide des purgatifs, elles sont d'une consistance solide et leur couleur est celle de la poix noire. Au reste, comme cette variété de fièvre se montre rarement sous le type continu, et est presque toujours caractérisée par des rémittences, nous devons indubitablement la ranger parmi les fièvres rémittentes.

Les fièvres appelées *Typhus* semblent aussi renfermer plusieurs variétés ; mais toutes se rapportent évidemment à une seule et même espèce, et leurs différences ne dérivent que d'un degré plus ou moins grand d'intensité dans la cause qui les produit, ou de l'influence du climat et de la saison, ou du tempérament particulier du malade, ou d'une prédisposition à la putridité.

Nous avertissons aussi que, comme la fièvre hectique n'est point une maladie essentielle, mais paraît être seulement la conséquence d'une affection d'un tout autre genre, et spécialement de la phthisie pulmonaire, nous ne lui consacrerons point un chapitre à part, et que nous la décrirons à la suite de la consommation pulmonaire.

DES FIÈVRES INTERMITTENTES (*Febres intermittentes*).

Ce nom est appliqué à des espèces de fièvres qui consistent en une série de paroxysmes, entre lesquels les symptômes disparaissent absolu-

ment, ce qui produit une véritable période d'apyrexie.

Suivant l'intervalle de temps qui s'écoule entre la fin d'un accès et le retour du suivant, les fièvres intermittentes ont reçu des noms différens. On les appelle *quotidiennes* lorsque les accès reviennent toutes les vingt-quatre heures; *tierces*, quand ils ne reparaissent qu'au bout de quarante-huit heures; *quartes*, lorsque l'espace de temps qui les sépare est de soixante-douze heures. Les tierces sont les plus fréquentes, et dominant surtout dans le printemps; les quartes, plus rebelles et plus fâcheuses, sévissent spécialement en automne; les quotidiennes, enfin, ont plus de tendance que les autres à revêtir la forme continue.

Chacune de ces espèces de la fièvre intermittente offre plusieurs variétés: ainsi on reconnaît une *double-tierce* avec des paroxysmes une fois chaque jour, mais semblables entre eux d'un jour l'un; une *double-tierce* avec deux paroxysmes dans un jour et un seulement le lendemain; une *double-quarte* avec deux paroxysmes le premier jour, apyrexie pendant le second et le troisième, et deux paroxysmes encore le quatrième; une *double-quarte* avec un paroxysme le premier jour, un le second, et apyrexie le troisième; une *triple-quarte* avec trois accès chaque quatrième jour; et enfin une *triple-quarte* dans laquelle les accès reparaissent chaque jour, et présentent de quatre en quatre jours les mêmes caractères.

Lorsque les fièvres intermittentes se développent au printemps, on les appelle *vernales*; et on leur donne le nom d'*automnales* quand elles se manifestent à la suite de l'été. Dans les pays chauds elles sont souvent opiniâtres et de longue durée; on les y voit fréquemment résister aux méthodes de traitement employées, et donner lieu à des affections chroniques, telles que l'anasarque, les engorgemens du foie ou de la rate, etc.

Il est généralement reconnu que les fièvres dont il s'agit sont le plus communément produites par les émanations des eaux stagnantes, surtout lorsque la chaleur atmosphérique vient à augmenter l'activité de leurs effluves pernicieux. On pense aussi que les matières animales et végétales qui se pourrissent continuellement dans les marais doivent contribuer également à leur invasion, en donnant à ces effluves des qualités particulières encore. Nous ne possédons point, à la vérité, des connaissances assez précises pour expliquer comment les miasmes qui s'élèvent de ces lieux peuvent amener les fièvres intermittentes; mais il est présumable que l'humidité de l'atmosphère joue ici un grand rôle en favorisant leur action.

Des alimens de mauvaise qualité, la fatigue, les veilles prolongées, le chagrin, l'inquiétude, la faiblesse de la constitution, l'habitation d'une chambre humide, l'usage de linge mouillé, l'humidité de l'atmosphère jointe au froid ou à un excès de chaleur, la suppression de quelque évacuation habituelle, la rétropulsion d'une éruption

cutanée ancienne, l'existence d'une maladie antérieure, telles sont les circonstances que l'on regarde ordinairement comme les causes excitantes des fièvres intermittentes. Mais ne serait-il pas plus juste de dire qu'elles ne font que mettre le corps dans la disposition propre à les faire contracter? Quelques auteurs ont cru que ces maladies pouvaient être causées par un principe contagieux; mais leur hypothèse ne s'accorde en aucune manière avec l'observation.

Quant à leur cause prochaine, nous ne savons encore rien de certain; mais assez généralement on l'attribue à un dérangement de l'estomac et des premières voies.

Ces fièvres présentent encore une particularité remarquable : elles se renouvellent avec la plus grande facilité, et sous l'influence des causes les plus légères. Peut-être reste-t-il dans l'économie une prédisposition qui en favorise le retour? Cette circonstance nous fournit un moyen de plus de les distinguer des fièvres continues; lorsqu'en effet une de celles-ci est guérie, l'individu qui en a été atteint n'est pas plus exposé que tout autre à une nouvelle attaque.

Chaque paroxysme de fièvre intermittente parcourt trois périodes différentes; celle du froid, celle du chaud et celle de la sueur.

Dans la première période, celle du froid, le malade éprouve d'abord un sentiment de langueur et de faiblesse; il n'exécute que lentement les mouvemens auxquels il se livre; il est tourmenté par des bâillemens fréquens et par des

pandiculations; il a un dégoût marqué pour les alimens; la face et les membres pâlissent; les traits du visage se contractent; le volume de chaque organe extérieur semble diminuer; la peau paraît surtout resserrée de la même manière que si elle avait été exposée à un froid intense.

Ensuite surviennent des horripilations; des frissons généraux; des douleurs dans la tête, le dos, les lombes et les articulations; des nausées; des vomissemens bilieux; la respiration devient petite, précipitée et pénible; l'urine est incolore; la sensibilité générale paraît fortement émoussée; un léger trouble dans les idées se manifeste, et le pouls est petit, fréquent et souvent irrégulier. Dans quelques cas seulement, on a vu l'assoupissement et la stupeur portés à un assez haut degré pour simuler le coma ou l'apoplexie.

Au bout d'un temps assez court, ces symptômes cessent, et la seconde période commence par une augmentation de la chaleur générale du corps, la rougeur de la face, la sécheresse de la peau, la soif, la céphalalgie, des pulsations dans les artères temporales; en même temps on observe de l'impatience et de l'anxiété; la respiration est plus profonde et plus libre, mais elle reste toujours fréquente; la langue est chargée; le pouls devient régulier, dur et plein. Si l'accès est fort, le délire peut se manifester.

Lorsque cette période a duré pendant quelque temps, le front devient moite et se couvre de sueur; bientôt celle-ci gagne tout le corps, et à mesure qu'elle coule, la chaleur générale dimi-

nue insensiblement, la soif cesse de se faire sentir, l'urine laisse déposer un sédiment épais, la respiration devient libre et pleine, et la plupart des fonctions reprennent leur type ordinaire. Seulement le malade demeure faible et fatigué encore quelque temps.

Après avoir ainsi reconnu l'ordre de succession des symptômes qui constituent un accès de fièvre intermittente, n'oublions point de remarquer que leur intensité peut être plus ou moins grande; que leur série peut être plus ou moins complète; et que ses périodes peuvent être plus ou moins longues, relativement les unes aux autres.

On a vu, mais très-rarement, un accès de fièvre intermittente débiter par un abattement des forces vitales tel que la mort est survenue aussitôt.

Rarement aussi on observe, pendant la durée des fièvres intermittentes, les signes d'une inflammation générale, ou ceux d'une congestion sanguine vers le cerveau ou les viscères thorachiques, comme cela arrive souvent dans les fièvres continues. Cependant lorsque leur durée se prolonge, elles se compliquent avec certaines affections, comme l'anorexie, les flatuosités intestinales, le squirrhe du foie, les infiltrations séreuses, et une faiblesse générale qui, à la fin, peut devenir funeste d'un moment à l'autre. Dans les pays chauds, particulièrement, on voit fréquemment ces accidens se développer, ou la fièvre se changer en continue, si les accès n'ont point cédé assez promptement.

Quand les paroxysmes sont d'une courte durée, que leur retour est régulier, que l'apyrexie la plus complète remplit leurs intervalles, on peut espérer une prompte convalescence; mais l'issue devient douteuse quand ils sont longs, violens, et compliqués d'une profonde anxiété et de délire. Les autres symptômes défavorables sont une grande prostration des forces, le vertige, la fétidité des excrétiions, la dysenterie, le cholera-morbus, les engorgemens du foie et de la rate, qui conduisent à l'hydropisie ou à la jaunisse, et les convulsions qui surviennent pendant un accès qu'a précédé le coma.

En général on a à craindre les rechutes pendant cinq et six mois, et même pendant un an; et lorsque la maladie s'est déclarée en automne, elle est plus opiniâtre qu'au printemps.

En ouvrant le corps des individus morts à la suite d'une fièvre intermittente, on trouve ordinairement une altération dans quelques-uns des viscères de la poitrine ou de l'abdomen; mais le foie, la rate et le mésentère paraissent attaqués beaucoup plus fréquemment que les autres.

Les indications à suivre dans le traitement des fièvres intermittentes se rangent sous deux chefs principaux : premièrement, mettre fin à l'accès aussi promptement que possible; secondement, prévenir son retour, soit à l'époque accoutumée, soit à un autre temps.

Pour remplir la première de ces intentions, il est passé en coutume d'administrer un vomitif

pendant la période du froid (1). Après son action il faut avoir recours aux boissons chaudes délayantes, aux pédiluves ou aux fomentations des pieds, aux cordiaux diaphorétiques (2). Mais comme ces divers moyens restent souvent sans effet, les praticiens modernes ont imaginé d'autres procédés pour arrêter les accès des fièvres intermittentes, et ils ont dirigé leurs recherches vers des remèdes plus puissans et plus énergiques. Le docteur Trotter rapporte, dans sa *Médecine nautique*, que voyant les fièvres intermittentes devenir très-communes à bord du navire la Vengeance, il se détermina à employer

- (1) ℞ Pulv. Ipecac. gr. viij—xv.
 Tartrat. Potass. et Antim. gr. j.
 F. *Pulvis*.

VEL

- ℞ Vini Ipecac. ℥ ss—j.
 — Antim. tartaris. gutt. xv.

F. *Haustus*.

- (2) ℞ Misturæ Camphor. ℥ xij.
 Ammoniæ gr. iij.
 Vini Antimonii gutt. xij.
 Syrupi simplicis. ℥ j.

F. *Haustus secundâ quâque horâ sumendus*.

VEL

- ℞ Kali præparat. ℥ j.
 Succ. Limoniorum q. s. *ad saturationem*.
 Aquæ Cinnam. ℥ ij.
 — puræ ℥ j.
 Tartrat. Pot. et Antim. gr. 1/6.
 Syrup. Cortic. Aurant. ℥ j.

F. *Haustus*.

l'opium pour prévenir les accès. Aux premières atteintes les malades s'empressaient de courir à l'infirmérie pour être soulagés. On leur donnait aussitôt une dose de teinture d'opium, et si, dans l'espace de dix à quinze minutes, il ne survenait pas quelque chaleur, on leur en faisait prendre encore douze à vingt gouttes. La première dose n'était jamais au-dessous de trente gouttes, et le médecin ne fut jamais obligé de monter au-delà de soixante gouttes dans l'espace d'une heure; en effet, pendant ce temps le remède ne manquait jamais d'amener du soulagement, ainsi que nous en sommes convaincu.

Le même auteur assure aussi que peu de minutes après l'administration du médicament, on apercevait une détente à l'extérieur; les joues devenaient rouges, et la physionomie prenait une apparence de gaieté; que le pouls, de vif, faible et quelquefois irrégulier qu'il était auparavant, devenait moins fréquent, plein et régulier; qu'une chaleur agréable se répandait par tout le corps, et qu'en moins d'un quart d'heure, dans certains cas, tous les symptômes morbides disparaissaient. En général le sommeil ne suivait que lorsque la dose avait été portée trop loin.

Dès que quelque signe annonçait un nouveau paroxysme, il donnait la teinture d'opium de la même manière que la première fois, et toujours avec un égal succès; en sorte que rarement les malades éprouvaient des tremblemens et un frisson marqué. Le second paroxysme, ajoute-t-il encore, arrivait ordinairement une heure ou deux

heures plus tard que le premier, et il ne s'est trouvé que fort peu de cas où il y ait eu menace d'un troisième accès, à l'heure accoutumée. Aussi les malades eux-mêmes étaient tout étonnés des effets avantageux obtenus avec un moyen si simple.

Dans un ouvrage publié par le docteur Duncan *, on rapporte que M. George Kellie, chirurgien distingué de la marine, a obtenu de bons effets de l'application du tourniquet pour couper l'accès des fièvres intermittentes pendant la période de froid. Plusieurs observations viennent à l'appui de ce fait curieux. Selon lui, il faut appliquer l'instrument sur une cuisse et sur un bras seulement de chaque côté du corps, et en même temps. En deux minutes le frisson et les autres accidens de la période de froid sont entièrement calmés; une chaleur douce succède immédiatement, et est suivie d'un calme profond; au bout de quinze minutes on peut enlever les tourniquets, et l'accès ne revient point.

Des divers essais que M. Kellie a faits, il conclut que, 1°. si pendant la période de froid d'un accès de fièvre intermittente, n'importe à quelle époque, on applique des tourniquets de manière à suspendre la circulation dans deux des membres (par exemple sur l'artère iliaque gauche et sur l'artère sous-clavière droite tout à la fois), la période de chaleur se manifeste deux ou trois minutes après ; 2°. si des tourniquets sont posés avant l'invasion du paroxysme, la période de froid

* *Medical Commentaries for the years 1794 and 1797.*

avorte entièrement; 3°. si celle-ci est ainsi rendue plus courte ou même totalement arrêtée dans son développement, la durée de la chaleur qui suit est moins longue, et son intensité beaucoup moins forte.

On a vu dans quelques circonstances la période de chaleur être prévenue par l'administration d'un gros d'éther sulfurique au moment de l'invasion de l'accès. Dans le cinquième volume d'un ouvrage périodique*, M. Davidson a consigné l'histoire de deux cas où ce remède a eu un heureux succès, et dans lesquels le quinquina et quelques autres médicamens, qu'on avait employés préalablement, avaient échoué. Une première dose ne peut suffire pour amener la guérison complète, aussi faut-il recommencer aux approches de l'accès suivant, en ayant soin de donner du quinquina et d'autres toniques dans les intervalles.

N'y aurait-il point aussi quelque ombre de raison à employer les affusions d'eau froide, deux ou trois heures avant l'époque où le paroxysme doit éclater, ou immédiatement après que la période de chaleur est définitivement établie? Je puis assurer avoir essayé ce moyen, et avec quelque avantage, dans le premier cas indiqué.

D'après tous ces faits, il paraît que nous possédons des moyens énergiques de couper subitement l'accès d'une fièvre intermittente pendant la période de froid, et que, quand même celle de la chaleur devrait ne pas manquer, elle serait beaucoup moins intense. En outre, on peut as-

* *Medical Facts and Observations.*

surer aussi que les paroxysmes suivans seront d'une moindre durée. Si pourtant on était trompé dans son attente, ou si les symptômes fébriles avaient un haut degré d'intensité, on pourrait essayer les diaphorétiques à petites doses fréquemment répétées (1), comme on le verra au chapitre de la fièvre continue simple. Au reste, pour accroître l'effet de ces médicamens, le malade devra prendre en abondance des boissons délayantes tièdes, auxquelles on ajoutera du nitrate de potasse, s'il n'existe aucune diathèse inflammatoire.

Si la fièvre intermittente est compliquée de

(1) ℥	Succi Limoniorum	℥ 6.
	Kali præparat.	℥ j.
	Aq. Menth. præparat.	℥ j.
	Tart. Pot. et Antim.	gr. 1/6.
	Syrupi	℥ ij.

M. F. *Haustus secundâ quâque horâ repetendus.*

VEL

℥	Aq. Ammoni. Acet.	℥ iij.
—	Cinnam.	℥ ij.
—	puræ.	℥ v.
	Vin. Antimon.	gutt. x.
	Syr. Cort. Aurant.	℥ j.

M. F. *Haustus.*

VEL

℥	Pulv. antimonial.	gr. ij.
—	Contrayervæ.	gr. x.

M. F. *Pulvis quartâ quâque horâ sumendus.*

VEL

℥	Pulv. Ipecacuanh. comp.	gr. x.
	<i>Capiat secundâ quâque horâ.</i>	

toux et de douleur de côté avec gêne dans la respiration, il faut faire appliquer un vésicatoire, et même tirer un peu de sang, si celui-ci reste sans effet. Lorsque la tête se prend d'une manière marquée, soit pendant les paroxysmes, soit dans leurs intervalles, il faut renoncer aux opiacés, pour poser un vésicatoire au dos et des sangsues aux tempes.

On mettra des sinapismes à la plante des pieds si le malade ressent un grand froid aux jambes, et si en même-temps son pouls s'éteint.

Le docteur Lind préconise particulièrement l'emploi de l'opium pendant la période de chaleur. Il prétend avoir observé que, donné pendant l'apyrexie, ce médicament n'empêche nullement le retour du paroxysme, et n'en affaiblit pas même la durée. Il dit aussi que lorsqu'il l'a administré pendant la période de froid, il n'a vu qu'une ou deux fois l'accès être reculé; mais que, s'il s'en servait une demi-heure après l'établissement de la chaleur, il arrivait communément un soulagement subit. Son action avait coutume de se manifester par les effets suivans; 1°. l'accès était diminué dans sa durée et dans son intensité d'une manière plus marquée qu'une once de quinquina n'aurait pu le faire; 2°. il en était de même des symptômes qui pouvaient se manifester du côté de la tête; la chaleur mordicante de la fièvre disparaissait; une sueur abondante s'établissait et procurait à la peau une douce température; 3°. souvent il survenait un sommeil tranquille et réparateur, et, à leur réveil, les ma-

lades se trouvaient baignés de sueur et étaient délivrés, pour ainsi dire, de toute douleur.

Le même médecin a remarqué aussi que toujours les effets de l'opium étaient plus sûrs et plus constans dans les fièvres intermittentes que dans toute autre maladie, et se manifestaient beaucoup plus promptement et d'une manière plus marquée que ceux des autres médicamens. Il assure que telle est la puissance d'un opiacé, ainsi donné après l'établissement de la période de chaleur, pour combattre la violence et la durée de la fièvre, que depuis qu'il en avait fait usage, il n'a presque point vu de malades être atteints d'hydropisie ou d'ictère à la suite des fièvres intermittentes.

Lorsque l'opium n'abattait point sur-le-champ la violence des symptômes, au moins il ne l'augmentait jamais; et le docteur Lind le considère comme étant le meilleur moyen de disposer à l'administration du quinquina, parce qu'il procure une apyrexie complète, seul cas où cette écorce puisse être donnée sans danger, et parce qu'il en rend la quantité nécessaire beaucoup moins forte, en raison de l'abondante évacuation qu'il a provoquée par les pores de la peau.

Si on donne le quinquina dans les intermissions, il faut que ce soit à forte dose; par exemple, à celle d'un ou deux gros toutes les heures, si l'estomac peut en supporter la quantité; car les avantages du médicament sont d'autant plus prononcés, qu'on en fait prendre le plus possible

dans un court espace de temps. Ainsi, cinq ou six onces de cette écorce, prises en peu de jours, seront plus efficaces que ne le pourraient être plusieurs livres données dans le cours de quelques semaines. Il est néanmoins nécessaire de savoir que si le quinquina en substance n'est point facilement gardé par l'estomac, on peut se contenter de faire prendre sa décoction, son infusion, ou même son extrait(1), en y ajoutant quelques gouttes d'acide sulfurique.

Si les intervalles entre les accès sont très-longs, comme cela a lieu pour les fièvres tierce et quarte, on ne doit commencer à donner le quinquina que huit heures environ avant l'invasion du nouveau paroxysme.

Si le quinquina ne pouvait être supporté par l'estomac sous aucune des formes que nous avons indiquées, et causait des nausées, alors on le donnerait en lavement, moyen très-énergique aussi. Pour cela on fait dissoudre à peu près un gros de son extrait dans suffisante quantité d'eau, avec addition de quelques gouttes de teinture d'opium, pour que l'intestin s'en débarrasse moins promptement. C'est ainsi que l'on peut se comporter à l'égard des enfans qui se refusent à prendre ce médicament. Il faut aussi avoir soin

(1) ʒ Extract. Cinchonæ gr. xv.

Decoc. ejusdem. ʒ j ʒ.

Tinct. Cort. Aurant. ʒ j.

M. F. *Haustus secundâ horâ sumendus.*

de réitérer l'administration du lavement toutes les quatre heures. Dans quelques circonstances, et pour guérir les fièvres intermittentes chez les enfans, on a encore obtenu de bons effets en renfermant la poudre de quinquina dans l'épaisseur d'un vêtement piqué et appliqué sur la peau.

Peut-être que, dans la plupart des fièvres intermittentes, la meilleure marche à suivre est de combiner l'opium au quinquina, parce qu'alors l'estomac en supporte des doses beaucoup plus fortes, et parce que l'efficacité du médicament en est considérablement augmentée.

Dans cette dernière intention, on a souvent uni des astringens, des stimulans, des aromates au quinquina : tels sont le sulfate acide d'alumine et de potasse, les diverses préparations de fer, la muscade, la serpentinaire de Virginie, etc. ; mais, en raison de leur volume, ces médicamens diminuent la dose réelle du quinquina : aussi vaut-il mieux le donner seul, à moins qu'il n'ait une action purgative, et alors on y ajouterait huit ou dix gouttes de teinture d'opium, ou environ un gros de teinture de kino. Si l'effet contraire, c'est-à-dire la constipation, avait lieu, on y remédierait par de doux laxatifs, par quelques grains de rhubarbe, par exemple.

Lorsque les fièvres intermittentes ont duré long-temps, que le sujet est avancé en âge, faible, d'un tempérament lymphatique, qu'il habite des lieux humides ou que la saison est pluvieuse, il est convenable d'ajouter au quinquina la serpentinaire

de Virginie ou quelque autre excitant (1), ou du carbonate de potasse, si les symptômes dénotent une tendance à l'inflammation (2).

Dans les climats froids, avant de donner le quinquina, il faut attendre une intermission parfaite et régulière. Mais dans quelques pays chauds, où les fièvres intermittentes ont une grande disposition à devenir continues ou rémittentes, et dont les habitans ont en général une constitution faible et irritable, on l'administrera dès qu'on aura quelque apparence d'intermission ou même de rémission.

Dans toute fièvre intermittente, ce n'est point assez que le quinquina ait suspendu un ou deux accès, on a encore à craindre une rechute; et pour la prévenir il faut continuer l'administration du médicament à des intervalles réglés; pendant même plusieurs semaines après la disparition entière de la maladie, il serait bon d'en faire prendre un peu de temps en temps, sur-

(1) ʒ Pulv. Cort. peruv. ʒ j.

Coque in

Aq. fontis ℥ ad ℥ s.

Colaturæ adde

Tinct. Serpent. Virg. }
 ——— Card. Compos. } āā ʒ vj.

M. *Capiat Cochlear. ij. magnâ pro dos.*

(2) ʒ Dec. Cort. Cinch. ʒ j s.

Kali præparat. gr. x ad xv.

Syrup. Althææ ʒ ij.

M. F. *Haustus.*

tout lorsque l'atmosphère est humide ou que le vent d'est règne avec violence.

On trouve chez les droguistes plusieurs variétés de quinquina; et, de l'avis de quelques praticiens des plus distingués*, on doit préférer le jaune, et le regarder comme bien plus énergique que le rouge et toutes les autres espèces qu'on a employées jusqu'à ce jour. Ces médecins, d'après leur propre expérience, le trouvent plus amer et plus astringent; sa décoction et son infusion paraissent moins disposées à fermenter, et, dans tous les cas où ils en ont fait usage, ils en ont obtenu un succès marqué. Un demi-gros de sa poudre, donné de deux heures en deux heures, leur a suffi en général pour faire cesser une fièvre intermittente; ce qui les a conduits à penser que cette espèce avait une force fébrifuge double de celle du quinquina ordinaire. Quant à moi, je puis affirmer que j'en ai retiré les effets les plus avantageux.

Pendant mon séjour en Amérique, j'ai rencontré plusieurs cas de fièvres intermittentes, dans le traitement desquelles le quinquina ayant échoué, il fallut avoir recours au quassia. Ce dernier remède a été reconnu comme si efficace dans ces fièvres, et il est si aisé de se le procurer, que, dans les colonies, il est en général substitué au quinquina par tous les praticiens. La meilleure manière de le faire prendre est sous la forme de

* Les docteurs Relph, Saunders, Babington, médecins de l'hôpital Guy; le docteur Lind, de l'hôpital Haslar, et le docteur Woodville.

décoction ou sous celle d'infusion (1). Souvent aussi j'ai obtenu des succès avec l'écorce d'angusture.

On a plusieurs fois cherché des médicamens qui pussent tenir lieu du quinquina. Dans le sixième volume des *Medical Facts and Observations*, publié en 1795, le docteur Roxburgh nous donne l'histoire d'une nouvelle espèce de *Swietenia* (*S. Mahogany*), que des expériences et des essais multipliés lui font regarder comme un succédané de cette précieuse écorce. Il lui donne le nom de *Swietenia febrifuga*, et dit que son amertume et son astringence sont bien plus prononcées que dans le quinquina, et que ses principes actifs sont beaucoup plus solubles, spécialement dans les menstrues aqueux. D'ailleurs, ajoute-t-il, ses préparations aqueuses se conservent bien plus long-temps, et on peut, sans crainte de décomposition, les mêler en toute proportion avec les teintures à l'alkohol; enfin, elle possède aussi la propriété antiseptique à un degré plus éminent.

(1) ℞ Quassiaë. ʒ ij. Coque ex

Aq. font. ℥ j ad ℥ s.

Colaturæ adde

Tinct. Card. comp. . . . ʒ j.

M. Sumat cochlear. iij. tertiâ quâque horâ.

VEL

℞ Quassiaë. ʒ ij.

Aq. bullientis. ʒ viij. post horam unam

Cole et adde

Tinct. Colomb. ʒ j.

M.

Dans des cas où l'on ne pouvait se procurer du quinquina, on lui a substitué avec avantage une grande quantité d'autres écorces, comme celle du *Cinchona Jamaïcensis*, découvert par le D^r Wright; du *Cinchona caribæa*, ou *Écorce de Sainte-Lucie*; celle de *Tellicherri*, etc. Il y a quelques années qu'en Angleterre et sur le continent on a employé avec succès l'écorce de saule, comme tonique et fébrifuge. Les espèces d'arbres de ce genre qui ont été décrites par les botanistes sont fort nombreuses; mais celle qu'ils ont désignée sous le nom de *Salix caprea* paraît posséder des propriétés beaucoup plus énergiques que les autres. Un auteur moderne * a essayé de prouver que dans beaucoup de maladies, et surtout de celles qui sont du ressort de la chirurgie, l'efficacité de son écorce est bien supérieure à celle du quinquina. Il en préfère la décoction à toute autre préparation; il l'obtient en faisant bouillir, pendant un quart d'heure, dans deux pintes d'eau de fontaine, une once et demie de cette écorce séchée et pulvérisée, et il en donne deux ou trois grandes cuillerées trois ou quatre fois dans la journée.

La racine de *Ratahnia* est encore un médicament qu'on a proposé dernièrement pour remplacer le quinquina; mais, d'après quelques essais que j'ai faits, je suis convaincu qu'elle ne mérite nullement les éloges que lui a donnés le docteur Rees. La dose moyenne de sa poudre

* Wilkinson's *Experiments on the broad-leaved Willow Bark*.

est de vingt grains ; on peut la donner aussi en teinture , en décoction ou en extrait.

Il est probable que toutes les écorces dont nous venons de parler doivent leurs vertus fébrifuges à un principe commun ; mais quel est-il ? C'est ce qu'il est bien difficile de déterminer. Quelques-uns l'ont vu dans le tannin , parce qu'elles en renferment toutes une quantité plus ou moins notable , suivant eux ; mais cette opinion serait erronée d'après les expériences de M. Davy , qui prouvent que le quinquina , et les autres écorces que l'on considère comme fébrifuges , contiennent fort peu de ce principe.

Dans les fièvres intermittentes où il y a flatulence, distension de l'abdomen, ou rétention des fèces dans les intestins, il devient nécessaire de recourir aux laxatifs, particulièrement à ceux qui contiennent un principe aromatique excitant (1), en les donnant pendant l'apyrexie, de sorte que leur effet puisse avoir lieu avant l'arrivée du nouveau paroxysme.

Quand les fièvres intermittentes ont duré fort long-temps, il arrive souvent des engorgemens

- (1) ℞ Pulv. Rhabarb. gr. xv.
 ——— aromat. gr. v.
 Sulfat. Sodæ. gr. xij.

M. F. *Pulvis.*

VEL

- ℞ Infus. Sennæ. ʒ j. ʒ.
 Tinct. Rhabarb. ʒ ij.
 ——— Lavand. comp. ʒ j.

M. F. *Haustus.*

du foie et de la rate, et c'est ce qu'on nomme vulgairement dans la Grande-Bretagne *Ague-cakes* (*Gâteaux de fièvre*). On a attribué à l'emploi mal dirigé du quinquina ces affections que nous avons souvent beaucoup de peine à guérir, quoique la fièvre ait entièrement cessé; mais elles sont dues bien plutôt à un *raptus* du sang, qui, pendant la période de froid, s'opère sur ces organes et en gonfle le tissu. Dans ces cas, il convient d'unir au quinquina quelques-uns de ces médicamens qu'on a appelés *désobstruans* ou *apéritifs* (1); et si l'on n'obtient pas le succès qu'on en attend, il faudra avoir recours au mercure (2), dont on donnera chaque nuit une petite dose, jusqu'à ce qu'on parvienne à affecter la bouche, tout en continuant l'usage des toniques. Si le malade ne pouvait point prendre le médicament à l'intérieur, on l'administrerait en frictions, c'est-à-dire que chaque soir, au moment du coucher, on frotterait la région in-

(1) ℞ Pulv. Cincho. ʒ j.
 — Rhabarb. ʒ j β.
 Nitri præparat. ʒ ij.
 Syrup. Zingib. q. s.
 M.F. *Elect. cujus sumat cochlear. min. ter quaterve in die.*

(2) ℞ Calomelanos. gr. j.
 Confect. opiat. gr. iij.
 M.F. *Pilula omni nocte sumenda.*

VEL

℞ Pilul. ex Hydrarg. gr. iij.
 — ex Opio gr. ij.
 M.F. *Pilula.*

guinale avec un scrupule d'onguent mercuriel double, dose convenable pour les adultes.

C'est surtout dans les climats chauds que ces affections squirrheuses se rencontrent à la suite des fièvres intermittentes ; mais nous en parlerons plus spécialement en traitant de l'inflammation chronique du foie.

De pareilles tumeurs compriment la veine porte qui passe dans le foie et s'y ramifie à la manière des artères. Le sang ne peut plus revenir avec la même facilité des viscères abdominaux vers le cœur ; sa marche retardée occasionne une exhalation si abondante de lymphe dans la cavité du péritoine, que les vaisseaux absorbans ne peuvent plus la reprendre : d'où il résulte une ascite, contre laquelle on se servira des remèdes que nous indiquerons en décrivant cette affection elle-même.

Quelquefois cependant l'hydropisie dépend seulement de la longue durée de la maladie et de pure faiblesse, sans qu'il y ait aucun engorgement dans le bas-ventre : alors on la combat avec avantage à l'aide du quinquina, des amers stomachiques, des diurétiques, des préparations de fer ; elle disparaît par degrés à mesure que le malade reprend des forces et chemine vers la santé.

Quand des tumeurs se sont développées dans quelqu'un des viscères abdominaux, il peut arriver qu'elles exercent une compression sur les conduits excréteurs de la bile, soit en totalité, soit sur l'un d'eux seulement : ce qui fait que le

passage de cette humeur dans le duodénum est intercepté en partie ou même entièrement. Il en résulte qu'elle est absorbée, et qu'elle produit l'ictère avec ou sans complication d'hydropisie. Lorsque les deux affections sont simultanées, le pronostic est des plus fâcheux.

Quand une fièvre intermittente a duré plusieurs mois, que le malade est considérablement affaibli, si le sang est poussé vers les viscères de l'abdomen, il survient quelquefois une augmentation dans le fluide fourni par les cryptes muqueuses des intestins, et par suite la diarrhée. Celle-ci se manifeste surtout pendant les intermissions et les rémissions, et devient moins intense ou même cesse entièrement au moment de l'invasion et pendant la durée du paroxysme. Au reste, elle ne fait qu'augmenter la faiblesse, et amène souvent l'hydropisie, laquelle commence par des gonflemens œdémateux des pieds et des jambes, qui gagnent ensuite les cuisses et envahissent les parois de l'abdomen, jusqu'à ce qu'enfin l'ascite elle-même se déclare. Si alors, afin de s'opposer à la diarrhée, on emploie les médicamens astringens, l'hydropisie augmente et la fièvre intermittente continue, quoique ses accès deviennent obscurs et fort irréguliers. Si, d'un autre côté, on laisse subsister la diarrhée, ou si elle reparaît parce qu'on aura cessé l'usage des astringens, la faiblesse devient telle que la mort peut survenir. Alors même le quinquina augmente la diarrhée, sans prévenir les retours irréguliers des accès ou des exacerbations. Dans ce cas, le

docteur Fordyce * conseille d'employer vingt-cinq grains de rhubarbe pour débarrasser les premières voies, et de donner ensuite le quinquina à la dose d'un gros environ, de trois heures en trois heures, avec un grain d'ipécacuanha et quinze gouttes de teinture d'opium, en même temps que, toutes les quatre heures, on fera prendre une dose d'un médicament aromatique et excitant.

Dans quelques cas où les fièvres intermittentes se prolongeaient beaucoup, parce qu'on avait entièrement négligé de les combattre dès leur début, ou bien parce que le quinquina n'avait pas produit l'effet qu'on en attendait, on a retiré de l'avantage des préparations de fer et de cuivre. L'oxyde de zinc, à la dose de deux grains trois fois par jour, a eu le même succès dans des circonstances analogues. Il en est de même du sulfate de zinc et de celui de cuivre, ce dernier administré à la dose d'un quart de grain ou d'un demi-grain, toutes les quatre ou six heures. Comme tonique, le cuivre ammoniacal a été prescrit aussi avec efficacité (1). Au reste, tous ces médicaments peuvent être employés en même temps qu'on donne de la décoction de quinquina, ou quelque autre des toniques amers dont nous avons parlé.

* *Fourth Dissertation on Fever.*

-
- (1) ℞ Cupr. ammoniac. ʒ j.
 Micæ panis. ʒ ij.
 Syrup. Cortic. Aurant. q. s.
 M. *Fiant Pilul. n° xxiv. Capiat j vel ij—iij. (sensim augendo dosẽm) horâ decubitûs quotidie.*

C'est dans le même but que, dans ces derniers temps on a recommandé l'arsenic; et c'est à n'en point douter un très-puissant remède. Le docteur Fowler, d'York, paraît être le premier qui en ait conseillé l'usage dans les fièvres intermittentes; et, d'après sa méthode, plusieurs praticiens s'en sont servi avec les succès les plus prononcés, ce qui nous engage à indiquer ici le mode de préparation qu'il emploie.

On met soixante-quatre grains d'oxyde blanc d'arsenic, réduit en poudre très-fine, et mêlé avec une égale quantité de potasse, dans un matras qui contient une demi-livre d'eau distillée; on laisse bouillir à la chaleur du bain de sable jusqu'à parfaite dissolution; on y ajoute alors une demi-livre d'esprit de lavande composé, et autant d'eau distillée qu'il en faut pour que tout le mélange pèse une livre. La dose de cette solution est de deux à douze gouttes (1), une fois, deux fois ou plus souvent dans la journée, suivant l'âge, la force, etc., du malade. Huit jours de ce traitement suffisent

(1) ℞ Solutionis Arsenic.	gutt. iij—xij.
Decoc. Cincho.	℥ x.
Tinct. Cortic. Aurant.	℥ ij.
—— Opii	gutt. xij.

M. F. *Haustus ter in die sumendus.*

VEL

℞ Inf. Radic. Columb.	℥ xij.
Solutionis Arsenic.	gutt. v.
Tinct. Opii.	gutt. viij.
—— Cardamo. comp.	℥ j.

M. F. *Haustus quartâ vel sextâ quâque horâ sumendus.*

généralement, dit-on, pour la cure radicale d'une fièvre intermittente.

Le docteur Darwin pense qu'une solution saturée d'arsenic dans l'eau est préférable à la préparation, plus difficile, de Fowler. Il conseille donc de mettre, dans une quantité donnée d'eau distillée, plus d'oxyde d'arsenic blanc pulvérisé que celle-ci n'en peut dissoudre, de laisser bouillir pendant une demi-heure dans un matras, et de filtrer à travers le papier, après avoir laissé reposer. On en donne dix gouttes trois fois par jour aux adultes, mais il vaudrait mieux n'en donner d'abord que cinq *.

De temps en temps l'administration de la solution arsenicale produit des accidens, comme le vomissement, des douleurs de colique, la perte de l'appétit, etc.; mais ils cessent généralement si l'on suspend le remède, ou si on fait prendre quelque doux opiacé ou un purgatif un peu aromatique, comme la teinture de rhubarbe.

D'après les observations que l'on a faites sur l'emploi de l'arsenic dans les fièvres intermittentes, il paraît que c'est le plus puissant remède qu'on ait encore employé contre elles. Dans le Lincolnshire, pays marécageux où ces affections sont très-multipliées, on en fait généralement usage avec le succès le plus constant. Lorsque les chirurgiens des armées de terre et de mer n'auront à leur disposition qu'une petite quantité de quinquina, ou qu'ils en auront épuisé leur provision, ils trouveront dans la solution arseni-

* *Zoonomia*, vol. 11, pag. 499.

cale un précieux succédané. En Angleterre, pendant long-temps les empyriques s'en sont utilement servi sous le nom de *ague-drop* (*gouttes fébrifuges*).

Je pense qu'on obtiendrait de bons effets dans les fièvres intermittentes rebelles d'une combinaison de la solution arsenicale avec le quinquina en substance, en décoction ou en infusion, et que ce moyen pourrait réussir dans des cas où l'un et l'autre de ces médicamens, donnés isolément, auraient échoué. Dernièrement je m'en suis servi fort avantageusement chez un ou deux malades.

Pendant la durée des accès on doit soutenir les forces avec des alimens peu nourrissans, comme les préparations d'orge, de sagou, les panades, etc.; mais dans les intervalles on peut permettre l'usage modéré de la viande et du vin. Un changement d'air et d'habitation produit quelquefois la guérison; et enfin, s'il n'y a aucune affection des viscères, on pourra tirer un bon parti des bains froids.

Les malades ne devront pas oublier que la fièvre intermittente est très-sujette à des récidives, et éviteront avec soin toutes les circonstances qui pourraient amener une rechute. S'ils éprouvaient des vertiges, ce qui arrive souvent à la suite de cette maladie, même quand elle a été peu intense, on y remédierait par les excitans diffusibles (1), et par le vin de quinquina.

(1) ʒ Aquæ Menth. sativ. ʒ iij ℞.
 Spirit. Ammoni. comp. gutt. xxx—℞.
 Syrup. Cortic. Aurant. ʒ j ℞.
 M. Capiat cochl. larg. j. ter quaterve in die.

DE LA FIÈVRE RÉMITTENTE.

Par fièvre rémittente on entend celle où les symptômes diminuent, mais ne cessent point entièrement, avant qu'un nouvel accès survienne, ou, en d'autres termes, celle dans laquelle les paroxysmes se succèdent si promptement, qu'il n'y a jamais d'apyrexie complète. Il faut observer aussi que les rémissions arrivent à des époques très-irrégulières, et sont d'une durée indéterminée, étant tantôt plus longues, tantôt plus courtes.

Comme la précédente, cette fièvre est principalement causée par les émanations des marais, et se déclare surtout lorsque, immédiatement après de grandes pluies ou des inondations, l'air devient calme, chaud et humide : aussi est-ce l'espèce la plus répandue dans les pays méridionaux, où la chaleur et l'humidité sont souvent réunies. On la rencontre également dans les lieux bas et marécageux, couverts de bois, et elle attaque spécialement les individus d'une constitution faible, qui vivent dans un air corrompu, et qui se nourrissent d'alimens de mauvaise nature.

Quoique la fièvre rémittente soit ordinairement produite par les miasmes des marais, il paraît pourtant probable qu'elle peut ensuite se répandre par la voie de la contagion, et devenir assez souvent épidémique, surtout entre les tropiques.

Avant l'invasion de la maladie, on remarque de l'abattement et de la langueur, de l'anxiété, du découragement ; il y a des soupirs et des bâillemens répétés ; la chaleur et le froid se succèdent

alternativement à des distances rapprochées. Au moment même de l'invasion, le malade éprouve de vives douleurs dans la tête et dans le dos, une chaleur générale, de la soif, de la dyspnée, et un abattement marqué dans les facultés de l'esprit; la langue est blanche; les yeux et la peau sont jaunes; la région épigastrique est le siège d'une douleur et d'une tension, qui sont suivies de nausées et du vomissement d'une matière bilieuse; enfin, le pouls est petit et fréquent.

Au bout de quelque temps les symptômes indiqués perdent de leur intensité, et la terminaison imparfaite de l'accès est annoncée par une moiteur irrégulièrement distribuée dans les diverses parties du corps; mais quelques heures après, tous les accidens reparaissent comme auparavant. C'est ainsi qu'après un certain nombre d'exacerbations et de rémissions, cette maladie tend à une crise finale, ou se change en une fièvre d'un type différent. Dans les pays chauds la rémission a lieu souvent dès le second jour; mais dans les contrées septentrionales, il est très-ordinaire de ne la voir survenir que le quatrième, le sixième ou le huitième.

Nous venons de décrire la forme la plus douce que cette fièvre puisse revêtir; mais quelquefois un délire violent se manifeste et emporte le malade dès le premier paroxysme; ou bien le moment de rémission est très-peu sensible, et est immédiatement suivi d'un nouvel accès, dans lequel tous les symptômes augmentent encore de violence. La chaleur est très-vive, la face rouge et

animée, la soif excessive, la langue couverte d'un enduit brun noirâtre, la respiration laborieuse, le pouls petit, tremblant et tumultueux, l'intellect troublé. Au bout de quelque temps, il peut arriver une autre rémission; mais encore fort courte, et aussi imparfaite que la première; puis bientôt après les accidens redoublent et entraînent la mort à leur suite.

Les symptômes d'une fièvre rémittente varient beaucoup suivant la disposition et la constitution du malade, et suivant la saison de l'année où elle se manifeste : aussi devient-il impossible de les indiquer exactement d'une manière générale ; car quelquefois il y a des marques de l'état bilieux le plus prononcé ; quelquefois, au contraire, l'affection du système nerveux ou une tendance évidente à la putridité prédominent.

L'issue d'une fièvre rémittente est constamment douteuse, particulièrement dans les climats chauds, où elle achève son cours en cinq ou six jours, tandis que dans les pays froids sa crise n'arrive guère avant le douzième ou le quatorzième jour. Mais en général plus les rémissions sont courtes et peu marquées, plus le danger est pressant, et le péril augmente avec chaque paroxysme. Au contraire le pronostic sera d'autant plus favorable, que l'attaque aura été moins violente, et que la fièvre se rapprochera davantage du type intermittent.

A l'ouverture des cadavres on trouve ordinairement des congestions de sang dans le foie, des

inflammations des voies digestives, et des altérations du cerveau.

En conséquence de ces congestions sanguines sur certains organes, et des traces de phlogose que l'on observe dans le foie et dans l'estomac, la saignée semblerait devoir être nécessairement indiquée. On peut y avoir recours au début de la maladie, dans les pays froids, lorsque d'ailleurs le malade est jeune, d'un tempérament sanguin; que le pouls est dur et plein, la chaleur vive, la respiration difficile; qu'il y a délire ou stupeur. Mais dans les climats chauds, s'il n'y a aucun des symptômes que nous venons d'énumérer, la saignée serait funeste, surtout chez un individu récemment arrivé d'Europe.

Dans presque tous les cas au reste, cette opération a les suites les plus fâcheuses, en produisant une débilité extrême et le prompt épuisement des forces de la vie.

Pour diminuer la violence de la fièvre, il est bien plus sage d'éloigner toutes les causes d'excitation, même les plus légères: telles qu'une forte lumière, le bruit, le mouvement, une vive chaleur, etc. Le malade devra donc rester tranquille, légèrement couvert, dans une chambre dont la température soit peu élevée et où un air frais puisse librement circuler. On joindra comme auxiliaire à ces moyens, l'usage fréquent des boissons acidulées froides, comme la limonade, l'eau de tamarin, la dissolution de tartrate acidule de potasse, ou même l'eau fraîche. Pendant tout le cours de la maladie, on fera souvent renouveler le linge,

on arrosera la chambre avec du vinaigre, et on emportera sur-le-champ le produit des déjections alvines.

Comme les nausées sont un symptôme dominant pendant la première période, il est toujours bon de nettoyer l'estomac à l'aide de l'ipécacuanha, ou mieux encore en donnant une solution de tartrate de potasse et d'antimoine (*émétique*). A l'administration du vomitif, il faut faire succéder celle d'un laxatif, pour vider les intestins; son effet le plus constant est d'amener des selles bilieuses, d'une couleur foncée, et fort abondantes. Les drastiques seraient nuisibles en augmentant inévitablement l'irritation de l'estomac, en sorte que, si pendant le cours de l'affection, il fallait remédier à la constipation, on devrait se borner aux plus doux minoratifs (1) et aux lavemens.

Dans la fièvre rémittente, comme dans la fièvre jaune, c'est une pratique générale des pays chauds d'employer le calomelas; et on peut en effet le regarder comme un remède très-avantageux, quand on veut évacuer les matières putrides que contiennent les intestins, toutes les fois qu'il y a des

-
- (1) ℞ Kali tartar. ʒ ij.
 Inf. Sennæ. ʒ j β.
 Tinct. Jalappæ gutt. xx.
 M. F. *Haustus*.

FEL

- ℞ Pulv. Rhabarb. gr. x—xv.
 Calomel. gr. v.
 Syrupi q. s.
 M. *Fiant Pilulæ v. pro dose.*

nausées ou des vomissemens; parce que, en raison de son peu de volume, il peut se faire qu'il soit retenu pendant que l'estomac rejeterait tout autre purgatif.

Ensuite, s'il n'y a point de délire, une préparation opiacée produit les meilleurs effets en apaisant les secousses déterminées par les évacuations, soit naturelles, soit artificielles, et en mettant l'estomac dans le cas de retenir les alimens et les médicamens.

Dans les fièvres rémittentes des pays chauds, comme dans celles qui surviennent en été dans les régions tempérées, les affusions d'eau froide sont fort utiles; mais il faut remarquer que ce remède doit être surtout mis en usage au moment de la plus grande intensité du paroxysme : alors la sensation de chaleur est très-vive, la céphalalgie est atroce, le délire presque toujours violent. En employant les affusions dans une période peu avancée, on peut ou arrêter précipitamment la maladie, ou causer une prompte terminaison du paroxysme, ou, au moins, améliorer tellement l'état de la fièvre, que, de rémittente et irrégulière, elle devienne bientôt intermittente et régulière. S'il y a des signes de congestion vers les systèmes biliaire et abdominal, et si leurs fonctions paraissent dérangées, il faudra faire précéder les affusions par les évacuations convenables.

Dans le cours de la maladie, quand la débilité est excessive, on peut remplacer les affusions ou l'immersion par des aspersion avec l'eau froide et le vinaigre, ou par des lotions avec une éponge

trempée dans le même mélange, en même temps qu'on donnera le vin à l'intérieur.

Les effets généraux de l'affusion, quand on peut l'administrer à propos, sont la diminution de la chaleur et de l'anxiété, une tranquillité qui donne au malade un air de satisfaction, et une tendance marquée au sommeil; en même temps le pouls devient plus plein et plus régulier, et, par intervalles, la peau se couvre de moiteur.

Pour changer le type de cette fièvre et convertir les rémissions en intermissions, s'il est possible, en amenant une douce diaphorèse, il est convenable de donner les préparations d'antimoine à petites doses, mais fréquemment répétées. Nous indiquerons plus spécialement leur mode d'administration au chapitre de la fièvre continue simple; mais pour soutenir leur effet, le malade prendra souvent, et en petite quantité à la fois, une boisson délayante tiède.

Dans le cas où il existe des vomissemens fréquens, il faut rejeter l'emploi des antimoniaux. Alors on peut donner la potion anti-émétique de Rivière (*citrate de potasse*), en ayant soin que l'effervescence s'opère dans l'estomac, et en y ajoutant, pour chaque dose, environ dix gouttes de teinture d'opium. En outre on tiendra constamment appliquées sur l'épigastre des pièces de flanelle trempées dans une décoction de fleurs de camomille et de têtes de pavots, avec addition d'alcool.

Si ces moyens restent sans effet, on posera au même lieu un large vésicatoire; c'est, en général,

alors un remède fort efficace. Peut-être souvent serait-il convenable de faire cette application de très-bonne heure, et avant que l'irritabilité de l'estomac se manifestât; on pourrait ainsi prévenir la congestion sur cet organe. Dans les derniers temps, lorsque l'abattement est extrême, que le pouls est faible et ondoyant, qu'il y a insensibilité et disposition au coma, les vésicatoires sont encore d'un bien grand secours; alors on les placera aux jambes ou entre les épaules, ou bien on mettra des sinapismes à la plante des pieds.

Quand le vomissement est violent, il faut empêcher le malade de rien avaler et lui permettre seulement d'humecter de temps en temps sa bouche et son gosier, car tout ce qui pénètre dans l'estomac est aussitôt rejeté avec effort; et chaque fois que ces mouvemens convulsifs se renouvellent, la maladie prend de la force, tandis que le malade s'affaiblit de plus en plus. Dans ce cas il faut chercher à entretenir la vie à l'aide de lavemens de bouillon ou d'autres liquides nourrissans, plutôt qu'avec des substances introduites par la bouche.

Quand l'estomac n'est pas agacé, et qu'il peut conserver ce qui entre dans sa cavité, on soutiendra le malade avec des alimens légers et nourrissans. Dans le moment de la rémission, on peut y joindre un peu de vin.

Dès que la fièvre paraît tendre à sa fin et qu'il s'établit une parfaite rémission, on doit donner le quinquina en substance, à une dose que l'estomac puisse supporter facilement: son effet sera encore plus actif, si, à chaque dose, on ajoute vingt gouttes

d'acide sulfurique faible. Si la poudre de quinquina paraissait trop désagréable au malade ou si elle causait des nausées, on lui substituerait avec avantage l'infusion ou la décoction de la même écorce. Enfin, si toutes ces préparations étaient purgatives, on y ajouterait dix gouttes de teinture d'opium ou un gros de celle de cachou, pour chaque dose.

Dans les pays froids on doit attendre qu'il y ait une rémission complète et parfaite avant de songer à donner le quinquina ; mais dans les climats chauds il faut saisir l'instant où elle se manifeste, fût-elle fort courte et très-peu caractérisée. Il est vrai que dans ce cas le médicament a rarement assez de pouvoir pour prévenir la nouvelle attaque ; mais au moins il en modère la violence et procure à la fin une véritable intermission régulière.

Si, en Amérique et dans les autres contrées chaudes, on néglige de donner le quinquina lors de la première rémission, on court risque de voir la fièvre devenir continue. Lorsqu'on redoute quelque danger avec le renouvellement des paroxysmes, et que les intervalles sont courts, il faut administrer une demi-once de cette écorce tout d'une fois, au moment même où la rémission commence à se manifester. Pendant le reste de la rémission, on en fera prendre une once ou une once et demie, deux gros par deux gros, à des intervalles déterminés, et autant que possible avant l'arrivée du nouveau paroxysme. Si l'intervalle était assez long, on pourrait faire les doses moins considérables.

Pour prévenir toute rechute, il est nécessaire de continuer l'usage du quinquina pendant plusieurs jours après l'entière disparition des accès, et ne le point quitter trop brusquement, comme on le fait quelquefois.

Dans la fièvre rémittente, comme dans l'intermittente, Fowler, d'York, a obtenu les plus grands avantages avec la solution arsenicale. Il en a éprouvé les bons effets sur lui-même *, ayant eu le malheur d'être en proie à plusieurs attaques de fièvre rémittente entre 1786 et 1791. Il prit la solution préparée de la manière indiquée ci-dessus **, à la dose de huit à dix gouttes, deux fois par jour, et constamment il reconnut que l'effet de ce médicament était aussi marqué qu'utile.

Il serait certainement fort avantageux de donner la solution arsenicale unie au quinquina, en substance, en décoction, ou en infusion.

Pendant la convalescence on devra éviter avec soin tout ce qui serait propre à occasionner une rechute. Un changement d'air et d'habitation peut accélérer le rétablissement, surtout si le malade demeurerait habituellement dans des lieux bas et humides. Si l'appétit tardait à se rétablir, on ferait usage des amers stomachiques, comme nous le dirons en parlant de la dyspepsie.

La promenade dans des voitures ouvertes est un exercice fortement préconisé par le docteur Jackson ***, pendant la convalescence de la fièvre

* *Medical Commentaries*, vol. IX.

** Voyez pag. 31.

*** *Exposition on applying cold Water in Fever*, pag. 398.

bilieuse rémittente des pays chauds, aussi bien que dans celle des fièvres qui doivent leur origine à un principe contagieux. Le médecin donne l'histoire de plusieurs cas qui se sont offerts à lui, pendant qu'il était à l'armée, soit en pays étrangers, soit dans la grande Bretagne, et dans lesquels ce moyen fut employé avec le succès le plus grand, surtout chez les individus dont la convalescence était languissante. Mais ces bons effets, déjà très-prononcés par eux-mêmes, le devenaient encore plus, si on joignait, à l'exercice mentionné, l'usage des ablutions et des frictions avant et après la promenade, et si on avait soin de faire entièrement changer les vêtemens.

Dans les saisons et dans les lieux où cette fièvre paraît dominer, on conseillera de prendre, comme préservatif, une dose convenable de teinture de quinquina composée, environ deux fois par jour, mais plus spécialement le matin, pendant l'état de vacuité de l'estomac.

DES FIÈVRES CONTINUES.

*De la Fièvre continue simple, ou Synochus.**

La fièvre synoque et le typhus réunis, mais portés seulement à un léger degré, paraissent constituer, comme nous l'avons déjà dit, l'espèce de maladie qui va nous occuper; dans cette complication la première affection domine dans le principe, et la dernière vers la fin. Elle a un caractère contagieux;

* ÉTYMOLOGIE. Συνέχειν, continuare.

et elle est plus fréquente en Angleterre que toute autre espèce de fièvre.

Tout ce qui peut énerver le corps, peut aussi devenir une cause éloignée de la fièvre continue simple; ainsi les fatigues excessives, l'abus des plaisirs, les exercices trop violens, l'ivrognerie, l'intempérance, en sont des causes fort communes; elle naît aussi parfois après la suppression d'une évacuation habituelle et ancienne. Certaines passions, le chagrin, la crainte, l'inquiétude, la joie même, sont encore rangées dans la même catégorie, et paraissent avoir le même effet dans quelques circonstances; mais il semble que l'action simultanée de quelque autre principe délétère soit ici nécessaire encore. Sa cause la plus ordinaire et la plus générale en effet, est l'application du froid à la surface du corps, ce qui empêche la transpiration cutanée; et les symptômes semblent dépendre en partie du froid lui-même, en partie des circonstances qui tiennent à la personne sur laquelle il a agi.

Les circonstances qui favorisent l'action du froid sont, son intensité; la durée de son application, soit générale, soit par l'effet d'un courant d'air; l'humidité qui peut lui être combinée, et la rapidité avec laquelle il succède à une température chaude.

Les circonstances qui tiennent aux individus, et qui doivent les disposer à recevoir l'impression morbifique du froid, sont la débilité, suite de fatigues ou d'exercices violens; les jeûnes prolongés; les veilles non naturelles; les grandes évacuations; une maladie antérieure; des écarts

de régime; l'abus des liqueurs fermentées; une forte application à l'étude; le chagrin, la peur et les tourmens d'esprit; l'ablation d'une partie des vêtemens ordinaires; l'exposition au froid d'une région du corps, tandis que le reste est maintenu à sa température, ou bien l'imprudence que commettent quelques personnes en se soumettant subitement à son action, lorsqu'elles sont fortement échauffées.

Cette fièvre paraît aussi fréquemment produite par l'inspiration des miasmes qui émanent du corps d'une personne qui en est atteinte. Il en est de même des effluves provenant de l'homme en santé; s'ils ne se dissipent point dans l'atmosphère, et restent long-temps renfermés dans un même lieu, ils acquièrent des propriétés singulièrement délétères: ce fait est bien connu. Alors en se trouvant en contact avec eux, on peut très-bien contracter la fièvre.

Les émanations qui s'échappent des matières animales et végétales en putréfaction sont encore une cause générale de la fièvre continue simple: les terrains marécageux la produisent constamment par les gaz qu'ils répandent dans l'atmosphère, lorsque la chaleur a agi sur eux pendant quelque temps. Mais ces miasmes générateurs de la fièvre ne s'élèvent point seulement du sein des marais; ils proviennent également des amas de vase ou de boue, des terres humides, peu importe dans quelle situation et sous quel climat, et dans toutes les parties du monde, soit que le pays se trouve habité, ou

qu'il soit désert et inculte. Mais plus le pays est chaud, plus la saison ramène une haute température, et plus ils sont actifs et délétères. Il paraît aussi que le type de la fièvre qu'ils causent est entièrement déterminé par leur concentration; elle se rapproche d'autant plus de la fièvre continue, et s'éloigne d'autant plus de l'intermittente, ou de la rémittente, que leur activité est plus prononcée.

Le nombre des auteurs qui se sont exercés à vouloir faire connaître la cause prochaine et la nature intime de la fièvre est infini. Quelques-uns supposent qu'elle consiste en un principe nuisible, introduit ou engendré dans le corps, et que la nature cherche à expulser par l'augmentation d'action qu'elle imprime au cœur et aux artères; d'autres l'attribuent à la sécrétion de la bile devenue trop abondante; et plusieurs encore à une constriction spasmodique des dernières ramifications vasculaires de la surface du corps : cette doctrine était celle qu'enseignait Cullen. Un auteur moderne, H. Clutterbuck, * prétend que le siège primitif et local de la fièvre idiopathique est dans le cerveau, et que cette affection n'est tout simplement qu'une sorte de frénésie ou inflammation particulière de l'encéphale. Le docteur Currie pense que, dans la formation de la fièvre, il y a d'abord une faiblesse d'une nature spéciale, dont la suite nécessaire ou l'effet concomitant est un spasme des artères, et plus particulièrement encore des vaisseaux

* *Enquiry into the Seat and Nature of Fever.*

capillaires les plus voisins de la surface du corps; il résulte de ce phénomène une accumulation du sang dans le cœur et dans les poumons, une vive réaction de la part de ces organes, la production d'une chaleur morbide, et l'association des principes de la maladie. Le fond de cette théorie est à peu près le même que pour celle de Cullen.

Si nous voulions examiner toutes ces hypothèses diverses, nous nous perdriions dans une suite de raisonnemens vagues, et absolument étrangers au plan de cet ouvrage : contentons-nous donc de faire connaître la manière dont arrivent les fièvres, en avouant que la cause prochaine de cette maladie est loin d'être convenablement indiquée.

Au moment de l'invasion d'une fièvre continue simple, le malade éprouve un sentiment de faiblesse et d'abattement, de la pesanteur dans les muscles, des bâillemens répétés, des pandiculations; en même temps la face et les membres deviennent pâles, et toute la peau paraît être dans un violent état de constriction. Alors aussi une sensation de froid se développe dans le dos, passe de là dans le reste du corps, augmente d'intensité, et finit par produire des tremblemens dans les membres et des frissons généraux. Ces symptômes sont accompagnés de la perte de l'appétit et du goût, d'une légère céphalalgie, de quelques douleurs dans le dos et les lombes, d'une fréquence marquée dans les mouvemens de la respiration, qui d'ailleurs est petite.

Au bout de quelque temps la sensation de froid

et les symptômes qu'elle produit, deviennent moins intenses; en même temps une teinte rouge se manifeste par intervalles; à la fin tout disparaît et se trouve remplacé par une chaleur forte et générale; la face est vultueuse; la peau et la langue sont desséchées; il y a agitation universelle, violente céphalalgie, oppression, soif vive et constipation; le pouls plein et fréquent donne 90 à 120 battemens par minute. Quand les symptômes sont très-intenses et qu'il y a afflux du sang vers la tête, le délire se déclare. Dans cette fièvre, au reste, comme dans plusieurs autres, on remarque généralement une exacerbation dans la soirée.

Si la maladie doit avoir une issue funeste, ou en raison de sa durée, ou à cause de la gravité de ses symptômes, on observe des soubresauts dans les tendons, la carphologie, l'émission involontaire de l'urine et des matières fécales, le froid des extrémités et le hoquet. Quand ces signes ne se montrent point, on peut espérer qu'elle parcourra régulièrement ses périodes, et se terminera heureusement.

Nous ne pouvons jamais prédire d'une manière certaine la durée de la fièvre, parce qu'une fois produite, elle marche malgré la disparition de sa cause, et parce que cette cause peut continuer d'agir, ou même être remplacée par une autre, sans que pour cela on voie augmenter l'intensité de la fièvre qui existe déjà, ou une nouvelle attaque survenir: telle est au moins l'idée avancée par George

Fordyce *. C'est seulement d'après certains phénomènes, qui paraissent habituellement aux approches d'une crise, que nous devons nous permettre d'établir notre jugement.

Or, les signes qui annoncent une crise prochaine sont une diminution dans le nombre et dans la force des battemens du poulx, qui se rapproche de son état ordinaire; la disparition de l'enduit qui couvre la langue; moins d'intensité dans la soif; la moiteur de la peau qui devient douce au toucher; le libre exercice des sécrétions; le trouble de l'urine, si on l'abandonne à elle-même, et la nature du sédiment qu'elle dépose, formé par des paillettes en flocons et d'un rouge sale.

Plusieurs médecins pensent que, dans toutes les maladies aiguës, excepté dans celles qui ont le p^{er} aspect de la putridité, la durée est ordinairement déterminée d'une manière fixe et positive par leur nature même; et que, par conséquent, les crises, quand elles doivent être salutaires, arrivent précisément à telle période plutôt qu'à telle autre, à moins que la marche naturelle ne soit troublée par un traitement mal entendu, ou par quelque circonstance accidentelle.

C'est là ce qu'on appelle les jours critiques, dont l'existence a été généralement admise depuis Hippocrate jusqu'à nous. On peut difficilement les contester, je pense, quoique différentes causes puissent en intervertir l'ordre. Un grand nombre de phénomènes nous démontrent d'ailleurs que,

* *Treatise on simple Fever.*

dans l'état de santé, comme dans les maladies, la nature tend à observer une marche périodique : tels sont, par exemple, la succession si régulière du sommeil et de la veille chez chaque individu ; les retours exacts et mesurés de l'écoulement menstruel chez les femmes, ou de la chaleur chez les femelles de tous les animaux vivipares, et beaucoup d'autres faits non moins remarquables.

Quant aux maladies, nous citerons les intermittences régulières, qui arrivent dans plusieurs affections générales ou locales ; la marche de l'inflammation vraie, qui doit se résoudre vers le quatrième, ou, tout au plus, vers le septième jour, et qui, après cette époque, se termine par suppuration, par gangrène ou par induration ; celle des éruptions exanthématiques, qui, si elle est heureuse et régulière, a des périodes marquées : c'est ainsi, par exemple, que les boutons de la variole paraissent le quatrième jour. Nous pouvons donc conclure que, dans l'économie vivante, la plupart des phénomènes, qui se développent en santé comme en maladie, sont régis par cette loi immuable de la périodicité.

Les jours qu'on regarde comme généralement critiques dans les fièvres continues sont le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième et le vingtième.

Une fièvre simple continue se termine toujours par une crise régulière, comme celle dont nous avons exposé les caractères ci-dessus, ou par le transport du principe fébrile sur quelque organe

qui devient le siège d'une inflammation, d'une éruption ou d'un abcès, ou enfin par la mort.

Une grande anxiété, la prostration absolue des forces, une chaleur ardente, la stupeur, le délire, l'irrégularité du pouls, la carphologie, les soubresauts des tendons, le hoquet, l'excrétion involontaire des urines et des matières stercorales, etc. sont autant de signes qui annoncent une mort prochaine; mais si, au contraire, les sensations sont nettes et distinctes, si la chaleur fébrile s'éteint, si la peau devient douce et moite, le pouls plus tranquille et régulier, et si l'urine dépose un sédiment floconneux, on a droit d'espérer la convalescence.

Il arrive parfois que la fièvre n'affecte pas également toute l'économie, ses symptômes se développant avec plus d'intensité dans un point que dans un autre. Les jeunes praticiens, encore sans expérience, et les médecins spéculatifs, sont portés à regarder cette circonstance comme avantageuse, mais il en est tout autrement, ainsi que l'a fort judicieusement observé Fordyce *; rien n'est en effet plus dangereux.

A l'ouverture des cadavres on trouve ordinairement un épanchement dans le crâne, et, parfois, une altération organique dans quelques-uns des viscères.

Dans cette maladie il faut éviter tout mouvement du corps, tout effort de la part des muscles; le malade gardera donc le lit. Comme aussi l'exercice des facultés morales devient un véritable

* *Fifth Dissertation on Fever.*

stimulant pour le physique, il ne se livrera à aucun travail de tête, à aucune émotion, à aucun sentiment passionné surtout. On le maintiendra, autant que faire se pourra, dans un calme et dans une tranquillité parfaite : il ne faut pourtant pas, ainsi que cela arrive trop souvent, que la chambre soit close hermétiquement ou trop échauffée ; on doit au contraire y faire circuler librement un air frais, en évitant pourtant que le courant tombe directement sur le lit, dont les couvertures doivent être aussi fort légères.

Dans cette fièvre, comme dans la plupart de celles dont le type est continu, il est nécessaire d'insister rigoureusement sur le régime antiphlogistique. Les alimens les plus convenables sont ceux qui ne présentent aucun principe stimulant, qui sont légers, nourrissans, et de facile digestion, comme le gruau d'orge ou d'avoine, le vermicelle, le sagou, la fécule de l'*Arrow-root* des Indes (*Jatropha manihot*, Linn.), et de temps en temps des pommes cuites, de la panade, etc. Les substances animales procurent une augmentation de chaleur, et sont par conséquent très-nuisibles, à moins que le malade ne soit en pleine convalescence. Les boissons doivent consister en décoctions d'orge ou de graines de lin, en eau panée, en gruau clair, en limonade et en petit-lait, qu'on changera de temps en temps contre une infusion légère de menthe ou d'une plante analogue ; mais on rejettera bien loin l'usage de toute liqueur spiritueuse ou fermentée.

Il n'est point étrange de voir survenir dans le cours de la maladie des désirs pour telle ou telle substance en particulier; il ne faut jamais les satisfaire qu'avec modération, quand bien même on ne croirait point la chose absolument contraire.

Dans quelques circonstances, l'estomac et les intestins paraissent spécialement affectés, et, par suite, les vomitifs et les purgatifs sont des moyens qui se présentent d'abord et comme d'eux-mêmes aux praticiens. Il faut donc, dans les fièvres dont nous parlons, avoir égard de bonne heure à l'état de l'estomac; et, si l'on aperçoit des nausées, des vomissemens, ou d'autres signes d'embarras gastrique, il faut chercher à les corriger au moyen d'un émétique doux (1), dont on facilitera l'effet en administrant de l'eau tiède ou une infusion de fleurs de camomille en abondance.

Un minoratif (2) servira ensuite à évacuer les intestins : on pourra également s'en servir pendant le reste de la maladie pour tenir le ventre libre, s'il est nécessaire, à moins qu'on ne pré-

(1) ℞ Pulv. Ipecac. gr. xv.

Antim. tartarisat. gr. j.

Aq. Menthæ sativ. ℥ j 6.

M F. *Haustus.*

(2) ℞ Kali tartarisat. ℥ 6.

Mannæ optim. ℥ j.

Aquæ fervent. ℥ iij.

— Cinnamom. ℥ 6

F. *Solutio cujus sumat dimidium, et repetatur dos. post horas duas, nisi alvus prius respondeat.*

fère les lavemens composés (1). Quand la fièvre paraît produite ou entretenue par une sécrétion de bile surabondante, il convient d'employer les purgatifs légers, comme le mercure doux, uni à quelques grains de poudre de Jalap ou d'extrait cathartique. Enfin on peut aussi combiner les purgatifs et les antimonialaux (2).

Il est rarement nécessaire de recourir à la saignée, principalement dans les pays chauds : néanmoins on pourrait faire tirer huit ou dix onces de sang, si le malade était jeune, pléthorique ; si la fièvre avait débuté avec une grande force ; s'il y avait rougeur de la face et des yeux, avec délire ; si le pouls était plein, dur et comme étouffé. Il faut tirer cette dose de sang en une fois seulement, et en ouvrant largement la veine ; on n'obtiendrait pas le même effet de plusieurs saignées successives. En se conduisant comme nous le conseillons, la faiblesse qui suit l'évacuation du sang est, à la vérité, plus grande dans le moment, mais elle dure beaucoup moins. Dans tous les autres cas il faut repousser ce moyen, parce qu'il cause une débilité qui retarde beaucoup le retour à la santé.

En saignant sans nécessité au commencement

(1) ʒ Nitri vitriolat.	ʒ ss.
Decoc. pro Enemate.	ʒ xii.
Olei. Olivæ	ʒ ss.

M. F. *Enema*.

(2) ʒ Calomelanos	gr. v.
Pulv. antimonial.	gr. i—ij.

M. F. *Pulvis*.

de la maladie, on ajoute une faiblesse assez grande à la dépression des forces qui se manifeste naturellement plus tard, pour que, dans le courant du second ou du troisième septenaire, il survienne des symptômes de putridité, dont l'effet peut être funeste. D'un autre côté, en ne saignant point lorsque le pouls est plein, dur et vif, lorsque la respiration est précipitée, l'haleine chaude, la peau sèche, et la tête très-douloureuse, on commet une faute grave, et on met la vie du malade en danger.

Tout récemment le docteur Jackson * s'est donné pour l'apologiste des saignées dans les fièvres, et paraît leur accorder beaucoup plus d'importance qu'aucun de nos contemporains. On regarde généralement ce moyen comme pernicieux dans les fièvres malignes; mais il assure que pour elles, comme pour les fièvres des pays chauds, il devient souvent partie essentielle du traitement préparateur : au reste il ne croit point que la saignée soit débilitante. Elle a, dit-il, un effet stimulant général, qui se fait sentir dans tout le système de la circulation, et, par suite, dans l'économie entière. Suivant lui aussi, la saignée, par son effet immédiat, la sortie d'une portion du sang, diminue la quantité du corps à mouvoir, et par conséquent augmente la puissance du moteur; elle facilite donc la circulation : mais ce n'est pas tout; la diminution de la quantité du sang et son mouvement plus libre, qui en est la suite,

* *Appendix to Remarks on the Constitution of the Medical department of the British Army.*

amènent un changement d'état dans les organes où sont placées les sources de la vie; la fermentation morbide est arrêtée, etc.

Peu de médecins, je crois, seront disposés à adopter la pratique du docteur Jakson, malgré ses raisonnemens, surtout s'il s'agit de malades déjà âgés, et dont le corps affaibli ne saurait supporter une évacuation de cette nature. Le soldat anglais, fort et robuste, peut soutenir sans risque un pareil traitement, surtout si l'attaque de la fièvre se manifeste avec violence; mais qu'il y a loin de là à l'utilité générale que suppose M. Jakson! Il prétend aussi * que, pour assurer l'effet des moyens employés contre la fièvre, quels qu'ils soient, il faut qu'il y ait un certain degré d'irritabilité, qu'on devra déterminer artificiellement, s'il n'existe point naturellement. Pour cela, il conseille les fomentations des jambes et des pieds, les pédiluves ou les bains généraux chauds, et surtout l'émission du sang, dont la quantité doit être proportionnée aux circonstances présentes, et aux effets qui se développent pendant la saignée même, et non point déterminée d'avance sur le cahier de visite ou autrement. Les phénomènes qu'on nous donne, selon lui, la mesure de l'évacuation, sont la cessation de toute douleur et de la constriction de la peau, la liberté des sécrétions, et le changement du pouls, qui devient souple, facile et régulier, de dur, tendu et tumultueux qu'il était auparavant. Dans quelques cas pourtant, le Dr. Jakson est dis-

* *Exposition on the Practice of applying Cold in Fevers,*

posé à penser que l'action de la fièvre ne se manifeste point dans l'appareil de la circulation, en sorte que la marche du sang n'est ni plus rapide, ni plus lente; alors seulement il consent à accorder beaucoup moins d'importance à la saignée.

S'il existe une grande soif avec chaleur brûlante, on administre, avec avantage, les médicaments appelés rafraîchissans, parmi lesquels le nitre doit être placé au premier rang, soit qu'on le donne uni aux autres (1), soit qu'on l'ajoute à la boisson dont le malade fait habituellement usage (2), quelle qu'elle soit. Les acides de toute espèce, suffisamment étendus d'eau, sont encore des remèdes analogues et fort utiles. Ceux dont on se sert le plus communément sont le sulfurique, le muriatique et l'acétique; c'est ce dernier que contiennent les tamarins, les oranges, les limons, les mûres, les groseilles, etc.; enfin, on peut également faire usage, dans le même but, d'une eau fraîche et pure.

Depuis quelques années on a fait un fréquent emploi du bain froid, pour arrêter la marche

(1) ℞ Kali præpar. ʒ vel q. s.

Succi Limon. ʒ β.

Nitri puriss. gr. x.

Aquæ font. ʒ i β.

Syrup. Viol. ʒ j.

M. F. *Haustus tertid quâque horâ sumendus.*

(2) ℞ Decoct. Hordei ℥ ij.

Nit. puriss. ʒ ij.

F. Potus.

de la fièvre , pour modérer ou pour détruire la chaleur morbide , et pour amener la convalescence. Cette pratique paraît remonter à une haute antiquité ; Galien en avait une connaissance exacte , et en a très-bien traité dans ses ouvrages. Au rapport des voyageurs , c'est un usage qui a été anciennement établi chez plusieurs peuples de l'Orient. Nous avons aussi la preuve incontestable que depuis long-temps le docteur Wright , de la Jamaïque , et quelques autres médecins américains , en particulier le docteur Jackson , se sont servis des affusions d'eau froide. Mais la réputation que ce procédé thérapeutique a acquise en Angleterre , est due bien certainement à la manière simple avec laquelle en a dernièrement traité le docteur Currie , de Liverpool. Quant à l'indication du moment le plus favorable pour donner les affusions , et à la manière la plus avantageuse de les administrer , nous renvoyons le lecteur aux règles que nous exposerons dans les deux chapitres qui ont rapport au typhus. Pour l'instant , nous remarquerons simplement que , quand il n'y a aucun symptôme de catarrhe ou d'inflammation des poumons , on peut , dans la plupart des fièvres de tous les pays , employer , hardiment et sans crainte , les affusions d'eau froide , en versant le liquide avec force sur la tête et sur les épaules , soit au moyen d'un vase assez vaste , soit même à l'aide d'un seau ; mais que , lorsque la maladie est plus avancée et que la faiblesse est grande , il faut , le plus souvent , en user avec précaution ,

et en tenant un compte exact des circonstances concomitantes.

Dans la vue d'activer la circulation à la surface du corps, il convient de recourir de bonne heure aux médicamens diaphorétiques. Communément pour exciter la transpiration, il suffit de tenir le malade au lit, et de lui faire prendre en abondance des boissons délayantes ; mais si ce moyen simple n'avait point de succès, il faudrait recourir à des agens plus énergiques. Les sels neutres (1), parvenus dans l'estomac, déterminent à la surface du corps un sentiment de

(1) ℥ Ammoniac. præpar.	gr. x.
Succi Limon.	℥ β.
Aquæ Menthæ sativ.	℥ j.
Tinct. Lavand. comp.	gutt. x.
Syrup. Altheæ.	℥ ij.

M. F. *Haustus.*

VEL

℥ Succi Limon.	℥ i β.
Kali præparat.	℥ j. vel q. s.
Aquæ Menthæ sativ.	℥ j.
— fontis	℥ ii j.
Antim. tartaris.	gr. j β. ad ij.
Syrup. Caryoph. rub.	℥ ij.

M. F. *Mistura cujus capiat cochl. ij. magna secundâ quâque horâ.*

VEL

℥ Aquæ Ammoni. acet.	} āā ℥ β.
— Cinnamom.	
— fontis	
Vini Antimon.	gutt. xv.
Spiritus Ætheris nitrosi.	℥ β.

M. F. *Haustus tertiâ quâque horâ sumendus.*

chaleur , auquel succède immédiatement une sueur douce, si le malade est bien couvert ; aussi sont-ils fort utiles dans les fièvres en général.

Les vomitifs , et particulièrement les préparations d'antimoine , donnés à des doses propres à produire des nausées légères , produisent le même effet , et semblent déterminer des symptômes analogues à ceux qui accompagnent la crise de la fièvre. On peut donc les conseiller , soit seuls (1), soit combinés avec les médicaments de la classe précédente. A cause de l'action peu certaine de la poudre antimoniale et de celle de James , il faut , dans beaucoup de cas , préférer le tartrate de potasse et d'antimoine.

Pour accroître l'action diaphorétique de ces

(1) ℞ Pulv. Antimon. gr. j. ad iij.

Conservæ Rosæ gr. x.

F. *Bolus quartâ quâque horâ sumendus.*

VEL

℞. Pulv. Jacob. ver. gr. v. pro dos.

VEL

℞ Pulv. Ipecacuanh. gr. iij.

Conserv. Cortic. Aurant. gr. x.

M. F. *Bolus.*

VEL

℞ Antim. tartaris. gr. j β.

Aquæ fontis ℥ vj.

Syrup. Caryoph. rub. ℥ ij.

M. F. *Potio cujusumat cochl. ij. magna secundâ vel tertiâ horâ.*

diverses substances , on administrera quelque infusion tiède , en petite quantité à la fois , mais à doses fréquemment répétées.

On se sert aussi quelquefois , pour remplir la même indication , des bains chauds ou des fomentations des membres abdominaux. Quand ces moyens abattent le délire , procurent du sommeil , et que le malade n'en est point fatigué , on est en droit d'en espérer des avantages. Mais la sueur , loin d'être utile dans les fièvres , lorsqu'on la détermine à l'aide de médicamens excitans et échauffans , devient au contraire nuisible. Il en est de même de celle qui est produite par une grande chaleur à l'extérieur , et de celle qui , au lieu de diminuer les symptômes , augmente la fréquence et la dureté du pouls , l'anxiété , la dyspnée , la céphalalgie et le délire. Lorsque la sueur est partielle et se borne aux régions supérieures du corps , elle est pareillement plus fâcheuse que salutaire.

Si la fièvre est compliquée de toux , de mal de gorge , de serrement de poitrine , on joindra aux antiphlogistiques , qui viennent d'être indiqués , des mucilagineux (1) ; et le malade en devra prendre fréquemment.

(1) ʒ Sevi Ceti	3 ij.
Vitell. Ovi	q. s. ad solut.
Aquæ Pulegii	ʒ iv.
Oxy. scillit.	3 ij.
Syrup. Tolut.	3 ij.

M. F. *Mistura.*

S'il survient des vomissemens, ce qui indique une grande irritation de l'estomac, on administrera le citrate de potasse (*Potion anti-émétique de Rivière*), au moment même de l'effervescence, ou de manière à ce que celle-ci puisse se faire dans le viscère même. Pour cela, on donnera au malade une demi-once environ de suc de citron mêlé avec un peu d'eau de menthe et de syrop, et immédiatement après, un scrupule de carbonate de potasse, dissous dans une once d'eau commune. Si l'irritation de l'estomac ne cédaient point à ce moyen, il faudrait recourir à quelques gouttes de teinture d'opium dans une petite quantité d'eau de cannelle.

Il se fait souvent dans cette fièvre des évacuations partielles, soit par les selles, soit par la sueur, qui ne sont en aucune manière critiques. Quand cela arrive, il faut tâcher de l'empêcher de tout son pouvoir. On peut employer alors contre les évacuations alvines, les astringens (1);

VEL

℥ Mucilaginis Gum. arab.	}	āā ʒ iij.
Aquæ font.		
Nitr. purific.		ʒ j.
Vin. Antimon.		gutt. lx.
Syrup. Limon.		ʒ ʒ.

M. F. *Mistura; Cochl. ij pro dos. tusse urgenti sumenda.*

(1) ℥ Confect. Aromat.	ʒ iij.
Aquæ Cinnam.	ʒ j.
— fontis	ʒ iij.
Tinct. Catechu	ʒ iij.

M. F. *Mistura cujus sumat cochl. ij. magna post singulas sedes liquidas.*

et contre les sueurs , un air frais , des lotions avec une éponge trempée dans l'eau froide , des boissons rafraîchissantes , etc.

D'après la nature des phénomènes qui se passent dans le reste de l'économie , nous pouvons distinguer les évacuations critiques de celles qui ne le sont point. Par exemple , si la langue continue à être chargée , si la peau reste sèche , si la chaleur et la soif ne diminuent point , quoiqu'il soit survenu des selles fréquentes , celles-ci ne sont nullement critiques ; tandis qu'on doit les regarder comme telles , lorsque la langue devient nette et humide , que la vivacité et la force du pouls se modèrent , que les symptômes fébriles perdent de leur intensité , et que la peau se couvre d'une sueur douce et générale.

Dans la maladie qui nous occupe , il y a souvent un symptôme local dominant , comme l'oppression de poitrine , une céphalalgie atroce , la stupeur ou le délire. En pareil cas il faut poser un vésicatoire près de la partie qui paraît le siège de l'accident ; souvent ce moyen cause un prompt soulagement. On ferait cette application au côté interne des jambes , si les extrémités étaient froides , et que le pouls semblât s'éteindre ; et son efficacité deviendrait bien plus prononcée , si on mettait en même-temps des sinapismes (1) à la plante des pieds et à la paume

(1) ℞ *Seminum Sinapeos crass.* }
Medullæ Panis. } āā ℥ ss.
Aceti. } q. s.

M. *ad Cataplasma.*

des mains. Alors aussi on peut retirer des avantages marqués de l'emploi de l'éther, du camphre, du musc, de l'ammoniaque, soit qu'on administre isolément ces divers médicamens, soit qu'on les combine entre eux : en outre on soutiendra le malade avec une assez grande quantité de vin étendu d'eau ou même pur.

Au reste, dans la fièvre continue, comme dans toute autre maladie où l'on a besoin de donner du camphre dans des liquides, il faut, pour le rendre miscible à l'eau, le dissoudre antécédemment dans un peu d'alcool ou dans une huile grasse, puis le triturer avec le mucilage de gomme arabique.

La céphalalgie intense, avec pulsation des artères temporales et délire, peut être diminuée par l'application de quelques sangsues aux tempes, sur lesquelles on met ensuite des compresses imbibées d'eau froide ou même d'éther.

Fréquemment encore il y a insomnie, et ce phénomène est d'autant plus prononcé, que la fièvre elle-même est plus forte. On ne peut cependant raisonnablement pas chercher à procurer du sommeil, car, dans la plupart des fièvres, excepté dans les typhus, l'opium paraît nuisible. Il faut seulement tâcher de maintenir le malade dans le calme le plus profond et dans une parfaite tranquillité. Si pourtant les sédatifs devenaient nécessaires, on pourrait se servir de la liqueur anodine d'Hoffmann ou de l'esprit de nitre dulcifié (*Acide nitrique alcoolisé*), avec moins d'inconvéniens que des autres.

Cependant si la fièvre est entretenue simplement par la faiblesse et par l'irritabilité du système nerveux, on emploiera l'opium à petites doses avec succès. Si l'on reconnaît que son action procure un sommeil réparateur, on peut en réitérer l'administration la nuit suivante ; mais si le repos a été troublé manifestement, il faut cesser l'usage du médicament.

Peut-être qu'en cherchant à introduire l'opium dans l'économie au moyen des frictions, on éviterait tout effet nuisible : nous indiquerons le procédé à suivre alors, en parlant du choléramorbus. Au reste encore ici, comme dans toutes les autres fièvres, ne devons-nous pas, à cause du délire, donner l'opium comme hypnotique : il nous reste une ressource, c'est de faire placer sous la tête du malade un oreiller rempli de houblon, remède dont le succès est éprouvé dans la manie ; nous pourrions aussi employer quelque une des préparations de la même plante, telles que sa teinture ou son extrait. La jusquiame est également, dit-on, fort utile dans ce cas.

Quelquefois, comme nous l'avons déjà dit, la fièvre n'est entretenue que par la faiblesse seulement. Alors, si les symptômes ne sont point forts, on peut hasarder l'emploi du quinquina, et on choisira sa décoction (1) ou son infu-

(1) ʒ Pulv. Cinchon. ʒ j ss.

Aquæ fontis ℥ j ss.

Coque ad ℥ j et Colat. dein adde Tinct. Columbæ ʒ j.

sion (1), comme plus facilement supportées par l'estomac, que ses autres préparations et que sa poudre. Si, à la suite de l'administration du remède, le malade dort bien, respire facilement, et n'éprouve point d'augmentation de chaleur, on doit continuer; mais il faudrait cesser si l'insomnie, la dyspnée, etc., se déclaraient.

Dans les fièvres continues des pays chauds, il ne faut jamais attendre une crise complète pour donner le quinquina. Il est prudent de saisir le premier instant où il se manifeste une rémission dans les symptômes, quand bien même elle ne devrait pas durer long-temps. Quant aux doses, elles doivent être aussi fortes que l'estomac les puisse supporter, et fréquemment répétées. Cependant il est nécessaire d'observer ici ses effets avec autant de soin que dans les cas précédemment spécifiés. Dans les climats froids, il est d'usage d'attendre la cessation absolue des symptômes pour faire prendre le quinquina.

Ce médicament jouit en effet, comme tonique, de la plus grande réputation dans tous les cas de fièvres, et se trouve ainsi préféré aux autres substances analogues: ses effets sont bien plus marqués si on le donne en nature; et alors sa dose ordinaire est d'un gros en poudre toutes les deux ou trois heures, suivant l'urgence des circonstances; on

(1) ʒ Pulv. Cortic. peruv. ʒ 6.
 Aquæ bullientis ʒ vj.
 Tinct. Cortic. Aurant. ʒ ij.
 F. Infusio.

peut ajouter à chaque dose dix à douze gouttes d'acide sulfurique étendu, et, s'il a une action purgative, cinq ou six gouttes de teinture d'opium ou un demi-gros de celle de cachou. Chez quelques individus, le quinquina, sous presque toutes les formes, est rejeté par l'estomac; alors on lui substitue, avec avantage, le quassia (1), ou quelqu'un des astringens amers que nous avons indiqués à propos de la fièvre intermittente.

Pendant sa convalescence, le malade doit éviter la fatigue, le froid, les alimens de mauvaise nature. Il fera usage des analeptiques et du vin, pris avec modération: si la saison le permet, il prendra des bains froids. Le changement d'air, les promenades en voiture ou à cheval, rappelleront promptement les forces; et si l'appétit manquait encore, les stomachiques amers y remédieraient.

De la Fièvre inflammatoire (Synocha).

Cette fièvre est ainsi nommée à cause des signes généraux d'inflammation qu'il l'accompagnent, et qui nous mettent à même de la distinguer facilement des fièvres nerveuses ou putrides. Elle

(1) ℞ Quassiæ ʒ ij. Coque in
 Aquæ fontis ʒ xij. ad ʒ vj. Colat. adde
 Tinct. Columbæ . . . }
 — Cardamom. comp. } āā ʒ ʒ.
 F. Mistura cujus capiat cochl. ij. tertiis horis cum gut-
 tis xv Acidi sulfuric. diluti.

se déclare dans toutes les saisons, mais plus spécialement au printemps; elle attaque les individus de tout âge et de tout tempérament, mais surtout les jeunes gens et les adultes, dont le système musculaire est très-prononcé, et qui sont doués d'une constitution pléthorique. Au reste, c'est une maladie qui semble bornée aux pays froids et tempérés; rarement on a occasion de l'observer dans les climats très-chauds, et peut-être même ne s'y développe-t-elle jamais, si ce n'est chez les Européens nouvellement arrivés; lorsque par hasard elle s'y montre, le stade inflammatoire est fort court, et les signes du typhus se déclarent bientôt.

Les causes excitantes les plus ordinaires de la fièvre inflammatoire sont le passage subit du chaud au froid, l'ingestion de boissons froides quand le corps est en sueur, l'abus du vin et des liqueurs alcooliques, l'intempérance, les passions violentes, l'insolation prolongée, une inflammation locale, la suppression des évacuations habituelles, et la disparition subite des éruptions cutanées. En général, la maladie paraît être sporadique, mais quelquefois, en raison d'une constitution atmosphérique particulière, elle peut attaquer simultanément un assez grand nombre d'individus parmi les hommes robustes.

Elle débute par un sentiment de lassitude, auquel succèdent des vertiges, des frissons, des douleurs répandues par tout le corps, mais surtout dans la tête et dans le dos. Ces symptômes sont eux-mêmes suivis de la rougeur de la face,

de pulsations dans les tempes, d'insomnie, d'une chaleur brûlante, d'une soif inextinguible, d'oppression et de nausées. La peau est sèche et chaude; les yeux enflammés ne peuvent supporter la lumière; la langue est d'un rouge vif sur les bords, et blanche au milieu; l'urine est peu abondante, et foncée en couleur; le ventre est resserré, et le pouls, vif, plein, dur et résistant, bat 90 à 130 fois par minute. Si l'on tire du sang, il se forme à sa surface une couche couenneuse d'une teinte jaunâtre. Si la fièvre est forte et que les moyens convenables ne soient pas employés de bonne heure, le délire et la stupeur surviennent.

La maladie parcourt communément ses périodes en deux septenaires, et se termine, d'une manière critique, par un dépôt abondant dans l'urine, des sueurs, la diarrhée ou une épistaxis: presque toujours cette crise est annoncée par une mutation dans le pouls. Dans quelques circonstances, cependant, l'issue est funeste.

C'est sur le degré de violence de l'attaque, et sur la nature des symptômes, qu'il faut asseoir son pronostic. L'issue est douteuse si la fièvre marche avec force, et continue pendant plusieurs jours avec stupeur et délire. La mort est certaine, si à ces signes se joignent la carphologie, les soubresauts des tendons, l'excrétion involontaire de l'urine et des matières fécales, le hoquet, etc. Au contraire, si la chaleur fébrile diminue, si les autres symptômes se modèrent, et qu'il y ait une tendance évidente à une crise, manifestée par une transpiration générale et naturelle, par le

trouble sédimenteux de l'urine , par le relâchement et la mollesse du pouls , ou par la diarrhée , une épistaxis , la formation d'un abcès , on doit attendre la guérison. Très-rarement on a vu la manie être la conséquence de la fièvre dont il s'agit.

L'examen des cadavres de ceux qui ont succombé à la fièvre inflammatoire , montre souvent un épanchement dans le crâne , et quelquefois des lésions locales dans les viscères.

D'après la nature même de la maladie , il est certain que nous devons , dès les premiers momens , nous efforcer de prévenir les accidens qui peuvent résulter d'une inflammation générale. La saignée est le principal moyen à employer pour cela ; il faut , dès le début même , y avoir recours. A cette époque , si elle est copieuse , elle aura un effet bien plus avantageux que si on en fait successivement plusieurs petites , les unes après les autres. Lors donc que les symptômes marchent avec rapidité , et que le sujet est jeune et pléthorique , il faut tirer , d'une fois et par une large ouverture , douze ou quatorze onces de sang.

L'aspect du sang , après qu'il aura reposé pendant quelque temps , et l'effet de l'évacuation sur le pouls , serviront à indiquer si la réitération de la saignée est nécessaire. Il ne faut pas manquer , en effet , d'y recourir de nouveau , mais en tirant moins de sang que la première fois , si celui-ci se couvre d'une couenne albumineuse , et si le pouls reste plein , fort et tendu.

Quand le malade est trop affaibli déjà par la maladie pour supporter une évacuation convenable, on conseille de le faire tenir debout pendant l'opération; de cette manière, la perte d'une très-petite quantité de sang produit la syncope, et procure un soulagement, sinon permanent, au moins momentané.

Quand la fièvre dure depuis quelques jours, et que la tête est si fortement prise, qu'il y ait céphalalgie vive ou délire, on préférera, à la lancette, l'application de quelques sangsues à chaque tempe pour la seconde saignée, et peut-être même pour la première.

Des compresses imbibées d'eau froide ou d'éther, et placées sur le front et les tempes, sont également un fort bon moyen à mettre en usage en pareil cas.

On a proposé aussi, et probablement avec raison, l'administration de la digitale pourprée, à la suite des saignées, dans l'intention de diminuer l'inflammation et l'irritation générales.

Si, lors de l'invasion, des nausées se font sentir, on procurera du soulagement à l'estomac en ordonnant au malade une ou deux tasses d'infusion de fleurs de camomille, et, si on n'obtient pas ainsi l'effet désiré, on lui fera prendre de quart d'heure en quart d'heure une pleine cuillère d'une potion émétique (1).

(1) ℞ Antimon. tartaris. gr. ij.

Aquæ fontis ℥ iij.

Syrup. Caryoph. rub. ℥ ij.

On remédiera à la constipation, et on procurera une ou deux selles par jour, soit à l'aide de quelque médicament laxatif (1), soit avec des lavemens de même nature (2). Les carthartiques sont ici, en effet, d'une grande ressource. Si l'estomac était agacé, on se servirait préférablement du muriate de mercure doux à la dose de quelques grains en pilules, et uni à une petite quantité d'extrait cathartique.

Pour diminuer l'altération et rétablir les fonctions de la peau, on fera boire souvent des tisannes délayantes tièdes, et acidulées avec le suc de citron ou la crème de tartre. Le nitre, à petites doses fréquemment répétées (3), est éga-

- (1) ʒ Pulp. Tamarind. ʒ β.
 Cryst. Tartar. ʒ ij.
 Aquæ bullientis ʒ v.

Colat. adde

- Aquæ Cinnam. ʒ j.
 Antimon. tartaris. gr. j.

Sumat. cochl. iv. et repetatur dos. post horas duas, nisi alvus prius respondeat.

- (2) ʒ Fol. Sennæ ʒ iiij.
 Aquæ fontis ʒ xvj.
Coque leniter ad ʒ xij. *et*

Colat. adde

- Sulfat. Magnes. ʒ j.
 Olei Olivæ ʒ j.

F. Enema.

- (3) ʒ Nitri puriss. ʒ ij.
 Cryst. Tartar. ʒ iiij.
 Antimon. tartar. gr. j. β.

M. F. Pulvis divid. in chart. n° vj. Sumat j. tertiâ horâ.

lement utile. On peut même conseiller l'eau fraîche, soit en boisson, soit en lotion à l'aide d'éponges, pour modérer l'excès de la chaleur morbide. Les sudorifiques paraissent peu convenables; avec eux, on court risque de déterminer une sueur trop abondante : il ne faut pas non plus trop couvrir le corps, on causerait une augmentation de chaleur nuisible. Je préfère les sels neutres, donnés de la manière indiquée dans le chapitre précédent, de deux en deux, ou de trois en trois heures.

S'il y a oppression de poitrine, si du délire ou de la stupeur se déclarent, on appliquera un vésicatoire sur le thorax ou à la nuque. Dans le cas où le pouls s'éteindrait, et où les extrémités deviendraient froides, on mettrait des sinapismes à la plante des pieds, en même temps qu'on donnerait à l'intérieur le camphre, l'éther, l'ammoniac et les cordiaux.

Dans cette fièvre, comme dans plusieurs autres, le délire est souvent amené par l'insomnie : l'opium doit être considéré comme un moyen incertain pour remédier à cet accident; car, s'il ne ramène point le sommeil, il accroît le délire d'une manière marquée. On doit donc ne l'administrer que dans le cas de danger imminent, et même alors il faut le donner seulement à petites doses fréquemment répétées, et observer attentivement ses effets; mais la plupart du temps on peut se contenter de laisser le malade dans un état de tranquillité absolue.

On pourrait peut-être aussi substituer ici, avec avantage, à l'opium, une préparation de

jusquiamme ou de houblon. Et même lorsque le délire est assez intense pour faire craindre la phrénésie, il serait possible qu'on retirât de bons effets de l'emploi de la machine rotatoire, dont nous parlerons plus spécialement à propos de la manie; ce qui n'est, au reste, qu'une simple présomption.

Pendant toute la durée de la maladie, on évitera toute nourriture solide et animale, et on ne permettra que du gruau d'orge ou d'avoine, des préparations de féculs de sagou ou de tapioca, etc.

On prendra garde aussi que l'appartement du malade, comme il n'arrive que trop souvent, ne se trouve très-échauffé, soit en raison du feu qu'on y allume, soit parce qu'on le ferme trop exactement. Il faut, au contraire, y entretenir la libre circulation de l'air, et ne couvrir que fort légèrement le lit.

Pendant la convalescence, on veillera avec soin sur le régime; rien n'est plus propre à amener une rechute, qu'une indigestion. A cette époque également, on aidera la nature par un exercice doux à l'air libre, à cheval ou en voiture, par la société, et par l'usage modéré du vin. On peut aussi conseiller les amers et le quinquina (1), si

(1) ʒ Infus. Gent. comp. ʒ v.

Tinct. Cort. Peruv. comp. ʒ j.

----- Columbæ ʒ iij.

M. Capiat Cochl. iij. ter in die. Adde pro re natâ

Acid. sulfur. dilut. gutt. xv. ad xxx.

l'appétit ne reparaît point assez promptement, ou si les digestions sont difficiles.

De la Fièvre nerveuse ou du Typhus léger.*

Le nom de cette espèce de fièvre indique son influence sur le système nerveux ; il vient du mot grec *τύφος*, qui signifie stupeur. Elle n'affecte pas l'économie d'une manière aussi générale que la précédente, et les paroxysmes de chaleur qu'elle présente ne paraissent pas tendre à une crise. Au début on peut la distinguer du véritable typhus, parce que son invasion est moins rapide, et que les symptômes ont une apparence moins grave. Plus tard elle en diffère aussi par l'absence des signes de putridité et des vomissemens bilieux qui accompagnent ce dernier, la soif et la chaleur étant d'ailleurs moins grandes, et le pouls moins fréquent.

Cette fièvre attaque spécialement les individus d'une constitution faible et molle ; ceux qui mènent une vie sédentaire, qui ne font aucun exercice, qui se livrent à l'étude avec ardeur, ou qui font un usage immodéré des liqueurs énervantes. Ceux qui n'ont qu'une mauvaise nourriture, et qui en même-temps sont affaiblis par le travail, y sont aussi fort exposés : voilà pourquoi elle est très-fréquente parmi les pauvres. Il faut remarquer encore qu'elle est fort commune dans les pays chauds, parce que la température met nécessairement le corps des habitans dans un grand état de relâchement : dans ces contrées toutes les fiè-

* ETYMOLOGIE. *Τύφος*, *stupor*.

vres continues sont susceptibles de se changer en fièvre nerveuse, ou même en typhus véritable.

Elle existe souvent dans les prisons, à bord des pontons ou des vaisseaux de transport, dans les salles des hôpitaux, dans les barraques, les ateliers ou les chambres mal aérées des pauvres. Dans les grandes villes, elle est loin d'être rare au sein de ces espèces de caveaux sales et humides qu'habitent les ouvriers de la dernière classe.

Toutes les circonstances qui affaiblissent le corps ou abattent l'esprit peuvent devenir des causes de la fièvre nerveuse. C'est ainsi qu'elle se développe après des évacuations excessives, à la suite d'un travail fatigant, d'une abstinence prolongée, d'une insomnie continue, de l'abus des plaisirs de Vénus, d'études trop soutenues, des inquiétudes, de la peur, du chagrin, etc. C'est ainsi encore qu'elle peut être produite par l'humidité de l'atmosphère, ou par l'habitude de rester dans un air mal sain et non renouvelé. Le plus ordinairement cependant elle se répand par l'effet de la contagion.

D'après les expériences d'Haygarth *, il paraît que sur vingt-trois, et même sur trente-trois individus, soumis, pendant un temps suffisant, à la contagion de la maladie, pas un seul n'en est exempt, et qu'elle est aussi active que celle de la variole. Dans certains cas, il ne faut que rester quelques instans dans un air infecté, pour contracter la fièvre; mais je présume pourtant qu'ordinairement les miasmes délétères ont besoin

* *Letter to Dr. Percival on the Prevention of infectious Fevers.*

d'être respirés plusieurs jours de suite, pour que la maladie se déclare. Les médecins praticiens peuvent ici nous servir d'exemple ; on les voit affronter avec impunité la contagion jusque dans ses sources même, mais ne se soumettre à ses atteintes que pendant un temps assez court chaque fois. Il faut donc nécessairement une certaine dose des miasmes et une exposition prolongée à leur action pour que les effets puissent en être ressentis. Certaines personnes même, vivant dans le foyer de la contagion, peuvent y résister avec énergie ; on a vu, et c'est un fait bien connu, des prisonniers donner la fièvre nerveuse dans les tribunaux à des individus bien portans, parce que leurs vêtemens étaient imprégnés de miasmes ; eux-mêmes cependant n'en étaient pas atteints.

Quant à l'époque à laquelle cette maladie commence à devenir contagieuse, M. Haygarth n'a pu la déterminer précisément. Le moment auquel l'infection se déclare lui a paru varier entre quelques jours et deux mois environ, sans qu'on puisse assigner aucune règle à cet égard.

Quelquefois c'est la constitution atmosphérique qui prédispose à l'invasion de la fièvre, et qui la rend épidémique : ordinairement l'époque de sa grande force est durant les mois d'octobre et de novembre.

La fièvre nerveuse est remarquable à son début par le peu d'intensité de ses symptômes ; et pendant plusieurs jours, quoiqu'il y ait du malaise, on ne peut guère soupçonner l'invasion d'une maladie grave. Il n'y a point de frissons, un sentiment de froid se manifeste seul, et n'est

suivi ni d'augmentation de chaleur ni de rougeur de la face : celle-ci est au contraire pâle et abattue. Il existe pourtant de la faiblesse et de la lassitude , avec anxiété , abattement moral , inappétence , soupirs fréquens ; ces symptômes deviennent plus apparens le soir.

Au bout de quelques jours , et à mesure que la maladie fait des progrès , il survient de la dyspnée , de l'oppression , des douleurs de tête accompagnées d'un trouble marqué dans les idées. La prostration des forces est très-grande , et le malade se trouve mal toutes les fois qu'il veut se lever. La langue devient sèche et se revêt , ainsi que les dents , d'un enduit fuligineux. Le pouls petit , faible et fréquent , est intermittent par intervalles. Une sueur froide et visqueuse inonde le front et le dos des mains , tandis que la paume en est sèche et brûlante. L'urine , incolore et aqueuse , ressemble à du petit-lait. Il y a des tremblemens nerveux généraux , des contractions involontaires des muscles , des soubresauts des tendons , de la carphologie , de la rêvasserie , ou des discours tout-à-fait incohérens. On n'observe cependant jamais un délire violent , ni les signes d'une congestion cérébrale , mais ordinairement les pupilles sont dilatées.

Dans cette maladie , les divers symptômes sont inégalement distribués ; quelquefois la céphalalgie , l'insomnie , la rêvasserie existent , et néanmoins la langue est nette et humide , tandis que dans certains cas on la trouve sèche et chargée , sans qu'il n'y ait ni mal de tête ni insomnie ;

alors ordinairement la peau est couverte d'une sueur abondante. On remarque une irrégularité analogue sous le rapport des exacerbations de la fièvre, qui, au lieu d'arriver le soir, ont souvent lieu le matin. Quelquefois elle est très-vive les premiers jours, puis elle se calme pour un temps, et prend ensuite une nouvelle énergie. Les malades sont en outre très-exposés à des évacuations épuisantes par les sueurs ou par les selles.

On a quelquefois vu un ptyalisme s'établir vers le milieu de la durée de la fièvre, et on a considéré cette circonstance comme une crise; mais on est bien plus porté à la croire accidentelle et analogue à la salivation hystérique, quand on s'aperçoit que ce même ptyalisme dure deux et même trois semaines sans procurer aucun soulagement.

Si la maladie dure ainsi plusieurs semaines, elle produit un affaiblissement capable de faire périr l'individu qui en est affecté. Quelquefois elle se change en un véritable typhus. Lorsque sa terminaison doit être favorable, elle arrive ordinairement du quatorzième au vingtième jour, par l'effet d'une diarrhée critique ou d'une sueur modérée, répandue également sur toute la surface du corps. Mais souvent la fièvre se prolonge pendant plus d'un mois, et alors il n'y a d'autre crise évidente qu'un trouble de l'urine, qui laisse déposer un sédiment.

Dessueurs excessives ou une diarrhée colliquative, une insomnie opiniâtre, l'affaissement du

pouls, l'incohérence des idées, la carphologie, la dilatation des pupilles, l'excrétion involontaire de l'urine et des matières stercorales, les soubresauts des tendons et les vomissemens annoncent une mort prochaine, tandis que l'on doit concevoir quelque espoir si l'on voit le pouls devenir plus lent et plus plein, la langue s'humecter, la respiration s'opérer plus librement, une douce moiteur, une tuméfaction derrière les oreilles, ou une espèce d'éruption miliaire se manifester vers le quatorzième jour.

Les altérations organiques que l'on rencontre le plus ordinairement dans la fièvre nerveuse, sont une sorte de mollesse et de flaccidité générales, une grande fluidité des humeurs et spécialement du sang, des collections purulentes dans les diverses cavités, la turgescence ou l'inflammation des viscères thorachiques ou abdominaux, ou un épanchement de sérosité dans les ventricules cérébraux.

En raison de la lenteur avec laquelle marche cette maladie, du peu de gravité de ses symptômes lors de son début, de l'espace de temps qui s'écoule entre cette époque et celle où elle est tout à-fait déclarée, il est rare de voir les praticiens l'arrêter de bonne heure par l'administration des remèdes convenables.

Si, au moment où l'on est appelé, il y a des nausées, ou des vomissemens, il faudra faire prendre sur-le-champ quatorze à seize grains de poudre d'ipécacuanha. Si on remarquait de la constipation, il serait nécessaire d'avoir recours à un laxatif,

pour évacuer les matières engorgées, en ayant soin de l'administrer encore, par intervalles, dans le reste de la maladie, afin d'entretenir la régularité des évacuations alvines, à moins qu'on ne préférât faire usage des lavemens cathartiques. Cependant, comme l'action stimulante de ces derniers se trouve bornée au rectum, dans beaucoup de circonstances ils ne suffisent point pour opérer les évacuations convenables, et le premier moyen est plus avantageux.

Au reste quand on se décide à leur emploi, on doit bien se garder de faire monter la dose des médicamens purgatifs jusqu'au point de déterminer une exhalation marquée de la membrane muqueuse des intestins, ou des selles liquides; car on causerait une trop grande faiblesse. Une petite quantité de calomélas et de jalap, une solution légère de quelque sel neutre, voilà ce qui convient le mieux dans ce cas.

Quant à la saignée il ne faut jamais y avoir recours.

Dans les pays froids ou tempérés, et durant l'hiver, il n'est point rare de voir cette affection compliquée avec une phlegmasie plus ou moins intense des viscères thorachiques. Je sais qu'on a alors employé la saignée; mais dans ce cas même, elle m'a paru nuisible, et je lui attribue la mort de deux malades que j'ai eu occasion d'observer dernièrement. Je préférerais donc l'application, sur la poitrine, de huit à dix sangsues, ou d'une ventouse scarifiée, et je la répéterais s'il était nécessaire.

Un des secours les plus puissans que nous ayons à notre disposition dans la fièvre nerveuse, ce sont les affusions d'eau froide; mais leurs effets sont d'autant plus prononcés, qu'on les emploie de meilleure heure, et même pendant la première période de la maladie. Ce fait, étant d'une vérité incontestable, doit nous engager à y recourir aussitôt après l'évacuation des matières contenues dans les intestins.

Le docteur Currie * pense que le moment de faire usage des aspersions ou des affusions d'eau froide, et il préfère les dernières, est celui où le paroxysme est à son plus haut degré; ce qu'indiquent la rougeur de la face, une soif ardente et l'insomnie. Il regarde encore comme favorable celui où il commence à décliner; aussi assigne-t-il les époques où il faut administrer le remède, entre six et neuf heures du soir, quoiqu'on puisse aussi, d'après lui, exécuter l'opération à toute heure du jour, pourvu qu'il n'existe aucun sentiment de froid actuel, que la chaleur soit au-dessus de la chaleur naturelle, et qu'il n'y ait point de sueur. On courrait risque de voir périr le malade, si on négligeait ces précautions, ou si on ne tenait aucun compte de la présence de ces circonstances importantes.

Lorsqu'on fait les affusions d'eau froide à une époque avancée de la maladie, s'il survient une grande faiblesse au moment où la chaleur se trouve modérée, il faut donner immédiatement un cordial, comme du vin chaud avec des ar-

* *Medical Reports on the Effects of Water in Fevers, etc.*

mates, ou même de l'eau-de-vie. A cette époque le remède n'arrête point subitement la maladie, comme il le fait dans les premiers temps; mais au moins il manque rarement d'amender les symptômes, et contribue à procurer une terminaison heureuse.

Dans cette fièvre et dans celles du même genre, si on emploie l'eau froide dans le principe de la maladie, on obtiendra un effet plus manifeste et plus sûr, en la versant fortement avec un seau ou avec un arrosoir de jardin placé à une certaine hauteur; plus tard on aura l'effet désiré en employant de préférence l'aspersion, ou les lotions sur tout le corps à l'aide d'une éponge. Au reste, de l'une ou de l'autre manière, on modère la fièvre, et on détermine à la suite une diaphorèse à laquelle succède un sommeil réparateur.

Le docteur Jackson a publié dans ces derniers temps un ouvrage sur les affusions d'eau froide*; il s'accorde en général avec Currie sur leur utilité dans la fièvre nerveuse, soit contagieuse, soit sporadique; mais sa méthode diffère de l'autre en plusieurs points importants.

M. Currie a recours à leur emploi, sans aucune préparation antérieure, dans les cas où la fièvre est peu violente, de même que dans ceux où les symptômes sont intenses, alarmans, et où il y a complication, pourvu toutefois qu'au thermomètre la chaleur du corps paraisse plus forte que dans l'état naturel; mais il s'en abstient, si la température de l'individu est au contraire

* *Exposition on the Practice of applying Cold in Fevers.*

moins élevée qu'à l'ordinaire. M. Jackson juge ce cas simplement par la sensation qu'éprouve la main en touchant le malade. S'il trouve que la chaleur soit peu marquée, ou que la surface du corps soit dans un état de froid non ordinaire, sans qu'il y ait aucun signe apparent d'inflammation locale, ou de congestion vers quelque viscère, il cherche à rétablir la susceptibilité d'impression, en plaçant le malade dans une chambre fortement échauffée, en faisant des fomentations à une haute température sur les membres, en nettoyant la peau avec de l'eau tiède, du savon et des brosses, soit dans un bain, soit à l'aide de lotions seulement. Quand la marche des symptômes est vive et rapide, ou quand les mouvemens de la circulation sont ralentis, il ne croit pas que la circonstance soit favorable pour les affusions d'eau froide, à moins qu'on ne les fasse précéder par une saignée générale et les autres évacuations; le docteur Currie au contraire regarde l'émission du sang comme tout-à-fait inutile avant l'emploi des affusions d'eau froide, à moins qu'il n'y ait quelque inflammation idiopathique concomitante.

M. Jackson pense que les affusions d'eau froide arrêtent la maladie ou changent sa marche, en faisant sur l'économie une impression vive et universelle; M. Currie suppose qu'elles agissent en enlevant la quantité de chaleur surabondante. Cette dernière théorie ne me paraît point mériter la préférence; ce moyen a été en effet mis en usage dans plusieurs fièvres où il n'y avait

aucune augmentation appréciable de chaleur, et cependant il y a eu un succès aussi marqué que dans les cas où la température du malade était fort élevée.

Les sudorifiques doivent être repoussés du traitement de la fièvre nerveuse, mais il ne faut point négliger pour cela les légers diaphorétiques (1). Quant aux antimoniaux, ils ne paraissent point convenir dans le vrai typhus.

Lorsque dans le cours de la maladie on voit se manifester des affections locales, comme de la difficulté dans la respiration, une céphalalgie violente, le délire ou la stupeur, on a coutume de faire naître, à l'aide d'un vésicatoire, une inflammation dans le voisinage de la partie affectée, et

(1) ℥ Succi Limon.	℥ 6.
Kali præpar.	℥ j.
Aq. Cinnam.	℥ j.
Confect. aromat.	gr. xv.
Syrup. Zingib.	℥ j.
M. F. <i>Haustus quartis horis sumendus.</i>	

VEL

℥ Misturæ camphorat.	℥ x.
Aq. Ammon. acet.	℥ iij.
Spirit. Æth. nit.	℥ 6.
M. F. <i>Haustus tertiâ horâ sumendus.</i>	

VEL

℥ Camphoræ	gr. iv.
Pulv. Contrayerv. comp.	gr. x.
— Ipecacuanh.	gr. ij.
Conserv. Rosæ	q. s.
M. F. <i>Bolus sextis horis sumendus.</i>	

assez souvent il se trouve des malades à qui on en a ainsi successivement appliqué une demi-douzaine, ce qui les tourmente beaucoup dans les derniers temps. Cette méthode est certainement très-condamnable. Plusieurs médecins ne veulent même pas qu'on en pose un seul, soit au dos, soit à la tête, dans la vue de remédier à la stupeur ou au coma, et Darwin assure qu'on en obtient plus souvent des effets nuisibles que du soulagement. Cette observation me paraît des plus justes; aussi je ne conseille jamais ce remède.

Quand, au reste, la stupeur, le coma ou le délire existent à un haut degré, on peut employer les pédiluves, en même temps qu'on fera de fréquentes ablutions sur les tempes et sur toute la tête rasée avec de l'eau froide et du vinaigre, ou qu'on appliquera sur ces parties des compresses imbibées d'éther.

Si la diarrhée se déclare, il faut l'arrêter aussitôt par les astringens (1), à moins qu'elle ne soit

(1) ℞ Mist. cretac.	℥ iv.
Extrac. Lign. Campech.	℥ j.
Tinct. Catechu	℥ ij.
Aq. Cinnamomi	} āā ℥ j.
Spiritûs Piment.	
Tinct. Opii	gutt. xl.

M. F. *Mistura cujus sumat cochl. ij magna tertiâ quâque horâ.*

VEL

℞ Pulvis è Cret. cum Opio	gr. xij.
Gummi Kino	gr. v.
Confect. aromat.	gr. x.
Syrup. Zingib.	q. s.

M. F. *Bolus ter quater-ve die sumendus.*

légère et qu'elle n'ait une apparence critique : il faut alors se donner de garde de la suspendre.

On devra peu couvrir le malade dans son lit, pour prévenir les sueurs trop abondantes; on lui tiendra, pour la même raison, les bras et les mains à l'air libre; on favorisera la circulation de celui-ci dans la chambre, et on ne lui donnera que des boissons froides et acidulées avec le suc de citron ou d'orange.

Le délire survient souvent, dans la fièvre nerveuse, par la prolongation de l'insomnie, ce qui engage à recourir à l'opium. La manière la plus avantageuse de l'administrer alors est de le combiner avec quelque diaphorétique (1), et de le faire prendre le soir de bonne heure. Au reste, dans cette fièvre, plus que dans toute autre, les opiacés sont utiles et avantageux, et c'est une pratique assez générale d'en administrer toutes les nuits tant qu'elle dure. J'ai vu un si grand nombre de bons résultats de cette manière d'agir, que je l'ai adoptée presque invariablement.

Pour soutenir les forces du malade, on fera

(1) ℞ Aq. Ammon. acetat.	3 iij.
— Cinnamomi	3 j.
Tinct. Opii	gutt. xl.
Syrup. Zingiberis	3 ij.

M. F. *Haustus.*

VEL

℞ Misturæ camphorat.	3 j.
Vini Antimon.	gutt. xx.
Syrup. Papav. albi	3 iij.

M. F. *Haustus.*

boire du vin en abondance ; il est préférable aux autres toniques ; cependant on proportionnera la dose au degré de faiblesse et à son effet sur l'individu. On donnera comme alimens les préparations de sagou, de gruau, de tapioca, de lapnade, et d'autres mets analogues, mêlés avec une certaine quantité de vin ; la boisson ordinaire pourra consister en petit-lait et en orangeade qu'on coupera avec du vin également. Les effets du vin sont vraiment étonnans dans cette maladie ; souvent il remédie aux cas les plus désespérés.

Un de nos contemporains, d'une grande réputation, le docteur Darwin, recommande, dans l'intention d'obvier à la stupeur et à l'asthénie, le vin et l'opium, à petites doses, répétées alternativement de trois heures en trois heures.

Au reste, si le malade n'aime point le vin, ou s'il ne produit pas l'effet qu'on en attend, on peut le remplacer par de l'eau-de-vie convenablement étendue. Je dois aussi avertir qu'on peut causer la mort en donnant trop de vin et d'opium, ce qui produit une sur-excitation ; le praticien doit garder un juste milieu.

Dans tout le cours de la fièvre, les malades doivent rester dans une grande tranquillité, et ne voir que les personnes qui leur donnent des soins, à moins que les symptômes ne soient très-légers et que la tête ne paraisse point prise : alors, en effet, la visite d'un ami peut les égayer et contribuer à chasser les idées noires. Il faut aussi les entretenir dans l'espoir d'un

prompt rétablissement, et combattre sans cesse l'espèce d'inquiétude et de crainte dont cette affection est constamment accompagnée.

Quelques médecins donnent ici le quinquina avant qu'aucune apparence de crise se soit montrée, les uns l'employant comme fébrifuge, et les autres simplement comme tonique. A la vérité il peut être de quelque utilité dans les cas où la maladie est peu grave, où il n'y a ni stupeur, ni aucune affection cérébrale, et où les rémissions sont régulières; mais c'est surtout dans la convalescence qu'il convient, et alors on peut l'administrer en substance, en infusion, ou en décoction, suivant que l'estomac le supportera le mieux.

J'ai, au contraire, toujours remarqué que le quinquina était nuisible lorsque la peau et la langue étaient sèches, lorsque les rémissions avaient une marche irrégulière, et lorsque la fièvre, calmée pendant un ou deux jours, revenait ensuite avec violence.

Quand une éruption miliaire paraît constituer la crise de la maladie, il ne faut exciter aucune évacuation de peur d'en contrarier la formation.

On appliquera de petits vésicatoires à la face interne des jambes, ou des cataplasmes stimulans à la plante des pieds, dans le cas où les membres inférieurs seraient le siège d'une sensation de froid non naturelle.

Dans les circonstances fâcheuses où il existe des soubresauts des tendons et des vomissemens, il faut, outre les moyens déjà indiqués, mettre

en usage les antispasmodiques, comme le musc, l'ammoniaque, l'éther, le camphre et l'opium (1).

Si dans son cours, la maladie menace de dégénérer en typhus confirmé, on administrera les acides minéraux, et surtout le muriatique, à la dose que le malade pourra soutenir, et en y ajoutant à chaque fois quelques gouttes de teinture d'opium, pour empêcher que l'estomac et les intestins ne soient irrités. Le véhicule sera une infusion de quinquina ou de racine de colombo, ou un mélange d'eau et de vin.

Si, à une époque avancée de la maladie, il se forme des aphthes ou de petits ulcères blancs dans l'intérieur de la bouche ou de la gorge, on fera usage trois ou quatre fois par jour d'un

(1) ℞ Moschi	gr. x.
Aq. Cinnam.	℥ j. ʒ.
Æther. sulf.	gutt. xx.
Tinct. Opii	gutt. xv.

M. F. *Haustus ter in die sumendus.*

VEL

℞ Castor.	gr. x.
Camphor.	gr. iv.
Opii	gr. ʒ.
Confec. aromat.	q. s.

M. F. *Bolus sextâ quâque horâ sumendus.*

VEL

℞ Misturæ moschat.	} āā ʒ iij.
——— camphorat.	
Spirit. Æther. vitriol. comp.	ʒ ij.

M. F. *Mistura de quâ capiat Cochl. ij, magna tertiâ quâque horâ.*

gargarisme composé avec l'infusion de roses, le miel et le borax.

Pendant la convalescence, le malade se livrera à un exercice journalier, soit à cheval, soit en voiture, et prendra des préparations de quinquina et d'autres toniques, pour se débarrasser d'un reste de faiblesse et d'irritabilité. Au bout de quelque temps, si la saison le permet, on aura recours au bain froid, et s'il y avait de l'inappétence, on la combattrait par les amers (1).

Quelquefois, au moment où la maladie se termine, on voit arriver un commencement de manie ou une aliénation mentale passagère. Tout ce qu'il y a à faire alors est de soutenir le malade par un régime sain et nourrissant, de le tenir dans le calme et la tranquillité, de lui faire prendre quelques toniques, et d'éviter tout ce qui est capable d'exciter des évacuations.

Comme la maladie est contagieuse, on tâchera

(1) ℥ Infus. Gent. Comp. ℥ iv.

Tinct. Cardam. comp. }
 ——— Colomb. } āā ℥ β.

M. *Capiat cochlear. ij. manè, horâ meridianâ et vespere.*

Adde pro re natâ

Acid. sulf. diluti gutt. xx.

VEL

℥ Pulv. semin. Card. }
 ——— Gentianæ } āā gr. x.
 ——— Columb. }

Syrup. Zingib. q. s.

M. F. *Bolus ter in die sumendus.*

de s'opposer à sa propagation par la plus grande propreté, en entretenant des courans d'air, et en faisant des fumigations, ainsi que nous le dirons plus en détail dans le chapitre suivant.

Comme il peut se trouver des cas où l'on est obligé de transporter les malades à quelque distance, il est bon de savoir qu'on ne leur fait courir aucun risque en les plaçant à l'air libre dans des voitures découvertes, ou sur des chariots suspendus*.

De la Fièvre putride et maligne, ou du Typhus confirmé.

Cette fièvre tire son nom de la malignité de son caractère, et des symptômes évidens de putridité qu'elle présente au bout de quelques jours. On la distingue bientôt de la fièvre inflammatoire à la petitesse du pouls, à la grande faiblesse qui suit immédiatement son invasion, à la couleur brune ou noire de la langue, à l'enduit fétide et coloré qui recouvre les dents, à la teinte livide de la face, à la chaleur âcre de la peau, et plus tard, aux pétéchies ou taches violettes qui naissent sur différentes parties du corps, à la fétidité des selles, etc. Elle diffère en outre de la fièvre nerveuse, par l'intensité des symptômes dès le premier moment.

La manière la plus ordinaire dont cette ma-

* *Outlines of the History and Cure of Fever, by J. Jackson, M. D.*

Remarks on the Constitution of the medical Department of the Army, by the same.

maladie est produite est par contagion, soit par le contact immédiat du corps d'une personne qui en est atteinte, soit que les miasmes aient été transmis par des vêtemens, des marchandises, etc. Elle est également causée par les émanations des substances animales ou végétales en putréfaction : aussi la voit-on régner dans les lieux bas et marécageux quand les chaleurs succèdent rapidement à un temps humide, et frappent des terrains inondés. Le défaut de propreté, la stagnation de l'air dans un lieu clos, font également naître le typhus ; voilà pourquoi on l'observe si souvent dans les hôpitaux, les prisons, les camps, les vaisseaux, spécialement quand les individus y sont entassés, et qu'on ne donne point assez d'attention à l'entretien de la propreté et à la libre circulation de l'air.

Les personnes d'une constitution molle, et qui sont déjà affaiblies par quelque cause débilitante, comme par l'usage de mauvais alimens, par une abstinence prolongée, des travaux excessifs, des veilles opiniâtres, etc., sont très-disposées à contracter le typhus. Ces diverses circonstances sont donc autant de causes prédisposantes.

Quelques médecins nos contemporains ont nié la propagation par contagion de la peste, de la fièvre jaune et du typhus : il est vrai que nous ne pouvons pas toujours prouver que la maladie provient d'une communication avec des individus qui en étaient affectés, ni que cette même communication donne constamment lieu à son développement ; il faut qu'il s'y joigne l'action de

plusieurs causes prédisposantes, et d'ailleurs on est plus ou moins susceptible de la contracter suivant les époques. Mais, pour quiconque a observé attentivement le caractère du typhus, il demeure démontré que l'atmosphère environnante peut être, à une distance plus ou moins grande du corps du malade, assez imprégnée de miasmes pour faire naître la maladie chez des personnes saines.

Plusieurs auteurs ont prétendu que les enfans étaient exposés aux mêmes causes de fièvres que les adultes, et y étaient aussi sujets; je ne suis point de leur avis. J'ai observé que les enfans résistaient bien à une contagion qui exerçait ses ravages autour d'eux; et tout médecin qui a pratiqué dans les hôpitaux a dû en voir qui ont tété sans inconvénient leurs mères atteintes d'une fièvre de mauvais caractère, et qui prenaient encore le sein avec avidité une ou deux heures avant la mort de ces femmes.

Au début du typhus on éprouve de l'abattement au physique et au moral, une prostration considérable de la puissance musculaire, un malaise général, de la fatigue, des douleurs dans la tête, le dos et les membres, des frissons; les yeux appesantis, sont injectés et jaunâtres, souvent même un peu enflammés; les artères temporales battent avec force; la langue est rude et desséchée; la respiration est pénible et interrompue par de fréquens soupirs; l'haleine est chaude et fétide; l'urine est crue et pâle; il y a constipation, et le pouls est ordinairement vif, petit,

dur, et, par intervalles, tumultueux et irrégulier. Parfois aussi on remarque à l'épigastre de la pesanteur, de la douleur, une grande chaleur, et il survient des vomissemens bilieux.

A mesure que la maladie fait des progrès, le pouls devient de plus en plus fréquent, et donne souvent de 100 à 130 battemens par minute; la faiblesse est portée à son comble; la peau est sèche et brûlante; il y a oppression, anxiété, soupirs et gémissemens; l'altération est extrême; la langue, le palais, les lèvres et les dents sont revêtus d'un enduit tenace, de couleur brune ou noire; la voix est inarticulée, et les discours à peine intelligibles; il survient de la rêvasserie, et enfin du délire.

Plus tard encore les symptômes deviennent plus intenses; on observe des signes de putridité; l'haleine est insupportable; l'urine laisse déposer un sédiment noir et fétide; les selles sont involontaires, elles sont noirâtres et d'une puanteur horrible; le sang sort des gencives, des narines et de plusieurs autres parties du corps; des taches livides, des pétéchies couvrent la peau; le pouls devient intermittent et s'éteint; les membres se refroidissent; le hoquet se manifeste, et la mort vient enfin terminer cette scène tragique.

Dans les pays froids, lorsque l'issue ne doit pas être funeste, la maladie commence en général à perdre de sa violence vers les premiers jours du troisième septenaire, et disparaît graduellement vers la fin du quatrième sans aucune

crise évidente ; mais rarement elle se prolonge au-delà de huit ou dix jours dans les climats chauds. Au reste, notre pronostic doit constamment être basé sur le degré de violence des symptômes, surtout après l'apparition des pétéchies ; on a pourtant vu des malades se rétablir dans les cas les plus désespérés. Les signes favorables sont la diminution de la chaleur et de la soif, une moiteur répandue uniformément sur toute la surface du corps, la liberté des selles, le trouble de l'urine, l'élévation du pouls, le ptyalisme et la tuméfaction ou la suppuration des glandes parotides, ou des ganglions lymphatiques des aisselles ou des aînes, une éruption croûteuse autour de la bouche, la disparition du coma et du délire. Une mort presque certaine est annoncée, au contraire, par l'augmentation de la faiblesse musculaire, la difficulté croissante de la respiration, la stupidité et l'insensibilité des yeux, l'agitation continuelle du corps, les pétéchies, les évacuations involontaires d'urine ou de matières stercorales noires et de mauvaise nature, les sueurs d'une odeur cadavéreuse, les hémorrhagies, les soubresauts des tendons, le hoquet.

On rencontre le plus ordinairement, à l'ouverture des corps, des inflammations du cerveau et des autres viscères, mais plus spécialement de l'estomac et des intestins ; souvent même on observe la gangrène de ces derniers organes.

Dès le moment où les symptômes du typhus se manifestent, il faut faire aussitôt tous ses efforts pour l'arrêter, parce qu'il ne tend pas à se gué-

rir de lui-même, et qu'au contraire il s'aggrave de plus en plus si on l'abandonne à lui-même. Il est donc nécessaire d'agir tout de suite après son invasion, et de ne pas attendre que les forces soient épuisées. Le remède le plus convenable d'abord est un vomitif composé d'environ 15 grains d'ipécacuanha et 1 grain de tartrate de potasse et d'antimoine dans une infusion de fleurs de camomille. Après l'effet de ce médicament, on pourra vider les intestins au moyen d'un laxatif (1). Il me semble qu'ici le calomel est préférable à tout autre purgatif; si pourtant on n'obtenait pas ainsi l'effet désiré, il conviendrait d'administrer un lavement de même nature (2).

(1) ℞ Mannæ optim.	℥ ʒ.
Cryst. Tartar.	℥ ij.
Aq. fervent.	℥ iij.
M. F. <i>Solutio pro dose.</i>	

VEL

℞ Kali tartarisat.	℥ iij.
Mann. opt.	℥ ij.
Aq. fervent.	℥ iij.
— Cinnamom.	℥ ʒ.

M. *Capiat dimidium pro dos.*

VEL

Calomelanos	gr. v.
Extr. Colocynth. comp.	gr. iij.
<i>Fiant Pilulæ n° iij. pro dos.</i>	

(2) Decoct. pro Enemate	℥ xij.
Magnes. vitriol.	℥ ʒ.
Olei olivar.	℥ j.

M. F. *Enema.*

Une fois que ces remèdes auraient été employés, je conseillerais l'ablution du malade avec de l'eau froide, ou les affusions de même nature, pourvu cependant que la chaleur du corps fût au-dessus de son degré naturel. L'expérience m'a plus d'une fois convaincu des bons effets de cette méthode.

Le docteur Currie, de Liverpool, raconte que le typhus s'étant déclaré parmi les soldats d'un régiment en garnison dans cette ville, il en traita dix-sept par les affusions d'eau froide répétées une ou deux fois par jour, et que, sur ce nombre, quinze furent aussitôt guéris; chez les deux autres la maladie parcourut ses périodes. En même temps il parvint à arrêter les progrès de la contagion en faisant tous les jours baigner dans la mer les hommes sains du régiment. Il dit aussi plus loin que sur trente-deux individus, chez qui la maladie parcourut toutes ses périodes, parce qu'elle était trop avancée lorsqu'il les vit pour la première fois, il n'en mourut que deux, pour lesquels on n'avait point mis en usage les affusions. D'accord avec d'autres praticiens distingués, ce médecin regarde ce moyen comme propre, sauf quelques restrictions légères, à suspendre dès l'invasion les progrès non-seulement du typhus, mais de toutes les fièvres contagieuses et de mauvaise nature. Il a observé, du reste, que le moment le plus favorable pour le mettre en usage est celui de la plus grande exacerbation du paroxysme ou immédiatement après son début, c'est-à-dire entre six et neuf heures du soir. Néan-

moins il n'est dangereux à aucune époque de la journée, pourvu qu'il n'y ait aucun sentiment de froid, que la peau soit plus chaude que dans l'état naturel, et qu'il n'y ait point de sueurs générales et abondantes.

Le même docteur Currie et quelques autres médecins ont usé de ce remède à une époque avancée de la maladie, et presque toujours avec succès. Un soldat fut visité par lui, pour la première fois, le neuvième jour après l'invasion, et lui présenta des symptômes graves. Son pouls était faible et battait 100 fois par minute; la chaleur était portée à 104 degrés du thermomètre de Fahrenheit; la soif était fort grande; la langue chargée et noire; il y avait de la confusion dans les idées, et parfois du délire; tout le corps était parsemé de pétéchies. M. Currie chercha à soutenir ses forces en lui faisant donner une bouteille de vin par jour, coupé avec moitié eau de gruau, et, pour la nuit, une potion opiacée; on entretenait en même temps la liberté du ventre avec des lavemens laxatifs, ou avec quelques grains de muriate de mercure doux quand ils manquaient leur effet; enfin on lui jetait sur le corps un plein baquet d'eau salée tout d'un coup, et on recommençait cette opération dans quelques cas. Peu de minutes après cette affusion, la chaleur se modérait, le pouls tombait à 96 battements, les idées devenaient plus calmes, et étaient mieux liées: deux heures ensuite le malade se trouvait de nouveau dans son premier état, mais la nuit était plus tranquille. On continua ce mode

de traitement jusqu'au douzième jour, faisant les affusions dans la soirée, et parfois à midi. La fièvre suivit sa marche accoutumée ; mais au douzième jour, la chaleur étant redevenue naturelle, on ne fit plus d'affusions avec l'eau froide, et on se contenta de frotter, une ou deux fois par jour, la surface du corps avec une éponge imbibée de vinaigre.

Dans les cas où le typhus avait déjà duré onze, douze ou treize jours, et où il n'y avait pas une augmentation excessive de chaleur, M. Currie usait des affusions froides avec beaucoup de précautions et de modération, et plus d'une fois il a fait tiédier l'eau avant de s'en servir ; au reste, les bons effets de sa méthode sont encore prouvés par des observations que lui a communiquées M. Marshall, chirurgien du régiment de Cheshire. Sur soixante-quatre individus où on l'employa à une époque peu avancée, la maladie fut arrêtée chez soixante après trois ou quatre affusions, et les quatre autres furent guéris, quoique le typhus ait chez eux parcouru toutes ses périodes, parce que déjà il était plus avancé. Du moment où il employa les affusions, M. Marshall renonça au vin, à l'opium, et, pour ainsi dire, à toute espèce de médicament ; aussi rien n'est-il plus propre à démontrer l'efficacité du remède et sa supériorité marquée.

Nous devons pourtant convenir que ses avantages ne sont jamais plus évidens que dans les premières périodes de cette maladie contagieuse et si funeste. Quelques praticiens, à la vérité,

l'ont mis en usage avec succès vers le douzième et même vers le quatorzième jour ; mais il faut que la respiration soit libre , outre les autres conditions que nous avons indiquées : alors on voit céder l'insomnie , l'agitation diminuer , le délire se dissiper , et le malade s'arracher à une dissolution commençante.

En pareil cas il est aussi très-essentiel de préparer tout ce qui est nécessaire pour l'affusion avant de déranger le malade ; de cette manière on lui évitera et de la fatigue et de l'inquiétude.

Il y a quelques années que , pendant mon séjour en Amérique , j'ai observé un effet bien remarquable de l'emploi de ce remède. Un homme de ma connaissance , habitant l'île de Névis , fut atteint d'un violent typhus , en sorte qu'au bout de peu de jours plusieurs parties de son corps furent couvertes de pétéchies , et qu'il s'établit un écoulement de sang par la bouche , le nez et les autres ouvertures naturelles. Dans cet état il fut exposé en plein air , et on lui jeta sur le corps un ou deux seaux d'eau froide ; après quoi on l'essuya avec soin , et on le remit dans son lit. On recommença deux ou trois fois par jour cette opération , ce qui contribua , avec une opiate pour la nuit et du vin en abondance , à sauver le malade , au grand étonnement de ses amis.

Il y a déjà plusieurs années que dans la plupart des cas de typhus , je conseille avec un succès marqué , les affusions d'eau froide. La même méthode est suivie également dans la maison de santé de Londres. Quelques médecins cependant

la regardent comme une innovation dangereuse, préjugé, qui, j'espère, sera bientôt détruit.

Dans les premiers temps de la maladie, la supériorité de l'affusion sur la simple ablution est incontestable ; ses effets ne se bornent point seulement à une soustraction de la chaleur extérieure ; elle agit puissamment sur le système nerveux, et amène ordinairement le sommeil, comme cela arrive constamment après la disparition de toute sensation pénible. Après le quatrième ou le cinquième jour de la fièvre, la différence d'influence et de l'affusion et de l'ablution se trouve grandement diminuée, et, à une époque encore plus avancée, on éloigne la chaleur à peu près aussi sûrement en lavant la surface du corps avec une éponge mouillée ou avec des linges, qu'en l'aspergeant avec de l'eau, en sorte qu'alors le malade est soulagé également par les deux modes de traitement.

Dans la période la plus grave du typhus, comme dans celle de la fièvre nerveuse, si on craignait que l'action de l'eau froide ne vint à accroître le danger ou même à suspendre la vie, à cause du peu de force de sujet pour la supporter, il faudrait avoir la précaution de lui administrer un verre de vin chaud, ou quelque autre tonique énergique, immédiatement après l'emploi du remède.

Il n'est pas rare de voir le typhus débiter avec des symptômes graves et sous l'apparence d'une fièvre inflammatoire, ce qui porte quelquefois les praticiens à prescrire la saignée. Une pareille

erreur a les conséquences les plus funestes; l'expérience nous l'a souvent prouvé. Rien n'abat le ton des solides en effet comme la contagion, et toutes les fois que nous supposerons à une maladie cette cause, nous ne devons tirer du sang qu'avec les plus grandes précautions, quand bien même les premiers symptômes sembleraient inflammatoires. Au contraire même, ne nous permettant d'autre sorte d'évacuations que celles que peuvent procurer les plus doux laxatifs, nous soutiendrons les forces avec du vin; nous mêlerons de cette liqueur dans les panades, dans le gruau, dans toutes les boissons qu'on fera prendre au malade, en ayant toutefois l'attention de l'étendre convenablement et d'y ajouter quelque acide agréable, comme le suc d'oranges.

Nous ne faisons point assez ordinairement de cas des acides minéraux dans le typhus et dans les fièvres malignes; je puis répondre des avantages qu'ils procurent, surtout le muriatique, ayant pour moi une expérience de plusieurs années. Voici la manière dont je procède à leur administration: Après avoir évacué l'estomac par un émétique, s'il y a des nausées, et débarrassé les intestins des matières qu'ils peuvent contenir, à l'aide d'une dose convenable de calomélas uni à quelques grains d'extrait de coloquinte composé, je sou mets les malades aux affusions d'eau froide; ensuite je prescris, pour les adultes, dix ou douze gouttes d'acide muriatique et cinq gouttes de teinture d'opium, dans une once et demie d'infusion de colombo. Je répète de quatre

heures en quatre heures l'administration de cette potion , en augmentant graduellement la dose d'acide jusqu'à 18 ou 20 gouttes et même davantage. Quand la fièvre paraît diminuer, ou que je remarque des rémissions , je remplace l'infusion de colombo par une décoction de quinquina.

Je crois convenable , pour soutenir ce que je viens d'avancer , de rappeler à mes lecteurs que le Roi de Prusse a accordé une pension considérable au docteur Reich , professeur de médecine à l'université d'Erling , en Franconie , pour faire connaître un remède qui avait les succès les plus authentiques dans les maladies aiguës de nature maligne , et que ce remède n'était autre chose que les acides , et particulièrement le muriatique. Ce médecin donnait de ce dernier jusqu'à un ou deux gros à la fois , dans les cas extrêmes*. Cependant la découverte de ce moyen n'appartient pas à M. Reich , car William Fordyce le recommande fortement dans les mêmes cas , et le prescrit en outre dans les gargarismes contre les escarres gangréneuses qui souvent se forment à la gorge dans les fièvres putrides et malignes , comme dans le typhus.

Une attention bien essentielle , pendant toute la durée du typhus , est celle de ne point trop couvrir le malade , de tenir sa chambre fraîche , d'y faire circuler l'air , d'en arroser le plancher plusieurs fois dans la journée avec du vinaigre chaud ou des liqueurs camphrées. Les soins de

* Le docteur Parry , de Bath , a traduit , en anglais , l'ouvrage du professeur Prussien.

propreté ne sauraient jamais être assez grands ; il faut souvent renouveler le linge du lit et celui qui recouvre immédiatement le corps, et faire enlever sur-le-champ le produit des évacuations alvines. Quant à la matière visqueuse qui recouvre la langue et les dents, on l'ôtera avec un couteau, après l'avoir coagulée à l'aide d'un acide un peu fort ; on la détachera également en se servant d'un morceau de flanelle trempé dans du vinaigre, ou dans de l'eau salée.

Quoique ordinairement, dans le typhus, il n'y ait point de crise régulière, il arrive néanmoins quelquefois que, pour se débarrasser, la nature excite une sueur légère et générale ; on doit faciliter ses efforts au moyen de quelque doux diaphorétique (1), mais il faut bien se garder d'exciter des sueurs trop abondantes ; celles-ci sont extrêmement nuisibles. Un médecin célèbre, Carmichaël Smyth, préconise l'éther sulfurique uni aux antimoniaux, et lui attribue l'avantage qui manque aux autres médicamens cordiaux, de ne point augmenter la chaleur, et de ne point accélérer les mouvemens du poulx. Il assure même que, par son moyen, l'action du cœur est rendue plus régulière, que l'anxiété et les tremblemens diminuent visiblement, et qu'il s'établit une diaphorèse utile.

-
- (1) ʒ Camphoræ gr. iv.
 Pulv. Ipecac. gr. iij.
 Confec. aromat. ʒ .

M. F. *Bolus sexta hora sumendus.*

Au commencement du typhus, il se manifeste quelquefois des embarras plus ou moins graves dans la tête ou dans la poitrine; on les combat le plus fréquemment par un vésicatoire appliqué dans les environs de la partie affectée, mais ce moyen me paraît douteux, et j'en dirai ici ce que j'en ai déjà dit au sujet de la fièvre nerveuse. On peut très-bien se dispenser de l'employer, s'il n'y a que de la stupeur, avec un léger délire, tandis que, si celui-ci est violent, si le regard est animé à l'excès, on peut craindre une phrénésie, et alors on doit y avoir recours. Mais, dès qu'une fois les symptômes de putridité ont paru, l'application d'un vésicatoire deviendrait fort dangereuse.

Quand les hémorrhagies se manifestent, quand la surface du corps se couvre de pétéchies, il faut mettre en usage les plus puissans antiseptiques, les acides végétaux et minéraux, les liqueurs en état de fermentation, les eaux acidules gazeuses, le gaz oxygène, le muriate sur-oxygéné de potasse (1), le vin, les affusions d'eau froide, le quinquina (2). On doit également donner des

(1) ʒ Muriat. Potassæ oxygen. 3 ℞.

Tinct. Cinnamom. comp. 3 ij.

Aquæ Cinnam. ʒ j. ℞.

Syrup. Cort. Aurant. 3 j.

M. F. *Haustus secundâ vel tertiâ horâ capiendus.*

(2) ʒ Cortic. Peruv. crass. ʒ ℞.

Rad. Serpent. Virg. 3 iiij.

Coque in Aquæ fontis ℥ j. ad ℥ j. ℞.

Addæ Colaturæ

Tinct. Cinnam. ʒ j.

lavemens où l'on fait entrer le vinaigre (1), ou l'acide citrique, lesquels peuvent séjourner assez long-temps dans le rectum pour être absorbés.

L'administration de l'acide carbonique dans le typhus a été fort recommandée; M. Edward Cartwright, ayant entendu parler de la faculté qu'avait ce gaz de préserver la viande de la putréfaction, en essaya l'effet chez un garçon de quatorze ans, atteint d'une fièvre putride, contre laquelle le quinquina et le vin avaient été donnés sans succès, et où tout espoir de salut était évanoui. Il recommanda, en conséquence, de lui faire prendre toutes les trois heures deux cuillérées à soupe de levure de bière, ce qui amena un soulagement rapide et une prompte guérison, M. Cartwright donna ensuite ce médicament à plus de cinquante malades, sans en perdre un seul.

M. F. *Decoctum cujus sumat uncias duas secundâ quâque horâ cum Acidi nitros. guttis x—xv.*

V E L

℥ Decoct. Cinchon.	℥ j. β.
Tinct. ejusdem	℥ iij.
Acid. muriat. oxyg.	gutt. xv—xx.

M. F. *Haustus tertiâ quâque horâ capiendus.*

(1) ℥ Infus. Chamæmel. Flor.	℥ v.
Aceti communis	℥ iij.

M. *Pro Enemate.*

V E L

℥ Decoct. pro Enem.	℥ vj.
Aceti communis	℥ ij. β.

M. F. *Enema.*

Quelques praticiens ont, malgré cela, regardé l'usage interne de la levure de bière dans le typhus, comme d'un effet fort douteux; ils ne lui reconnaissent d'efficacité que dans son application extérieure sur les ulcères fétides et de mauvaise nature. Quant à moi, je m'en suis servi, je crois, avec quelque avantage, et je n'ai point vu, comme on l'a prétendu, qu'elle produisît des secousses dans l'estomac ou les intestins, ni qu'elle dérangeât aucunement les fonctions de ces viscères. Au reste, ses bons effets dépendent évidemment de l'acide carbonique qu'elle contient; on pourrait donc la remplacer avantageusement par l'eau saturée de cet acide. Mais si on se résout à l'employer elle-même, je pense qu'il faut en dissoudre la dose convenue dans une pinte d'infusion de drêche ou de petite bière, et en répéter fréquemment l'administration par verres.

Quel que puisse être d'ailleurs le mode d'action de la levure dans le typhus, il demeure incontestable que l'acide carbonique fait disparaître l'extrême faiblesse de l'estomac qui existe dans les maladies de ce genre, ce qui procure l'adoucissement de plusieurs symptômes, et permet d'introduire dans le viscère des matières propres à remplacer les alimens.

Quand il existe des ulcères de la bouche, on peut les traiter avec une solution d'alun dans l'eau, à la dose d'une once par pinte; cette liqueur, employée sous la forme de gargarisme, dissipe en peu de temps l'odeur fétide qu'ils répandent.

Dans cette maladie, il est aussi de la plus haute

importance de procurer du sommeil, et, en conséquence, lorsque le délire n'est point violent, nous pouvons faire prendre un opiate dans la soirée; et la méthode la plus avantageuse dans ce cas, est de combiner l'opium avec quelque diaphorétique (1).

Souvent une diarrhée, accompagnée d'une moiteur douce de la peau, annonce la terminaison de la maladie; mais si elle ne produit point l'effet critique qu'on en attend, on l'arrêtera aussi vite que possible par le moyen des astringens (2).

Si, par tous les moyens que nous avons indiqués, nous venons à bout de faire cesser la maladie, il nous faudra tâcher de prévenir son retour par l'usage du quinquina, de l'angusture, de la gentiane, des écorces d'oranges, et des autres toniques amers. Pour hâter le rétablissement des forces, on aura recours à un régime analeptique, au vin et à l'exercice, suivant les circonstances.

- (1) ʒ Aq. Ammon. Acet. ʒ iij.
 — Cinnamom. ʒ j.
 Tinct. Opii gutt. xl.
 Syrup. Zingiberis ʒ ij.

M. F. *Haustus*.

- (2) ʒ Elect. Catechu ʒ j.
 Aq. Cinnamom. }
 — Piment. } āā ʒ j. ʒ.
 — Fontis ʒ ij.
 Tinct. à Kino ʒ ij.
 — Opii gutt. l.

M. F. *Mistura cujus sumat Cochlear. ij. magna quartis horis.*

Après avoir ainsi fait connaître le mode de traitement qui convient quand la maladie est déclarée, il me semble nécessaire d'indiquer également les procédés qu'on peut mettre en usage pour en arrêter la communication d'individu à individu. Ainsi, il faut séparer le malade des personnes qui l'entourent habituellement, et le confiner dans la partie de la maison la plus isolée. On changera fréquemment les draps de son lit, et on ne négligera aucune des précautions de propreté que j'ai déjà recommandées. On ne le laissera en rapport qu'avec ceux qui sont destinés à le soigner, et ceux-ci ne s'asseoiront point sur son lit, et éviteront de respirer immédiatement les émanations qui s'échappent de son corps. Pour cela, ils tiendront sous leur nez une petite éponge ou un linge imbibé de vinaigre, ou d'une liqueur camphrée.

Dans les hôpitaux, dans les camps, à bord des vaisseaux, où il y a un grand nombre d'individus entassés les uns sur les autres, il devient impossible de suspendre les communications entre les malades et les autres. Les moyens simples que nous venons d'énumérer ne peuvent donc s'opposer à la contagion; aussi faut-il en outre obliger tout le monde absolument à subir chaque jour des ablutions d'eau froide, et faire des fumigations dans les salles, dans les hamacs, etc., en exposant à leur influence les habillemens et les fournitures des lits des malades.

Pour ces espèces de fumigations, Carmichael Smyth a employé avec le plus grand succès le

gaz acide nitreux. En 1780, le typhus se déclara parmi les prisonniers Espagnols renfermés dans le château de Winchester; c'est là que pour la première fois il fit un essai heureux de son procédé, et empêcha le développement de la contagion, sans que les organes de la respiration parussent le moins du monde en être affectés.

A la sollicitation de ce médecin, et sur l'invitation des Lords de l'Amirauté, on fit des expériences soignées sur la vapeur de l'acide nitreux, au mois de novembre 1795, à bord du vaisseau hôpital l'Union, pour arrêter la contagion d'une fièvre du caractère le plus fâcheux, et qui avait exercé de grands ravages parmi les matelots des vaisseaux russes à Scheerness. Le succès de ces expériences fut tel qu'il ne resta plus le moindre doute sur l'efficacité de ce moyen, qui a été depuis confirmé un grand nombre de fois, et la Chambre des Communes décerna une récompense au docteur Smyth.

Celui-ci, pour obtenir l'acide nitreux, décompose le nitrate de potasse au moyen de l'acide sulfurique chaud. Pour cela il faut mettre une demi-once de cet acide dans un creuset, dans un verre, dans un vase de porcelaine, et la faire chauffer sur une lampe ou au bain de sable, en y jetant de temps en temps un peu de sel : on placera ainsi plusieurs de ces appareils à 20 ou 30 pieds les uns des autres, suivant l'étendue du lieu et la violence de la contagion. M. Smyth conseille de les poser sur le plancher dans les hôpitaux ou dans les prisons, mais, à bord des

vaisseaux, il aime mieux qu'on les suspende aux poutres à l'aide de cordes de soie cirées. Il préfère aussi pour cet usage l'acide nitreux au sulfureux ou à la vapeur du soufre, comme plus diffusible et plus pénétrant, et comme ne laissant point après lui une odeur désagréable. Mais il pense pourtant que ce dernier peut être employé en fumigations pour les vêtemens et pour les fournitures.

M. Guyton de Morveau prétend à la priorité de la découverte de la désinfection de l'air par les acides minéraux, et donne hautement la prééminence à l'acide muriatique. Il paraît cependant que la propriété qu'ont les acides minéraux de détruire les miasmes contagieux, était connue de John Pringle dès 1750; et en 1758, Johnstone a publié sur leur efficacité une brochure où il prétend s'être servi avec succès de la vapeur de l'acide muriatique pour arrêter le développement d'une fièvre contagieuse, qui, deux ans auparavant, s'était déclarée avec violence à Kidderminster.

M. Smyth prétend aussi de son côté avoir été le premier à faire des fumigations avec les acides minéraux dans les chambres habitées par les malades, et avance que Johnstone ne les a jamais pratiquées que dans des lieux où il n'y avait personne. Mais le fils de ce dernier lui a victorieusement répondu, et a assuré la découverte à son père*. M. Smyth n'a donc fait que rendre public le procédé, et a contribué à en établir l'usage d'une manière générale.

* *John Johnstone's Reply to D. Smyth.*

Il est au reste assez indifférent que nous fassions ces fumigations avec l'acide nitreux ou avec l'acide muriatique à l'état de vapeur ; les propriétés de l'un et de l'autre sont également certaines. Néanmoins le dernier paraît plus diffusible que le premier , et la manière de le mettre en usage consiste à placer dans un pot de terre une livre de sel de cuisine , en versant petit à petit par dessus une légère quantité d'acide sulfurique, jusqu'à ce qu'il soit entièrement humecté, et en facilitant le dégagement des vapeurs par une chaleur modérée , si l'air est très-fortement infecté, ou si l'appartement est d'une vaste étendue.

D'après cela , dès qu'une fièvre contagieuse se déclare dans une prison , dans un hôpital, parmi les ouvriers d'une manufacture , chez les soldats d'une garnison , à bord d'un vaisseau de transport , ou dans tout autre endroit où un grand nombre de personnes sont rassemblées , il ne faut pas hésiter à faire de ces fumigations dans chaque chambre , en entretenant la propreté et la libre circulation de l'air. La même marche doit être suivie dans les universités , dans les pensions, et même dans les maisons particulières.

En traitant de la dysenterie et de la peste , nous ferons connaître encore quelques autres moyens propres à éteindre la contagion.

*De la Fièvre Jaune. (Typhus ictérode.) **

Cette maladie est un fléau véritable pour l'Amérique , où ses ravages égalent , s'ils ne surpassent

* ETYMOLOGIE , *τύφος* , stupor et *ικτερός* , flavus.

point ceux que la peste a jamais pu causer ; elle a avec celle-ci des points de ressemblance fort remarquables , et nous devons nous féliciter en Angleterre de ce qu'elle n'a point encore éclaté parmi nous , malgré nos relations si fréquentes avec le pays où elle règne. Peut-être que ses principes contagieux ne peuvent se développer dans le nord de l'Europe.

L'origine de la fièvre jaune est un point d'une grande obscurité ; nous avons à ce sujet plusieurs opinions tout-à-fait différentes. Les uns pensent qu'elle a passé des îles sur le continent de l'Amérique , et d'autres qu'elle a été produite par la putréfaction de substances végétales et animales abandonnées sur les quais de Philadelphie. Cette dernière opinion est celle du docteur Rush , qui a remarqué que la maladie débutait dans les rues adjacentes à ces quais , et se communiquait de là au reste de la ville. Quoi qu'il en soit , en s'en rapportant à ce que Chisholme et plusieurs autres ont écrit de cette maladie , il est évident que c'est exactement la même fièvre qui exerce ses ravages à Philadelphie et dans les colonies des îles américaines.

M. Clarke , observant qu'elle se développe à peu près en même temps dans les villes des îles de l'Amérique , et dans celles du nord de cette partie du monde , croit que l'établissement de ces villes a causé dans l'atmosphère un changement particulier , auquel il vaut bien mieux attribuer la naissance de la maladie qu'à l'arrivée de voyageurs ou de marchandises des unes dans les autres.

M. Miller, de New-York, dit que, dans le continent, la fièvre jaune commence toujours dans les quartiers les plus bas d'une ville populeuse et marchande, dans le voisinage des amas d'eau, et y règne pendant un temps plus ou moins long sans étendre sa fureur d'une manière aussi marquée dans les parties élevées du même lieu. Jamais elle ne paraît plus intense que quand on met en mouvement de grandes masses de terre, soit pour détourner des rivières, soit pour construire des quais. Aussi ne pense-t-il pas que la contagion soit apportée des îles par les vaisseaux; et ce sentiment acquiert encore plus de poids, si on considère que les personnes qui en sont atteintes dans un quartier infecté, ne communiquent point la maladie si on les transporte dans un autre quartier ou à la campagne. La production de la maladie est donc due, ajoute-t-il, aux vapeurs impures qu'exhale la terre nouvellement accumulée sur le fond boueux et fangeux des fleuves, et qui vicie l'air, comme nous voyons que cela arrive lorsqu'il est en contact avec des amas de matières animales ou végétales en putréfaction.

Il paraît en effet que les bords des rivières de New-York et de Philadelphie ont subi depuis quelques années de grands changemens en raison de la construction des ports et de l'extrême activité du commerce, et M. Miller nous apprend que la fièvre jaune ne s'est montrée que dans les lieux où ces changemens ont été opérés. On ne l'observe point au nord ni à l'est, où les rivages

sont restés à peu près dans leur état naturel. D'ailleurs, nous dit encore le même médecin, depuis la guerre, quatre-vingts nouveaux quais ont été élevés ; pour cet effet on s'est opposé à l'action de la marée, et on a recouvert de plusieurs pieds de terre de transport des plages fangeuses et remplies de matières putrescibles, qui se trouvaient lavées deux fois dans les vingt-quatre heures : auparavant on ne remarquait point les funestes suites de leurs émanations, et depuis c'est dans leur voisinage seul que la fièvre jaune prend naissance.

Quelques personnes croient que cette maladie qui, pendant les dernières années, a causé une si grande désolation, est d'une nature tout-à-fait différente de la fièvre jaune qu'on observait autrefois dans les îles et sous le tropique ; je regarde pourtant ces deux affections comme identiques, si ce n'est que la nôtre règne épidémiquement par suite de la corruption de l'air, et que, par le concours de plusieurs autres circonstances, elle a acquis un degré plus grand de malignité.

Entre 1776 et 1785, temps qu'a duré mon séjour dans les îles d'Amérique, j'ai eu de fréquentes occasions d'observer la fièvre jaune chez les matelots et les nouveau-débarqués qui se livraient à des excès imprudens. Quoique, dans le cours de ces neuf années, la maladie n'ait jamais paru épidémique, je l'ai cependant toujours considérée comme grandement contagieuse, et j'ai constamment pris les plus grandes précautions pour empêcher sa propagation.

Il me paraît probable que la première origine de cette fièvre vient d'une altération de l'atmosphère par les mauvaises qualités des émanations qui s'échappent des marais ou des matières organisées en putréfaction ; mais elle a ensuite été entretenue par la voie de la contagion, et a acquis la violence de la peste, sous l'influence de diverses causes accidentelles. Ses épidémies sont, en général, précédées d'une température brûlante et d'une longue sécheresse sous les climats du tropique, et la même chose peut avoir lieu pour le continent de l'Amérique, où les mois d'été sont extraordinairement chauds.

Le docteur Rush prétend que la fièvre jaune n'est point contagieuse dans son état de simplicité, et qu'elle s'étend seulement à l'aide des miasmes putrides répandus dans l'air ; quelques autres médecins ont embrassé cette opinion, qui a eu les plus graves conséquences en empêchant de prendre des précautions contre la contagion. D'ailleurs certains faits rapportés dans les *Essais de Médecine* de M. M'Gregor prouvent incontestablement le contraire.

Les personnes les plus exposées aux atteintes de la fièvre jaune dans les îles de l'Amérique sont les Européens nouvellement arrivés ; aussi exerce-t-elle ses ravages en particulier sur les nouvelles recrues qu'on y envoie pour servir sur terre ou sur mer. Les femmes en sont moins fréquemment attaquées que les hommes, et les enfans y sont encore moins sujets qu'elles. On a observé aussi qu'elle règne d'une manière infiniment plus

marquée chez les blancs que chez les hommes de couleur, et que chez ceux-ci elle a toujours des symptômes bien moins graves, vraisemblablement à cause de la tempérance à laquelle ils sont forcés. Les individus pléthoriques et forts, livrés à des excès, en sont beaucoup plus malades que ceux d'un tempérament lymphatique, et qui ne commettent aucune irrégularité de régime.

Il est bien évident que, par quelque raison particulière, les habitans des pays froids, transportés dans les contrées chaudes, y sont bien plus aptes à contracter la fièvre que ne le paraissent les aborigènes ou ceux qui sont acclimatés déjà par un séjour prolongé. Aussi, sous l'influence des mêmes causes, le naturel conserve sa santé, et l'étranger tombe malade; et si la fièvre les attaque l'un et l'autre, on remarque que les symptômes sont dix fois plus intenses chez le dernier que dans le premier. Ceux donc qui demeurent depuis longtemps dans le pays, ou qui en sont originaires, sont peu sujets à la fièvre jaune; mais quand ils sont pris de la fièvre rémittente endémique, les symptômes de celle-ci participent plus ou moins de la malignité de l'épidémie régnante.

Le docteur Kittrick a remarqué que chez les nouveau-débarqués dans les îles de l'Amérique la température du corps était de trois ou quatre degrés plus élevée que chez les naturels, et il attribue à cette disposition leur aptitude à contracter la maladie.

Le docteur Pinckard, l'un des médecins militaires anglais pour les colonies, ayant vu que la

fièvre jaune a une grande variabilité dans sa marche, et n'ayant pu lui assigner aucun signe pathognomonique, pense que cette affection ne forme point une maladie spéciale, et qu'elle est simplement une variété plus grave de la fièvre rémittente ordinaire ou de la fièvre bilieuse des pays chauds, dont les symptômes sont plus fâcheux, dont les périodes sont plus irrégulières; parce qu'elle sévit sur des sujets qui ne sont pas encore accoutumés au climat *.

La fièvre jaune débute ordinairement par un sentiment de lassitude et de fatigue, de froid, de dégoût pour tout ce qu'on voit; il y a en même temps de l'abattement, des vertiges, de la rougeur à la face et aux yeux, qui sont douloureux, de la céphalalgie sus-orbitaire, des douleurs dans le dos, une grande faiblesse, de fréquens soupirs, de l'altération et une tendance au coma; l'urine est colorée, trouble et peu abondante; la transpiration cutanée est sensiblement diminuée, irrégulière, ou même interrompue; la salive est visqueuse, la langue recouverte d'un enduit foncé, la peau chaude, sèche et âpre; la bile paraît sécrétée en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, et est promptement rejetée par l'estomac à mesure qu'elle est versée dans les voies digestives.

Bientôt les yeux prennent une teinte d'un jaune foncé, ainsi que la face et la poitrine; il survient des nausées continuelles et des vomissemens d'une bile écumeuse; la constipation est opiniâtre; et

* *Vol. V of Dr. Rush's Medical Observations of the University of Pennsylvania.*

il se manifeste un délire d'une nature particulière, accompagné d'une dilatation permanente des pupilles.

La première période de la fièvre est communément de trente-six à quarante-huit heures; rarement on observe une rémission évidente pendant sa durée; mais au bout de ce temps il y a souvent un tel amendement des symptômes, que le malade se trouve bien: erreur dont il est promptement tiré par l'arrivée de plus graves accidens, et par la grande faiblesse dans laquelle il tombe.

Cette faiblesse devient excessive dans la dernière période de la maladie, où on observe tous les signes d'une putridité générale; de larges plaques livides sont dispersées à la surface du corps; la langue devient sèche et noire; les dents se couvrent d'une matière noirâtre; l'haleine a une grande fétidité; parfois, mais non constamment, tout le corps acquiert une teinte d'un jaune livide; le sang s'écoule par la bouche, les oreilles et les narines; les selles sont noires, et ont une odeur insupportable; enfin le hoquet tourmente le malade dont le pouls s'éteint, et dont la mort a lieu très-promptement.

Tels sont les phénomènes que l'on observe généralement; mais souvent il arrive des anomalies marquées dans le cours de la maladie. Le docteur Chisholme rapporte avoir quelquefois vu des malades qui, sans que rien pût le faire pressentir, étaient subitement atteints de vertiges, de perte de la vue, d'insensibilité presque com-

plète, et tombaient à terre, et que cet état alarmant durait une demi-heure ou plus : pendant ce temps une sueur froide inondait tout le corps d'abord, et était remplacée par le sentiment d'une chaleur vive; le pouls était fréquent, petit et dur; il s'y joignait une violente céphalalgie sus-orbitaire et une grande anxiété dans la région précordiale; les yeux, très - enflammés, paraissaient humides, sortaient, pour ainsi dire, de leur cavité, et étaient agités de mouvemens convulsifs; la face était injectée; le creux de l'estomac était le siège d'une forte chaleur; des nausées, une expectoration fréquente, des vomissemens répétés survenaient, et étaient accompagnés de douleurs poignantes au défaut des côtes et dans les mollets.

Durant douze, dix-huit, vingt-quatre ou trente-six heures, l'intensité de ces symptômes allait en croissant, si ce n'est pourtant que la vitesse et la dureté du pouls restaient les mêmes. Au bout de ce temps, froid général, sueurs visqueuses, coma ou délire à un degré variable. Les malades résistaient pendant soixante ou quatre-vingt-dix heures, à compter du moment de l'attaque. Quelquefois la raison renaissait pendant un court intervalle; alors le courage et l'espoir venaient ranimer l'existence; mais un nouvel accès, aussi subit qu'inattendu, ramenait les convulsions effrayantes des yeux et des membres, qui se portaient avec violence et alternativement en arrière; la bouche se remplissait d'écume, et, en général, la mort arrivait. Cependant, ob-

serve le docteur Chisholme , quelques personnes échappaient à cet accès ; elles reprenaient leurs sens pour quelque temps ; mais elles ne pouvaient résister à une troisième attaque.

Il ajoute encore que dans quelques cas , assez rares à la vérité , les testicules devenaient le siège de vives douleurs ; si on examinait alors ces organes , on trouvait leur volume très-diminué , le cordon spermatique remonté , et le scrotum excorié ; que parfois on remarquait un changement notable dans la voix , qui perdait de sa force et de sa gravité ; et que dans quelques circonstances , il ne se manifestait aucune coloration de la peau.

Suivant M. Rush , le début de la maladie variait suivant les individus ; ses signes précurseurs étaient le plus ordinairement la constipation , une douleur obtuse dans le côté droit , le manque d'appétit , la perversion du sens du goût , des flatuosités , de la chaleur à la région de l'estomac , des vertiges ou de la céphalalgie , une teinte jaune ou d'un rouge brillant dans les yeux qui étaient en même temps larmoyans , de la difficulté à bien distinguer les objets , de l'enrouement , une légère angine , de l'abattement et du découragement , des sueurs abondantes pendant la nuit ou après un exercice modéré , ou enfin une suppression subite de la sueur nocturne. Une partie de ces symptômes , plus ou moins , agitait les malades deux ou trois jours avant qu'ils fussent obligés de s'aliter , et quelques individus en furent tourmentés pendant tout le temps que régna la fièvre

à Philadelphie , sans pour cela être véritablement atteints de la contagion. Plusieurs habitans se couchaient en bonne santé , et , au milieu de la nuit , se réveillaient avec le corps tout-à-fait refroidi ; d'autres , après un sommeil naturel et régulier , se levaient comme à l'ordinaire , et se trouvaient saisis par le mal d'une manière brusque et inattendue , au milieu de leurs occupations ou après la promenade.

Il observe que fréquemment , au début , le pouls était faible , sans plus de fréquence ou de vitesse qu'à l'ordinaire , et que dans quelques cas il était si bas , que , pour le sentir , il fallait appuyer fortement sur l'artère ; chez quelques personnes il était intermittent , et ce phénomène se rencontrait chez des individus déjà infectés à la vérité , mais non encore alités ; chez d'autres la lenteur extraordinaire du pouls était accompagnée d'une dilatation de la pupille. Au début , encore , ajoute-t-il , on voyait arriver des hémorrhagies , et surtout des épistaxis ou des ménorrhagies ; mais plus tard les évacuations de sang devenaient plus générales , et avaient lieu par les gencives , par les oreilles , par l'urètre , par l'anus , ou par l'œsophage.

Plusieurs malades se plaignaient , suivant le même observateur , d'une douleur obtuse dans la région du foie , mais presque tous avaient l'épigastre douloureux au toucher. Le sang pouvait se porter vers les poumons , mais le cerveau était l'organe principalement affecté de conges-

tion; on reconnaissait celle-ci à la rougeur de la face et des yeux, à la dilatation des pupilles, à la céphalalgie, à l'écoulement du sang par le nez ou par les oreilles, aux nausées, aux vomissemens qui avaient lieu, et enfin à l'état de resserrement général des intestins.

Il pense qu'il y avait en même temps une sécrétion extraordinaire de bile; aussi l'estomac et les intestins transmettaient-ils au dehors des quantités considérables de ce liquide, dont la couleur variait du jaune au noir. Parfois l'urine était abondante et d'une teinte foncée; parfois aussi elle paraissait pâle ou trouble, et en petite quantité: les sueurs étaient jaunes et fétides. Le premier et le second jours, la langue était constamment humide et blanche, mais, plus tard, elle devenait rouge et luisante; et vers la fin de la maladie, elle se couvrait dans son centre d'un enduit noir qui s'étendait graduellement vers les bords.

Les effets produits sur le système nerveux étaient différens; le cerveau, les nerfs, l'intellect ou les muscles pouvaient être particulièrement affectés. Dans quelques cas, toujours funestes, une apoplexie se manifestait; fréquemment il y avait tremblement des membres et soubresauts destendons, et délire, quoiqu'on pût voir aussi la maladie parcourir toutes ses périodes sans le moindre dérangement dans les facultés de l'esprit. Certains malades éprouvaient une douleur de tête aiguë et insupportable; et, vers la fin de

la fièvre, l'estomac était en proie à des souffrances terribles ou à une chaleur brûlante.

Les sensations externes et internes étaient plus ou moins troublées; la surdité et la cécité accompagnaient quelquefois la fièvre jaune; comme les autres fièvres, elle produisait une soif intense et l'anorexie; sa convalescence était marquée par un vif penchant pour les plaisirs de l'amour*. Dans quelques cas on observait le gonflement des glandes parotides ou des ganglions lymphatiques de l'aîne, mais sans suppuration. Plusieurs fois la peau était brûlante; dans d'autres circonstances, elle était plus fraîche que dans l'état de santé. La couleur jaune n'était point un symptôme constant; quand elle avait lieu, rarement la voyait-on survenir avant le troisième jour; le plus ordinairement c'était vers le cinquième ou le septième. Presque toujours pourtant les yeux avaient cette teinte jaune; il arrivait aussi diverses sortes d'éruptions cutanées; et, dans la dernière période de la maladie, des pétéchies paraissaient fréquemment; quelques personnes encore étaient atteintes de charbons.

La mort arrivait de différentes manières, tantôt par des degrés plus ou moins lents, tantôt subitement. Les dernières heures de quelques malades étaient marquées par de grandes douleurs et de fortes convulsions; d'autres semblaient s'endormir d'une façon douce et naturelle.

Toutes les personnes affectées que M. le doc-

* On observe un phénomène semblable dans la convalescence de la peste.

teur Rush eut à traiter, éprouvèrent de véritables rémissions ou intermissions, ou des symptômes tels qu'on pouvait les regarder comme en tenant lieu. En général la maladie durait quinze, vingt ou trente jours même. Il remarque que tout le monde pouvait en être attaqué, mais que les jeunes gens, dans la fleur de l'âge, y étaient spécialement exposés, et que les hommes en étaient plus souvent atteints que les femmes. Il ajoute que les réfugiés des îles américaines y échappèrent généralement, tandis que les Français qui habitaient Philadelphie en furent très-incommodés, et que chez les gens de couleur, qui du reste la contractaient comme les blancs, elle avait communément des symptômes moins fâcheux.

Il était toujours très-difficile de reconnaître les jours critiques, et la crise de la maladie fut rarement évidente. Quelquefois elle se terminait par une abondante transpiration; d'autres fois par le sommeil, une épistaxis, une diarrhée instantanée.

Le docteur Fordyce pense qu'on devrait regarder le typhus ictérode plutôt comme une fièvre demi-tierce irrégulière que comme une fièvre continue*; car souvent un malade paraît entrer en convalescence, lorsqu'une nouvelle attaque survient et le fait périr. Il regarde aussi la teinte brune de la peau comme le produit d'une sécrétion augmentée dans les follicules sébacés de cet

* *Fourth Dissertation on Fever.*

organe, plutôt que comme celui de l'existence de la bile dans les vaisseaux sanguins : il appuie son sentiment sur ce que la couleur est alors très-différente de celle de la jaunisse, sur ce que les excréments n'ont point la même apparence que dans cette dernière affection, sur ce que l'urine n'a point cette teinte d'un jaune foncé, ni le sédiment épais qu'on observe dans l'ictère.

Suivant le même médecin, la matière d'un brun noirâtre rejetée par le vomissement a l'apparence de celle qui recouvre la langue dans les fièvres violentes, et est probablement formée à la surface de l'estomac, du duodénum, peut-être même au commencement du jéjunum. La violence des efforts pendant les vomissemens, fait sécréter une plus grande quantité de bile, qui, remontant dans l'estomac, est rendue avec la matière noire; mais alors, celle-ci prend la saveur et l'aspect de la bile. Dans un grand nombre de cas, elle est évacuée seule, sans aucun mélange de bile.

On a émis une foule d'opinions différentes sur la nature de ce vomissement noir. Quelques-uns n'y ont vu qu'une bile putréfiée; d'autres en ont fait un composé de sang et de bile; il en est qui l'ont regardé comme le produit de la fonte gangréneuse de la membrane muqueuse de l'estomac, ou comme celui du mélange de la bile avec un acide septique renfermé dans le canal alimentaire. Le docteur Cathrall, de Philadelphie, rejette toutes ces idées comme erronnées, et veut

que la matière expulsée soit une altération de la sécrétion opérée par le foie*. Il nous apprend qu'il existe deux variétés de cette matière : dans l'une on observe une foule de flocons granuleux, analogues à du marc de café ; dans l'autre on ne rencontre qu'un mucus épaissi et d'une couleur foncée. D'après une multitude d'expériences variées, il conclut que la matière du vomissement noir, outre une grande quantité d'eau, teinte par des substances gommeuses et résineuses, contient un acide prédominant, qui n'est ni le carbonique, ni le sulfurique, ni le phosphorique, mais qui pourrait peut-être bien être le muriatique.

D'après des essais tentés par le docteur Cathrall, il paraît que cette matière, appliquée sur les parties les plus sensibles du corps, ne produit que peu ou point d'effet, et qu'elle peut être introduite à assez haute dose dans l'estomac ou les intestins des animaux sans nuire à leur santé, sans même troubler la digestion. L'innocuité de ce liquide est donc incontestablement prouvée, et la mort prompte qui survient après son évacuation dans la fièvre jaune n'est due à aucun effet destructeur opéré par lui sur l'estomac ou les intestins ; elle provient plus probablement du grand degré de faiblesse directe ou indirecte auquel sont déjà arrivés les malades.

Le même médecin a aussi observé que, même dans les circonstances les plus favorablement

* *Memoir on the Analysis of the black Vomit, in the New-York repository of 1800.*

choisies, la fièvre ne pouvait se communiquer à l'aide des vapeurs odorantes de ce vomissement répandues dans l'air.

Pour établir le pronostic de la fièvre jaune, il faut considérer la nature des symptômes, celle de l'invasion, l'âge et le tempérament du sujet. La jeunesse et une constitution pléthorique sont constamment des circonstances dangereuses. L'abattement subit de toutes les fonctions à la fois; une extrême faiblesse; la petitesse et l'irrégularité du pouls; une respiration suspirieuse; des vomissemens colorés; des tremblemens lorsque le corps est en mouvement; une tendance à la syncope; de la tristesse dans la physionomie; la dilatation des pupilles, avec coma, sont des signes d'un péril imminent. La fétidité et la coloration en noir des selles et de l'urine, la puanteur de l'haleine, l'apparition des pétéchies, dénotent une mort presque certaine.

Les symptômes que nous pouvons regarder comme favorables, sont le bon état de l'estomac, la diminution du mal de tête, la vivacité des yeux, l'apparition de l'éruption cutanée connue entre les tropiques sous le nom de *prickly heat* (*épines de feu*), la facilité de la transpiration, l'abondance et la coloration des urines, la cholerrhagie, et la tranquillité du sommeil. Aucune maladie, au reste, n'offre plus de variété que celle-ci dans les symptômes, et ne demande plus de défiance de la part du médecin. Quelquefois, semblant suivre une marche favorable, elle revêt

tout à coup les caractères les plus effrayans, et l'on voit des malades, presque convalescens, expirer en peu d'heures.

A l'ouverture des cadavres, on trouve les parois de l'œsophage corrodées, l'estomac et les intestins remplis d'une matière noire et fétide, et tous ces organes tuméfiés, phlogosés, et sphacelés. Dans plusieurs cas, le foie a perdu au moins la moitié de son volume; il est flasque et d'une teinte fauve, et la vésicule du fiel, d'une couleur grisâtre, est presque vide. D'autres fois les poumons sont enflammés; les parois de la vessie sont considérablement épaissies, et ce viscère contient une grande quantité d'urine. Dans les cas où il y a eu des vomissemens d'une matière noire, semblable à du marc de café, on a trouvé la vésicule du fiel et les canaux biliaires gorgés d'une même substance.

Siles praticiens de Philadelphie ont des opinions très-variées sur l'origine de la fièvre jaune, ils ne sont pas plus d'accord sur le mode de traitement qui lui convient. Les uns adoptent la méthode antiphlogistique, saignent, purgent, recommandent une diète sévère; les autres ont recours aux stimulans, et prodiguent le quinquina, le vin, l'opium, les affusions d'eau froide; d'autres encore suivent une marche combinée, saignant ou purgeant modérément avec le calomel le premier ou le second jour de la fièvre, et ayant ensuite recours au quinquina, au vin, au laudanum, aux toniques aromatiques: ces derniers pensent

que la maladie, inflammatoire dans sa première période, devient putride vers la fin.

M. Rush ne regarde pas ce dernier mode de traitement comme plus efficace que celui par les toniques et les stimulans uniquement; il donne la préférence aux antiphlogistiques, et pousse leur emploi à l'excès; ainsi, dit-il, quoique dans quelques cas une ou deux saignées modérées suffisent, il faut cependant le plus souvent répéter fréquemment l'émission du sang, et en tirer une forte dose à chaque fois; il suivait cette pratique même pour les pauvres qui venaient chez lui le consulter.

N'ayant jamais exercé la médecine dans les Etats-Unis d'Amérique, je ne saurais décider si la saignée convient ou ne convient point, et jusqu'à quel point il faut en pousser l'usage. Mais, connaissant bien le climat des Iles, en raison du long séjour que j'y ai fait, et ayant eu souvent occasion d'y observer la fièvre jaune, quoiqu'elle n'eût point alors le caractère de malignité qu'elle a maintenant, je suis de l'avis de ceux qui regardent la saignée comme nuisible dans cette affection. Si on peut quelquefois la conseiller, ce ne doit être qu'au début et chez un Européen nouvellement arrivé, et d'une constitution pléthorique.

Même dans ce cas elle pourrait encore souvent faire plus de mal que de bien. D'après les remarques du docteur M'Larty, de la Jamaïque, nous voyons que les premiers praticiens de Kingston

sont absolument de cet avis *. Ce médecin rapporte l'histoire d'un matelot qui fut saigné dans la matinée même où il fut atteint de la contagion. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, très-vigoureux : il avait une violente céphalalgie, de l'injection à la face, de la rougeur aux yeux, et un mal-aise général. Il fut saigné au bras étant assis ; mais à peine était-il sorti trois ou quatre onces de sang, qu'il fut pris d'une syncope, et tomba à terre. On continua cependant de laisser couler le sang ; mais à la huitième once la faiblesse fut si grande, qu'il fallut nécessairement l'arrêter. A partir de cette époque la faiblesse augmenta progressivement, et la mort survint le troisième jour, malgré tout ce qu'on pût administrer.

Le docteur Clarke, dans son traité sur la maladie qui nous occupe, assure qu'aucun naturel du pays ne guérit lorsqu'on a employé la saignée ; le docteur Chisholme dit que le sang tiré dans ces circonstances est très-vermeil, et se couvre d'une couenne inflammatoire plus ou moins épaisse ; que les douleurs paraissent d'abord soulagées ; mais qu'au bout de quelques heures l'intensité du mal augmente, et qu'une terminaison funeste se prépare, quoique les malades soient forts, robustes et dans la fleur de l'âge.

Ces observations justifient pleinement mes remarques au sujet du typhus, remarques entièrement applicables ici ; savoir que la contagion diminue la force tonique des organes, et que

* *Medical and Physical Journal*, vol. ix. pag. 37.

toutes les fois que l'on soupçonne une fièvre devoir son origine à cette cause, il ne faut employer la saignée qu'avec les plus grandes précautions, quand même les symptômes du début paraîtraient l'indiquer.

Le docteur Hector M'Lean, qui a également écrit sur la fièvre jaune, est du très-petit nombre de ceux qui approuvent l'émission du sang. Il prétend que les congestions, qui, dans le cours de la maladie, ont lieu vers des organes importants, et constituent son plus grand danger, et que les traces d'inflammation trouvées, lors de l'autopsie des cadavres, dans le foie et dans l'estomac, démontrent évidemment l'utilité de cette évacuation. Il assure même que dans sa pratique ses succès ont été bien plus nombreux depuis le moment où il a eu adopté cette méthode; cependant, ajoute-t-il prudemment, il faut avoir recours à la saignée dès le premier moment de l'invasion; car si elle n'est point pratiquée dès le second jour, ou dès le troisième au plus tard, elle pourrait bien n'être suivie d'aucun avantage.

Le docteur Jackson (*Exposition of affusing cold Water in the Cure of Fever*) affirme qu'une abondante évacuation de sang est d'une très-grande utilité dans les fièvres endémiques les plus terribles des îles de l'Amérique, et qu'elle met le corps dans l'état le plus favorable pour recevoir l'impression des affusions d'eau froide ou des autres remèdes dont on veut faire usage. Selon lui la dose du sang tiré ne doit presque jamais être au-dessous de trente onces, et souvent

chez les soldats européens d'une forte constitution, et récemment débarqués sous ce ciel brûlant, elle doit être beaucoup plus considérable encore.

Pour obvier à la diathèse inflammatoire qui règne pendant la première période de la maladie, et, tant pour empêcher l'afflux du sang vers la tête, que pour nettoyer les premières voies, on peut employer un doux purgatif; mais comme l'état de l'estomac est tel que rarement il a la force de garder les purgatifs ordinaires, et comme d'ailleurs il faut généralement en tripler la dose pour obtenir des évacuations suffisantes, le meilleur médicament à employer est le calomel, soit seul, soit uni au jalap (1); on peut en réitérer l'administration toutes les quatre ou six heures, jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'effet désiré.

Comme on sait que le mercure est une sorte de spécifique dans les inflammations locales du foie, et que dans la fièvre jaune il y a évidemment afflux du sang vers ce viscère, les praticiens ont pensé à user de ce médicament dans la vue de produire un léger ptyalisme, et lorsque la permanence des vomissemens a empêché de se servir pour cela du calomel à hautes doses, on y a substitué les frictions avec la pommade mercurielle. Dans des cas où le calomel a été donné

- (1) ℞ Calomel. gr. iv.
 Pulv. Jalap. gr. viij—xvi.
 Syrup. Zingib. q. s.
 M. F. *Massa in Pilul. iij. pro dos. dividenda.*

avec l'intention d'obtenir cet effet, on a quelquefois été obligé d'en administrer des quantités vraiment extraordinaires. Le docteur Chisholme a vu un malade en prendre 400 grains avant que les glandes salivaires fussent affectées; et le docteur Duncan, d'Edinburgh, sur le rapport d'un de ses correspondans de la Jamaïque, cite l'histoire d'un autre malade qui en quelques jours en prit 270 grains, et fut frictionné avec 20 gros d'onguent mercuriel double, ce qui amena les plus heureux effets *.

Forts de telles autorités, et certains de l'efficacité du mercure dans les affections inflammatoires du foie, nous pouvons regarder ce médicament comme un remède avantageux dans la fièvre jaune. Observons cependant que pour en assurer le succès il ne le faudrait employer que tout au commencement de la maladie, et tâcher de produire l'affection de la bouche avant l'arrivée des symptômes fâcheux de la seconde période. Le docteur Currie, de Philadelphie, nous apprend qu'à cette époque en effet il augmente le danger, et qu'il accélère constamment la mort si on le donne après la manifestation des signes de putridité **, quoique le docteur Chisholme ait avancé formellement le contraire.

Ces remarques, au reste, ne s'appliquent qu'à l'usage du mercure à l'intérieur; il peut être employé à l'extérieur dans toutes les périodes de la maladie, tant que les membres conservent leur

* *Medic. Comment. for the year 1795.*

** *Med. and Physic. Journ. vol. 12. pag. 102.*

chaleur et les vaisseaux absorbans leur pouvoir. On emploiera pour ces espèces de frictions un demi - gros ou un gros d'onguent mercuriel double, et de quatre en quatre heures on en frottera le dedans des cuisses, les jarrets, les jambes et les bras; en même temps on pourra donner le calomel à l'intérieur, soit seul, soit uni à l'opium, selon l'état des intestins. Dès que le ptyalisme arrive, il faut en cesser l'usage, et avoir recours aux alimens et au vin, vu qu'on doit croire le danger passé, et le rétablissement du malade assuré.

Puis donc que le salut des malades dépend de l'excitation prompte d'une légère salivation, et que de fortes doses de calomel, secondées même par l'emploi des frictions mercurielles, ne produisent parfois cet effet qu'au bout de plusieurs jours, je demande si, dans les cas désespérés, afin d'obtenir une prompte salivation, il ne conviendrait point d'administrer une solution de muriate de mercure, pareille à celle que je conseille pour la gonorrhée et pour l'hydrophobie.

D'après l'excellent ouvrage du docteur Chisholme, la pratique en usage dans les hôpitaux de la marine et des troupes de terre aux îles de l'Amérique, et les rapports d'un grand nombre de praticiens, il demeure prouvé qu'on rétablit beaucoup plus de malades par le traitement mercuriel employé de bonne heure, que par la saignée ou tout autre moyen.

Au début du typhus ictérode, il n'est point rare d'observer des nausées et des vomissemens

fréquens. En pareil cas, il faut *laver* l'estomac avec une infusion de fleurs de camomille : mais si ces accidens continuent pendant tout le cours de la maladie, de sorte que les alimens et les médicamens ne puissent être gardés, on appliquera sur l'épigastre des compresses trempées dans une décoction de têtes de pavots, avec addition d'un tiers d'alcool camphré. On fera prendre aussi la potion de Rivière avec addition de dix à douze gouttes de teinture d'opium pour chaque dose, et de manière à ce que l'effervescence n'arrive que dans l'intérieur de l'estomac.

Des lavemens tièdes faits avec la décoction de plantes mucilagineuses et aromatiques, et soixante ou quatre-vingts gouttes de teinture d'opium, ont procuré le soulagement le plus prompt et le plus marqué dans les cas où les vomissemens, l'oppression précordiale et la grande irritation semblaient dépendre de l'épuisement amené par des évacuations trop abondantes.

Le docteur Currie rapporte que, dans le vomissement de matières noires, on obtenait plus de succès d'un mélange d'une ou de deux cuillérées d'eau de chaux et de lait nouveau, donné toutes les heures ou plus souvent, que de tout autre remède, pourvu qu'on l'employât dès la première apparition du symptôme.

Quelquefois, lorsqu'il y a une grande irritabilité de l'estomac, que les vomissemens sont fréquens, l'application d'un vésicatoire à l'épigastre produit de bons effets. Mais ce remède est presque toujours employé trop tard, et quand déjà

l'organe est devenu le siège d'une congestion trop intense pour être dissipée.

On a vu encore le vomissement céder à l'application de sinapismes sur l'épigastre et aux pieds.

En recourant de bonne heure aux affusions d'eau froide, nous pourrions probablement quelquefois arrêter les progrès du typhus ictérode, et suspendre ses symptômes; peut-être que, plusieurs jours après l'invasion, elles pourraient encore faire disparaître la chaleur, procurer du sommeil, et ranimer les propriétés vitales. Dans les périodes avancées, l'aspersion et l'ablution avec une éponge mouillée, sont préférables à l'affusion. Dans toutes les circonstances où, pendant l'emploi de ces moyens la vie menacerait le moins du monde de se suspendre, on donnera, immédiatement après l'aspersion ou l'affusion, un verre de vin ou quelque autre cordial énergique.

Le docteur M'Lean a retiré de grands avantages des affusions d'eau froide dans la fièvre jaune, et afin d'en augmenter encore l'effet, il mettait le malade dans un bain chaud, et versait brusquement sur lui deux ou trois baquets d'eau froide. Les effets immédiats de ce remède, dans les cas où il a réussi, furent une amélioration dans l'état de l'intelligence, la dissipation de la tristesse dont l'empreinte était marquée sur les traits du visage, la diminution de la chaleur et de l'anxiété, une tendance marquée au sommeil; en même temps, le pouls devenait plus

plein et plus égal, et quelquefois même une véritable rémission survenait.

Le docteur O'Leary's porte encore plus loin les avantages des affusions d'eau froide *. Peu après son arrivée d'Europe aux Barbades, il reçut ordre de donner ses soins aux malades du soixante-dixième régiment, à Antigua, et leur nombre s'élevait environ à cent, presque tous atteints de la fièvre jaune. La mortalité avait été fort grande; mais il n'ensuccomba plus qu'un petit nombre dès le moment où il eut mis en usage les affusions d'eau froide, suivant le procédé indiqué par le docteur Currie (*voyez ce qui en a été dit dans le chapitre du Typhus*). Les malades furent tellement convaincus de l'efficacité de ce moyen, qu'ils l'employaient d'eux-mêmes, disaient-ils aux officiers que leur devoir appelait à visiter l'hôpital.

Dans une description de la fièvre jaune qui régna à Norfolk en Amérique, et communiquée au docteur Miller de New-York par les docteurs Selden et Whitehead, les affusions d'eau froide sont également préconisées, surtout pour les premiers temps de la maladie **. Ces médecins, après les avoir employées deux ou trois fois avec succès, les conseillèrent ensuite avec confiance, et ne perdirent, disent-ils, aucun des malades auxquels ils purent les administrer avant le deuxième jour, ou même pendant sa durée; mais après cette époque, quand la fièvre avait

* *London Medical Journal*, vol. xvi. pag. 490.

** *Med. and Physic. Journ.* vol. x. pag. 266.

commencé à se calmer, sans amélioration sensible dans les autres symptômes, les affusions d'eau froide paraissaient accélérer l'heure fatale. Dans aucun cas, ils ne firent usage de ce moyen sans administrer simultanément le calomélas, et ils n'eurent jamais de salivation, quoique les évacuations intestinales fussent presque aussi abondantes que lorsqu'on se servait de ce sel mercuriel seulement dans le traitement de la maladie.

Dans les pays tempérés ou froids, il suffit pour faire les affusions de prendre simplement de l'eau de fontaine, de pompe ou de mer; mais dans les pays chauds il devient nécessaire de faire baisser sa température en l'exposant à l'air pendant la nuit, ou en y ajoutant du sel.

Pour ramener le corps à sa température naturelle, le docteur Cumming dit avoir retiré de grands avantages, dans cette fièvre et dans les autres espèces de typhus, de l'alcool ou de ses préparations étendues avec une éponge sur le corps des malades, ou même versées sur eux comme par arrosement*. Il élève cette liqueur, ainsi employée, beaucoup au dessus de l'eau seulement. Il est bien certain que l'effet doit en être plus prompt, puisque l'évaporation en est beaucoup plus rapide; mais, a-t-on demandé, et avec beaucoup de raison, ce me semble, les grands avantages qui résultent des affusions, ou des ablutions d'eau froide, sont-ils dus ou non à la simple soustraction de la chaleur fébrile?

Si les moyens convenables n'ont pas été mis

* *Med. and Phys. Journ. vol. XVIII. pag. 197.*

à temps en usage, s'ils ont manqué leur effet, si les signes de putréfaction ont déjà paru, il faut diriger ses efforts de manière à combattre les progrès de celle-ci, et employer les antiseptiques les plus puissans. Les praticiens des îles de l'Amérique administrent depuis long-temps le poivre long (*Capsicum annuum*, Linn.) en pilules, et avec succès, comme stimulant. On a également employé les bains spiritueux, le quinquina à aussi forte dose que l'estomac le peut supporter, soit en substance, soit en décoction ou en infusion, ou en lavemens s'il est rejeté sous ces diverses formes. Ces lavemens toniques doivent être faits en mettant bouillir deux onces de poudre de quinquina dans deux pintes d'eau, jusqu'à réduction de moitié, et donnés toutes les trois ou quatre heures. On peut également permettre librement l'usage des fruits acides; le vin doit devenir la boisson ordinaire; on l'étendra seulement avec de l'eau et on l'acidulera avec du suc d'orange ou de citron.

Dans cette fièvre, aussi bien que dans le typhus et dans la scarlatine avec angine, les acides minéraux pourraient être d'un usage fort avantageux, et je désire beaucoup qu'on tente quelques essais à cet égard, surtout dans la première période de la maladie. Je recommande particulièrement ici l'acide muriatique qui, vraisemblablement, se montrera d'autant plus efficace qu'on l'aura administré de meilleure heure. Souvent j'ai eu occasion d'en observer des effets surprenans dans d'autres maladies malignes : or,

le typhus ictérode ayant bien manifestement ce caractère, n'est-il pas raisonnable de concevoir quelques espérances de l'emploi d'un pareil médicament ?

Dans tout le cours de la fièvre jaune, les soins de propreté sont de la plus haute importance ; il faut non seulement changer très-souvent le linge du malade et éloigner sur-le-champ toutes ses déjections, mais encore arroser fréquemment sa chambre avec du vinaigre chaud, et permettre à l'air extérieur de s'y introduire librement. Pour détruire les miasmes contagieux et neutraliser les émanations, on aura recours aux fumigations gazeuses que nous avons recommandées dans le chapitre précédent.

Pendant toute la durée de la maladie, on soutiendra les forces avec des préparations d'orge, de sagou, de tapioca, de manioc, etc., auxquelles on joindra du vin.

Le docteur M'Lean a remarqué que l'opium était constamment nuisible dans les premiers temps de la fièvre jaune, alors même que l'insomnie et l'anxiété paraissaient en indiquer l'administration à hautes doses. Ce médicament ne produisait point un véritable sommeil ; quelquefois il augmentait le délire, auquel il faisait succéder un état de stupeur plutôt que le sommeil, et le lendemain l'abattement, la faiblesse et l'irritation étaient bien plus manifestes. Au reste une fois qu'il avait reconnu des rémissions et qu'il craignait une rechute, ce médecin donnait hardiment l'opium et avec un succès marqué, qui

avait également lieu dans les cas de convulsions. Vers le déclin de la fièvre, ce médicament amenait le sommeil.

Quand il existe une violente céphalalgie avec abattement des facultés de l'intellect, le camphre et l'éther doivent être de quelque utilité. Dans le cas de délire intense, il faut appliquer un vésicatoire à la nuque ou entre les épaules, moyen qui n'est point nécessaire quand il y a simplement coma.

Quand on a obtenu des rémissions et que la maladie semble se disposer à céder, le quinquina devient avantageux, et on en doit continuer l'administration pendant toute la durée de la convalescence, souvent longue et ennuyeuse, à cause de la faiblesse extrême qui est la suite de cette espèce de fièvre, et qui ne paraît se dissiper promptement que par l'effet d'un changement de pays.

Pendant la convalescence, l'infusion à froid de quassia est fort recommandable, de même que le bain froid.

Vers la fin de la maladie, quand la faiblesse est le symptôme prédominant, on préconise aussi l'écorce d'angusture. L'estomac en supporte facilement l'infusion (1), qui produit les effets les plus avantageux en réparant les forces et en ra-

(1) ʒ Infus. Cortic. August. ʒ v.

Tinct. Cinchonæ }
 ——— Columb. } āā ʒ ß.

M. Capiat cochlear. magna ij. ter quaterve in die.

menant l'appétit. Dans le chapitre de la dyspepsie, j'indiquerai les autres toniques qu'on peut donner à cette même époque.

La fièvre qui dernièrement a exercé des ravages si étendus à Gibraltar et à Malaga, me paraît avoir été un typhus ictérode, la plus grande des calamités, après la peste, qui peuvent affliger l'espèce humaine. Les miasmes qui en répandent la contagion sont certainement des plus subtils et des plus putrides; aussi devons-nous le plus promptement possible faire tous nos efforts pour en prévenir la formation ou pour les détruire par les moyens que nous avons déjà fait connaître *. Ainsi, si l'infection se déclare dans un camp, il faut sur-le-champ séparer les militaires bien portans des autres, et, s'il est possible, les obliger de camper à une distance considérable. En les soumettant d'ailleurs chaque jour à des ablutions d'eau froide, on pourra les rendre capables de mieux résister à la violence de la contagion.

Actuellement que nous avons indiqué la méthode de traitement la plus éprouvée dans la fièvre jaune, il nous paraît convenable d'exposer quelques préceptes en faveur des Européens, soit pour leur apprendre à éviter les attaques de cette terrible maladie, soit pour en diminuer le danger s'ils en sont déjà atteints.

Les individus pléthoriques et robustes étant surtout exposés à contracter la maladie, il convient que les personnes de cette constitution se

* Voyez l'article du *Typhus*.

fassent saigner, à proportion de leurs forces, en approchant des pays chauds. Si elles ont négligé cette précaution pendant la route, il faut qu'elles y aient recours immédiatement après le débarquement. La saignée, employée comme agent prophylactique, agit tout autrement que dans le cas où on en fait un moyen de curation : ici, elle cause une grande faiblesse et produit des complications fâcheuses ; là, elle empêche l'action morbide et retarde le développement de la contagion.

Après la saignée, on administrera un doux purgatif, que l'on fera précéder d'un émétique, si l'individu est bilieux : puis on aura recours au mercure à petites doses, prenant d'une nuit l'autre, suivant l'âge ou la circonstance, deux ou quatre grains de calomel, soit en pilules, soit en poudre dans un électuaire, et on continuera jusqu'à ce que les gencives commencent à s'affecter. Si ce médicament produit un effet purgatif trop prononcé, on ajoute, à chaque dose, un grain d'opium ou quelques gouttes de teinture opiacée. La bouche indique-t-elle l'action du mercure, il faut en suspendre l'administration, et prendre, pendant deux ou trois jours, un purgatif rafraîchissant.

Certaines constitutions résistent au mercure ; il ne faut point se rebuter, mais aller avec persévérance jusqu'au point indiqué : c'est de là que dépend la sûreté de l'individu.

Une fois établi à terre, on devra observer la plus grande tempérance dans le régime, et éviter

soigneusement l'ardeur du soleil au milieu de la journée , et l'air frais de la nuit , jusqu'à ce qu'on soit déjà habitué au climat. Les avantages de la tempérance , comme moyen prophylactique , sont prouvés par une observation du docteur Chisholme. Tandis que la fièvre ravageait l'île de la Grenade , presque aucun des colons français n'en fut atteint , et leur manière de vivre , comparée à celle des anglais , est , dit-il , d'une sobriété et d'une régularité exemplaires.

Le docteur Clarke pense que les nouveau-venus qui consentent à subir un léger traitement par le mercure et les minoratifs , se bornant ensuite à un usage modéré du vin , et à une diète composée de végétaux et de fruits pendant les deux ou trois premiers mois de leur séjour , peuvent compter sur la certitude d'échapper à la fièvre. Cette opinion me paraît fondée ; mais , malgré toutes ces précautions , la maladie peut se communiquer par la voie de la contagion : elles auront alors au moins l'avantage de diminuer beaucoup le péril.

Tels sont les moyens à l'aide desquels on a cru pouvoir préserver les Européens des attaques de la fièvre jaune. Voici encore quelques règles que j'expose d'après ma propre expérience , et si l'on se soumet à leur observation avec exactitude , on pourra , dans les pays chauds , jouir d'une excellente santé , sans craindre de la voir interrompue par la fièvre jaune ou par toute autre maladie. Quand on quitte sa patrie pour aller habiter un pays éloigné , on ressemble à ces plantes qu'on

transporte sur un sol étranger , et qu'on ne conserve en bon état qu'à l'aide des plus grands soins.

Tout Européen , allant de son pays dans un climat chaud , devrait éviter , le plus possible , d'y arriver dans la saison des pluies , c'est-à-dire depuis le mois d'août , à peu près , jusqu'au mois d'octobre. S'il a la faculté de se choisir une habitation , il devra préférer un lieu élevé , sec , exposé à l'air et au soleil , éloigné des bois , des eaux stagnantes et des terrains marécageux. La plupart des villes , dans les îles de l'Amérique , comme les factoreries de la côte d'Afrique et quelques-uns de nos établissemens dans les Indes , sont , pour la commodité du commerce , situés dans des contrées basses , sur le bord de la mer ou de quelque grande rivière. Il existe par conséquent des terres humides et des marais dans leur voisinage , et quand , surtout après de grandes pluies , un soleil brûlant vient à les frapper , il s'en exhale des vapeurs nuisibles , source intarissable de fièvres intermittentes et rémittentes , de dysenteries , etc. , pour tous les habitans en général , mais plus spécialement pour les Européens nouvellement débarqués.

Ceux-ci devraient donc ne rester que le moins de temps possible exposés à leur influence , et , quand leurs occupations les forcent à ne point s'y soustraire pendant le jour , il faudrait qu'ils se retirassent de bonne heure , vers le soir et avant la chute de la rosée , dans un lieu élevé , et qui réunît les avantages que nous venons d'indiquer.

Que si cela n'est point possible , il vaudra mieux alors aller coucher à bord d'un vaisseau , dans une rade spacieuse ou dans un port sain , que de passer la nuit sur le rivage. Si enfin des circonstances défavorables ne permettent ni l'une ni l'autre de ces dispositions , et que les nouveau-débarqués soient obligés de rester constamment dans un lieu mal sain , ils devront prendre quelques précautions pour se dérober au danger qui les menace , en choisissant pour dormir l'appartement le plus élevé de la maison , en faisant allumer un peu de feu , en tenant exactement fermées les croisées qui sont sous le vent des marais , en laissant librement pénétrer par les autres l'air et la lumière. On fumera hardiment du tabac ; et chaque matin , à jeun , on prendra environ une demi-once de teinture de quinquina composée , dose qu'on répétera le soir.

Les Européens nouvellement arrivés dans un pays chaud se nourriront plutôt avec des végétaux qu'avec des substances animales , évitant surtout de manger de ces dernières lorsqu'elles sont salées ou fortement épicées. Les fruits acides bien mûrs sont aussi très-convenables , en ce qu'ils apaisent la soif , et sont propres à empêcher toute tendance à la putridité.

L'hospitalité sans bornes des colons dans les îles de l'Amérique est souvent la source de beaucoup de mal et de nombreux dangers pour les nouveau-venus. Ils ne sont pas plutôt arrivés qu'on les conduit de visite en visite , de repas en repas , ce qui les expose à commettre des excès

et à sentir l'influence de la rosée , et leur procure presque infailliblement une grave maladie. Aussi je ne saurais trop leur recommander la modération dans les plaisirs de la table , une abstinence presque complète de ceux de Bacchus et de Vénus ; je les engage encore à éviter soigneusement de s'exposer à un courant d'air ou à l'humidité , principalement après avoir fait de l'exercice , à rentrer le soir avant la rosée , à prévenir la constipation par quelques doux laxatifs , jusqu'à ce que les évacuations alvines soient réglées d'une façon convenable.

Se coucher de bonne heure et se lever de même est une habitude qui conserve la santé dans tous les pays , mais surtout dans les contrées chaudes. L'exercice à pied ou à cheval , dans la matinée , est aussi fort salutaire , particulièrement si on le fait précéder d'un bain froid , qui fortifie le corps et le rend moins sensible aux impressions extérieures. Si on n'a point la facilité de prendre un bain froid , on pourra se jeter sur le corps de l'eau convenablement rafraîchie par son exposition à l'air , dans des pots ou dans un cuvier , pendant la nuit. On retirera aussi un effet utile des ablutions froides partielles faites à différentes époques dans la journée.

Il faut encore fuir avec soin la danse et les amusemens de ce genre.

Quant aux vêtemens , il faudrait qu'ils consistassent en habits de drap mince avec des vestes et des culottes de basin ou de nankin. Pour appliquer immédiatement sur la peau , la toile de

coton est préférable à celles de lin ou de chanvre ; cette dernière, en effet, une fois mouillée par la sueur, ne se sèche pas aussi facilement, et produit un sentiment marqué de froid. On préférera donc les chemises de calico. Ceux qui sont atteints de rhumatismes appliqueront sur leur peau une camisolle de flanelle. Il est nécessaire aussi de changer d'habits, le plus promptement possible, chaque fois qu'ils ont été mouillés, précaution qu'on néglige ordinairement, et dont l'observation éviterait une foule de maladies graves.

En parlant du scorbut, nous ferons connaître les moyens propres à conserver la santé des matelots dans les climats chauds.

ORDRE SECOND.

INFLAMMATIONS OU PHLEGMASIES. (*PHLEGMASIÆ*.)*

Cet ordre de maladies est caractérisé par l'existence de la fièvre angioténique avec inflammation ou douleur locale, dérangement dans les fonctions d'un organe, et formation d'une croute couenneuse sur le sang tiré d'une veine.

Avant de décrire les diverses maladies inflammatoires qui attaquent l'espèce humaine, je crois convenable d'émettre quelques principes généraux sur l'inflammation elle-même et sur ses différentes espèces.

Dans toute inflammation, il y a augmentation de l'action des vaisseaux sanguins, qui charient

* ETYMOLOGIE. Φλέγω, uro, comburo.

plus de sang que de coutume dans l'organe affecté, ce qui augmente la sensibilité et l'irritabilité dont il est naturellement doué, le calibre de ses vaisseaux, et la rapidité de la circulation dans son tissu.

La nature de l'inflammation a cependant donné naissance à des opinions fort diverses. Hoffmann et Cullen supposent qu'elle reconnaît pour cause prochaine un accroissement de l'action des vaisseaux sanguins avec resserrement spasmodique de leurs extrémités; mais puisque les racines des veines, dans une partie enflammée, y sont aussi distendues que les ramifications des artères, il devient évident qu'un tel resserrement spasmodique ne peut exister. Le docteur M'Bride a émis une autre hypothèse à ce sujet : il pense que non-seulement il y a accroissement de l'action des vaisseaux sanguins, mais encore que la résistance qui s'oppose au cours du sang est diminuée. Une troisième doctrine vient d'être récemment annoncée aussi : suivant ceux qui la professent, au lieu d'une augmentation dans l'action des vaisseaux de la partie enflammée, comme on le suppose généralement, il arrive un phénomène tout opposé, c'est-à-dire, l'affaiblissement et une espèce de paralysie de ces vaisseaux. C'est à l'auteur de cette assertion lui-même, M. Latta, qu'on doit le principal argument en sa faveur * ; il le tire du gonflement de la partie enflammée, dû à une stagnation partielle du sang, selon son idée ; mais la chaleur plus grande de la partie, la dou-

* *System of Surgery.*

leur pulsative , et , dans plusieurs cas , l'accélération générale de la circulation , dénotent clairement l'augmentation d'action du système vasculaire.

Quand une inflammation est bornée simplement à une partie , sans porter un trouble général dans l'économie , on l'appelle *locale* ou *topique* ; on lui donne le nom de *générale* quand ses effets se manifestent dans tout le corps.

Il y a des inflammations de deux espèces , des *phlegmoneuses* et des *érysipélateuses*. Les premières sont celles qui occupent une étendue circonscrite de la peau et du tissu cellulaire , avec tumeur plus saillante au milieu , teinte d'un rouge vif , douleur , sentiment de tension , et dans lesquelles il y a formation habituelle de pus. Les secondes sont principalement bornées à la peau si elles sont extérieures , ou aux membranes muqueuses quand elles ont leur siège à l'intérieur ; le gonflement qui les accompagne est peu sensible ; leur couleur rouge n'est point uniforme ni circonscrite ; elle disparaît par la pression , et revient promptement ; la douleur qui les caractérise est analogue à celle de la brûlure ; elles donnent naissance à une certaine quantité de phlyctènes ou petites vésicules , et se terminent ordinairement par une desquamation de l'épiderme , quelquefois par la gangrène , mais jamais par la suppuration , si ce n'est quand il y a complication avec une inflammation phlegmoneuse.

Outre ces différences qui caractérisent ces deux sortes d'inflammations , il en existe encore

une autre très-évidente, savoir que l'inflammation phlegmoneuse, quand elle est considérable, donne lieu aux symptômes d'une inflammation générale, tandis que l'érysipélateuse est ordinairement accompagnée de symptômes nerveux quand elle est pure ; aussi faut-il adopter un mode différent de traitement pour chacune d'elles.

Il y a deux variétés de l'inflammation érysipélateuse : dans l'une, la peau seule est affectée, et il n'y a que fort peu de symptômes généraux ; c'est l'*érythème* ; dans l'autre, on observe un trouble général des fonctions, c'est l'*érysipèle* proprement dit.

Les personnes jeunes, pleines de santé et de vigueur, ou d'une constitution pléthorique, sont les plus exposées aux inflammations phlegmoneuses ; les vieillards, au contraire, et les personnes d'un tempérament faible, irritable, maigres, sont disposés aux érysipèles.

Plus les différens symptômes d'une inflammation sont modérés, et plus il y a de raisons pour croire qu'elle se terminera par résolution. Il faut craindre, au contraire, la suppuration, si elle ne cède pas promptement aux remèdes convenables, si elle est profondément située ou plus opiniâtre qu'à l'ordinaire ; enfin il y a menace de gangrène, quand les accidens sont très-violens, particulièrement si l'affection est érysipélateuse.

La résolution est constamment une terminaison favorable. Il en sera de même de la suppuration, si l'inflammation est externe, et la constitution du sujet bonne ; mais on doit généralement

redouter celle-ci dans les phlegmasies internes. La gangrène, à l'intérieur, est toujours funeste; ce n'est que lorsqu'elle est à l'extérieur que la médecine peut agir contre elle, et alors même elle est souvent impuissante.

Du Phlegmon *.

Cette inflammation est le résultat d'applications irritantes, comme celle du feu ou de quelque corps très-chaud; des violences extérieures, comme les coups, les chutes, les blessures, une extension outre mesure ou une compression forcée des parties; de la présence des corps étrangers dans nos tissus, où ils sont nuisibles, soit par leur forme, soit par leur volume, soit par leurs autres qualités plus ou moins irritantes; d'un froid très-vif; en un mot de tout ce qui peut déterminer l'afflux du sang vers un organe.

Le siège véritable du phlegmon est dans le derme et le tissu cellulaire qui lui est contigu, d'où la maladie s'étend de proche en proche aux régions voisines de la peau et du tissu cellulaire: de sorte que la partie revêt bientôt une couleur vermeille à sa surface, et que la tuméfaction gagne en même temps en profondeur et en circonférence.

Il se manifeste d'abord de la démangeaison, de la sécheresse, de la rougeur, une augmentation de la circulation dans la partie affectée, symptômes qui sont promptement suivis d'une tuméfaction circonscrite et de douleurs aiguës et pulsatives. Si l'inflammation est intense, et occupe

* ETYMOLOGIE. Φλέγῶ, uro.

une étendue considérable, il survient une rapidité plus grande dans le cours du sang, suite de l'accroissement d'action du cœur et des artères; le pouls devient plein, dur et vif; la peau sèche et chaude; la soif intense, et on voit naître un commencement de fièvre.

Un phlegmon se termine ordinairement par résolution, par suppuration ou par gangrène. La résolution est la guérison naturelle ou la disparition de l'inflammation par une cessation graduelle de ses symptômes, le tissu de l'organe restant intact. La suppuration est la conversion en pus de la lymphe et du sang qui ont été extravasés dans le tissu cellulaire sous-cutané, et, par suite, la formation d'un abcès. La gangrène est caractérisée par la perte absolue de toute sensibilité et de tout mouvement dans la partie, avec cessation de la circulation, et une putréfaction manifeste des vaisseaux, des muscles et de la matière épanchée.

Telles sont les trois terminaisons les plus ordinaires de cette espèce d'inflammation; mais, dans les écoles, on en admet une quatrième, à laquelle on donne le nom d'induration ou de terminaison par squirrhe, c'est-à-dire, par une dureté indolente et inégale de la partie, sans changement de couleur, mais avec des douleurs lancinantes, auxquelles succèdent, au bout d'un certain temps, l'ulcération et le cancer. Cette terminaison est d'ailleurs bornée aux inflammations phlegmoneuses des glandes.

Lorsque le malade éprouve des frissons répétés; que la fièvre et les autres symptômes angio-

téniques cessent subitement et sans cause appréciable ; que la partie affectée devient le siège d'un sentiment de pesanteur, de froid et d'engourdissement, au lieu de la douleur aiguë qui s'y faisait sentir auparavant ; que la portion la plus élevée de la tumeur paraît molle et blanche, tandis que le reste est plus rouge ; lorsque enfin le chirurgien y découvre la présence d'un fluide ; on peut être certain que le plegmon va suppurer. Le dernier signe cependant ne se rencontre que lorsque la matière est placée près de la superficie du corps ; mais avec un tact exercé et délicat, on peut percevoir les ondulations du liquide même à une certaine profondeur, quoique dans la plupart des cas où la suppuration est profonde, les seuls signes sensibles soient la chute des symptômes inflammatoires, les frissons, et le sentiment de pesanteur et de froid dans la partie ; et, si à ces signes succèdent l'émaciation, des sueurs nocturnes, et les autres symptômes de la fièvre hectique, nul doute qu'il n'y ait une collection purulente cachée.

Les symptômes qui annoncent la terminaison d'une inflammation par gangrène sont, 1° la diminution subite de la douleur et de la fièvre sympathique ; 2° le changement de couleur de la partie qui, de jaune, devient verte ; 3° le soulèvement de l'épiderme, au-dessous duquel s'épanche un fluide trouble ; 4° la disparition du gonflement, de la tension et de la dureté, qui sont remplacés par une infiltration gazeuse qui fait en-

tendre une crépitation quand on touche la partie.

Telle est la gangrène : mais si la peau devient noire et se dissèque , s'il n'y a plus ni chaleur , ni sentiment , ni mouvement , alors on dit qu'il y a sphacèle.

La nature des symptômes et le siège de l'inflammation doivent diriger le médecin dans le pronostic du phlegmon. Si l'inflammation perd tout à coup sa force , s'il s'élève des phlyctènes pleines d'un liquide ichoreux , s'il y a perte de la sensibilité dans la partie , qui devient en même temps d'une couleur livide , la gangrène est inévitable. On doit regarder comme d'un augure favorable la cessation progressive des symptômes inflammatoires , soit par l'effet de la résolution , soit par celui de la suppuration ; mais remarquons que cette règle ne convient que dans les inflammations externes ; toute suppuration intérieure est toujours dangereuse et souvent mortelle.

Dans les premiers momens où paraît un phlegmon , il est convenable d'en commencer la cure en essayant d'obtenir la résolution de l'inflammation. En conséquence , il faut écarter le plutôt possible la cause qui l'a produit , et s'opposer aux symptômes angioténiques généraux ou locaux qui l'accompagnent.

Si l'inflammation est causée par l'introduction d'un corps étranger dans nos parties , soit une balle de fusil ou tout autre projectile lancé par la poudre à canon , soit une épine ou une

écharde de bois , il faut en faire l'extraction sur-le-champ , et , s'il est nécessaire , dilater même pour cela les bords de la plaie.

Dans les inflammations locales , on peut obvier à la diathèse phlegmasique , en tirant une quantité convenable de sang du voisinage immédiat de la partie affectée , soit à l'aide des ventouses scarifiées , soit par l'application de plusieurs sangsues ; ce dernier moyen est préférable. On favorisera l'écoulement du sang avec des compresses imbibées d'eau tiède , qu'il faudra renouveler à mesure qu'elles se refroidiront. Mais , dans les inflammations internes , une saignée générale , ou par une artère ou par une veine , devient de la plus grande utilité , surtout si l'on a soin de proportionner la dose du sang tiré à l'âge et à la force du sujet , aussi bien qu'à l'intensité des symptômes.

Les purgatifs peuvent également combattre la diathèse phlogistique , soit dans les inflammations externes de tout genre , soit dans les phlegmasies de la tête ou du thorax ; leur emploi est en général suivi d'un bon effet. Mais lorsque les intestins sont le siège du mal , il faut user des plus grandes précautions dans l'administration des purgatifs un peu actifs. Les minoratifs , unis aux lavemens émolliens laxatifs , méritent d'obtenir la préférence.

Au reste , pour seconder l'effet de ces moyens et amener plus sûrement la résolution , il est à propos d'employer quelques applications topiques , qui quelquefois même suffisent seules pour

dissiper un phlegmon commençant. Dans les contusions violentes ou dans les fractures, lorsqu'il existe un degré considérable de tension, il convient d'appliquer un cataplasme de farine de seigle ou de mie de pain, humecté avec de l'acétate de plomb liquide, étendu d'eau à la dose d'une pinte pour quatre-vingts gouttes; on peut le renouveler deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce que le gonflement et l'inflammation diminuent; mais, dans un phlegmon ordinaire, ou bien quand la partie est si sensible et si douloureuse qu'elle ne peut supporter le poids d'un cataplasme, il faut se contenter d'employer des compresses fines imbibées d'un liquide sédatif (1). Il est bon encore de remarquer que ces remèdes doivent être appliqués froids; et qu'il faut renouveler les cataplasmes, comme les compresses, dès qu'ils deviennent roides, secs ou chauds.

L'application du froid est réellement un des plus puissans moyens que nous possédions pour enlever la chaleur et combattre l'inflammation, et dans quelques cas on n'a pas craint d'en porter l'usage à l'excès, et d'employer la neige et la

(1) ℥ Aquæ Ammon. acet.	}	āā ʒ ij.
Aq. distill.		
Spirit. Vin. rectific.		

VEL

℥ Ammon. Muriat.	ʒ j.
Acet. distill.	ʒ ij.
Spirit. camphorat.	ʒ j.
Aq. Lithargyr. acet.	gutt. xx.

M. F. Lotio.

glace pilée. Si l'on ne peut se procurer ni neige ni glace, on leur substituera des compresses trempées dans une solution aqueuse de nitre et de muriate d'ammoniaque, en ayant soin de les remplacer fréquemment.

Il est des phlegmons qu'accompagne une douleur si violente que le malade est en proie à l'insomnie. Alors les opiacés deviennent utiles, pourvu que leur administration soit précédée de celle des évacuans convenables. La dose cependant doit en être très-forte; l'opium autrement aurait un effet tout contraire à celui qu'on attend. On peut par exemple donner à un adulte cinquante ou soixante gouttes de teinture d'opium, une heure ou deux avant le coucher; on proportionnera la dose à l'âge pour les enfans et les jeunes gens. Au lieu de teinture d'opium on administrera une certaine quantité de sirop diacode aux enfans à la mamelle.

Quand la phlegmasie est intense, les symptômes deviennent généraux et la fièvre se déclare. En pareil cas, toutes les trois ou quatre heures, on donnera quelque médicament rafraîchissant combiné avec le nitrate de potasse (1).

(1) ʒ Nit. purific.	3 ℥. 3 j.
Aquæ fervent.	3 viij.
Antimon. tartaris.	gr. ij.
Syr. Violæ	3 ij.

M. F. *Mistura cujus sumat Cochlear. magna ij. pro dos.*

VEL

ʒ Haust. salin.	3 j ℥.
Nitri	gr. x.

Si, malgré tout, la tumeur montrait une tendance manifeste à la suppuration, il faudrait accélérer celle-ci par l'application de cataplasmes émolliens chauds, changés trois ou quatre fois par jour. Si on peut se procurer de la graine de lin, on fera avec elle un cataplasme préférable à tout autre, en la broyant légèrement et en la mettant bouillir dans du lait et de l'eau. A son défaut on aura recours au cataplasme de mie de pain blanc avec addition d'huile.

Il est convenable, avant de poser le cataplasme, de faire sur la partie des fomentations avec des flanelles trempées dans une décoction ou dans une infusion chaude de plantes émollientes (1).

Quand la suppuration est complète, et que la tumeur est molle au toucher et tout-à-fait superficielle, il convient de l'ouvrir, avec une lancette ou un trocar, dans sa partie la plus déclive et d'évacuer entièrement le pus formé. Le pansement sera fait avec de la charpie sèche; on appliquera par dessus un plumasseau enduit d'onguent de poix jaune. Si la plaie ne se ferme point promptement, on donnera le quinquina et les

Vini Antim.	gutt. xij.
Syr. simplicis	3 j.
M. F. <i>Haustus tertiâ quâque horâ sumendus.</i>	
(1) 2 Flor. Chamæmel.	} āā 3 j.
Fol. Altheæ	
Aquæ ferventis	℥ iv.
Papav. alb. exsicc.	3 6.
F. <i>Fomentum.</i>	

autres toniques jusqu'à l'entier rétablissement du malade.

Dans les abcès très-volumineux, et surtout dans ceux du muscle psoas, on a imaginé un procédé ingénieux d'évacuer la matière sans permettre l'introduction de l'air dans la poche purulente, ce qui cause toujours des accidens funestes. Il s'agit d'employer un séton ou un trocar plat, renfermé dans sa canule : on introduit celui-ci obliquement entre la peau et le tissu cellulaire, à quelque distance de l'abcès où on veut le faire parvenir, et de cette manière l'ouverture faite à la peau et celle faite aux parois de l'abcès ne se correspondent point directement. En pareil cas, il faut encore faire prendre au malade au moins une once de quinquina par jour, pour améliorer la qualité du pus, en même temps que, pour soutenir ses forces, on lui fera suivre un régime nourrissant, et boire du vin.

Que la matière renfermée dans un abcès soit absorbée, ou, ce qui est plus commun, qu'elle s'écoule au dehors, dans l'un et dans l'autre cas, s'il est bien traité, le vide disparaît graduellement par une opération particulière de la nature, et par la formation de petites granulations rougeâtres qu'on nomme *bourgeons charnus*. Quand cette opération marche convenablement, les bourgeons sont d'un rouge vermillon, et avancent régulièrement du fond vers l'extérieur, jusqu'à ce que le vide soit parfaitement rempli.

Quand la formation de ces bourgeons languit, il faut l'activer par les mêmes moyens que l'on

emploie pour améliorer la sécrétion du pus. Dans quelques circonstances, au contraire, elle se fait avec tant de vigueur, qu'il se forme des végétations irrégulières qui dépassent les lèvres de la plaie, et alors il faut la réprimer, et détruire ces hyper-sarcoses par les escarrotiques; mais ce moyen est du ressort de la chirurgie, et je renvoie ceux qui voudraient des détails à ce sujet aux livres qui en traitent spécialement.

Si un phlegmon se termine malheureusement par gangrène, il faut arrêter les progrès de celle-ci, et tâcher d'amener promptement la séparation des parties mortes et vivantes. Dans cette intention, autrefois on pratiquait de légères scarifications, et on appliquait sur l'endroit malade des fomentations aromatiques chaudes et des cataplasmes; mais les modernes, et particulièrement Bell et J. Hunter, désapprouvent hautement ce procédé, et recommandent le quinquina à force, un régime analeptique, et le vin pris en assez grande quantité pour relever le pouls et produire le degré nécessaire d'inflammation. Et en effet nous ne devons avoir en vue, dans tous les cas de gangrène, que de donner de l'énergie à l'économie, de rétablir la vie dans les parties malades, et de diminuer en elles l'irritabilité morbide.

Quand la gangrène est le produit de la faiblesse, l'opium est souvent utile, et comme il ne s'oppose en aucune façon aux effets du quinquina, on peut administrer ces deux médicamens à la fois. L'opium, au reste, est surtout avanta-

geux dans cette espèce de gangrène, qui n'est précédée d'aucune inflammation, et qu'accompagne une douleur violente.

Dans tous les cas, l'efficacité du quinquina est augmentée par sa combinaison avec l'opium, aussi ne peut-on administrer ce mélange de trop bonne heure.

Dans la gangrène accompagnée de spasme et de convulsions, ou résultant de quelque lésion locale, comme d'une fracture, etc., M. White, de Manchester, a trouvé que de l'union du musc et de l'ammoniaque résultait un médicament qui avait l'heureux effet d'abattre les soubresauts des tendons, d'arrêter les progrès de la mortification, et de favoriser la séparation des parties mortes. D'après lui, plusieurs médecins ont essayé ce moyen, et en ont retiré les mêmes avantages. Suivant son procédé, on donne, de trois heures en trois heures, un bol fait avec dix grains de musc et dix grains d'ammoniaque.

Le musc combiné avec le sel volatil d'ambre serait probablement un remède encore plus énergique dans toute gangrène née d'une lésion locale.

Les modernes veulent encore qu'on tienne la partie fraîche, et qu'on fasse toutes les applications à froid, procédé contraire à celui des anciens. La meilleure application qu'on puisse faire, au reste, sur une partie gangrénée, est celle d'un cataplasme fait en délayant dans une infusion de drêche *, autant de farine d'avoine qu'il en faut

* On peut promptement se procurer de la drêche chez tous les brasseurs.

pour donner la consistance convenable, et en y ajoutant ensuite une pleine cuillère de levure de bière *. En posant ce cataplasme, il faut avoir le soin de ne point trop serrer l'appareil, parce qu'une fermentation considérable s'opère peu de temps après son application, et que le volume s'en trouve fortement augmenté.

On a beaucoup préconisé aussi dernièrement, contre la gangrène et contre les ulcères malins, un cataplasme composé avec deux onces de charbon de bois pulvérisé et une demi-livre de pâte ordinaire de cataplasme.

On prétend encore avoir, en peu de temps, arrêté les progrès de la mortification, et neutralisé absolument l'odeur fétide qui en est la suite, en couvrant les parties d'une couche épaisse de nitrate de potasse finement pulvérisé. Le pansement doit être répété deux ou trois fois par jour *.

Quand les parties sphacelées se séparent et se détachent, il faut couvrir la plaie avec de la charpie sèche, et mettre sur le tout un plumasseau enduit de quelque onguent digestif.

Le docteur Harness, médecin de la marine, a publié un mémoire sur les bons effets de l'application du suc gastrique des animaux herbivores dans les cas de gangrène. Il prétend avoir réussi, par ce moyen, dans plus de cent occasions, à détacher entièrement les escarres, et à favoriser

* C'est le *cataplasma effervescens* de la pharmacopée chirurgicale de Londres.

** *Med. and Physic. Journal*, vol. xi. pag. 206.

une formation régulière des bourgeons charnus *.

M. B. Bell ** conseille , pour appliquer sur les parties gangrénées , une faible solution de muriate d'ammoniaque dans le vinaigre et l'eau , de préférence aux gommes-résines et aux baumes chauds , et même aux esprits ardens et à l'alcool. Les proportions doivent être , selon cet habile praticien , généralement d'un gros de sel pour deux onces de vinaigre et six onces d'eau. Mais les qualités stimulantes du mélange peuvent être facilement augmentées et diminuées , en faisant varier la dose du muriate d'ammoniaque.

Dans la gangrène des orteils et des pieds , Pott *** désapprouve beaucoup toutes les applications irritantes , et recommande de les remplacer par les émolliens et les adoucissans , dans la vue d'éviter la douleur. J'ai eu récemment l'occasion d'observer un cas de cette nature , et où je me suis pleinement convaincu de la supériorité de cette méthode. Etant en consultation avec l'homme de l'art chargé de la conduite du malade , j'insistai fortement sur la nécessité des applications adoucissantes et émollientes , dont j'avais déjà obtenu de bons effets ; on les adopta pendant quelque temps ; les douleurs furent apaisées et la mortification arrêtée. Ayant cessé de voir le malade pendant trois ou quatre jours , le chirurgien principal crut devoir recourir aux ir-

* *Transactions of a Society for the Improvement of med. and chirurg. Knowledge* , vol. II.

** *Syst. of Surgery* , vol. I. pag. 112.

*** *Chirurg. Works* , pag. 799 et 800.

ritans , suivant l'ancienne méthode , à laquelle il tenait beaucoup.

Dès lors, les douleurs, qui, auparavant, avaient été fort diminuées , s'aggravèrent beaucoup , et la mortification , dont la marche avait été suspendue , fit de tels progrès , que le danger devint pressant. Convaincu de son erreur , le chirurgien eut recours à la méthode curative par les adoucissans et les émolliens. On la continua exactement , en même temps que , pour avoir un effet continu , on administrait l'opium à la dose de six ou huit grains par jour environ ; on donnait encore simultanément une once de quinquina en substance , uni au camphre , combinaison qui possède au plus haut degré les vertus antiseptiques , et on permettait un libre usage du vin. Pendant plusieurs semaines , on espéra le rétablissement du malade ; mais ce fut en vain , car il succomba bientôt après. Au reste , comme pendant le dernier mois , à peu près , il n'a point été confié à mes soins , je ne puis parler du mode de traitement qui a été suivi durant ce laps de temps.

Je crois superflu d'ajouter qu'on empêcha les effets de l'opium sur les intestins , en administrant fréquemment un doux laxatif ou un lavement émollient , de manière à obtenir une ou deux évacuations chaque jour. Dans la première période de la maladie , on fit usage aussi avec succès du cataplasme effervescent dont nous avons parlé.

Pott assure que , dans cette variété de la gan-

grène, le quinquina n'a que peu ou point d'effet, mais que l'opium, à fortes doses fréquemment répétées, est, dans la plupart des cas, un remède efficace. Je crois que, pour augmenter les chances de guérison, il faut les administrer l'un et l'autre.

La terminaison de l'inflammation par le squirrhe, est, avons-nous déjà dit, bornée à celle des glandes. Lorsqu'une glande devient squirrheuse, il faut tout mettre en usage pour en résoudre l'engorgement, ou au moins pour le maintenir dans un état stationnaire, et l'empêcher de s'ulcérer et de dégénérer en cancer.

Il est des squirrhes récents, où les fréquentes saignées locales se montrent fort utiles *. De légères frictions mercurielles, pratiquées dans les environs, sont également avantageuses. Un cas de cette nature s'est offert à mon observation, il y a quelques années. A. P. de Shennington, dans Gloucestershire, âgée de quarante-trois ans, d'une constitution forte, mais irritable, fut, environ six semaines avant de se confier à mes soins, attaquée d'une tumeur au sein gauche, qui, pendant ce temps, avait augmenté progressivement de volume, et était à la fin devenue noueuse et irrégulière. La malade ressentait des douleurs lancinantes qui s'étendaient jusqu'à l'aisselle, et tout annonçait l'existence d'un squirrhe, comme l'avait pensé le chirurgien consulté. C'est dans ces circonstances que je lui conseillai, et, je dois l'avouer, sans aucun espoir de succès, de se frotter soir et matin avec environ

* *Henry Fearon's Treatise on Cancers.*

gros comme une fève d'une pommade composée avec une once d'onguent mercuriel double, une once de cérat, et deux gros de camphre. Je lui fis prendre, en même temps, deux fois par jour, deux pilules contenant chacune deux grains d'extrait de quinquina et un grain d'extrait de ciguë, et une chopine de décoction sudorifique avec addition de trente gouttes de vin antimonial. J'ajoutai à ces conseils celui de tenir le ventre constamment libre, de manger peu, de se contenter surtout de végétaux et de lait, de s'abstenir de toute liqueur spiritueuse et fermentée. Au bout de trois semaines, et à la suite d'une légère affection des glandes salivaires, la tumeur et tous les autres symptômes disparurent entièrement.

Au reste, qu'il soit administré à l'intérieur, ou appliqué à l'extérieur, le mercure, dans les tumeurs squirrheuses, ne convient que durant les premières périodes, tant qu'il n'y a qu'un simple engorgement, sans altération organique. Alors on l'unit aux antimoniaux; on le donne à petites doses et pendant long-temps, en faisant suivre un régime sévère. Mais, dans les cas de cancer déclaré, il pourrait devenir fort nuisible par la tendance naturelle qu'il a à accélérer l'ulcération.

Si, après l'emploi de ces moyens, la tumeur, au lieu de disparaître, semblait vouloir s'ulcérer, et tendre à devenir cancéreuse, il faudrait la faire extirper le plus promptement possible; il est probable qu'en effet alors l'infection n'est point encore constitutionnelle, ce qui, je crois, n'arrive qu'à la suite de l'ulcération.

En parlant du cancer, nous exposerons ce qui a rapport au squirrhe ulcéré.

*De l'Érysipèle **.

L'érysipèle est une inflammation de la peau ou des membranes muqueuses, suivant qu'il a son siège à l'extérieur ou à l'intérieur. Il attaque plus souvent les femmes, les enfans, et les sujets d'une constitution irritable, que les hommes et les personnes robustes et pléthoriques.

Un phénomène remarquable, c'est que cette maladie revient quelquefois périodiquement une ou deux fois par an, ou même une fois tous les mois ; mais alors ses attaques, répétées si souvent, épuisent peu à peu les forces, surtout si le sujet est vieux et d'une mauvaise constitution.

J'ai déjà dit que cette inflammation se partage en deux variétés, l'érythème et l'érysipèle proprement dit. Je crois convenable de les réunir dans un même article, quoique Cullen, dans son cadre nosologique, ait placé l'érysipèle parmi les exanthèmes.

Il arrive parfois que l'inflammation s'étend au tissu cellulaire sous-cutané, et que l'érysipèle se complique d'un véritable phlegmon ; mais cela a surtout lieu quand il existait antécédemment une écorchure de la peau.

Toutes les régions du corps sont également sujettes à l'érysipèle, mais il se développe plus fréquemment à la face, aux jambes, aux pieds, que

* ETYMOLOGIE. Les anciens médecins grecs appelaient cette maladie *Έρυσίπελας*.

partout ailleurs, et on l'observe plus fréquemment que le phlegmon dans les pays chauds.

L'érysipèle est produit par les mêmes causes qui déterminent l'inflammation en général, les lésions de tout genre, l'application des irritans, le froid, la suppression de la transpiration, et quelquefois aussi peut-être par la formation d'une certaine matière qui, de l'intérieur, se porte à l'extérieur. Certaines constitutions atmosphériques semblent le rendre épidémique, ce que nous voyons arriver pour l'angine scarlatine, qui n'est qu'une sorte d'érysipèle interne.

L'érysipèle benin, qui attaque les membres, se déclare par la sécheresse, la chaleur et la rougeur de la peau, qui devient douloureuse, qui pâlit sous la pression du doigt, et reprend bientôt après sa teinte rouge. Il y a en même temps une disposition fébrile, de la chaleur générale et de l'altération. Si l'attaque est légère, ces symptômes ne durent que peu de jours, la surface de la partie malade jaunit, l'épiderme tombe en écailles; mais, dans les cas plus graves, lorsque les symptômes phlegmasiques sont intenses, il se manifeste des douleurs à la tête et au dos, une grande chaleur, de la soif et de l'insomnie; la partie affectée se tuméfie légèrement; le pouls devient petit et fréquent; vers le quatrième jour on voit s'élever une foule de petites vésicules, remplies d'un fluide limpide ou jaunâtre, et quelquefois visqueux au point de ne point sortir lorsque la vésicule est rompue, et de sécher sur la peau.

Dans les érysipèles malins, ces vésicules dégénèrent quelquefois en ulcères rebelles, ou même gangréneux. Ce cas est heureusement assez rare, et quoique souvent la surface de la peau et les phlyctènes semblent livides et même noirâtres, les symptômes n'en disparaissent pas moins tous à la fois.

L'époque à laquelle naissent ces vésicules et la durée de leur existence, sont fort incertaines. Dans les érysipèles légers, souvent elles disparaissent graduellement ou sont enlevées par une sueur spontanée. Mais quelquefois elles restent stationnaires pendant douze ou quatorze jours, ou même plus long-temps.

Le tronc est moins communément atteint d'érysipèle que les membres. Il n'est pourtant point rare de voir l'érysipèle du tronc se manifester chez les enfans, quelques jours après la naissance, et autour des parties génitales. La peau enflammée est dure et paraît très-douloureuse au toucher. Parfois le ventre devient uniformément tendu, et on observe des taches gangréneuses. D'après les recherches anatomiques du docteur Underwood, l'inflammation se communique fréquemment alors aux viscères de l'abdomen. (*Voyez l'article de l'Erysipèle des enfans.*)

Une autre espèce d'érysipèle attaque souvent le tronc, c'est le zona; on le nomme vulgairement en anglais *shingles*, par corruption du mot français *ceinture*. Ce n'est plus une surface uniformément enflammée; c'est une multitude de petites pustules, qui s'étendent autour du corps

un peu au-dessus de l'ombilic, et sur lesquelles, en très-peu de temps, s'élèvent des vésicules. Cette variété de la maladie est sans danger, comme l'expérience m'en a convaincu nombre de fois.

L'érysipèle de la face est précédé de frissons, de chaleur, d'insomnie, de soif et d'autres symptômes fébriles; il y a assoupissement et tendance au coma ou au délire; le pouls est plein et très-fréquent. Au bout de deux ou trois jours une teinte d'un rouge de feu paraît sur un point du visage, et s'étend bientôt au cuir chevelu, puis par degrés jusqu'à la nuque, causant partout de la tuméfaction. Toute la face devient enflée, les paupières ne peuvent plus s'écarter pour laisser entrer la lumière dans l'œil; quand la rougeur et le gonflement ont duré quelque temps, des phlyctènes d'un volume variable s'élèvent dans les diverses régions de la face, et renferment un liquide âcre, très-fluide et incolore. Dans les endroits où poussent ces vésicules, la peau devient livide; mais partout ailleurs, vers la fin de la maladie, l'épiderme tombe par desquamation.

Au moment où l'inflammation s'annonce à la face, il n'arrive aucune rémission dans la fièvre, au contraire celle-ci augmente dans le même rapport: toutes les deux durent ensemble huit ou dix jours, et dans ce laps de temps, surtout entre le septième et le onzième jours, le malade peut périr dans le coma ou le délire, dont l'inflammation ne fait qu'accroître l'intensité. Si l'érysipèle est

peu violent et n'a point une issue funeste, il cesse par degrés en même temps que la fièvre s'éteint, sans aucune crise évidente.

Si la maladie arrive chez un individu d'une mauvaise constitution, qu'elle occupe une partie douée d'une grande sensibilité, qu'elle soit accompagnée de beaucoup de fièvre et de délire, et que ces symptômes se remarquent dès les premières périodes, le danger est imminent. Il faut porter le même pronostic s'il survient une métastase sur le cerveau, les poumons, ou les viscères de l'abdomen. Jamais, au reste, la suppuration n'a lieu, à moins qu'il n'y ait complication de phlegmon, mais la gangrène peut terminer l'érysipèle dans les sujets d'une mauvaise constitution : ce cas est également des plus fâcheux. Nous pouvons concevoir un espoir bien fondé quand la fièvre est légère, qu'il n'y a ni coma ni délire, et que l'inflammation ne devient pas très-intense.

A l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts d'un érysipèle de la face, on trouve des traces d'inflammation du cerveau et des méninges.

Les médecins ont des opinions très-diversifiées sur le mode de traitement qui convient à l'érysipèle. Quelques-uns adoptent la méthode antiphlogistique, que nous avons conseillée pour le phlegmon. D'autres désapprouvent toute évacuation, et le traitent comme une maladie de la classe des adynamies ou des ataxies.

On peut accorder ces deux manières de voir en

considérant la maladie comme combinée parfois avec le phlegmon, ainsi que cela arrive quand elle se développe chez un individu d'une constitution pléthorique. En pareil cas, si la peau est chaude et sèche, le pouls plein, fort, dur et fréquent, la tête affectée de stupeur ou de délire, il faut, sans aucun doute, recourir à la saignée, aux purgatifs rafraîchissans, aux diaphorétiques, au régime antiphlogistique indiqué pour le phlegmon. Il faut proscrire cependant l'application locale des sangsues, moyen si avantageux dans d'autres inflammations; parce qu'ici on est fort exposé à voir les piqûres dégénérer en ces ulcères fâcheux, qui suivent quelquefois l'érysipèle, comme nous l'avons dit. Il vaut donc mieux, pour tirer du sang, ouvrir une veine, et la jugulaire de préférence, si la tête est spécialement affectée. La dose du sang doit d'ailleurs être calculée sur la violence des symptômes inflammatoires, l'aspect qu'il a au sortir du vaisseau, et la force des malades.

La saignée sera, au contraire, funeste si l'érysipèle est parfaitement simple et local, s'il n'affecte point la tête, s'il n'y a point de signes généraux d'angioténie, si le sujet est faible et irritable, ou s'il y a complication avec une fièvre typhoïde.

Nous ferons la même remarque à l'égard des forts purgatifs, et quoique, dans le cas dont je viens de parler, je désapprouve grandement ce genre de médicamens, cependant je crois convenable de tenir le ventre libre avec quelque sel laxa-

tif, de manière à solliciter une ou deux selles chaque jour.

Les purgatifs actifs doivent être hardiment recommandés si l'inflammation est de nature phlegmoneuse, et si la tête est fortement prise.

Dans les cas où la fièvre est intense, les diaphorétiques doivent être mis en usage; on peut les unir au nitrate de potasse, comme nous l'avons prescrit en parlant du phlegmon et de la fièvre inflammatoire. Vu même que la maladie se termine fréquemment par la sueur, les boissons très-délayantes et les diaphorétiques deviennent une partie essentielle du traitement; on ne doit jamais les négliger.

Dans les érysipèles de la tête, accompagnés de coma, on doit avoir recours aux demi-bains et aux sinapismes appliqués aux pieds.

Lorsque la maladie a fait quelques progrès, et que des phlictenes se sont développées, ce qu'il y a de mieux à appliquer topiquement, est une poudre absorbante, comme celle d'amidon ou de craie, la farine de froment ou d'avoine. Cette dernière est peut-être la substance qu'on doit préférer, parce qu'elle n'est pas susceptible, comme les autres, de se durcir et de former une croûte avec la sérosité qui suinte des parties malades. Probablement aussi que les applications externes propres à diminuer la chaleur de la peau, telle que celle de compresses trempées dans de l'eau froide, offriraient quelques avantages. Mais dans les premiers temps de la maladie, tout médicament excitant, employé ainsi à l'extérieur, est

évidemment nuisible ; les solutions des sels de plomb ou de cuivre, l'eau aluminée, etc. ; viennent se ranger dans cette catégorie.

S'il arrive qu'une collection de sérosité assez considérable se soit formée, on évacuera la matière par une petite ouverture pratiquée dans la partie la plus déclive. C'est encore dans cette circonstance que, pour déterminer une suppuration convenable, on a coutume d'employer les fomentations émollientes et les cataplasmes de même nature ; mais les collections qui se font quelquefois dans l'érysipèle n'étant pas de nature à être transformées en pus, comme cela arrive dans le phlegmon ordinaire, ces sortes d'applications deviennent totalement inutiles. Il vaut mieux se servir du cérat de saturne ou d'un onguent qui renferme de l'acétate de plomb.

Tels sont les médicamens avantageux en général dans les cas d'érysipèle phlegmoneux. Si l'individu malade est d'une constitution faible et délicate, et qu'on remarque des symptômes nerveux, ou bien la dépression des forces, la petitesse et la vivacité du pouls, etc., il faut se mettre en garde contre la gangrène qui peut se manifester, et administrer le quinquina, les acides minéraux, la serpentinaire de Virginie, le camphre, un électuaire excitant, comme la confection aromatique de la pharmacopée de Londres, et le vin. Lorsque l'érysipèle est borné au tronc ou aux membres, si la douleur et l'irritation sont considérables, l'emploi de l'opium paraît indiqué, et j'en ai usé en pareil cas avec beaucoup de suc-

cès; mais ce médicament devient bien plus douteux quand l'érysipèle existe à la face, même sans coma ou sans délire: ces deux symptômes tendent toujours en effet à se déclarer tôt ou tard, lorsque la maladie a son siège dans cette partie.

La mortification semble-t-elle se déclarer, il faut recourir aux remèdes que nous venons d'indiquer, au vin et aux antiseptiques. (*Voyez ce que nous en avons dit à l'article du phlegmon qui se termine par gangrène.*) On donnera à l'intérieur, avec quelque chance de succès, l'ammoniaque unie à la confection aromatique. Si l'érysipèle est accompagné d'hémorrhagies passives ou de mauvaise nature, le sulfate acide d'alumine et de potasse, et l'acide sulfurique sont spécialement indiqués.

Quand la maladie est légère, qu'il n'y a point de symptômes fébriles, il suffit que le malade garde la chambre, sans se mettre au lit.

L'inflammation est-elle, au contraire, assez intense, donnez des alimens de facile digestion, des préparations d'orge, de sagou, de tapioca, de cassave, du riz, des panades, etc.; faites boire de la limonade, de l'eau de tamarin, de l'eau d'orge aiguisée avec quelque acide végétal. Y a-t-il tendance à l'adynamie, il faut un régime plus fortifiant; on peut même permettre les substances animales et le vin.

Pour ce qui est de l'érysipèle des enfans, voyez ce que nous en disons à la fin de l'ouvrage, au sujet des maladies de leur âge.

*De l'Inflammation du cerveau et de ses membranes,
ou de la Phrénésie. (Phrenitis.) **

La phrénésie est l'inflammation des organes contenus dans la cavité du crâne : elle peut avoir son siège dans le cerveau lui-même , ou se borner à ses enveloppes. On la nomme *primitive* ou *idiopathique* si elle existe seule et indépendamment de toute autre maladie ; elle est dite , au contraire , *symptomatique* si elle est la conséquence d'une autre affection , comme d'une fièvre ou d'une phlegmasie quelconque. C'est cette dernière variété qu'on observe le plus souvent : la première est fort rare.

Une douleur atroce dans la tête , la rougeur de la face et des yeux , l'impossibilité de supporter l'impression de la lumière ou celle des corps sonores , l'insomnie et un violent délire , tels sont les signes de cette affection.

On peut ranger parmi les causes de la phrénésie idiopathique toute irritation portée directement sur les méninges ou sur l'encéphale , tout mouvement propre à déterminer l'afflux du sang dans les vaisseaux de ce viscère ; aussi les passions violentes , les excès dans l'étude , l'abus des plaisirs de Vénus ou des liqueurs spiritueuses , les exercices fatigans , les plaies de tête , une insolation prolongée , peuvent-ils être regardés comme autant de causes qui prédisposent à la maladie. Plusieurs affections aiguës , une insomnie

* ÉTYMOLOGIE. *Φρενίτις*, *mania*, *phrenitis*.

habituelle , produisent la phrénésie symptomatique ordinairement.

La première est communément précédée d'agrypnie , de rêves effrayans , de douleurs atroces , d'abord à la nuque et à l'occiput , ensuite dans toute la tête ; la respiration est profonde , la mémoire des faits récents altérée , la sécrétion de l'urine supprimée , et le pouls irrégulier. A mesure que la maladie fait des progrès , les yeux deviennent étincelans , et sont violemment agités ; la physionomie s'égare ; une agitation générale , la surdité , le trouble de l'intellect , des songes pénibles , une douleur lors de l'impression de la lumière , des pulsations évidentes des artères carotides et temporales , et enfin un délire furieux se manifestent successivement. La langue est sèche , rugueuse , jaune ou noire ; la face d'un rouge foncé ; le pouls petit , vif et dur.

La phrénésie symptomatique est constamment précédée d'une fièvre aiguë ou de quelque phlegmasie , et est ordinairement accompagnée d'insomnie opiniâtre , de délire , de carphologie , de la rougeur et de l'égarement des yeux et du visage , de gêne dans la respiration.

On distingue la phrénésie de la manie , en ce que dans la première il y a accélération dans les battemens du pouls avec céphalalgie ; et du délire qui accompagne les fièvres de mauvais caractère sans inflammation , parce que , dans celui-ci , la face est pâle , en même temps que les traits du visage sont grippés , et les yeux d'un blanc perlé. Dans la vraie phrénésie , en effet , la physionomie

est plutôt épanouie que contractée, les yeux sont saillans et étincelans, il y a rougeur manifeste de la face. On ne la confondra point non plus avec la fièvre inflammatoire où le pouls est fort et plein, où le délire n'est point, comme dans la phrénésie, une affection première, mais se présente comme la conséquence de la fièvre générale.

Toute phrénésie, idiopathique ou symptomatique, doit toujours être considérée comme une maladie grave et périlleuse. Souvent elle finit par la mort entre le troisième et le septième jour, et, si elle se prolonge, la manie ou une faiblesse extrême en sont la suite fréquente. Souvent aussi elle se termine par une paralysie plus ou moins complète.

Les grincemens de dents, la couleur blanche ou cendrée des excréments, la suppression de l'urine, les soubresauts des tendons, les convulsions, les sueurs froides, les mouvemens tumultueux du pouls et le coma succédant au délire, annoncent une fin prochaine. On peut concevoir des espérances, au contraire, quand il survient une copieuse hémorrhagie par le nez, la bouche, les poumons, les voies urinaires ou l'anus; une diarrhée; un sommeil qui calme le délire et après lequel le malade se ressouvient de ses rêves; une transpiration libre et abondante; une diminution de la surdité; quand le pouls perd de sa dureté et de sa fréquence, et paraît plus plein; quand enfin les symptômes fébriles se modèrent.

Lors de l'ouverture des cadavres, on rencontre des altérations analogues à celles que l'on ob-

serve dans les cas de fièvre inflammatoire, une turgescence sanguine des vaisseaux de la tête, avec épanchement ou collection de matière purulente dans les ventricules, ou adhérence par places de la dure-mère aux os du crâne. Dans certains cas, la pie-mère ressemble absolument à cette dernière membrane, pour la consistance et pour l'épaisseur.

Dès le début de la phrénésie idiopathique, il faut saigner le malade, en proportionnant la quantité de sang à l'âge et à la constitution du sujet, ainsi qu'à l'intensité des symptômes. Peut-être vaudrait-il mieux ouvrir la veine jugulaire ou l'artère temporale, que de faire la piqure au bras. Il vaut mieux aussi pratiquer sur-le-champ une évacuation copieuse, que d'obtenir une égale quantité de sang, par plusieurs saignées successives, mais plus faibles. Si le malade, quoique très-affaibli après la première ou la seconde évacuation, n'est pourtant point soulagé, l'application de plusieurs sangsues à chaque tempe sera plus convenable qu'une troisième saignée. Si on ne pouvait se procurer des sangsues, on les remplacerait par des ventouses scarifiées.

Il faudra aussi faire raser la tête et la couvrir d'un large vésicatoire. Il sera également avantageux de tenir constamment sur les tempes des morceaux de linge trempés dans de l'eau à la glace ou dans un mélange d'eau et de vinaigre.

Pour s'opposer à la diathèse phlogistique, et empêcher l'afflux vers la tête, on prescrira un

purgatif énergique (1), et, tous les deux ou trois jours, tant que durera la maladie, on en répétera l'administration. L'expérience démontre en effet que dans toutes les affections inflammatoires de la tête, les évacuations de sang sont souvent moins utiles que celles que sollicitent les purgatifs. C'est encore dans l'intention de favoriser le moins que l'on pourra l'arrivée du sang à l'encéphale, que l'on placera le malade dans la position la plus rapprochée possible de la verticale.

Les pédiluves chauds, l'application des rubéfiants sur les membres abdominaux, sont employés généralement dans la phrénésie idiopathique comme opérant une révulsion. Quelques médecins, Cullen en particulier, ont néanmoins considéré ces moyens comme d'un effet très-douteux, et, sans doute, ils doivent être nuisibles, si on les emploie avant que l'irritation soit suffisamment calmée.

Dans la phrénésie symptomatique, l'attention doit surtout se porter sur la maladie dont elle est la conséquence, et le traitement en doit être varié suivant la nature et l'intensité de celle-ci, ou suivant le degré auquel elle est parvenue. Si cette

(1) ℞ Calomelanos gr. viij—x.
 Extract. Colocynth. gr. vj.
 M. F. *Pilul. iij. pro dos.*

VEL

℞ Pulv. Jalapp. gr. xv.
 Calomelanos gr. vj.
 M. F. *Pulvis.*

maladie est encore dans la période de l'inflammation, on fera une saignée générale abondante ; si elle dure déjà depuis quelque temps, on appliquera préférablement aux tempes des sangsues ou des ventouses scarifiées.

Ici les purgatifs actifs doivent être rejetés ; il faut simplement tenir le ventre libre au moyen des doux minoratifs, ou des lavemens laxatifs administrés de temps en temps. Le plus souvent il est utile de poser un vésicatoire à la nuque ou entre les épaules.

Au reste, dans tous les cas de phrénésie, le malade pourra prendre toutes les trois heures un bol diaphorétique (1), en avalant en même temps deux ou trois cuillerées de quelque potion antiphlogistique (2).

N'aurait-on pas aussi quelque raison de donner à petites doses la digitale pourprée, surtout dans la phrénésie idiopathique ? L'action sédative de cette plante pour les mouvemens du cœur est bien constatée aujourd'hui.

- (1) ʒ Camphor. gr. iv.
 Pulv. Antimon. gr. ij β.
 Conserv. Rosæ q. s.

M. F. *Bolus.*

- (2) ʒ Succ. Limon. ʒ j β.
 Ammoniæ ʒ β *vel* q. s.
 Aq. Ment. sativ. ʒ j.
 — fontis ʒ iv.
 Nitri puriss. ʒ j.
 Syrup. Rosæ ʒ ij.

M. F. *Mistura.*

La phrénésie succède-t-elle à la suppression d'une évacuation habituelle, à la rétropulsion d'une éruption cutanée, il faut chercher à les rétablir l'une ou l'autre, par les procédés usités en pareille occurrence.

Pendant tout le cours de la maladie, il est nécessaire que l'individu qui en est attaqué soit tenu dans un lieu frais et tranquille, aussi loin du bruit que possible. On le soustraira également à l'action de la lumière; on ne lui donnera que des alimens légers, du sagou, du gruau, des préparations d'orge, et des boissons froides et acidulées.

De l'Inflammation de l'œil ou Ophthalmie.
(Ophthalmia) *.

On distingue deux espèces d'ophthalmie : l'*idiopathique* et la *symptomatique*. Cette dernière provient soit d'une affection de l'œil lui-même ou de ses annexes, soit d'une maladie plus étendue.

Dans l'ophthalmie, le siège de l'inflammation existe ou dans les membranes de l'œil, ou dans la profondeur même de l'organe, ou encore dans ses muscles, dans la glande lacrymale, dans les follicules de Meibomius. Quelquefois toutes ces parties sont affectées simultanément en vertu d'une espèce de lien sympathique qui les unit; rarement l'une d'elles est atteinte isolément à un certain degré. Le mal gagne promptement

* ETYMOLOGIE. Οφθαλμός, oculus.

ment de l'une à l'autre , et s'étend de la face interne des paupières au globe de l'œil , ou réciproquement , et des parties superficielles aux profondes.

Quelques individus ont une grande disposition à être pris de cette affection ; quelquefois on l'a vue renouveler ses attaques , ou avoir des exacerbations régulières à des heures marquées dans la journée.

Les causes de l'ophthalmie sont les lésions extérieures des yeux , les coups portés sur ces organes , les plaies qui en attaquent le tissu , l'introduction des corps étrangers sous les paupières , l'exposition à un vent froid , l'abus des liqueurs fortes , la suppression des évacuations habituelles , une longue exposition à une vive lumière , des travaux exécutés sur de très-petits objets , l'existence d'un virus dans l'économie. Souvent aussi l'inflammation de l'œil accompagne d'autres maladies , comme la rougeole , la variole , le scorbut , les scrofules et la syphilis.

Sonnini nous apprend que l'ophthalmie est une maladie endémique en Egypte , et que les habitans de ce pays ont rarement les yeux en bon état et sans gonflement. Il attribue ce phénomène à l'intensité de la chaleur du climat , et aux molécules d'une poussière âcre et brûlante , que les vents promènent sans cesse dans l'air. Il regarde aussi comme une des causes de la cécité si fréquente au Caire , l'usage de laver habituellement les maisons et les rues : l'eau versée , dit-il , sur un terrain brûlant et rempli de sels , doit

s'élever en vapeurs âcres , propres à agir sur les yeux.

M. Robert Wilson suppose que l'ophthalmie d'Egypte tire son origine des particules de nitre qui se détachent du sol par la force de la chaleur , et dont l'activité , se portant sur l'œil , irrite de plus en plus une partie déjà affectée , et qui ne souffre que trop de l'ardeur du soleil que répercute un terrain aride*.

D'après les meilleurs renseignemens qui nous sont parvenus , cette ophthalmie se manifeste fort peu de temps après le débordement du Nil , ou plutôt au moment même où ce fleuve rentre dans son lit , pendant qu'il laisse sur les terrains que ses eaux ont couverts , une abondance de limon d'où la chaleur du soleil fait dégager des effluves , qui ont la faculté d'agir sur l'organe de la vue. Probablement aussi que la coutume où l'on est en Egypte de dormir en plein air , accroît l'énergie de cette cause.

Jamais en Angleterre on n'a reconnu l'ophthalmie pour contagieuse , quoiqu'à plusieurs époques on l'ait vue régner épidémiquement. Il est présumable que l'ophthalmie ordinaire ne se communique guère d'individu à individu , même par l'application sur un œil sain de la matière sécrétée par un œil malade. Mais un fait qui n'est point douteux , c'est la contagion de l'espèce qui règne en Egypte , où , pendant la campagne que nous y fîmes , nos troupes en furent atteintes d'une manière effrayante , en sorte que

* *History of the Expedition to Egypt.*

beaucoup de nos soldats en perdirent la vue. Quelques-uns en étaient encore affectés lors de leur retour en Europe ; ils répandirent la maladie à Malte et à Gibraltar , où ils débarquèrent d'abord , et c'est de là qu'elle parvint jusqu'en Angleterre.

Je crois donc qu'il est incontestablement établi que l'ophthalmie d'Egypte est contagieuse ; que c'est par la contagion qu'elle s'est introduite chez nous ; que c'est par la même voie qu'elle s'est répandue d'abord et propagée dans le pays où elle a pris naissance. On ne peut néanmoins méconnaître l'influence du climat et des autres circonstances locales sur le caractère général et sur la marche de la maladie. Dans presque tous les cas où on a eu occasion de l'examiner en Angleterre , ses symptômes ont paru moins intenses qu'en Egypte , si ce n'est pourtant lorsque les malades habitaient un pays marécageux. Un auteur moderne * admet que l'ophthalmie d'Egypte se communique par l'application immédiate , sur un œil sain , de la matière sécrétée par un œil malade , et non point par une véritable contagion , suivant le sens dans lequel on emploie communément ce mot , qui indique une exhalation d'effluves capables d'agir à une distance plus ou moins éloignée du lieu de leur formation. Le docteur Edmonston est absolument du même avis ; il a remarqué que la sphère d'action du principe contagieux de cette phlegmasie était fort

* *J. Vetch , Account of the Ophthalmia which has appeared in England since the Return of the British Army.*

bornée, et dans le plus grand nombre des cas qu'il a observés, elle a été le résultat d'une application directe et immédiate *.

M. Ware ne croit point que la maladie qui a régné épidémiquement parmi nos troupes depuis la campagne d'Egypte doive être appelée *ophthalmie d'Egypte* **; il lui donne l'épithète caractéristique de *purulente*, parce que son signe pathognomonique, son principal symptôme, est la formation très-abondante d'un fluide purulent coloré analogue au pus des surfaces ulcérées. Il lui trouve aussi beaucoup d'analogie avec l'*ophthalmie purulente des nouveau-nés*, dont il s'est occupé avec beaucoup de soin ***. Mais, malgré tous les ménagemens que je dois à cet habile oculiste, je ne puis m'empêcher de considérer les deux maladies comme parfaitement distinctes.

L'ophthalmie ordinaire s'annonce par une sensation analogue à celle que produirait l'introduction de quelques grains de sable entre les paupières et le globe de l'œil : il survient promptement de la chaleur, de la rougeur, des douleurs aiguës et lancinantes. Bientôt les parties s'engorgent, les vaisseaux de la conjonctive se dilatent; il semble même s'en développer de nouveaux. Le moindre mouvement du globe de l'œil cause de vives douleurs; l'impression de la lumière est insupportable; la sécrétion des larmes est augmentée, et

* *Account of an Ophthalmia which appeared in the 2th Regiment of Argyleshire Fencibles in 1802, etc.*

** *Remarks on purulent Ophthalmia.*

*** *Observations relative to the Eye, vol. 1. pag. 129 and 309.*

leur écoulement au-dehors cause des excoriations sur les joues et le bord des paupières, tant est grande l'âcreté que ce fluide a contractée. Si l'inflammation est très-intense, un mouvement de fièvre l'accompagne. Au bout de quelques jours ces symptômes commencent à perdre graduellement de leur force, et enfin cessent entièrement. Dans quelques cas aussi il s'opère une sécrétion d'un fluide muqueux et glutineux, qui se rassemble en grande quantité vers les angles des yeux, spécialement durant le sommeil. Souvent encore, surtout chez les sujets scrofuleux, l'ophthalmie, qui n'avait d'abord affecté qu'un œil, se porte ensuite sur l'autre.

Sous certains rapports, les symptômes de l'ophthalmie d'Egypte sont évidemment différents de ceux-là. D'abord la membrane muqueuse des paupières paraît être le siège principal de la maladie; elle se recouvre, dans toute son étendue, d'une exsudation purulente; ensuite la conjonctive oculaire elle-même fournit une quantité notable de pus, sans pourtant qu'on observe aucun dérangement dans les fonctions de l'organe. La quantité des larmes est également très-considérable; mais l'impression de la lumière n'est point fort douloureuse. Cet état dure pendant quelque temps sans que le malade se plaigne beaucoup, et sans que l'exsudation purulente soit très-apparente, à moins qu'il n'y ait dépression de la paupière inférieure. Malheureusement cette espèce de bénignité des premiers symptômes fait qu'on ne pense à combattre la maladie que lors-

qu'elle est parvenue à un haut degré d'intensité.

Alors les accidens deviennent sur-le-champ très-graves ; le gonflement des paupières est excessif ; la quantité du pus est augmentée ; les douleurs sont très-aiguës , et l'œil prend l'apparence qu'il présente dans le chemosis. Le plus ordinairement les douleurs reviennent par paroxysmes périodiques de trois ou quatre heures de durée. Il n'y a pourtant point de trouble général dans les fonctions ; le pouls est un peu plus vif seulement que dans l'état de santé ; à peine quelques indices de fièvre inflammatoire se montrent-ils ; la maladie semble purement locale. Lorsque la formation du pus vient à cesser, il s'élève une foule de granulations de la face interne des paupières, ce qui donne à l'œil un aspect vraiment effrayant. Après leur affaissement, la cornée paraît opaque, ou ulcérée, ou couverte de végétations. La terminaison la plus fâcheuse, au reste, est la rupture de cette membrane, qu'on voit arriver quelquefois, et qui est suivie d'une cécité absolument incurable.

Ainsi donc la faculté de supporter l'impression de la lumière, la régularité des paroxysmes de la douleur, le bon état des fonctions de la vie, l'absence d'une fièvre générale, la formation d'une grande quantité de pus peuvent caractériser l'ophthalmie d'Egypte.

Chez quelques individus la maladie parcourt ses périodes en neuf ou dix jours ; chez d'autres elle dure des mois entiers ; mais malheureusement on ne peut point assurer, même après la plus par-

faite guérison, qu'une nouvelle attaque ne se manifestera point.

Si l'ophthalmie est légère, et qu'elle ne soit pas le symptôme d'une autre affection, on aura assez de facilité à la combattre. Mais si elle est très-violente, si elle dure depuis long-temps, elle entraîne fréquemment à sa suite la formation de néphélions ou de petites taies, un obscurcissement de la vue, ou l'opacité du cristallin. Parfois l'inflammation se termine par une suppuration dans l'intérieur de l'œil ou dans l'épaisseur de la cornée. Si le sujet est scrofuleux ou vénérien, la guérison est souvent très-difficile à obtenir, et se fait attendre long-temps.

Lorsqu'il s'agit de traiter l'ophthalmie, les distinctions que nous avons admises de cette maladie en idiopathique et en symptomatique, en aiguë et en chronique, deviennent d'une haute importance, et doivent diriger le praticien. Je vais donc tâcher de déterminer les cas particuliers qui rentrent dans l'une ou dans l'autre de ces espèces.

Les médecins qui voient beaucoup de malades observent de temps en temps des ophthalmies idiopathiques aiguës où l'inflammation de l'œil est excessive, et qui sont accompagnées d'un trouble général dans l'économie, de soif, de chaleur, de fréquence et de plénitude dans le pouls, d'une violente céphalalgie et de la pulsation des artères temporales. Ces cas néanmoins sont rares; quand ils se présentent, on doit recourir à la phlébotomie, en proportionnant la dose du

sang aux indications existantes. Dans les cas les plus graves, si l'on craint la phrénésie, il faut ouvrir de préférence la veine jugulaire ou l'artère temporale.

L'ophthalmie n'est pourtant en général qu'une affection purement locale, accompagnée de peu ou de point de fièvre, en sorte que rarement il est besoin de recourir à la saignée. Il vaut mieux appliquer quelques sangsues autour de l'œil, et en poser de nouveau tant que dure l'inflammation. Si l'on ne peut point se procurer de sangsues, on mettra aux tempes des ventouses scarifiées. Si l'inflammation persiste et menace de cécité par la formation d'une taie, on pratiquera chaque jour des scarifications avec le tranchant d'une lancette sur les vaisseaux dilatés de la conjonctive, moyen qui produit des avantages marqués, lorsqu'il est employé par une main habile.

Il est presque inutile de faire observer que, si l'ophthalmie est due à l'introduction d'un corps étranger entre les paupières, comme un grain de sable, de la poussière, des particules de fer ou de quelque autre métal, les cils eux-mêmes, etc., il faut sur-le-champ chercher à annuler la cause irritante, et préserver l'œil du contact de l'air. On placera le malade dans une chambre obscure, et on lui fera porter un large garde-vue de taffetas vert.

En même temps qu'on pratique la saignée locale on peut administrer quelque purgatif, qu'on répétera tous les trois ou quatre jours, autant

qu'on le jugera convenable. Quelques grains de calomélas avec une dose suffisante de jalap, dans une dissolution d'un sel neutre, rempliront très-bien les vues du médecin à cet égard.

Si l'impression du froid ou la suppression de la transpiration ont causé une ophthalmie, on donnera avec avantage quelque préparation d'antimoine à petites doses (voyez le chapitre de la *Fièvre continue*). Les pédiluves seront également utiles.

On a coutume, dans la vue de s'opposer à la marche de l'inflammation, de se servir de collyres rafraîchissans et astringens, qu'on applique à l'aide d'une œillère ou de morceaux de linge (1), et auxquels on ajoute quarante ou cinquante gouttes de teinture vineuse d'opium,

(1) ʒ Zinci vitriol. }
 Cerussæ acetat. } āā gr. viij.
 Aquæ distillatæ ʒ vj.

M. F. *Collyrium*.

VEL

ʒ Aquæ ammoniac. Acetat. }
 ——— Rosæ } āā ʒ ij.

VEL

ʒ Collyrii ammon. Acet. }
 Misturæ camphorat. } āā ʒ ij.

VEL

ʒ Alumin. purif. ʒ β.
 Aquæ Rosæ ʒ vj.

VEL

ʒ Aquæ Rosæ ʒ iij.
 ——— Lithargyr. acet. gutt. xv.

quand la douleur est très-vive. Dans ce dernier cas aussi, on peut encore laver fréquemment les yeux avec la décoction de têtes de pavots. On doit également conseiller l'usage de l'opium à l'intérieur, à la dose d'un quart de grain toutes les quatre ou six heures.

Quelques praticiens, pour mieux combattre la chaleur de l'inflammation, préfèrent employer les collyres à une température tiède; M. Ware, je crois, est de ce nombre.

L'ophthalmie aiguë est fréquemment accompagnée d'une douleur atroce dans les tempes; pour soulager alors les malades, un auteur moderne * préconise la teinture de tabac, en fomentation sur le lieu douloureux (1). Il conseille même d'en faire couler quelques gouttes dans l'œil, si les vaisseaux de cet organe sont très-dilatés.

Nous avons déjà dit que, surtout pendant le sommeil, les paupières sont exposées à se coller par l'effet de la matière muqueuse qui est exhalée. Pour prévenir cet inconvénient, on insérera le soir, entre elles et l'œil, une petite quantité d'une pommade onctueuse (2). Dans le flux pal-

* *Edward M. Noble's Treatise on Ophthalmia*, part. II.

-
- | | | |
|-------|--------------------------------|-----------|
| (1) ʒ | Fol. Nicot. incis. | ℥ 6. |
| | Camphoræ | 3 ij. |
| | Spirit. Vin. rectific. | } āā ℥ j. |
| | Aq. distillat. | |
| (2) ʒ | Tutiaæ præparat. | 3 j. |
| | Unguent. Sperm. Ceti | 3 j. |
| M. | | |

pébral en particulier, l'onguent de nitrate de mercure est un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer. Rarement est-il nécessaire d'employer les cataplasmes contre l'ophthalmie, à moins qu'elle ne soit purulente; dans ce cas, on agiterait, dans les blancs de deux œufs, un morceau d'alun, jusqu'à ce qu'il y ait coagulation de l'albumine; on appliquerait ensuite le coagulum sur l'œil, entre deux pièces de linge fin ou de mousseline. La pulpe froide de pommes de terre ou de navets rapés est aussi fort utile.

Dans l'ophthalmie purulente des enfans, M. Ware conseille l'usage d'un collyre camphré et astringent (1). Il trouve beaucoup d'analogie entre cette ophthalmie et celle qu'on a nommée gonorrhœique, et observe qu'elle attaque particulièrement les enfans des femmes qui, au moment de leurs couches, avaient un écoulement âcre par la vagin *. Lorsqu'elle existe chez les adultes, ajoute cet auteur, elle est très-souvent concomitante d'une blennorrhagie de l'urètre, et, dans les écoles publiques, elle se propage par l'usage

* *Remarks on the purulent Ophthalmia.*

FEL

℞ Unguent. Adip. suillæ ℥ j.
Zinci vitriol. ℥ ss.

FEL

Unguent. Cerussæ acetatæ.

(1) ℞ Aquæ Cupri vitriol. } āā ℥ ij.
—— camphoratæ }
—— distillatæ ℥ iv.

que les enfans font des mêmes serviettes et des mêmes vases. Il est donc porté à penser que cette ophthalmie est le résultat de l'application immédiate d'un mucus virulent.

Si l'on juge que l'état du malade n'exige ni la saignée locale, ni l'emploi des purgatifs, ni les applications astringentes que nous avons conseillées, il pourra être convenable de poser un vésicatoire à la nuque ou derrière l'oreille correspondante à l'œil affecté. On l'entretiendra à l'aide de quelque pommade stimulante (1). Si la maladie paraît dépendre d'un vice constitutionnel, on pourra avoir recours au cautère ou au séton à la nuque.

Dans les cas d'ophthalmie très-invétérée, on verserait, probablement avec avantage, dans l'œil, quelques gouttes d'une forte infusion de digitale pourprée, ou d'une solution d'extrait de belladone dans l'eau, suivant le procédé usité par le docteur Rimarus, de Hambourg, dans l'opération de la cataracte. Le premier de ces moyens est employé avec succès par un artiste vétérinaire renommé, dans l'intention, je crois, de diminuer la violence de l'inflammation dans l'ophthalmie des chevaux.

Dans une ophthalmie invétérée qui avait résisté aux moyens ordinaires, on a vu l'application de l'huile de térébenthine affaiblie produire

(1) ʒ Unguent. Canthar. ʒ ij.

———— Resin. flavæ ʒ j.

M. F. *Unguentum*.

les meilleurs effets *. Il en a été de même de l'alcool dans quelques autres circonstances **. Pour cela il faut recouvrir les paupières avec un morceau de vessie amollie dans l'eau chaude, et les arroser continuellement par-dessus avec l'alcool.

La teinture thébaïque et la teinture vineuse d'opium sont d'excellens topiques, fort employés par M. Ware en particulier, contre l'ophthalmie chronique.

Si l'ophthalmie dépend d'un vice vénérien, il faut recourir au mercure. Si elle est scrofuleuse, qu'elle soit accompagnée d'ulcérations des tarses, le quinquina, les toniques, les eaux minérales, les bains de mer seront les remèdes les plus convenables : on pourra d'ailleurs ajouter encore à leur efficacité par l'application locale du mercure ou du cuivre (1), dans des pommades ou des collyres. Quelquefois, en pareille occurrence, il devient fort utile de combiner le quinquina avec la ciguë ou avec le carbonate de soude.

* *Memoirs of the Medical Society, vol. v. art. 30.*

** *The same, art. 7.*

(1) \mathcal{R} Unguent. Hydrarg. nitrat.

V E L

\mathcal{R} Hydrarg. muriat gr. ij.

Ammon. muriat. gr. x.

Aquæ fontis \mathfrak{z} vj.

M. F. *Collyrium.*

V E L

\mathcal{R} Zinci vitriol. \mathfrak{z} j.

Adipis suillæ \mathfrak{z} j.

M.

Quand il s'est formé des taies à la suite de l'ophtalmie, on peut, avec la pointe d'un pinceau très-fin de poils de chameau, les couvrir, deux ou trois fois chaque jour, d'une poudre subtile composée d'égales parties de sucre blanc et d'alun, ou de nitrate de potasse. Si ce moyen était sans succès, on essaierait un autre mélange d'une partie d'acétate de cuivre ou de nitrate de mercure rouge, et de six parties de sucre finement pulvérisé. On obtient aussi quelquefois un bon effet d'un collyre contenant un peu d'oxy-muriate de mercure, ce qui ne doit point empêcher l'emploi de la poudre, d'un autre côté. C'est dans le même but qu'a été composée la pommade de Pellier, fortement préconisée par M. Bell (1).

Si on emploie les escarrotiques contre les taches opaques de la cornée, il faut le faire avec la plus grande prudence et avec d'extrêmes précautions; sans cela ils deviennent nuisibles.

Quelquefois on peut enlever, avec l'instrument tranchant, une tache placée à la face antérieure de la cornée; mais ce cas est rare; l'étendue de l'opacité rend presque toujours une pareille opération absolument impraticable.

(1) ʒ Hydrarg. nitrat. rub.	}	āā ʒ j β.
Lapid. calamin. præpar.		
Lithargyr. lævigat.		ʒ j.
Tuthiæ præparat.		ʒ β.
Hydrarg. sulfur. rub.		ʒ j.
Balsam. peruv.		gutt. xv.
Adipis suillæ		ʒ ij.

M.

J'ai guéri, en très-peu de temps, en introduisant chaque jour dans l'œil quelques gouttes d'eau cuivreuse ammoniacale, une taie qui couvrait toute la cornée transparente par suite d'une lésion locale.

En pareil cas, l'application du fiel des animaux a paru réussir, là même où les autres remèdes avaient déjà échoué. Comme cette humeur est d'une nature stimulante, il faut éviter de s'en servir pendant la période inflammatoire; mais dès qu'elle est passée, il ne faut pas balancer à en faire usage: elle peut alors prévenir la formation d'une taie que rien ensuite ne saurait détruire. On l'emploiera pure ou étendue; sous cette dernière forme elle ne cause pas d'irritation douloureuse, ce qui est peut-être préférable en commençant. Ses effets, au reste, sont analogues à ceux de la pommade de nitrate de mercure, ou d'une faible dissolution de nitrate d'argent.

Dans une ophthalmie quelconque, il faut écarter tout principe d'irritation: on placera donc le malade dans une chambre obscure, ou on l'obligera, au moins, de porter un garde-vue de taffetas vert, pour modérer la vivacité de la lumière. Il devra éviter les alimens de nature échauffante ou stimulante, les liqueurs alcooliques ou fermentées. Mais, tant pour modérer l'irritation existante que pour provoquer la transpiration, il prendra la décoction de quelque graine farineuse, ce qui a en outre l'avantage d'apaiser la soif et de fournir suffisamment à l'alimentation.

Quoique l'ophthalmie paraisse guérie, il devient quelquefois nécessaire de s'opposer à une rechute, en entretenant des vésicatoires derrière les oreilles, ou en posant un cautère. Si elle est de nature atonique, la meilleure manière d'empêcher son retour est de donner de la force aux vaisseaux de l'œil et au reste de l'économie. Un des puissans moyens que l'art mette à notre disposition en pareil cas, est le bain froid général ou borné à la tête, une ou deux fois par jour. Il est également utile d'appliquer de l'eau froide ou quelque collyre astringent sur les yeux eux-mêmes, et d'administrer du quinquina et d'autres toniques.

M. Ware* a souvent vu l'opacité du cristallin, produite par quelque violence extérieure, se dissiper et permettre à la rétine de recevoir les images des objets pendant l'application de l'éther à l'extérieur. « Quelquefois, dit-il, j'étendais ce fluide » avec un tiers ou un quart d'une faible solution » de muriate de mercure sur-oxidé; mais en général je l'employais seul, et l'appliquais sur » l'œil, à l'aide d'un pinceau de poils de chameau. » Il en résultait une douleur très-aiguë, avec rougeur intense de la conjonctive; mais ces symptômes se dissipaient fort vite, et l'œil reprenait bientôt l'aspect qu'il avait avant l'application. »

Le meilleur remède que nous ayons trouvé contre l'ophthalmie qui a régné épidémiquement

* *Observations on the Cataract and Gutta-serena, second edition.*

parmi les troupes anglaises, depuis la campagne d'Egypte, est la saignée du bras, que le docteur Vetch conseille de faire très-forte, si on veut en obtenir les bons effets qu'elle produit ordinairement, tirant jusqu'à vingt onces de sang d'une fois, ou plutôt poussant l'évacuation jusqu'à la défaillance, et répétant l'opération assez souvent *.

A ces saignées générales abondantes, à celles que l'on opère localement sur l'œil par les moyens que nous avons fait connaître en parlant de l'ophthalmie ordinaire, il faut joindre l'usage des purgatifs administrés tous les deux ou trois jours, et un régime antiphlogistique approprié.

Au sujet de l'ophthalmie ordinaire, nous avons recommandé des scarifications sur le globe de l'œil; et alors peut-être vaudrait-il mieux les pratiquer sur la face interne de la paupière inférieure, parallèlement à son bord, et près de lui, que de faire simplement des mouchetures, comme cela a lieu quelquefois. On favorisera la sortie du sang en renversant la paupière avec le bout du doigt, mais par intervalles seulement.

Tandis qu'à l'aide de ces moyens nous modérons la violence de la maladie, nous empêchons l'opacité du cristallin, nous prévenons la rupture de la cornée, il nous faut en même temps calmer les symptômes locaux, et diminuer la sécrétion muqueuse par des applications topiques. Des compresses trempées dans quelque collyre adoucissant, comme ceux dont nous avons donné la

* *Treatise on the Egyptian Ophthalmia.*

formule, seront tenues constamment sur les yeux ou sur l'un d'eux seulement, en même temps qu'on instillera entre les paupières quelques gouttes des liqueurs recommandées dans ce cas. Une des meilleures paraît être l'acétate de plomb convenablement étendu; il faut encore recommander les solutions d'alun ou de sulfate de zinc, et les collyres camphrés (1) ou astringens.

Néanmoins, si la mucosité purulente est retenue par la tuméfaction de la conjonctive enflammée, il sera nécessaire, pour l'évacuer entièrement, de lancer sur l'œil les liqueurs convenables avec une certaine force, ce à quoi l'on parviendra avec une petite seringue à canule mousse. Dans le fort de la maladie, ces injections seront répétées au moins une fois par heure; mais plus tard on pourra ne les faire qu'à des intervalles de temps plus éloignés.

Cependant lorsque la douleur de l'œil est très-vive, et la tuméfaction de la conjonctive considérable, il faut ne faire les injections que rarement, et avec des liqueurs adoucissantes, ou même de l'eau tiède simplement. En même temps on appliquera fréquemment sur la partie une éponge ou de la flanelle imbibée d'eau chaude ou

(1) ʒ Cupri vitriol. }
 Bol. Armen. } āā gr. viij.
 Camphoræ gr. ij. *M. et affunde*
 Aquæ bullientis ʒ viij.
Cum lotio sit frigida effundatur liquor limpidus et
sæpissimè injiciatur paululū inter oculum et pal-
pebras omni horā.

d'une decoction tiède de têtes de pavots. Pendant la grande force de l'inflammation, on pourra faire usage d'un cataplasme de pain et de lait, en ayant soin de le renouveler souvent. Dans les cas graves, il pourrait devenir avantageux de raser la tête, pour la recouvrir, ainsi que les tempes, de compresses trempées dans le vinaigre, ou de poser un vésicatoire à la nuque.

Dans les premiers temps de la maladie, il est bon d'instiller quelques gouttes de teinture vineuse d'opium entre les paupières.

Tels sont les moyens à adopter dans le traitement de cette espèce d'ophthalmie. Cependant quelquefois, malgré tous nos efforts, nous ne pouvons surmonter la violence de l'inflammation, et la cornée menace de se rompre, ce qui se reconnaît à son opacité et au bourrelet blanc qui l'entoure. Alors il faut, avec la lancette, faire une ponction dans la chambre antérieure de l'œil pour laisser écouler l'humeur aqueuse.

M. Wardrop, d'Edinburgh, paraît avoir plusieurs fois pratiqué cette opération sans le moindre danger, et avec le succès le plus prononcé; il attribue le prompt soulagement que le malade éprouve à la cessation subite de la tension qui existait *.

M. Ware est en cela parfaitement d'accord avec M. Wardrop, et il fait remarquer judicieusement qu'en laissant la rupture se faire spontanément, elle peut arriver dans un endroit où la cicatrice empêche par la suite le passage des rayons lumi-

* *Edinburgh Journal*, vol. III. pag. 56.

neux, inconvénient qui n'est point à redouter quand on s'adresse à un chirurgien instruit *.

De l'Inflammation de l'Oreille ou Otite.

(*Otitis.*) **

Le plus souvent l'inflammation de l'oreille n'est point accompagnée de fièvre, quoique le malade éprouve les douleurs les plus cruelles; mais quelquefois elle est compliquée de fièvre, et prend un caractère effrayant; le coma, le délire, les convulsions surviennent, et la mort peut en être la suite.

L'otite est produite par les mêmes causes que les autres inflammations, mais rien ne la détermine plus promptement qu'une exposition partielle au froid.

Nous devons dans son traitement nous astreindre à la marche suivie pour l'ophthalmie, nous bornant aux remèdes topiques lorsqu'elle est purement locale, et y joignant seulement les cathartiques dans la vue de débarrasser les premières voies. On doit, au reste, principalement compter sur l'application des sangsues, de la chaleur, des vésicatoires sur la région mastoïdienne.

Si la douleur, loin de diminuer, continue à augmenter, il faut s'attendre à voir survenir la suppuration. On la favorisera à l'aide de fumigations émollientes et de cataplasmes de même na-

* *Remarks on purulent Ophthalmia.*

** ETYMOLOGIE. *Oûs*, *auris*.

ture. Après l'ouverture de l'abcès, on pratiquera dans l'oreille des injections adoucissantes et légèrement astringentes.

Si l'otite est accompagnée d'une douleur générale de la tête, de fièvre, de délire, ou de coma, il faudra joindre aux remèdes locaux les moyens généraux énergiques que nous avons recommandés contre la phrénésie. La suppuration arrive presque constamment alors ; les parties intérieures de l'oreille sont détruites, les osselets se trouvent détachés, il s'écoule au-dehors une abondance d'une sanie fétide et purulente, et l'ouïe est perdue pour toujours du côté affecté.

Parfois des ulcères fistuleux très-incommodes et communiquant avec l'oreille interne sont la suite de cette même suppuration.

La douleur d'oreille peut subsister plusieurs jours de suite sans qu'il y ait aucune apparence d'inflammation. Alors on peut facilement la dissiper en mettant dans le conduit auditif de la teinture d'opium, de l'éther, de l'huile ou même de l'eau chaude.

La douleur d'oreille peut encore être la conséquence de la carie d'une dent : en pareil cas, on appliquera de l'éther sur la joue du côté souffrant, ou l'on placera dans la dent affectée un grain d'opium muqueux uni à un peu de camphre.

*De l'Angine tonsillaire (Cynanche tonsillaris) *.*

Dans cette maladie l'inflammation occupe spé-

* ETYMOLOGIE. Κύν, canis, et ἄγχα, suffoco.

cialement les tonsilles ; mais souvent elle s'étend sur toute la membrane muqueuse du pharynx , de manière à empêcher le malade de parler, de respirer et d'avaler.

On la distingue facilement de l'angine maligne à la force du pouls , à la gêne plus grande de la déglutition, à l'absence des ulcérations du gosier, à la fièvre angioténique qui l'accompagne.

Ses causes les plus ordinaires sont l'impression du froid , les changemens de température dans l'atmosphère , l'action d'un courant d'air frais sur une partie du corps, l'humidité des vêtemens, des chaussures ou des appartemens ; en un mot, tout ce qui peut supprimer la transpiration. Elle peut se déclarer aussi après de violens efforts de voix , le jeu des instrumens à vent , la déglutition de substances âcres , la suppression d'un écoulement habituel. Elle attaque spécialement les jeunes gens et les personnes d'une constitution pléthorique. Elle paraît, pour ainsi dire, bornée aux pays froids , où elle se manifeste surtout durant le printemps et l'automne. L'angine maligne, au contraire, atteint spécialement ceux d'une constitution faible et irritable , et est la plus répandue dans les pays chauds. Celle-ci d'ailleurs est contagieuse souvent ; l'autre ne l'est jamais : enfin , l'angine tonsillaire paraît régner de préférence chez certains peuples , puisque le froid la détermine le plus ordinairement.

On reconnaît d'abord la maladie dont il s'agit à une gêne dans les mouvemens de la déglutition et de la respiration , à la rougeur et à la tuméfac-

tion des tonsilles ou de l'une d'elles seulement , à la sécheresse de la gorge , à l'enduit saburral de la langue , aux douleurs lancinantes des parties affectées , à l'enrouement , à une excrétion de mucus fréquente , mais difficile , et à un mouvement léger de fièvre. Bientôt la difficulté devient plus grande pour avaler et pour respirer ; les mots sont confusément articulés ; la sécheresse de l'arrière-bouche , la soif augmentent ; la langue se gonfle , et se recouvre d'une croûte brune ; le pouls devient plein , dur et fréquent. Parfois on distingue sur les tonsilles de petits ulcères blancs sordides , et dans les cas les plus graves on remarque une surdité complète , toute la face semble prise , les yeux sont enflammés , les joues vermeilles et gonflées ; il y a menace de suffocation , et le malade ne peut respirer que dans une position presque horizontale. On voit même survenir le délire et le coma ; et si l'impossibilité de respirer ne cesse point , la face devient livide , le pouls s'éteint , et la mort arrive promptement.

Au reste , c'est cette suffocation , c'est la difficulté de prendre de la nourriture , qui constituent tout le danger de cette maladie ; mais rarement elle est portée à ce point , et elle se termine le plus ordinairement par résolution , ou par suppuration si les moyens propres à amener la première n'ont point été employés d'assez bonne heure. On ne la voit presque jamais finir par la gangrène ou dégénérer en squirrhe.

Quand , vers le cinquième jour , on voit la respiration devenir libre , la déglutition être rendue plus

facile, la fièvre se modérer, les tonsilles prendre une teinte d'un rouge vif, une moiteur générale s'établir, ou bien une abondante salivation ou un flux diarrhéique se déclarer, on doit espérer la résolution.

La suppuration, au contraire, arrivera probablement, si les parties enflammées pâlisent et deviennent moins douloureuses, si elles sont le siège de pulsations, si le malade ressent de légers frissons.

Quand la gangrène doit se manifester, les parties enflammées, auparavant rouges et tendues, semblent lâches, brunes et livides; le pouls, de fort qu'il était, devient petit, faible et irrégulier; la face prend un aspect cadavéreux; une sueur froide et visqueuse inonde la surface du corps; les extrémités sont froides, et l'individu meurt dans un état de coma et d'adynamie.

Quand la mort est due à la suffocation, on ne découvre rien dans les cadavres qu'une violente inflammation des tonsilles, et quelques traces de lésions dans la tête.

Dans le traitement de l'angine tonsillaire, notre premier et principal soin doit être de dissiper l'inflammation par des moyens appropriés. Si elle est fort intense, et que le malade soit adulte, on tirera du bras douze ou quatorze onces de sang; si elle est peu vive, il suffira d'appliquer quelques sangsues sous les oreilles, particulièrement du côté le plus affecté. Il est également fort avantageux d'opérer une saignée locale en scarifiant les tonsilles à l'intérieur, et si on y a recours

dès le début, on s'opposera grandement à l'établissement de la suppuration.

Au commencement de la maladie, et avant que la fièvre soit devenue forte, on pourra retirer un bon effet de l'administration d'un émétique, et même arrêter ainsi subitement la marche du mal.

On donnera aussi, comme antiphlogistiques, des médicamens légèrement laxatifs, tels que les sels purgatifs ou le calomélas uni au jalap.

Lorsque l'inflammation est considérable, on retirera de l'avantage de l'application hâtive d'un vésicatoire à la gorge ou à la nuque; si elle est peu intense, on se bornera à frictionner ces parties deux ou trois fois chaque jour avec quelque liniment stimulant, camphré ou ammoniacal, et on entourera ensuite le cou d'un morceau de flanelle.

Les gargarismes légèrement astringens et acidulés (1) sont d'un grand secours ici : le malade

(1) ℞ Conserv. Ros. rub.	℥ j β.
Aquæ bullient.	℥ β.
Acid. sulfur.	℥ j.

M. F. *Gargaris.*

VEL

℞ Decoct. Hordei	℥ vi.
Mel. Rosæ	℥ j.
Acid. sulfur.	gutt. xxxv.

VEL

℞ Aluminis purific.	℥ j.
Decoct. Hordei	℥ β.
Mellis Rosæ	℥ j.

14.

doit fréquemment se rincer avec eux la bouche et l'arrière-bouche. Ils offrent encore l'avantage de détacher la croûte noire qui se forme sur la langue. On a quelquefois aussi usé avec succès, pour abattre l'inflammation, de gargarismes dans la composition desquels entraient quelques grains d'acétate de plomb ; mais rarement on en prescrit de cette nature, parce qu'on craint que le malade n'en avale quelques gorgées.

Si l'on observe des taches blanches ulcérées sur les tonsilles, on substituera aux gargarismes que nous venons de conseiller, ceux qu'on emploie dans l'angine maligne. S'il se manifeste une tendance à la gangrène, on recourra aussitôt à ceux qui sont d'une nature antiseptique, dont le meilleur est composé de quinquina, de myrrhe et de vin de Porto, ou de capsicum et de vinaigre*.

Sans aucun doute, les gargarismes sont un excellent moyen pour nettoyer l'arrière-bouche, mais l'action de se gargariser donne lieu à des mouvemens si fatigans et si douloureux, que le malade est obligé de les abandonner. En pareille occurrence, on peut les injecter dans la bouche avec une seringue.

On aide puissamment l'effet des gargarismes

* Voyez pag. 223 et suivantes.

VEL

℥	Infus. Rosæ	℥ vj.
	Tinct. Myrrhæ	℥ 6.
	Mellis communis	3 j.

en faisant aspirer souvent, dans le courant de la journée, la vapeur qui s'élève d'un mélange chaud d'eau et de vinaigre, et si on ne peut se procurer une machine convenable, on se contentera pour cela d'un simple entonnoir renversé.

Lorsque l'affection fébrile est prononcée, on emploiera les diaphorétiques pour déterminer un transport à la périphérie du corps. On pourra se servir de quelqu'un de ceux que nous avons conseillé, en parlant du traitement de la fièvre continue simple*, et administrer en même temps du petit-lait, de l'eau d'orge, ou toute autre boisson délayante. Les sels neutres, dans la même intention, seront également utiles.

Si la suppuration est inévitable, on devra l'accélérer en appliquant sur le cou des cataplasmes émolliens chauds, en faisant sur la même partie des fomentations tièdes, en obligeant le malade à aspirer la vapeur d'un mélange de lait et d'eau échauffé, et de la manière indiquée ci-dessus.

On aura encore de l'avantage à faire remplir la bouche d'une décoction chaude d'orge et de figes.

Enfin quand le pus est formé, s'il ne s'évacue point naturellement, on ouvrira la tumeur avec une lancette.

Pendant cette période du mal, la glotte et l'entrée de l'œsophage sont tellement rétrécies par la tuméfaction des parties voisines que le malade est en danger de périr de suffocation ou

* Voyez pag. 60.

d'inanition. Dans le premier cas on trouvera une ressource dans l'opération de la bronchotomie pratiquée à propos ; dans le second, on entretiendra les forces avec des lavemens nourrissans et mucilagineux, faits avec du bouillon de viande, du gruau épaissi, de la fécule de tapioca, de la décoction d'orge, ou une solution d'amidon ; on aura l'attention de n'en pousser que peu à la fois dans les intestins ; ils seront ainsi plus promptement absorbés, et rejetés moins facilement.

Avant pourtant de pratiquer la bronchotomie, il faut tâcher de faire crever l'abcès, soit en excitant le vomissement, soit en faisant aspirer au malade des vapeurs d'eau chaude chargées d'éther. Cette espèce de stimulant produit dans quelques cas l'effet que nous annonçons, surtout si la suppuration est sur le point de se terminer.

Enfin, suivant le degré de l'excitation générale, on recommandera avec plus ou moins de sévérité l'observation des diverses règles du régime antiphlogistique. Dans tous les cas possibles on défendra la nourriture animale et les liqueurs fermentées, et on insistera sur une diète légère et délayante ; car les alimens les plus doux, pris en certaine quantité, augmentent la violence des symptômes.

Des Oreillons. (Cynanche parotidæa.)

Cette maladie attaque spécialement les enfans de la basse classe du peuple ; elle est souvent épidémique et contagieuse.

On la reconnaît à une tumeur mobile qui se

manifeste à l'extérieur, des deux côtés du cou à la fois le plus souvent, quelquefois d'un seul. Cette tumeur paraît occuper les glandes maxillaires et parotides; elle est d'un assez fort volume, dure et douloureuse: elle peut même prendre un accroissement assez marqué pour donner naissance à de la fièvre, et gêner les actes de la respiration et de la déglutition.

La durée de son accroissement est communément de quatre jours; ensuite elle diminue, puis elle disparaît enfin totalement, en même temps que la fièvre.

Si les tumeurs parotidiennes disparaissent subitement, il n'est point du tout rare de voir un gonflement analogue se développer dans les testicules chez l'homme, ou dans les mamelles chez la femme, et ne se dissiper qu'au bout de quelques jours. Quelquefois, cependant, on n'observe point ce phénomène, ou il est extrêmement peu prononcé, et ne dure qu'un moment; mais alors la fièvre devient très-forte, le délire se manifeste et la mort peut survenir promptement.

Rarement pourtant cette maladie est dangereuse, à moins qu'il n'y ait congestion vers l'encéphale ou ses enveloppes.

Les oreillons sont loin d'exiger constamment les secours de la médecine; il suffit en général, dans les cas ordinaires, de tenir chaudement la tête et le visage, de procurer la liberté du ventre par de doux laxatifs; mais si le gonflement a disparu tout d'un coup, et que les symptômes fébriles augmentent, en sorte qu'on craigne une

congestion du cerveau, on tâchera de faire disparaître la tumeur par des fomentations chaudes et par des frictions avec des linimens stimulans (1), et on obviendra aux suites de cette disparition par la saignée, par des émétiques à faible dose (2), par des cathartiques et des vésicatoires, suivant le degré de violence de l'affection.

Quand le transport sur les testicules a lieu, il faut faire tous ses efforts pour empêcher la suppuration : on aura en conséquence recours à la saignée générale et locale, aux cathartiques, aux applications émollientes et résolutives ; on fera porter un suspensoire. Les mêmes moyens conviennent également à peu près dans le cas d'engorgement des mamelles chez la femme.

- (1) ℞ Liniment. Ammoniac ʒ j.
Tinct. Cantharid. gutt. xx.

V E L

- ℞ Spiritus Camphoræ ʒ j.
Aq. Ammoniac ʒ ij.
Tinct. Canthar. ʒ ss.

M. F. *Linimentum.*

- (2) ℞ Kali nitrat. ʒ j.
Antimon. tartaris. gr. ij.

M. *In chartulas n° vj. divide, quarum sumat unam quartis horis.*

V E L

- ℞ Haust. salini ʒ j ss.
Vini Antimon. gutt. xv.
Syrup. Cort. Aurant. ʒ j.

M. F. *Haustus tertiâ quâque horâ capiendus.*

De l'Angine maligne (Cynanche maligna).

Cette maladie est facile à distinguer de l'angine inflammatoire par les ulcérations et les taches blanches qui se forment dans l'arrière-bouche ; par un état d'adynamie générale ; par la petitesse du pouls, qui est quelquefois filiforme ; par une éruption cutanée analogue à la scarlatine : l'inflammation a d'ailleurs établi principalement son siège dans la membrane muqueuse de la bouche et du pharynx, et la fièvre qui l'accompagne est typhoïde. Dans l'angine inflammatoire, au contraire, l'inflammation occupe les tonsilles, la fièvre est angioténique, le pouls est dur et plein, la tuméfaction considérable, la gêne de la respiration très-marquée, la tendance à la suppuration fort prononcée.

L'angine maligne paraît souvent le résultat d'une constitution atmosphérique humide ; en sorte qu'elle devient épidémique, attaquant principalement les enfans et les individus d'un tempérament mou et lymphatique ; elle se manifeste surtout en automne et au commencement de l'hiver ; elle semble aussi se communiquer par contagion ; elle atteint successivement les divers membres d'une famille dont elle a déjà surpris un individu ; elle se termine communément d'une manière funeste, en particulier chez les femmes grosses.

Dans certains cas, il y a une combinaison si intime des symptômes de la scarlatine et de ceux de l'angine maligne, qu'on ne saurait dire pré-

cisement quelle est la maladie primitive , et qui a dû produire l'autre. Heureusement que dans le traitement cette considération n'est d'aucune importance.

La maladie débute par des frissons , de l'anxiété, des nausées et des vomissemens , qui sont bientôt suivis de chaleur générale , d'insomnie , de soif , de faiblesse , d'oppression de poitrine ; la face est rouge et injectée ; les yeux sont dans le même état ; le cou est roide , la respiration précipitée , la voix rauque , la gorge douloureuse ; toute l'arrière-bouche est d'un rouge de feu ; les tonsilles semblent légèrement tuméfiées , mais non pas au point de gêner les mouvemens de la déglutition et de la respiration.

Après un court espace de temps, on aperçoit sur les tonsilles , le voile du palais et la luette , une grande quantité d'escarres gangréneuses , dont la teinte varie du gris cendré au brun foncé ; l'haleine est d'une fétidité insupportable ; la langue est couverte d'un enduit très-épais , et la face interne des lèvres est parsemée de vésicules contenant une matière âcre , qui excorie les coins de la bouche et les autres parties sur lesquelles elle tombe. Un coryza existe en même temps , et le mucus âcre et clair qui s'écoule des narines produit des effets analogues. Souvent aussi , spécialement chez les enfans, on observe simultanément un flux diarrhéique , dont la matière excorie de même les parties voisines de l'anus.

Dès le début de la maladie il existe une fièvre considérable ; le pouls est petit , fréquent et irrégulier.

gulier ; tous les soirs il survient une exacerbation manifeste, et dans la matinée on remarque une rémission légère ; la faiblesse générale devient extrême ; quelquefois il y a délire ou coma.

Vers le second ou le troisième jour la face et le cou se couvrent de larges taches d'un rouge obscur, qui gagnent successivement les diverses parties du corps jusqu'aux membres, dont les extrémités deviennent roides et enflées. Après avoir duré pendant environ quatre jours, cette espèce d'éruption disparaît, mais sans que cela produise aucun amendement dans les symptômes.

Comme dans l'angine tonsillaire, l'inflammation s'étend quelquefois le long de la trompe d'Eustachi, jusque dans l'oreille interne, où elle produit des ulcérations et une véritable désorganisation. D'autres fois elle gagne les parotides, les glandes maxillaires, les tonsilles, qui deviennent tuméfiées et douloureuses ; enfin le cou entier peut se tuméfier et prendre une couleur d'un rouge obscur.

A mesure que les escarres s'étendent, elles acquièrent ordinairement une teinte plus foncée ; leurs intervalles deviennent pourpres : de nouvelles taches se manifestent ; elles occupent tout le pharynx ; et lorsque les escarres épaisses qui le couvrent viennent à tomber, on aperçoit des ulcères très-profonds.

Dans les cas graves d'angine maligne, l'arrière-bouche paraît entièrement noire ; les escarres s'étendent de proche en proche par tout le canal alimentaire, qui se gangrène à la longue, et les

malades succombent à un flux de ventre colliquatif combiné de symptômes éminemment nerveux. Cet accident arrive ordinairement avant le septième jour, et dans quelques circonstances dès le troisième.

Si l'on remarque de violens redoublemens dans la fièvre vers le soir, une grande faiblesse, la dépression et l'irrégularité du pouls, de la fétidité dans l'haleine, une teinte livide sur les ulcères, de la diarrhée, des pétéchie, des hémorrhagies, on peut être assuré que la maladie se terminera d'une manière funeste ; mais si le pouls devient moins fréquent et plus fort, la respiration plus libre, la peau douce et moite ; si l'arrière-bouche offre une teinte vermeille, que l'exhalation des surfaces ulcérées présente des caractères louables, et que la matière qui sort des narines soit moins âcre, alors on peut espérer une terminaison favorable. On ne doit même redouter aucun danger quand la fièvre n'a point la nature du typhus, que les symptômes sont peu intenses, qu'une rémission manifeste succède à l'éruption cutanée, et que cette rémission se soutient dans les périodes subséquentes de la maladie.

L'angine maligne est parvenue ordinairement à son plus haut degré vers le cinquième ou le sixième jour ; et lorsqu'elle se termine favorablement, elle met également cinq ou six jours à décliner. Remarquons toutefois que sa marche est plus rapide chez les enfans que dans les adultes.

Il peut se faire que dans cette maladie il ne survienne aucune efflorescence cutanée, de même

que nous voyons quelquefois la scarlatine exister sans aucune ulcération à la gorge. En général, cependant les affections de l'arrière-bouche et celles de la peau se compliquent les unes par les autres, et ont une influence réciproque très-prononcée sur leur marche respective. Or, tandis que dans la scarlatine l'absence de l'angine est un signe favorable, l'absence de l'éruption cutanée est de fort mauvais augure dans l'angine maligne.

Cette éruption est rarement répandue uniformément, mais elle consiste en pustules ou petits boutons disséminés par plaques sur le tronc et sur les membres; leur teinte est communément d'un rouge pourpre foncé ou livide; presque jamais elle n'est vermeille; leur terminaison est une sorte de fausse desquamation. Ainsi que dans les autres fièvres, l'éruption peut ici être répercutée subitement, ce qui donne naissance à une foule de symptômes alarmans, comme l'hydropisie, l'aspect cadavéreux de la face, et des convulsions qui se terminent par la mort. Les mêmes accidens arrivent encore lorsque l'éruption devient tout à coup pâle ou livide. C'est une raison d'espérer une bonne terminaison que de voir une éruption vermeille uniformément répandue sur tout le corps, et une desquamation complète s'opérer.

A l'ouverture des cadavres nous trouvons l'arrière-bouche enflammée, dans un état de suppuration et de gangrène, la membrane muqueuse du larynx et de la trachée-artère phlogosée aussi, et enduite d'une matière visqueuse fétide. Quelquefois l'inflammation s'étend jusqu'aux pou-

mons eux-mêmes, ou produit l'engorgement des ganglions lymphatiques du cou, dans lesquels les vaisseaux absorbans semblent venir déposer la matière âcre qu'ils pompent dans l'arrière-bouche. Dans les autres régions du corps on rencontre des altérations analogues à celles que produit le typhus confirmé.

Dans le traitement de l'angine gangréneuse, nous devons éviter toute espèce de saignée, ou locale ou générale; une pareille évacuation aurait un effet funeste en augmentant la faiblesse nerveuse, déjà si grande. Il en sera de même des purgatifs actifs, et la nature semble nous apprendre combien ils sont désavantageux, en nous laissant voir le cours de ventre spontané comme avant-coureur ordinaire d'une mort plus ou moins prochaine. Il ne faut donc solliciter les évacuations alvines qu'à l'aide des lavemens ou des doux minoratifs, et dans les cas seulement où la nature est en défaut. Souvent l'administration imprudente d'un cathartique dans cette maladie a causé la rétropulsion de l'éruption et une foule de symptômes fâcheux. Aussi ne doit-on permettre aux purgatifs d'entrer dans le traitement de l'angine gangréneuse que lorsque la maladie est à son début, ou bien pendant son déclin, quand, malgré l'abattement de la fièvre et le bon état apparent de la gorge, l'abdomen se tuméfie par l'accumulation des fèces ou par l'obstruction des ganglions mésentériques. Alors on peut donner, avec circonspection, quelques grains de calomélas et de rhubarbe unis ensemble.

Un doux vomitif est utile au début ; il faut surtout préférer l'ipécacuanha. Par son effet, on évacue une quantité considérable d'une matière âcre, dont le séjour dans les intestins amènerait la diarrhée, affection qu'il faut éviter par tous les moyens possibles ; elle met la vie du malade en péril. Plus tard, le vomissement devient nuisible.

Les indications principales à remplir dans le traitement sont d'arrêter ou de combattre la putridité, de chasser, par des lotions, la matière âcre de l'arrière-bouche, et de remédier à la faiblesse. S'il se montrait quelque symptôme isolé et particulier, comme la diarrhée, des hémorrhagies, etc., on y porterait aussitôt remède.

En 1787, durant mon séjour dans les îles d'Amérique, une épidémie d'angine gangréneuse enleva, dans l'île de Saint-Christophe, un grand nombre d'enfans, jusqu'à ce qu'on se fût imaginé d'employer un remède, dont le poivre de Cayenne faisait la base. Pour le préparer, on faisait jeter, dans une livre d'eau bouillante, deux cuillerées de cette substance, et on y ajoutait une cuillerée de sel et une chopine de vinaigre chaud. On laissait reposer le mélange pendant environ une heure, on filtrait à travers une étoffe serrée, et on administrait, de demi-heure en demi-heure, deux cuillerées de la liqueur ainsi passée.

Le prompt avantage que l'on a retiré de l'emploi de ce médicament démontre la nécessité des aromates les plus puissans pour séparer rapide-

ment les escarres , et des antiseptiques pour corriger la tendance à la gangrène.

Je ne suis pas , au reste , le seul qui ait éprouvé les bons effets du médicament dont je parle : plusieurs praticiens en ont fait l'éloge depuis cette époque. Mais , pour en seconder l'efficacité , il convient de donner le quinquina de deux heures en deux heures , à la dose de deux scrupules ou même d'un gros ; et si les symptômes inflammatoires ne sont pas très-violens , on le délaiera dans un peu de vin de Porto. Si l'estomac rejette la poudre de cette écorce , on la donnera sous la forme d'extrait ou d'une forte décoction , en ajoutant à chaque dose deux gros de sa teinture alcoolique. Dans les cas où le quinquina produirait la diarrhée , on le combinerait avec quelques gouttes de teinture d'opium.

On rencontre, dans la pratique, des enfans auxquels il est impossible de faire prendre le quinquina sous aucune forme. En pareil cas , il faut le donner en lavemens , à la dose de deux gros en poudre fine , dans quatre ou cinq onces d'eau d'orge , toutes les trois ou quatre heures , pour les très-jeunes enfans , et à celle d'une demi-once environ , dans une quantité proportionnée de fluide , pour les enfans de huit ou dix ans. Si le premier lavement est rejeté trop vite , on ajoutera aux suivans un ou deux grains d'opium. L'extrait de quinquina peut être également administré en lavemens.

Dans l'angine maligne , l'union de l'acide mu-

riatique au quinquina, comme nous l'avons conseillé pour le typhus, ou même l'emploi du chlore (acide muriatique oxygéné) combiné également avec cette écorce, ainsi que nous l'indiquerons à l'article de la scarlatine, sont des moyens extrêmement convenables. Cependant, si nous en portons les doses très-loin, il faut avoir la précaution d'y ajouter chaque fois quelques gouttes de teinture d'opium, pour s'opposer à toute action nuisible sur l'estomac ou sur les intestins.

Pour arrêter la tendance à la gangrène, il sera nécessaire de faire gargariser le malade avec quelque liqueur antiseptique (1), et en même temps avec l'espèce de décoction de poivre de

- (1) ʒ Mel. Rosæ ʒ j.
 Decoct. Hord. ʒ x.
 Tinct. Myrrhæ ʒ β.
 Acet. optimi ʒ j.

M.

VEL

- Decoct. Cinchonæ ʒ vj.
 Acid. muriat. ʒ j.
 Tinct. aromat. ʒ β.
 ——— Myrrhæ ʒ j.

M.

VEL

- ʒ Decoct. Hord. comp. . . . ʒ xij. *Cui inter coquendum adde*

- Rad. Contrayervæ contus. ʒ β. *Liquori colato admisce*
 Acet. Vini albi ʒ ij.
 Tinct. Myrrhæ ʒ j.
 Mel. optimi ʒ β.

M.

Cayenne, dont nous avons parlé ci-dessus *. Mais, comme il est difficile d'obtenir des enfans qu'ils se gargarisent, on injectera avec une seringue les médicamens dans la bouche et dans la gorge : ensuite on pourra, au moyen d'une machine convenable, faire parvenir dans les mêmes cavités la vapeur d'un mélange chaud d'eau et de vinaigre, ou du gaz oxygène pur.

Si le malade ne pouvait rester assis dans son lit de manière à pouvoir inspirer ce gaz, ou si l'on manquait de l'appareil propre à le contenir, on pourrait faire fermer les portes et les fenêtres, et jeter sur des charbons ardens une demi-once de nitrate de potasse pulvérisé, plusieurs fois par jour, ce qui remplit la chambre d'une vapeur blanche très-épaisse.

Plusieurs médecins distingués pensent que la cause qui fait succomber dans cette affection plus d'enfans que d'adultes, existe dans l'habitude où sont les premiers d'avalier les fluides viciés exhalés par les parties malades. Je ne doute point, en effet, que ces fluides avalés ne produisent des vomissemens, des tranchées, une diarrhée de la plus mauvaise nature; qu'ils n'étendent l'affection le long du canal intestinal, et qu'ils ne déterminent ainsi

* Voyez pag. 223.

FEL

℥ Extract. Cinchon. . . . 3 j.
 Vini rub. generos. . . . 3 vj.
 Acid. sulf. dilut. . . . 3 j.

M. *Ad Gargarismum.*

la mort. Pourquoi n'essaierait-on point d'y remédier en abstergeant de temps en temps l'arrière-bouche avec une petite éponge attachée au bout d'une plume ou d'une baguette, en même temps qu'avec une autre éponge, fixée à l'extrémité opposée et trempée dans un mélange approprié, on toucherait les ulcérations? L'usage d'un pareil moyen me paraît indispensable, lorsqu'on ne peut employer les gargarismes.

Il ne faut jamais chercher à obtenir par force la séparation des escarres. Tout ce que l'on peut faire, après toutefois un usage prolongé des gargarismes, est de porter sur elles, avec un petit morceau de vieux linge ou un pinceau de poils, un peu de poudre d'alun ou un mélange de miel et d'acide muriatique.

Si la fièvre est forte et la peau sèche, on administrera quelque diaphorétique à petites doses souvent répétées, et, comme les antimoniaux ont communément un effet purgatif, on usera de quelques précautions à leur égard: ainsi on pourra les combiner avec la confection aromatique (1). Mais, en général, il faut préférer la poudre de

(1) ℞ Pulv. antimonial. gr. β—j.

Confec. aromat. ʒ j.

M. F. *Bolus tertiâ horâ sumendus.*

VEL

℞ Mist. camphorat. ʒ ij.

Confect. aromat. ʒ β.

Vin. Antimon. gutt. xv — xxv.

Aq. Cinnam. ʒ iij.

M. *Capiat cochleare magnum tertiâ quâque horâ.*

raciné d'ipécacuanha à petites doses, qu'on pourra faire prendre en même temps qu'une potion camphrée.

Quand l'angine maligne est compliquée de scarlatine, on peut employer une solution de deux gros d'ammoniaque dans cinq onces d'eau, et en donner deux petites cuillerées toutes les trois ou quatre heures, suivant l'urgence du cas.

Souvent encore, dans cette affection, on a employé le pédiluve pour provoquer la transpiration; mais, à une époque avancée, il devient trop débilitant, et, toutes les fois que les symptômes sont graves, le bien qu'il peut produire ne saurait compenser l'espèce de dérangement qu'entraîne son usage pour le malade. Je ne le conseillerais donc que dans le cas où l'éruption devient très-pâle ou rentre subitement.

Si la diarrhée se déclare dans le cours de la maladie, on devra sur-le-champ recourir à quelque préparation fortement astringente (1), au vin et à l'eau-de-vie brûlée et aromatisée. Il faut, par tous les moyens possibles, tâcher de l'arrêter sur-le-champ : c'est, dans tous les temps, un symptôme des plus dangereux.

C'est ainsi qu'on apaisera encore les vomisse-

- (1) ʒ Confect. aromat. 3 j.
 Mistur. cretac. ʒ iiij.
 Aquæ Cinnam. ʒ ij.
 Tinct. Opii gutt. xxx—L.
 — Catechu 3 j.

M. F. *Mistura cujus sumat cochlear. magna ij. quartis horis.*

mens violens avec la potion anti-émétique de Rivière, donnée au moment même de l'effervescence, avec les opiacés unis au camphre, ou avec des compresses imbibées de teinture d'opium et appliquées sur l'épigastre.

On est dans l'usage aussi de poser des vésicatoires au cou, particulièrement quand il y a grande tuméfaction. Je crois cette application dangereuse; j'ai vu quelquefois, à sa suite, des pustules blanches se développer et donner lieu à des ulcères gangréneux mortels. Il peut néanmoins devenir avantageux d'exciter, à l'extérieur, un léger degré d'irritation à l'aide d'un sinapisme arrosé d'alcool camphré, ou de quelque autre rubéfiant.

Parfois, il survient une rétention d'urine, ce qui est presque toujours un signe de grande faiblesse. Il faut donc insister, en pareil cas, sur les toniques, en même temps qu'on pratiquera sur l'hypogastre des fomentations émollientes ou qu'on y appliquera des liqueurs froides, et que, si le malade est constipé depuis long-temps, on fera prendre un lavement adoucissant. Si pourtant l'urine ne prenait point son cours, il faudrait faire opérer le cathétérisme.

Dans la première période de l'angine gangréneuse, il n'est point rare de voir une hémorrhagie survenir par le nez, la bouche et les oreilles: jamais un pareil écoulement n'est critique; il augmente constamment le péril; il faut tâcher de l'arrêter immédiatement en administrant, à l'in-

térieur, les antiseptiques les plus puissans *, et en appliquant extérieurement des tentes de charpie trempée dans des stiptiques, dans une dissolution de sulfate de cuivre, par exemple (1).

Dans tout le cours de la maladie, le régime consistera en alimens liquides tirés des végétaux, l'eau d'orge, les bouillies de tapioca, de manioc, les préparations de gruau, de riz, de sagou, la panade, etc. Pour boisson ordinaire, on donnera le petit-lait coupé avec du vin, ou le *negus* au vin de Porto acidulé avec le suc d'oranges, ou quelque autre acide, soit végétal, soit minéral. Il faudra d'ailleurs régler la dose du vin sur l'âge du malade, sur la violence des symptômes, sur le degré de faiblesse, sur la tendance plus ou moins grande à la putridité.

On permettra la libre circulation de l'air dans la chambre, en ayant soin que sa température ne soit ni trop basse ni trop élevée. On arrosera plusieurs fois par jour le plancher avec le vinaigre aromatique, ou avec celui de romarin. On maintiendra tout dans la plus grande propreté; on fera enlever sur-le-champ le produit des déjections alvines; on renouvellera fréquemment le linge; on lavera souvent la bouche du malade.

* Voyez pag. 107.

(1) ℥	Cupri vitriol.	3 j β.
	Aluminis	3 β.
	Aquæ puræ	3 vij.
	Spirit. Vini	3 j.

M. F. Solutio.

L'angine maligne étant très-contagieuse, surtout chez les enfans, il est prudent, dès le début, d'isoler celui qui en est atteint, et de faire des fumigations avec les acides nitreux ou muriatique oxygéné *.

La préparation de capsicum ou de poivre de Cayenne, dont nous avons parlé, n'est pas seulement employée dans le traitement de la maladie déclarée; on l'a recommandée aussi comme préservatif. Pour cela, on en donne, toutes les deux ou trois heures, une ou deux petites cuillerées à ceux qui soignent le malade ou qui l'entourent, en même temps qu'ils en usent comme d'un gargarisme : son efficacité est, dit-on, immanquable.

Du Croup ou Angine trachéale. (Cynanche trachealis.)

Le croup consiste dans une inflammation de la membrane muqueuse de la trachée-artère et du larynx, avec exsudation d'un fluide puriforme, formation d'une fausse membrane, menace de suffocation, son particulier de la voix, symptômes nerveux, soif et fièvre.

On distinguera le croup de l'asthme aigu aux signes suivans : Dans le premier, la toux est fréquente, les rémissions sont rares, le pouls est fort, la chaleur vive, l'urine très-colorée, la voix aiguë et sifflante. Dans le second, il n'y a que peu ou point de toux; on observe des rémissions prononcées accompagnées d'éruptions, de vo-

* Voyez pag. 111 et suivantes.

missemens , de flux de ventre , ou d'autres évacuations ; le poulx , quoique peut-être aussi vif , est moins plein ; l'urine est limpide , et la voix sourde et gutturale.

L'inflammation , qui produit le croup , paraît être d'une nature tout-à-fait particulière ; et , si cela n'était point , nous trouverions journellement des concrétions membraniformes dans la trachée-artère , puisque sa membrane muqueuse est si souvent enflammée. La matière qui les forme est toute différente de celle qui est fournie par les membranes muqueuses du nez ou de la trachée-artère dans les catarrhes ordinaires. C'est pourquoi plusieurs médecins supposent que la fausse membrane est le produit , non de la sécrétion des glandes mucipares , mais d'une exsudation des vaisseaux exhalans , analogue à celle qui a lieu dans les inflammations des membranes internes , et que le docteur Hunter a le premier décrite ; de cette manière , nous pouvons nous rendre compte de la non-existence de cette membrane dans les affections catarrhales ordinaires , où les cryptes muqueuses sont peut-être plus spécialement attaquées.

Le croup ne paraît point contagieux , malgré l'opinion contraire de quelques hommes de l'art , mais il est quelquefois épidémique. Il semble attaché à certaines familles en particulier , et l'enfant , qui en a été pris une fois , est fort exposé à en éprouver de nouvelles attaques. Il atteint les enfans depuis l'âge d'un an jusqu'à celui de huit ou dix ans , surtout s'ils sont forts et robustes :

on ne l'a jamais observé chez les individus qui ont atteint l'âge de puberté.

L'exposition au froid est la cause la plus ordinaire de cette affection ; aussi règne-t-elle principalement en hiver et au printemps, sur les bords de la mer, dans les lieux marécageux, et est-elle moins connue dans les régions tempérées de l'Europe que vers le nord.

Un jour ou deux avant le début, l'enfant paraît assoupi, nonchalant et triste : il a les yeux abattus et légèrement injectés ; il tousse, et déjà sa toux a un timbre particulier ; cette toux, dans l'espace de quarante heures, devient plus violente, plus fatigante, plus aigre ; à chacun de ses accès, la face devient rouge et tuméfiée, les yeux sont saillans, un tremblement général se manifeste, et, vers la fin, les mouvemens respiratoires semblent convulsifs. Bientôt la dyspnée devient permanente, les tonsilles se gonflent et s'enflamment, ainsi que la luette et le voile du palais, la tête se porte en arrière pour échapper à la suffocation. Non-seulement la toux produit un bruit non-ordinaire, mais encore la respiration est sifflante, comme si la trachée-artère était fermée par quelque corps spongieux. Il y a rarement des crachats, mais, si le malade en rend, ils sont généralement purulens, ou formés de lambeaux de membranes déchirées. Quand il existe de fortes nausées ou des vomissemens, c'est une matière de la même nature qui est évacuée. A ces symptômes se joignent une soif intense, un sentiment de chaleur incommode répandue sur

tout le corps, une envie continuelle de changer de place, une insomnie habituelle, une grande fréquence dans le pouls.

Plus tard, la respiration devient encore plus bruyante (*stridulous*), plus gênée, plus convulsive; les inspirations s'opèrent à des intervalles de plus en plus éloignés, jusqu'à ce qu'enfin elles cessent entièrement de s'effectuer.

Le croup se termine souvent par la mort qu'amène la suffocation, suite du spasme qui affecte la glotte, ou de l'accumulation dans les bronches de la matière exhalée, ou de leur obstruction par la fausse membrane. Le pronostic est fâcheux quand la difficulté de respirer est considérable, l'anxiété grande, la fièvre violente, l'expectoration nulle, et la voix très-aigre.

On a vu quelquefois la mort arriver au bout de vingt-quatre ou trente heures après le début, mais le plus communément ce n'est que vers le quatrième ou le cinquième jour.

Lorsque des portions considérables de la concrétion membraniforme sont évacuées, la vie se trouve prolongée d'un jour ou deux.

A l'ouverture des cadavres, on rencontre constamment une fausse membrane très-dense, appliquée à la face interne de la portion supérieure de la trachée-artère, et qu'on en peut facilement séparer. Toutes les voies aériennes contiennent aussi beaucoup de mucus purulent.

Nous ne pouvons donc douter, d'après ce que nous enseigne l'anatomie pathologique, et d'après la marche des symptômes, que la maladie ne soit

inflammatoire dans sa première période , et spasmodique dans la dernière. Aussi le traitement doit-il être dirigé d'après cette double indication. La première chose à faire est de saigner au bras ou à la jugulaire , de préférence à celle-ci , en proportionnant la saignée à l'âge et à la constitution du sujet , et en la poussant presque jusqu'au point d'amener la syncope , si la difficulté de respirer est très-grande. Si , après cette opération , les symptômes ne sont point amendés , ou s'ils ne tardent point à reparaître avec la même violence , il faut encore tirer du sang en appliquant plusieurs sangsues sur le trajet de la trachée-artère. Dans les très-jeunes enfans , les veines du bras sont si petites , qu'on peut avoir beaucoup de peine à les piquer : alors on ouvrira celles des mains ou des pieds , après avoir fait tremper ces parties dans l'eau chaude.

L'emploi de la saignée a été rejeté par quelques médecins , et on a donné la teinture d'opium comme un médicament propre à soulager aussi promptement que la phlébotomie ou que tout autre remède. Mon expérience et ma pratique me portent à ne point négliger la saignée et les autres antiphlogistiques dans la première période de la maladie.

Immédiatement après la saignée , il faut administrer un vomitif , ce qui procure une évacuation de mucosités fort avantageuse. Souvent ce moyen suffit pour arrêter la maladie ; s'il ne soulage point la toux ni la difficulté de respirer , il peut être utile d'en répéter l'administration ; et même on

devra exciter le vomissement deux ou trois fois par jour (1), si on soupçonne une accumulation de lymphes ou de mucus dans la trachée-artère, ainsi que cela arrive le plus souvent.

Dans tous les cas, pour prévenir la suffocation, l'enfant sera tenu dans son lit, dans une position presque verticale.

En même temps qu'on aura recours à la saignée et au vomissement, il sera avantageux de poser un large vésicatoire sur la poitrine ou à la face antérieure du cou. Dans le premier cas, on frottera la gorge avec un liniment camphré, auquel on aura joint quelques gouttes de teinture de cantharides, ou avec le liniment ammoniacal double.

Dans toute la durée de la maladie, l'observation du régime antiphlogistique est nécessaire; s'il y a constipation, on tiendra le ventre libre à l'aide de quelque purgatif, surtout des préparations de calomélas (2).

Pour favoriser l'expectoration et la transpiration cutanée, nous pouvons employer les antimoniaux. Je donne en général la préférence à la

(1) ℞ Antim. tartaris. gr. ij.

Aquæ puræ ʒ ij.

Oxym. seillit. ʒ ss.

M. Capiat cochleare unum minimum subindè ad vomitum promovendum.

(2) ℞ Calomelanos gr. iij.

Pulv. Jalapp. gr. iv—viii.

M. F. Pulvis.

solution de tartrate d'antimoine et de potasse , administrée toutes les deux ou trois heures , de manière à causer des nausées continuelles. Le bain chaud peut concourir à accroître l'effet de ce médicament.

On peut aussi retirer quelque fruit de ce qu'on appelle vulgairement les pectoraux atténuans (1).

Enfin , après la saignée , les vomitifs et les purgatifs , l'opium peut encore être utile , surtout quand l'inflammation est abattue , et que la maladie semble devenue spasmodique. Mais il faut donner , au moins toutes les deux heures , six ou huit gouttes de sa teinture , soit seule , soit combinée avec l'émétique , jusqu'à ce que le spasme se calme , et que le sommeil survienne. On peut aussi , auxiliairement , faire respirer la vapeur qui s'élève d'un mélange d'eau chaude et d'éther , ce qui diminue le spasme et favorise l'expectoration.

(1) ℞ Lactis Ammoniaci	℥ ʒ.
Oxym. scill.	ʒ j ʒ.
Vin. Antim.	gutt. xv.
Tinct. Opii camph.	ʒ ʒ.

M. F. *Haustus ter die sumendus.*

VEL

℞ Decoct. Hordei comp.	℥ iv.
Nitri purif.	ʒ ʒ.
Antim. tartaris.	gr. j.
Oxymel. Scillæ	ʒ ij.
Tinct. Opii camphor.	ʒ j ʒ.

M. F. *Mistura cujus sumat cochleare largum unum sæpè per diem.*

Dans quelques circonstances on a guéri le croup avec la digitale pourprée *, sous forme de teinture , à la dose de cinq gouttes toutes les quatre heures. Les bons effets de ce médicament sont vraisemblablement dus à la manière prompte et énergique avec laquelle il agit sur le système artériel ; suspendant ainsi la marche de l'inflammation , et apaisant le spasme : j'y ai moi-même eu recours deux ou trois fois avec le succès le plus marqué , mais j'avais toujours fait précéder les saignées générales ou locales.

Dans la période spasmodique , il peut être aussi avantageux de frictionner de temps en temps la poitrine de l'enfant avec un liniment composé d'une partie de teinture d'opium et d'une partie d'éther.

Suivant l'opinion de quelques auteurs , le croup serait une maladie chronique et facile à traiter. L'un assure que le mercure , donné jusqu'à la salivation , le guérit infailliblement ; un autre croit au succès d'une lotion faite avec l'éther sulfurique composé ; un troisième place sa confiance dans une décoction de polygala de Virginie ; mais telle est la marche rapide des symptômes si dangereux de cette maladie , que bien peu de praticiens , je pense , ont regardé comme possible la guérison du croup quand il y a déjà épanchement de la matière coagulable dans la trachée-artère ou dans les bronches.

A la vérité , dans quelques cas de croup peu intense , le calomélas a été employé avec quel-

* *Med. and Physic. Journal*, vol. IV. pag. 20.

que apparence de succès, sur la recommandation du docteur Rush. Mais, puisque le soulagement est toujours proportionné à la quantité de mucus évacuée, il me semble qu'il ne faut jamais manquer d'exciter de fréquens vomissemens, au moyen de la teinture de scille, du vin d'ipécacuanha, de la solution de tartrate de potasse et d'antimoine, avant d'avoir recours au mercure.

Le docteur Hamilton, professeur d'accouchement à l'université d'Edinburgh, est un des grands partisans de l'administration du calomélas dans le croup. Il a, dit-il, réussi à guérir la maladie toutes les fois qu'il s'en est servi avant l'apparition de la lividité des lèvres, et des autres symptômes mortels *. Il en donne, toutes les heures, depuis un grain jusqu'à cinq, suivant l'âge de l'enfant, et jusqu'à ce que la respiration soit manifestement plus facile : alors il ne le donne plus que toutes les deux heures, puis enfin il met trois, quatre et cinq heures d'intervalle entre chaque prise du médicament, selon l'état des symptômes, et de manière à en diminuer graduellement la dose.

Le calomélas à doses modérées peut être un fort bon remède contre le croup : néanmoins l'espèce d'abus qu'en fait le professeur Hamilton n'est-il pas plus propre à abrégier qu'à prolonger la vie ?

On a proposé la bronchotomie comme dernière ressource dans les cas de suffocation, mais ce que nous démontre l'autopsie des cadavres nous empêche de croire à son efficacité. Quoique nous

* *Treatise on the Management of Children in early Infancy.*

puissions extraire avec des pinces la membrane qui obstrue le haut de la trachée-artère, nous ne pouvons point en effet débarrasser les bronches et la partie inférieure de ce tuyau du mucus qui les remplit, et qui est un des principaux obstacles à l'acte de la respiration.

De l'Inflammation du pharynx. (Cynanche pharyngæa.)

Elle ne diffère de l'angine tonsillaire que par son siège. La nature, les causes et le traitement de ces deux maladies sont absolument identiques.

*De la Pleurésie. (Pleuritis.) **

La pleurésie est une inflammation de la membrane qui tapisse la cavité du thorax et les poumons : elle est caractérisée par une douleur aiguë dans le côté, de la gêne dans la respiration, de la fièvre, un pouls plein, dur et accéléré. Quelquefois cette inflammation est partielle, ou bornée à une portion de la membrane, le plus ordinairement du côté droit; mais en général elle en occupe toute l'étendue.

Le refroidissement du corps échauffé et toutes les circonstances propres à favoriser le développement des autres maladies inflammatoires peuvent causer la pleurésie. Elle attaque particulièrement les individus d'une forte constitution et d'un tempérament pléthorique. On voit souvent un épaissement de la plèvre survenir à sa suite, ou bien

* ETYMOLOGIE. Πλευρά, membrana quæ pulmōnes circumdat.

des adhérences s'établir, germes fréquens de maladies futures des poumons, ou, tout au moins, affections chroniques qui rendent le malade plus sujet qu'auparavant à ressentir les diverses modifications de l'atmosphère.

Cette maladie débute par une douleur aiguë dans le côté, qui augmente pendant l'inspiration, par de la rougeur à la face, par un accroissement de la chaleur générale, des frissons, une grande difficulté à se coucher sur le côté affecté, des nausées, de la toux. Le pouls, fort, dur et fréquent, vibre sous le doigt qui le presse comme la corde d'un instrument de musique. Le sang obtenu par la saignée se couvre, au bout de quelque temps, d'une couche couenneuse ou albumineuse.

Si la maladie est négligée dans sa première période, et que l'inflammation marche avec beaucoup de violence et de rapidité, les poumons eux-mêmes s'affectent; le sang les traverse difficilement, et le malade est comme asphyxié; ou bien la suppuration s'établit, et il se forme un abcès.

Le pronostic doit être basé sur l'intensité des symptômes. Lorsque les symptômes fébriles et inflammatoires ont été très-intenses, et que la douleur vient à cesser subitement; que la physionomie s'altère, et que le pouls s'éteint, nous devons croire le péril imminent: mais si la chaleur et la fièvre diminuent graduellement, s'il survient une expectoration abondante et facile, on est en droit d'espérer un prompt rétablissement.

En général les altérations que présentent les

cadavres des pleurétiques ont la plus grande ressemblance avec celles que nous indiquerons en parlant de la péripneumonie. La plèvre pulmonaire est phlogosée, parsemée d'un grand nombre de petits vaisseaux gorgés de sang, et recouverte d'une couche d'albumine coagulée ; souvent elle adhère à la plèvre costale. Les poumons sont quelquefois enflammés eux-mêmes, et leur tissu paraît gorgé de sang ou d'un fluide muqueux ; on peut y découvrir aussi des tubercules et des abcès.

Dans le traitement de la pleurésie, notre but spécial doit être d'éloigner l'inflammation par des saignées générales copieuses dès le début, nous guidant sur l'état du pouls, et nous réglant d'après l'âge et le tempérament du sujet. Tant que le pouls reste plein, dur, serré, que la douleur de côté est vive, la respiration gênée, que le sang sorti de la veine se couvre d'une couenne albumineuse, nous devons répéter la phlébotomie. Cependant, lorsque l'expectoration s'opère avec liberté, la saignée devient nuisible : c'est la seule exception.

Remarquons ici que, de tout temps, les médecins ont été frappés de l'effet obtenu par une large ouverture de la veine dans les maladies inflammatoires *, et nous ne saurions trop nous convaincre de cette vérité pour la pleurésie et pour la péripneumonie. On peut certainement obtenir autant de sang par une petite que par une grande ouverture ; mais le temps que ce

* *Fordyce's Fourth Dissertation on Fever, pag. 50.*

fluide met à couler est trop long ; l'inflammation locale n'en éprouve aucun soulagement , parce qu'il ne s'opère point une mutation assez prompte dans l'économie ; et cependant les forces vitales sont très-diminuées, circonstance fâcheuse dans une maladie qui exige des évacuations multipliées.

Au reste, après l'emploi des saignées générales copieuses, on pourrait avoir recours à la digitale pourprée, puisqu'elle a un effet sédatif très-prononcé sur les mouvemens de la circulation.

Dans la vue de diminuer la douleur de côté, et pour appeler l'irritation au-dehors, il faudra faire appliquer un large vésicatoire sur le point douloureux, et, afin de prévenir la strangurie qui pourrait survenir, faire boire abondamment de l'eau d'orge gommée. Si le vésicatoire se sèche trop rapidement, et s'il n'a point enlevé la douleur, on en posera un second aussi près de lui que possible.

Quand le point de côté est peu violent, et que le malade ne veut point se soumettre à l'application d'un vésicatoire, on remplacera celui-ci par des flanelles trempées dans une décoction d'herbes émollientes ou par des vessies remplies d'eau chaude.

On a quelquefois obtenu de bons effets de l'application topique du froid dans la pleurésie.

On doit donner aussi le nitre à la dose de dix grains, toutes les trois ou quatre heures.

Les forts purgatifs, déterminant l'afflux du sang à l'intérieur, sont des remèdes nuisibles dans cette maladie. Si donc, dans la première pé-

riode, on jugeait nécessaire de s'opposer à la constipation, il vaudrait mieux n'employer que de doux laxatifs, la manne, les sels neutres, l'infusion de séné, et ensuite des lavemens émolliens, de manière à procurer une ou deux selles par jour.

On ne saurait trop se hâter d'administrer les diaphorétiques, particulièrement ceux de la classe des antimoniaux *; ils déterminent le transport des fluides à la périphérie, et ils favorisent l'expectoration. Il faut pourtant ne les donner qu'à assez faibles doses pour ne point exciter le vomissement, et en répéter l'administration toutes les deux ou trois heures. On secondera leur action avec de petites quantités d'eau d'orge ou de quelque infusion chaude, comme celle du thé, etc.

Les demi-bains, ou les pédiluves seulement, fréquemment répétés, seront un fort bon auxiliaire.

L'expectoration est la crise que la nature produit le plus ordinairement dans la pleurésie : nous devons donc tâcher de secondar cette évacuation par tous les moyens possibles, tels que l'inspiration des vapeurs d'un mélange chaud d'eau et de lait, d'une décoction de plantes émollientes, l'administration fréquente de médicamens mucilagineux (1)

* Voyez page 61.

-
- (1) ʒ Mucilag. Gumm. arab. ʒ iv.
 Aquæ fontis ʒ ij.
 Nitri purificati ʒ j.
 Vini Antimon. gutt. xx.
 Syrup. Limon. ʒ j.

F. *Mistura cujus sumat cochl. ij. pro dos. tusse urgenti.*

et huileux (1), qui serviront d'ailleurs à détacher de la gorge ce mucus âcre qui provoque de fréquens accès de toux.

Comme les préparations d'opium ont pour effet manifeste d'arrêter l'expectoration, il ne faut point les employer, s'il est possible; et quand l'affaiblissement extrême du malade, par une insomnie prolongée, les rend indispensables, on doit les combiner avec les diaphorétiques (2).

Pendant toute la durée de la maladie, il faudra rejeter toute nourriture animale, toute boisson fermentée ou spiritueuse. Le gruau, le sagou, les préparations d'orge, etc., suffiront pour

(1) ℥	Olei Oliv. optim.	℥ j.
	Mucilag. Gum. arab.	℥ iv.
	Oxym. scillit.	℥ iij.
	Ammoniaë	℥ j.
	Aquæ Pulegii	℥ ij.

M.

VEL

℥	Olei Amygdal. dulc.	℥ j.
	Syrup. Althææ	℥ ij.
	Mucilag. Gum. arab.	℥ j.
	Aquæ fontis	℥ iij.
	— Ammoniaë	℥ ss.

M.

(2) ℥	Aquæ Ammon. acetat.	℥ ss.
	— Menthæ sativæ	℥ j.
	Vini Antimonii	gutt. xxx.
	Spirit. Æther. nitros.	gutt. xx.
	Tincturæ Opii	gutt. xl.
	Syrup. Althææ	℥ ij.

M.F. *Haustus horâ decubitûs sumendus.*

soutenir les forces. Durant la convalescence, il est nécessaire d'éviter le froid, qui pourrait amener une rechute suivie d'accidens plus graves que ceux de la maladie première elle-même.

*De l'Inflammation des poumons ou Péripleurmonie. (Peripleurmonia seu pleurmonia.) **

Cette maladie est caractérisée par la gêne de la respiration, une douleur obtuse dans quelque partie du thorax, de la toux, par la force et la fréquence du pouls qui vibre sous le doigt comme la corde tendue d'un instrument de musique, par la teinte blanche de la langue, la couleur foncée de l'urine, et les autres symptômes de la fièvre angioténique.

On distingue deux espèces de péripleurmonie, la *vraie* et la *fausse*. La première est occasionnée par un sang visqueux qui obstrue les vaisseaux des poumons; la seconde, par un mucus épais qui produit le même effet.

Quelquefois encore une inflammation des poumons se déclare pendant le cours d'un typhus; alors elle présente des caractères tout-à-fait insolites et distincts.

La cause la plus générale de cette affection est la suppression de la transpiration cutanée par le froid, qui détermine l'afflux du sang vers les poumons. Elle attaque spécialement les individus forts et replets, et règne surtout en hiver et au printemps; mais elle peut encore se manifester

* ETYMOLOGIE. Πνεύμονες, pulmones.

en été et en automne , quand il y a dans l'atmosphère des passages subits du chaud au froid.

Les efforts faits pour chanter , pour parler , pour jouer des instrumens à vent , produisant un accroissement de l'action des poumons , sont aussi une cause de la péripneumonie , qui peut naître également après un exercice violent , après des lésions extérieures , un excès de table , la rétropulsion d'éruptions cutanées , la suppression d'une évacuation habituelle , ou dépendre du transport sur les poumons de la goutte , du rhumatisme , etc. Ceux qui ont déjà été atteints de péripneumonie , sont très-exposés à en être attaqués de nouveau.

La péripneumonie véritable débute par une douleur obtuse dans la poitrine ou le côté ; par une grande gêne dans la respiration , qui augmente lorsque le malade garde une position horizontale ou se couche sur le côté affecté ; par de la toux , accompagnée de sécheresse de la peau , de chaleur , d'anxiété , de soif , de rougeur de la face. Dans les premiers momens , le pouls est ordinairement plein , dur , fort et fréquent ; ensuite il devient faible , mou et souvent irrégulier. D'abord aussi la toux est sèche et l'expectoration nulle , quoique quelquefois il y ait des crachats rendus dès le début : la nature de ceux-ci varie , au reste , beaucoup et pour la couleur , et pour la consistance ; le plus communément on y observe des stries de sang.

Si les moyens convenables ne sont pas employés à temps , et que la maladie marche avec

assez de violence pour menacer de suffocation, les vaisseaux du cou se dilatent et se gonflent, la face prend une teinte pourprée, du sang s'infiltre dans le parenchyme cellulaire des poumons et arrête la circulation dans ces organes, en sorte que la mort ne tarde point à arriver.

Si on a négligé l'emploi des remèdes convenables, si leur administration est restée sans effet, et que cependant les derniers symptômes violens que nous venons d'indiquer ne se déclarent point, la suppuration peut s'établir. On reconnaît cet accident à la présence de légers et fréquens frissons, à la diminution de la douleur, malgré la continuation de la plénitude dans la partie, à la possibilité où est le malade de se coucher sur le côté affecté, à la rémission des symptômes de la fièvre inflammatoire, au développement de ceux de la fièvre hectique, à l'oppression plus grande de la respiration, qui devient cependant moins douloureuse. Alors quelquefois de la sérosité s'épanche dans la poitrine, et donne naissance à une hydrothorax; d'autres fois il s'établit des adhérences entre les plèvres costale et pulmonaire.

Quand une péripneumonie cause la mort, c'est généralement par un épanchement de sang dans le parenchyme des poumons, qui suffoque le malade entre le troisième et le septième jours. Quelquefois aussi la fin de la vie est ici la suite de la suppuration ou de la gangrène.

La résolution d'une inflammation des poumons est toujours accompagnée de quelque évacuation évidente : telle que le flux abondant d'une urine

sédimenteuse , la diarrhée , une sueur générale , l'épistaxis ; mais celle qui a lieu le plus ordinairement , et qui a l'effet le plus avantageux , est une libre et copieuse expectoration d'un mucus épais , blanc ou jaune , légèrement strié de sang. Lorsque cette expectoration arrive , elle termine la maladie en douze ou quatorze jours.

Les signes qui , dans la péripneumonie , annoncent un péril imminent sont la fièvre violente , avec délire , douleur aiguë , grande difficulté de respirer et toux sèche , l'expectoration d'une matière d'un noir foncé , la cessation subite de la douleur avec altération de la face , et extinction et irrégularité du pouls. Les signes favorables sont la diminution progressive de la fièvre , de la dyspnée , de la douleur , en même temps qu'une libre expectoration ou tout autre évacuation critique s'établit , comme une épistaxis , une sueur copieuse , avec sédiment dans l'urine. On doit toujours regarder comme très-fâcheuses les terminaisons de la maladie par un abcès ou par un épanchement.

A l'ouverture des cadavres , on trouve ordinairement les poumons d'un rouge foncé , avec une infiltration de sang ou d'albumine concrétée dans les mailles de leur tissu. Un épanchement d'un fluide coloré ou épais , et comme floconeux , a lieu dans la cavité des plèvres et dans celle du péricarde. La plèvre pulmonaire est enflammée et sillonnée d'une immensité de petits vaisseaux. Souvent il existe des abcès ou des tubercules dans la substance des poumons , et des adhérences de

ces organes aux côtes, en même temps qu'on observe dans les bronches une certaine quantité d'une matière purulente.

Puis donc que, dans la péripneumonie, les malades succombent en quelques jours à une hémorrhagie ou à une suppuration, suites nécessaires des obstacles qu'éprouve la circulation pulmonaire, il est indispensable, dès le début de la maladie, de suivre, avec la plus stricte exactitude, la méthode antiphlogistique. On fera une saignée du bras proportionnée à la violence des symptômes et à la force du sujet; l'ouverture de la veine devra être large *, et si la dyspnée et la douleur ne diminuent pas d'abord tandis que le sang coule, on ira jusqu'au point de voir le malade prêt à tomber en syncope: une seule évacuation bien abondante est en effet beaucoup plus avantageuse que plusieurs petites saignées successives.

Si la douleur et la difficulté de respirer persistent avec la même intensité, ou reviennent après un court intervalle de temps, ce qui arrive souvent, on répétera la saignée le lendemain ou le jour même, et on tirera encore une grande quantité de sang, ce qui deviendra inutile lorsque les symptômes inflammatoires seront légers, que la douleur et la dyspnée paraîtront peu marquées, et que le malade ne se plaindra que d'un sentiment d'ardeur et de mal de gorge. On se basera, pour pratiquer les saignées, sur l'état des symptômes, l'effet produit par l'évacuation pré-

* Voyez pages 242 et 243.

cédente, et l'aspect du sang après qu'on l'a laissé refroidir : et plutôt on les fera, plus elles se montreront efficaces, quoiqu'elles soient fort avantageuses dans toutes les périodes de la maladie, tant que l'expectoration n'est point établie : alors, en effet, elles ont des suites très-fâcheuses.

Quand il s'est déjà écoulé beaucoup de temps, que le malade est faible et abattu, au lieu de répéter la saignée pour la seconde ou la troisième fois, on appliquera plusieurs sangsues à la poitrine, sur le lieu douloureux.

On a proposé l'administration de la digitale pourprée pour la péripneumonie comme pour la pleurésie *. Comme auxiliaire d'une saignée abondante et pratiquée de bonne heure, ce remède peut être fort avantageux, mais on ne doit jamais se fier à lui seulement. Quand, malgré une saignée copieuse faite dès le début, il y a faiblesse générale et irritation pulmonaire, avec toux fréquente, dyspnée, sécheresse et chaleur de la peau, fréquence et tension du pouls, nous pouvons, de quatre en quatre heures, faire prendre un demi-grain de poudre de digitale, ou quinze à vingt gouttes de teinture de cette plante.

Un autre moyen à employer après la saignée, est l'irritation de la peau à l'aide d'un vésicatoire large appliqué sur le lieu douloureux, et remplacé par un second s'il paraît disposé à sécher trop vite : il vaut mieux agir ainsi que de chercher à entretenir la suppuration, comme on le fait ordinairement, au moyen d'une pommade stimulante.

* Voyez page 243.

On emploie aussi parfois les fomentations et les cataplasmes émolliens, mais on se retranche ainsi une ressource bien plus puissante, puisque le vésicatoire ne peut point être appliqué pendant leur usage.

Une expectoration abondante est la crise que la nature se ménage communément ; il faut donc la faciliter, autant qu'il est en nous, à l'aide des médicamens que nous supposons propres à agir sur les cryptes muqueuses de la gorge et des bronches, lesquels serviront encore à apaiser la toux et à soustraire les parties à l'influence d'un mucus âcre (1). Pour seconder l'effet de ces remèdes, et pour détendre les vaisseaux des poumons, on fera aspirer plusieurs fois par jour les

- (1) ℥ Sevi Ceti ʒ ij.
 Vitell. Ovi q. s. *ad solut. et adde*
 Aquæ Pulegii ʒ iv.
 Nitri purific. ʒ j.
 Oxym. Scillæ ʒ iiij.
 F. *Mistura. Cochlear. ij. pro dos. tusse urgenti.*

VEL

- ℥ Mucilag. Gumm. arab. ʒ v.
 Syrup. Limonior. ʒ j.
 Tinctur. tolutan. ʒ ss.

M.

VEL

- ℥ Gummi Ammoniac. ʒ j. *Solve in*
 Aquæ Pulegii ʒ iv. *et adde*
 Acet. Scillæ ʒ iiij.
 Syrup. tolutan. ʒ ss.

M.

vapeurs d'une infusion chaude de plantes émollientes, telles que la mauve, les fleurs de camomille, etc., avec addition de vinaigre : parmi les moyens secondaires, il en est peu d'aussi efficaces ; l'instrument du docteur Mudge est fort utile en cela.

Ordinairement les malades ont de la répugnance pour les potions qui contiennent du blanc de baleine, parce que, suivant le procédé vulgaire, cette matière est mal mêlée avec les autres substances. Il faut donc le délayer d'abord avec une suffisante quantité de jaune d'œuf dans un mortier échauffé, et y ajouter ensuite, peu à peu, le véhicule aqueux : de cette manière on gagne beaucoup de temps, et la préparation est mieux faite.

Pour favoriser tout à la fois et l'expectoration et la transpiration cutanée, on peut donner les antimonialaux à petites doses, de manière à exciter seulement des nausées, et à ne pas amener le vomissement (1). On fera prendre en même temps

VEL

℥ Olei Amygd. dulc.	}	āā ̄ j.
Syrup. tolutan.		
Spermaceti (Gumm. arab. permixt.)		3 ij.
Conserv. Cynosbat.		̄ ʒ.

M. F. *Linctus de quo sæpiùs lambat æger.*
(Voyez aussi pages 244 et 245).

(1) ℥ Pulveris antimonial. gr. ij.
Conserv. Rosæ gr. xij.
M. F. *Bolus tertiâ horâ sumendus.*

quelque tisane adoucissante et délayante, comme de l'eau d'orge ou du gruau clair, aiguisée avec du suc de citron jusqu'à agréable acidité.

De même que les antimoniaux, le nitrate de potasse et quelques autres sels neutres produisent de bons effets, et doivent être administrés dans la péripneumonie (1).

Probablement aussi que tous les soirs un bain de pied serait fort avantageux.

Si, dans le cours de la maladie, on est forcé de solliciter des évacuations alvines, il ne faut pas que ce soit à l'aide des purgatifs actifs :

VEL

℞ Pulv. Jacob. ver. gr. iv.

VEL

℞ Antimon. tartaris. gr. ij.
Aquæ font. ℥ vij β.
Syrup. Rosæ ℥ β.

M. F. *Mistura cujus sumat cochl. magna ij. tertiâ vel quartâ horâ.*

(1) ℞ Succ. Limon. ℥ j β.
Kali præpar. ℥ j.
Aquæ Menthæ sativ. ℥ j.
— fontis ℥ iij.
Nitri purific. ℥ j.
Syrup. tolutan. ℥ β.

M. F. *Mistura cujus sumat cochlear. iij. pro dose.*

VEL

℞ Aquæ. Ammon. acet. ℥ iij.
— puræ ℥ x.
Nitri purif. gr. vj — x.
Vini Antimon. gutt. x.
Syrup. Althææ ℥ j.

M. F. *Haustus quartis horis sumendus.*

on doit se contenter des laxatifs rafraîchissans. On convient en général que les purgatifs sont nuisibles dans les affections des poumons. Cependant on peut, dans quelques circonstances, donner une infusion de séné, une solution de sulfate de magnésie, ou quelque autre médicament analogue (1).

Dans la première période de l'inflammation des poumons, les préparations d'opium sont manifestement contraires, en empêchant l'expectoration de s'effectuer : il ne faut donc les prescrire alors que si la toux est assez violente pour épuiser le malade en prolongeant l'insomnie, encore attendra-t-on que la saignée et les vésicatoires aient déjà soulagé la difficulté de respirer et la douleur. Plus tard, quand la toux est devenue le seul symptôme important, et qu'elle paraît entretenir la douleur et l'agrypnie, les opiacés sont utiles sous la forme de julep à prendre dans la soirée, ou combinés avec les pectoraux (2).

(1) ℞ Mannæ optim.	℥ β.
Kali tartaris.	℥ iiij.
Aq. fervent.	℥ ij.

M. F. *Haustus.*

VEL

℞ Olei Ricini	℥ j. <i>pro dose.</i>
(2) ℞ Aquæ Ammon. acet.	℥ iiij.
—— Menthæ sativ.	℥ j.
Tinct. Opii	gutt. Lxx.
Syrup. tolutan	℥ ij.
Vini Antimon.	gutt. xx.

M. F. *Haustus.*

Pendant tout le cours de la maladie, le malade doit garder le lit, ayant la tête et les épaules aussi élevées que possible. On entretiendra l'atmosphère de sa chambre à une douce température, et on soutiendra ses forces avec des alimens légers. Sa boisson habituelle devra être le gruau clair et l'eau d'orge, édulcorés avec le miel ou la racine de réglisse, et acidulés avec une petite quantité de gelée de groseilles. Pendant la convalescence, il évitera le froid et toute espèce d'écart de régime propre à occasionner une rechute. Aucune maladie en effet n'est plus disposée à paraître, et ne conduit aussi fréquemment à la phthisie pulmonaire que la péripneumonie.

Si, par suite de la violence extrême de la maladie, il s'est fait un épanchement, et que l'hydrothorax survienne, on suivra la marche que nous indiquerons en traitant de cette dernière affection. S'il y a suppuration, et que nous ne puissions opérer l'évacuation de la matière qu'en ouvrant la poitrine, il vaudrait mieux pratiquer l'empyème que d'abandonner le malade, et de le laisser périr sans avoir fait les derniers efforts pour le sauver.

Dans la péripneumonie putride qui, ainsi que nous l'avons dit, accompagne quelquefois le typhus, il faut combiner les traitemens des deux maladies. Les saignées générales sont très-nuisibles; et même, si la faiblesse est très-grande, les saignées locales, comme celles que l'on pratique à l'aide des ventouses scarifiées, peuvent causer la mort du sujet par l'impossibilité absolue où l'on

est d'arrêter le sang. Les ventouses sèches, les fomentations, les cataplasmes et les linimens irritans, appliqués localement, sont bien préférables. Il faut aussi faire aspirer, plusieurs fois par jour et par nuit, les vapeurs de l'eau chaude. Quand il y a une tendance manifeste à la gangrène et aux hémorrhagies, les vésicatoires deviennent nuisibles en donnant lieu à une évacuation, et en fournissant à des ulcères gangréneux l'occasion de se développer.

Dans cette maladie, il est nécessaire de se mettre bien en garde contre tout ce qui peut déranger les premières voies : un pareil accident favorise la naissance des phénomènes de la putridité. Aussi très-souvent les médicamens, propres à évacuer les matières renfermées dans le canal digestif, forment une partie essentielle du traitement ; mais, comme l'action des cathartiques est trop débilitante, et que généralement c'est l'estomac qui est le siège du dérangement observé, on donnera la préférence aux émétiques, et en particulier à l'ipécacuanha, pour éviter la fréquence des selles.

Quand la peau est sèche et chaude, les potions salines ou l'acétate d'ammoniaque ont une action avantageuse. Enfin, quand on veut apaiser la douleur, la toux ou la diarrhée, ou faire cesser l'insomnie, il convient d'administrer l'opium.

Pour soutenir les forces de la vie, et s'opposer à la putridité, il faudra permettre l'usage modéré du vin, en proportionnant sa dose au degré de faiblesse existant.

Si les symptômes inflammatoires sont peu intenses, et que la fièvre tende à une rémission, on administrera le quinquina.

Après la guérison de la péripneumonie adynamique, il faut recourir aux amers et aux aromatiques, pour fortifier l'estomac et, par suite, l'économie tout entière.

De la Péripneumonie fausse. (Peripneumonia notha.)

Cette maladie attaque ordinairement les vieillards d'un tempérament lymphatique, ou qui ont éprouvé fréquemment des catarrhes pulmonaires. Comme la vraie péripneumonie, elle est produite le plus souvent par l'impression du froid; elle règne particulièrement au printemps et en automne, lorsque l'atmosphère éprouve de rapides vicissitudes dans sa température.

Communément elle débute par des alternatives de chaleur et de frisson, avec rougeur à la face, céphalalgie et vertige, sentiment de lassitude générale, difficulté de respirer, oppression marquée, douleur profonde dans le thorax, toux et légère expectoration, ou abondante évacuation d'un mucus visqueux.

La péripneumonie fausse est quelquefois si peu intense, qu'elle ressemble seulement à un catarrhe violent, et, qu'après l'emploi de quelques remèdes convenables, elle se termine par une expectoration facile et copieuse. Mais quelquefois aussi, au contraire, les symptômes sont

graves, il se fait une accumulation de mucus dans les bronches, et le malade meurt suffoqué.

Si l'on est appelé de bonne heure, et qu'il y ait une grande difficulté de respirer avec beaucoup de douleur, il sera convenable de saigner, pour faciliter le passage du sang à travers les poumons; mais lorsqu'on ne remarque point ces symptômes, la phlébotomie deviendrait nuisible en affaiblissant le malade sans nécessité, d'autant plus que celui-ci est généralement un individu âgé et d'une constitution molle.

Dans la vue de soulager la dyspnée et l'oppression, on fera appliquer un large vésicatoire immédiatement sur la partie affectée; après quoi, s'il existe de la disposition au vomissement, on prescrira un doux vomitif; sinon, on se contentera de donner les antimonialaux à doses réfractées, comme nous l'avons conseillé au sujet de la péripneumonie vraie*; et, afin de provoquer la transpiration cutanée, on en répétera l'administration toutes les deux ou trois heures, et le malade boira simultanément quelque infusion tiède.

Ce n'est qu'à la suite de cette première partie du traitement qu'on pourra employer les pectoraux unis à la scille, ainsi que dans la péripneumonie vraie.

Si la constipation survient pendant le cours de la maladie, on y remédiera par les lavemens émolliens ou les doux laxatifs, tels que la manne, la crème de tartre (*tartrate acide de potasse*),

* Voyez page 253.

etc. Les purgatifs actifs sont nuisibles en produisant un état de faiblesse.

Pendant toute la durée de la maladie, le régime antiphlogistique est de rigueur. Si pourtant la faiblesse est grande, et que le malade soit habitué depuis long-temps à l'usage des liqueurs fortes, on permettra un peu de vin.

Je considère la phlogose des bronches comme une sorte d'inflammation pulmonaire peu intense, et exigeant absolument le même traitement qu'elle. Voilà pourquoi je n'ai point jugé à propos de lui consacrer un article à part, quoiqu'un de mes contemporains en ait fait un traité spécial, et l'ait crue digne de ses recherches *.

Pour ce qui est de la *Cardite* ou *Inflammation du cœur*, de la *Péricardite* ou *Inflammation du péricarde*, et de la *Diaphragmite* ou *Inflammation du diaphragme*, le plus souvent on ne peut les distinguer de la péripneumonie qu'elles compliquent probablement dans un grand nombre de cas. Heureusement que le même traitement convient à toutes ces affections, en faisant néanmoins attention à cela, que plus l'organe malade est nécessaire à la vie, et plus il faut employer les moyens thérapeutiques avec activité et promptitude.

De l'Inflammation de l'estomac ou Gastrite.

(Gastritis.) **

Cette maladie offre deux variétés, la *gastrite*

* *Badham, Treatise on Bronchitis.*

** ETYMOLOGIE. Γαστήρ, *Stomachus.*

phlegmoneuse et *l'érysipélateuse* : nous allons nous occuper spécialement ici de la première ; la seconde , ne se déclarant en général que vers la fin d'autres maladies , n'est accompagnée d'aucun des symptômes de l'inflammation générale , d'aucune douleur brûlante à l'épigastre , et annonce l'approche de la mort.

Les diverses substances âcres, en contact avec l'estomac , telles que l'arsenic , le deuto-chlorure de mercure (*sublimé corrosif*) , etc. , les alimens de mauvaise nature , l'abus des boissons spiritueuses , l'ingestion d'une liqueur froide quand le corps est en sueur , comme après une marche forcée , la danse , etc. , une métastase arthritique , la rétropulsion des exanthèmes , sont les causes déterminantes les plus ordinaires de la gastrite phlegmoneuse , qui peut résulter aussi , par contiguité , de l'inflammation de quelque organe voisin qui se communique à l'estomac.

On distingue facilement cette gastrite de toute autre maladie à la douleur , à la chaleur , à la tension de l'épigastre ; à l'accroissement de ces symptômes , toutes les fois qu'il entre quelque aliment ou quelque boisson dans l'estomac , et au vomissement qui succède immédiatement ; à la prostration des forces portée subitement au dernier degré. On ne peut la confondre , au reste , qu'avec l'entérite , mais on viendra à bout de l'en isoler en palpant le malade , et d'après le siège de la douleur.

Les symptômes caractéristiques de la gastrite

sont une épigastralgie violente, avec sentiment de chaleur et de tension flatulente, une disposition continuelle au vomissement, le rejet de tout ce qui entre dans l'estomac, solide ou liquide, une soif inextinguible, l'insomnie, l'anxiété, l'envie continuelle de changer de place, l'extrême faiblesse, la dureté, la fréquence et la concentration du pouls. Dans certains cas, il se joint à tous ces symptômes une diarrhée abondante.

Si la maladie augmente d'intensité, les symptômes nerveux se mettent de la partie; la prostration arrive à son dernier terme; il survient des syncopes; la respiration est courte et entrecoupée, le corps inondé d'une sueur froide et visqueuse, le pouls intermittent; le hoquet se manifeste; les membres se refroidissent, et le malade succombe bientôt.

Rarement doit-on attendre que la gastrite ait une terminaison heureuse: le malade, effectivement, est emporté en peu de temps par la violence même de l'inflammation, ou par ses suites, la suppuration, l'ulcération ou la gangrène. Quelquefois le squirrhe du pylore en est la conséquence.

Lorsque cependant les symptômes sont très-légers, et que les médicamens convenables ont été employés dès le début, on peut espérer la terminaison par résolution dans le cours du premier ou, au plus tard, du second septenaire. Dans ce cas, vers le quatrième jour ordinairement, le pouls devient moins dur, plus plein et

moins fréquent ; la douleur cesse graduellement ; l'urine laisse déposer un sédiment abondant , ou bien une diarrhée se déclare.

On doit craindre la suppuration , lorsque les symptômes , quoique modérés , durent plus de huit ou dix jours ; lorsqu'il y a rémission de la douleur , quoiqu'un sentiment de pesanteur et d'anxiété subsiste encore ; lorsqu'il survient des frissons avec des exacerbations marquées dans la soirée , suivies de sueurs nocturnes , et des autres symptômes de la fièvre hectique. L'issue de tous ces accidens est communément funeste , à moins que le pus ne soit évacué au-dehors par le vomissement , et que l'ulcère ne se consolide.

Si les accidens ne cèdent point aux moyens appropriés , mis en usage dès le principe , on peut redouter la gangrène , qui se reconnaît d'ailleurs à la disparition subite de la douleur , à l'affaiblissement du pouls , qui ne perd rien de sa fréquence , au délire , etc.

Lorsque le squirrhe du pylore survient , nous n'avons malheureusement aucun signe propre à nous en instruire. Mais, quand il est ulcéré, qu'il est devenu un véritable cancer , on observe des éructations fétides , un vomissement d'un fluide noirâtre et de très-mauvaise odeur , une douleur constante , quoique d'une intensité variable ; cette douleur est augmentée par toutes les substances âcres ou acides , et légèrement apaisée par l'ingestion des fluides doux , tels que le lait , le gruau clair , etc. Ce dernier caractère peut servir à distinguer le squirrhe du pylore de la simple gas-

tralgie , où la douleur est augmentée par toutes les espèces de substances que l'estomac reçoit dans sa cavité.

Lors de l'autopsie des cadavres, on rencontre une phlogose considérable de la membrane muqueuse de l'estomac, et une exsudation d'albumine concrétée à la surface intérieure de ce viscère, dont les parois sont épaissies à l'endroit enflammé. Rarement l'inflammation est générale. S'il y a ulcération, l'épaisseur des parois est traversée en tout ou en partie.

Il faut, dans le traitement de la gastrite, pratiquer, dès le principe, de fréquentes et copieuses saignées, sans être intimidé par la faiblesse du pouls qui se relève après l'opération. Si la phlébotomie ne paraît pas avoir suffi, on appliquera des ventouses scarifiées, ou des sangsues à l'épigastre; on pourra ensuite poser un large vésicatoire au même lieu et faire des fomentations sur tout l'abdomen, en même temps qu'on donnera fréquemment des lavemens émolliens ou laxatifs. Le bain chaud, ainsi que les pédiluves, seront également fort utiles.

L'état d'irritation de l'estomac empêche d'y introduire aucun médicament; nous ne pouvons nous hasarder à faire prendre des opiacés, même en lavemens, que lorsque la violence de la douleur est diminuée, et que les vomissemens sont apaisés.

Pour obvier à cette irritation, dans les cas où la gastrite est le résultat de la présence de quelque substance corrosive, on conseillera des bois-

sons adoucissantes à petites doses, comme le bouillon de poulet, l'eau de graine de lin, la décoction d'orge, etc., avec addition d'une légère quantité de gomme arabique.

On aura recours aussi aux divers moyens dont nous conseillons l'emploi au sujet des poisons minéraux ou végétaux, en se réglant, au reste, sur la nature spéciale de la substance vénéneuse. Ne pouvons-nous point déterminer l'espèce de poison avalé, il faut administrer la potion anti-émétique de Rivière, donnée, toutes les deux ou trois heures, au moment de l'effervescence, et la continuer pendant toute la durée de l'irritation gastrique. Une dissolution d'acétate de soude est également convenable.

On s'opposera à la suppuration, en insistant sur les moyens que nous avons indiqués; une fois qu'elle est établie, il faut en abandonner le soin à la nature, en évitant seulement toute cause d'irritation. On peut, dans la vue de calmer la douleur, donner de petites doses d'opium, et ne permettre que des alimens doux et farineux.

Quand la gangrène de l'estomac est survenue, rien ne peut empêcher la mort.

Dans les cas de squirrhe ou d'ulcération carcinomateuse du pylore, on ne doit s'attendre qu'à un mieux momentané. Il sera peut-être avantageux, dans le premier cas, de soumettre le sujet à une diète lactée, en même temps qu'on lui fera prendre de petites doses de calomélas uni à la ciguë, et, dans le dernier, de joindre à l'emploi de

ces moyens celui de l'opium et de la jusquiame , en supprimant l'administration du mercure.

De l'Inflammation des Intestins ou Entérite.

(Enteritis.) *

Cette maladie, comme la précédente, est de deux espèces, l'une phlegmoneuse, l'autre érysipélateuse. La dernière est toujours consécutive à quelque autre affection ; aussi n'en sera-t-il point question ici.

La seule maladie, avec laquelle l'entérite puisse être confondue, est la colique ; mais, dans celle-ci, il n'y a point de fièvre, et la douleur n'est point augmentée par la pression, tandis que dans l'autre le pouls est dur et petit, et la douleur accrue par la pression.

L'entérite reconnaît les mêmes causes, pour ainsi dire, que la gastrite ; l'ingestion des substances corrosives ou irritantes, l'accumulation de matières stercorales endurcies, une constipation opiniâtre, une colique nerveuse, l'invagination ou l'étranglement de quelque anse d'intestin, la produisent communément : elle résulte aussi bien fréquemment de l'impression du froid sur les membres inférieurs ou sur l'abdomen.

Cette maladie arrive surtout chez les vieillards, et revient fréquemment chez ceux qui en ont été une fois atteints.

Elle débute par une douleur aiguë, étendue

* ETYMOLOGIE. *Έντερος*, *Intestinum*.

dans tout l'abdomen, mais fixée plus particulièrement cependant autour de l'ombilic, et qui augmente d'une manière remarquable par la pression. Elle est accompagnée d'éruclations, d'épigastrie; il survient des vomissemens bilieux; une constipation opiniâtre s'établit; le malade est tourmenté par de la soif, de la chaleur, une grande anxiété; il a le pouls vif, dur et petit. Bientôt la douleur prend plus d'intensité; il se manifeste des spasmes dans les intestins; tout l'abdomen est sensible au toucher; la constipation persiste; l'éjection de l'urine devient pénible et douloureuse.

L'entérite peut se terminer par résolution, par ulcération ou par gangrène.

Dans tous les cas, c'est une maladie extrêmement grave; souvent elle se termine par la gangrène en peu d'heures. On reconnaît ce fâcheux accident à la cessation instantanée de la douleur, à l'altération des traits du visage, à la perte du pouls, à la suppression de l'urine, au hoquet, à la tuméfaction du ventre qui résonne par la percussion.

L'entérite peut encore causer la mort par la violence des symptômes inflammatoires.

La résolution est annoncée par la diminution graduelle des douleurs, par le rétablissement des évacuations alvines, par la sortie d'une sueur générale, par l'égalité des battemens du pouls qui devient résistant, ou enfin par l'éjection d'une quantité copieuse d'une urine sédimenteuse.

L'ulcération des intestins n'est pas très-ordi-

naire à la suite de cette affection. On la reconnaît à la diminution des symptômes fébriles, à la présence de douleurs vagues et de frissons, à celle du pus dans les matières fécales.

A l'ouverture des cadavres, on voit le canal intestinal enflammé dans une plus ou moins grande portion de son trajet; la partie malade adhérente souvent aux organes voisins; ou bien on rencontre des marques de sphacèle ou des ulcérations. Fréquemment encore on observe des invaginations, des étranglemens, ou des nœuds dans les intestins; dans le plus grand nombre des cas, le péritoine est plus ou moins attaqué, ou recouvert par une couche d'albumine. Le mésentère et l'épiploon sont également fortement phlogosés.

Dès le principe, il faut avoir recours à la phlébotomie, et la répéter selon l'intensité et la violence des symptômes, comme selon l'âge et les forces du malade. A la suite de la saignée générale, qui doit toujours être copieuse, on appliquera des sangsues sur l'abdomen, puis on videra les intestins à l'aide de quelque doux laxatif (1), s'il n'y a point d'irritation à l'estomac.

(1) ℥ Olei Ricini	℥ j.
Aquæ Menthæ	℥ β.
Tinct. Jalappæ	℥ β.

M. F. *Haustus.*

FEL

℥ Mannæ optimæ	℥ β.
Nitri vitriolat.	℥ vj.
Aquæ ferventis.	℥ ij.

M. F. *Haustus.*

Mais, s'il y a des vomissemens répétés, il faudra se borner à l'emploi fréquent des lavemens émolliens, dont on secondera l'effet par des fomentations chaudes sur l'abdomen. On appliquera aussi avec avantage un vésicatoire immédiatement sur la partie souffrante. Lorsque enfin l'intensité du mal devient moins forte, on peut risquer un médicament cathartique, pour faciliter les évacuations alvines.

Le bain tiède est également recommandable, mais il ne doit pas empêcher l'application des vésicatoires. Le demi-bain doit, au reste, obtenir la préférence sur les bains entiers.

Dans l'entérite avec constipation, rien n'est plus propre à lâcher le ventre que dix ou douze grains de calomélas après la saignée, et donnés en très-petites pilules, pour empêcher qu'ils ne soient rejetés par le vomissement.

Dans le traitement de cette maladie, les purgatifs sont regardés généralement comme essentiels, mais quoiqu'on fasse le plus grand cas de la saignée, on ne l'emploie pas toujours de

VEL

℥ Infus. Sennæ ℥ j β.
 Kali tartarisat. ℥ iij.
 Tinct. Rhabarb. ℥ j.
 M. F. *Haustus.*

VEL

℥ Magnes. vitriol. ℥ j.
 Aquæ Menthæ piper. ℥ iij.
 M. *Capiat cochlear. larga iij. omni horâ, donec alvus respondeat.*

manière à profiter de tous les avantages qu'elle promet. Notre premier soin doit être de nous en servir largement pour abattre l'inflammation dès le début, et de la seconder par les sangsues, les bains chauds, les vésicatoires : ce n'est qu'ensuite que nous devons recourir aux purgatifs pour obvier à la constipation, qui, étant l'effet et non la cause de la maladie, ne mérite point d'abord de fixer notre attention.

Nous devons avouer qu'on est dans l'usage d'employer les purgatifs trop tôt, et à des doses trop considérables. Une pareille coutume a des conséquences très-fâcheuses. On veut vider les intestins, et on ne pense point que les purgatifs n'agissent qu'en les irritant, en excitant l'exhalation de leur membrane muqueuse, en accélérant leurs mouvemens de contraction, et qu'ainsi on arrête toute formation de fluide à leur surface intérieure, en vertu de ce phénomène généralement connu, que toute membrane enflammée ne remplit plus ses fonctions. Or, les médicamens dont nous parlons ne font qu'ajouter une grande excitation à celle qui existe déjà.

Tous les alimens qu'on osera permettre seront doux et rafraîchissans : tels sont la décoction d'orge, le bouillon de veau ou de poulet; encore, jusqu'à ce qu'il soit survenu quelque évacuation, n'en donnera-t-on que de très-petites quantités à la fois; autrement, en augmentant l'obstruction, on augmenterait l'irritation et tous les autres accidens. Le régime antiphlogistique le plus sévère est celui que l'on doit suivre exactement.

Quelques praticiens emploient les opiacés dans la première période de la maladie, quand l'estomac est dans un état d'irritation, et qu'il y a des vomissemens répétés. Mais il faut se garder d'adopter une semblable méthode; l'administration de l'opium doit constamment ici être précédée par la saignée, les laxatifs, les lavemens émolliens. Tant que l'obstruction des intestins existe, l'opium est un stimulant qui, en augmentant l'activité de la circulation, peut amener la gangrène. Cependant, si l'on se décide à le donner, il faut le combiner avec quelque laxatif (1).

On verra, quand nous traiterons de la colique spasmodique, les moyens qu'il faut mettre en usage contre l'entérite compliquée de hernie étranglée ou de volvulus.

On a quelquefois réussi à dissiper l'obstruction des intestins dans l'entérite, lorsque tous les efforts avaient été inutiles, en appliquant sur l'abdomen de la glace pilée, ou des compresses trempées dans de l'eau très-froide, ou même en faisant des affusions avec celle-ci. J'ai eu, il y a quelque temps, l'occasion d'observer deux succès de cette nature, dans des cas où il y avait complication d'une affection spasmodique très-prononcée.

(1) ℞ Calomelanos gr. v.

Extract. Colocynth. gr. iv.

Opium gr. j.

M.F. *Pilulæ ij. pro dos.*

De l'Inflammation du foie ou Hépatite.

(Hepatitis.) *

On distingue généralement l'hépatite en *aiguë* ou en *chronique* ; la première est caractérisée par tous les symptômes d'une véritable inflammation ; dans la seconde , les signes de la phlegmasie sont moins prononcés , et il existe une augmentation manifeste du volume du foie , avec dureté et douleur sourde.

Outre les causes qui produisent les autres inflammations , telles que l'impression du froid , les lésions physiques , les contusions , etc. , et qui peuvent donner naissance à l'hépatite , cette maladie est encore souvent occasionnée par certaines passions , par un exercice violent , par les fortes chaleurs de l'été , par la durée prolongée des fièvres intermittentes et rémittentes , par l'abus du vin et des liqueurs spiritueuses , et par la formation de concrétions plus ou moins solides dans le tissu du foie. Dans les climats chauds , ce viscère est plus exposé que toute autre partie à être attaqué d'inflammation , ce qui vient probablement de la grande activité de ses fonctions , activité qui est encore augmentée lorsqu'un froid accidentel oblige le sang à se refouler de la périphérie vers le centre : peut-être aussi , dans ce cas , la bile acquiert-elle une acrimonie qui la rend irritante.

L'hépatite et les affections qui en sont la

* ETYMOLOGIE. *Ἡπαρ* , *Jecur.*

suite, se développent bien plus fréquemment dans les climats chauds que dans les pays froids, surtout dans les îles d'Amérique, où peu d'Européens échappent à leurs attaques. Il semble que là le foie soit pour les maladies, ce que les poumons sont en Angleterre.

L'hépatite aiguë commence par des frissons ; bientôt une douleur se manifeste dans l'hypochondre droit ; plus ou moins obtuse ou vive, elle s'étend jusqu'à la clavicule et à l'omoplate correspondantes ; il survient de la toux, de l'oppression ; le malade ne peut se coucher que sur le côté affecté ; il éprouve des nausées, de l'anxiété, des vomissemens bilieux ; le ventre est paresseux, et les matières stercorales ne sont nullement mélangées de bile ; l'urine a une couleur de safran foncée, et est peu abondante ; il y a de l'anorexie, une soif intense, de la constipation ; le pouls, fort, dur et fréquent, bat de 90 à 100 fois par minute ; quelquefois il est intermittent ; la peau est chaude et sèche, la langue recouverte d'un enduit blanc ou jaunâtre : au bout de quelques jours, la peau et les yeux prennent une teinte d'un jaune foncé, surtout dans les circonstances où la phlegmasie est le résultat de la présence de calculs dans le parenchyme du foie.

Les nosologistes anciens et modernes ont assigné des symptômes différens à l'inflammation de la surface convexe, et à celle de la surface concave du foie. On prétend que, lorsque la douleur de l'hypochondre est compliquée de toux et de dyspnée, la phlegmasie occupe la face su-

périeure du viscère ; et que , dans le cas contraire , en raison de la proximité de l'estomac et du duodénum, il y a des vomissemens, de l'anxiété, et une douleur moins violente.

D'après les observations que j'ai été à même de faire , tant en Angleterre que dans les îles d'Amérique , où l'hépatite est une maladie très-commune , je dois avouer que ces signes caractéristiques me paraissent moins prononcés qu'on ne veut bien le dire.

Cullen pense que le siège de l'hépatite aiguë est constamment dans la membrane qui enveloppe le foie, et que celui de l'hépatite chronique existe dans le parenchyme même de l'organe.

Celle-ci est ordinairement accompagnée de perte d'appétit, d'amaigrissement, de dyspepsie, de flatuosités, de gastralgie, de constipation ; la peau et les yeux sont jaunes ; les excréments ressemblent à de l'argile ; l'urine, très-colorée, dépose un sédiment rouge et un mucus gluant ; on remarque, dans la région du foie, une douleur obtuse qui s'étend jusqu'à l'épaule droite ; le viscère lui-même est plus gros et plus dur ; il y a des accidens très-analogues à ceux de l'asthme. Dans quelques hépatites chroniques, le pouls est intermittent, ce qui peut tenir à l'obstacle qu'oppose, au passage du sang dans l'artère hépatique, l'état squirrheux de l'organe ; à l'accumulation de ce fluide dans la veine porte, ou à celle de la bile dans les canaux excréteurs hépatiques.

Mais souvent, cependant, les symptômes de

l'hépatite chronique sont assez peu prononcés pour ne point fixer l'attention ; c'est ainsi que , dans certains cadavres , on rencontre dans le foie des abcès volumineux qui n'avaient causé que peu ou point de douleur pendant la vie , et que nous devons pourtant regarder comme la conséquence d'une inflammation antécédente.

On distingue aisément l'hépatite de la péri-pneumonie , à la douleur qui s'étend jusqu'à l'épaule , à la pâleur de la face , à la toux sans expectoration , à une moindre gêne dans la respiration. On la distingue également de la gastrite , parce que la douleur et la chaleur ne sont point augmentées lorsqu'une boisson pénètre dans l'estomac , parce que ce dernier ne rejette pas , sur-le-champ , par les vomissemens , les liquides ou les médicamens , et que la prostration des forces est moins grande. On ne la confondra point enfin avec le spasme des canaux biliaires , en raison de l'absence des nausées , de la permanence de la douleur , du nombre des pulsations qui s'élève à cent et plus par minute , et de la préférence que le malade donne à la position horizontale , tandis que , dans le spasme des vaisseaux biliaires , on se soulage en courbant le corps en avant sur les genoux.

L'hépatite , ainsi que les autres inflammations , peut se terminer par résolution , suppuration , gangrène ou squirrhe ; rarement pourtant on rencontre la gangrène du foie.

Cette maladie est fréquemment accompagnée de quelques obstructions. Elle n'a point autant de tendance à se terminer par suppuration dans nos

climats que dans les pays chauds ; ce cas s'observe rarement chez nous.

Assez peu souvent l'hépatite est immédiatement funeste ; elle disparaît fréquemment à la suite d'une hémorrhagie du nez ou des vaisseaux hémorrhoïdaux, de sueurs, d'un flux diarrhéique, d'un abondant écoulement d'urine sédimenteuse. On l'a vue cesser aussi au moment de l'apparition d'un érysipèle sur quelque partie du corps.

Les signes d'une terminaison favorable sont la diminution graduelle des symptômes fébriles, le meilleur état du visage, le retour des forces, de l'appétit et de l'embonpoint. L'intensité persistante de la douleur et de la fièvre, une constipation opiniâtre, de grands frissons auxquels succèdent la rougeur de la face et la fièvre hectique dénotent la suppuration. Des hoquets continuels, le froid des extrémités et l'extinction du pouls annoncent la gangrène.

Le pus, formé dans le foie, s'évacue par diverses voies ; comme ordinairement l'organe a contracté des adhérences avec les parties voisines, il s'écoule par les conduits de la respiration, par les voies digestives, ou par une ouverture à l'extérieur : quelquefois, par défaut d'adhérences, il s'épanche dans la cavité de l'abdomen.

Lors de l'ouverture des cadavres, on trouve une augmentation dans le volume et dans la consistance du foie, sa couleur est plus rouge qu'à l'ordinaire, ses membranes sont plus ou moins phlogosées ; des adhérences se sont établies entre sa surface et les parties voisines, ou des collections

considérables de pus se sont formées dans sa substance. Parfois encore on y rencontre des calculs biliaires, ou bien il ressemble à un rayon de miel par suite de l'espèce de fonte putride qu'il a éprouvée.

Une source de danger et une cause de difficulté dans le traitement de l'hépatite, c'est que, dans un grand nombre de cas, les symptômes inflammatoires ne sont que très-peu marqués, lors même que déjà la maladie marche vers la suppuration avec rapidité; c'est ce qu'on observe souvent dans les deux Indes. La douleur de côté n'est point toujours constante ou aiguë; le malade lui-même y fait fort peu d'attention; il n'en parle que lorsqu'on l'interroge à ce sujet, et alors il accuse simplement un sentiment légèrement pénible au creux de l'estomac ou dans l'hypochondre droit. Ce n'est qu'en observant les symptômes secondaires, tels que la diarrhée, la toux courte et sèche, la douleur au moignon de l'épaule, la teinte jaunâtre des yeux et de la face, que l'on peut, dans de telles circonstances, déterminer le véritable état et la nature de la maladie, surtout si on palpe la région du foie, et qu'on y reconnaisse de l'engorgement et de la sensibilité.

Pendant la période inflammatoire de l'hépatite aiguë, il est convenable de saigner, en se dirigeant pour cela sur l'intensité de la douleur et des symptômes fébriles, et de répéter l'opération si le désordre va croissant. En négligeant cette précaution, on doit craindre de voir arriver rapidement la suppuration. Après avoir ou-

vert la veine ; on administrera le calomélas uni au jalap, ou d'autres cathartiques (1). Ensuite on recommandera de faire des fomentations sur la région du foie, en les renouvelant dès qu'elles se refroidissent. Dans les cas d'hépatite très-intense, un bain chaud peut être avantageux, de même que l'application des sangsues ou des ventouses.

Quelques praticiens proscrivent l'emploi de la saignée dans cette maladie ; ils préfèrent l'application des sangsues ou des ventouses scarifiées dans le voisinage de la partie affectée, et cette méthode est la meilleure quand la fièvre et la douleur sont peu prononcées : dans le cas contraire, la phlébotomie est indispensable. Au reste, comme nous l'avons déjà remarqué pour plusieurs autres phlegmasies, il vaut mieux tirer en une seule fois la quantité convenable de sang que de l'obtenir par plusieurs saignées successives, mais plus faibles : l'ouverture de la veine devra d'ailleurs être fort large *.

Si, par suite de l'emploi de ces moyens, les symptômes ne s'amendent point, on retirera de l'avantage de l'application d'un large vésicatoire sur le lieu douloureux. S'il tend à sécher avant

* *George Fordyce's Fourth and Fifth Dissertation, pag. 50 and pag. 15.*

(1) ℞ Infus. Sennæ	℥ j 6.
Magnes. vitriol.	℥ iiij.
Tinct. Sennæ	} āā ℥ j.
Syrup. Rosæ.	

M. F. *Haustus.*

qu'on en ait obtenu l'effet désiré, on en posera un second, ce qui est bien préférable à la coutume d'entretenir le premier au moyen d'une pommade stimulante. Une potion saline (1), avec un peu de nitrate de potasse, et prise toutes les trois ou quatre heures, est encore un fort bon remède.

Dans toute hépatite aiguë, le régime dit antiphlogistique doit être observé avec la plus exacte rigueur, surtout s'il y a menace de suppuration. Il faut donc entretenir la liberté du ventre à l'aide des laxatifs, comme les solutions des sels neutres, le calomélas uni au jalap, ou l'extrait cathartique. Les lavemens émolliens, véritables fomentations à l'intérieur, ne doivent nullement être négligés.

Comme dans les autres phlegmasies, il est bon ici de favoriser la transpiration cutanée au moyen du tartrate de potasse et d'antimoine à petites doses, et d'y joindre le nitre. On emploiera encore les pédiluves chauds, et les tisanes douces et délayantes.

A la suite des saignées et de l'administration réitérée des carthartiques, vers la fin de la maladie, on voit quelquefois une éruption se manifester autour des lèvres, ou un érysipèle se déclarer sur quelque point du corps; c'est un signe

(1) ℞ Haust. salin. ʒ j β.
 Nit. purific. gr. x—xv.
 Antimon. tartaris. gr. 1/6.
 Syrup. Althææ. ʒ ij.

favorable. En pareil cas, deux onces de décoction de quinquina données toutes les quatre ou six heures, font disparaître en un ou deux jours les traces de l'inflammation qui subsistent encore.

Lorsque le malade n'a point été secouru à temps, ou que les remèdes sont restés sans effet, et que la suppuration annonce sa présence par des frissons répétés, il faut chercher à procurer au pus des qualités louables, et à déterminer son issue à l'extérieur.

Pour remplir la première de ces intentions, on fera prendre au malade un gros de quinquina toutes les deux heures, on le soumettra à un régime analeptique et fortifiant, on lui permettra l'usage modéré du vin; quant à la seconde, on y satisfera par l'application d'un large cataplasme émollient sur l'hypochondre droit, et par des fomentations qu'on y pratiquera deux ou trois fois chaque jour.

Quand la tumeur fait saillie au dehors, qu'elle est devenue molle, qu'elle présente une fluctuation manifeste, il faut l'ouvrir dans sa partie la plus déclive, ne laissant rapprocher les lèvres de l'incision que lorsque toute la matière s'est écoulée. On doit, au reste, couper les tégumens généraux avec un bistouri, et percer ensuite la poche avec une lancette ou un trocar : par ce moyen, on évacuera la matière lentement et par degrés, ce qui est un point important toutes les fois qu'une collection purulente est considérable.

Les abcès du foie, quand on les a ouverts, se

consolident plus promptement que ceux du reste du corps, et présentent de moindres inconvéniens. Il faut toujours, en conséquence, les faire ouvrir, qu'ils aient leur siège ou non à la face convexe de l'organe, ce qui vaut beaucoup mieux que de permettre au pus de s'épancher dans la cavité de l'abdomen, accident presque certainement mortel.

En raison de la tendance qu'a la bile à contracter des qualités putrides dans les pays chauds, on y emploie le quinquina presque dès le début de la maladie; cependant on ne peut rien en attendre de bon dans la période inflammatoire. Il ne se montre avantageux que durant la formation ou l'écoulement du pus.

Dans l'hépatite aiguë, lorsque la douleur et la tuméfaction ne sont point assez intenses pour nécessiter le régime antiphlogistique complet que nous avons indiqué, et que l'on soupçonne la formation d'un squirrhe, il faut recourir au mercure. Quelques praticiens le considèrent comme un spécifique dans toute affection quelconque du foie; mais, observe le docteur Saunders *, on se trouve ainsi dirigé par un empirisme capable de nuire à la réputation d'un excellent remède. Dans les deux Indes, où l'hépatite est fort répandue, souvent on emploie le mercure dès la première période de la maladie; mais les médecins instruits ne s'en servent que lorsque les symptômes inflammatoires ont cédé à un traitement antiphlogistique. Dans les Indes orientales, au reste, l'hé-

* *Treatise on the Diseases of the Liver.*

patite aiguë se présente rarement à l'observation : presque toujours la maladie se montre sous le type chronique , sans fièvre comme sans douleur de côté.

La manière la plus convenable d'introduire le mercure dans l'économie est de frictionner, chaque soir, la région du foie avec environ un gros d'onguent napolitain , jusqu'à ce qu'un léger ptyalisme se déclare , ou plutôt jusqu'à ce que l'effet du remède soit très-prononcé dans toute l'économie. C'est ainsi qu'on parviendra à dissiper la tuméfaction et l'induration.

Si les frictions mercurielles , sur le lieu douloureux et aux environs , sont accompagnées de quelque accident , alors on les pratiquera aux aînes, s'arrêtant toujours au moment où le ptyalisme se déclare. En même temps , tant pour favoriser la résolution de l'inflammation que pour obvier aux effets nuisibles du mercure , on donnera quelque doux purgatif , comme la solution d'un sel neutre dans une infusion de séné , tous les trois ou quatre jours à peu près.

Un de nos contemporains , M. James M'Gregor*, prétend qu'il ne suffit point d'exciter la bouche par le mercure , mais qu'il est véritablement nécessaire d'obtenir une salivation abondante , sans laquelle la maladie ne cède jamais. Je ne connais que lui de son opinion.

Désirons-nous que le mercure agisse promptement , il faut l'employer à l'intérieur comme à l'extérieur , en donnant conjointement quelques

* *Medical Sketches.*

pilules d'opium (1). Si le calomélas ne répond pas encore à nos vues, nous y substituerons les pilules mercurielles de la pharmacopée du collège royal des médecins de Londres, en donnant, selon les cas, une ou deux chaque soir au malade, au moment où il se met au lit.

Si les accidens se calment promptement, on ne prolongera point l'usage du mercure ; dans le cas contraire, on peut être forcé de continuer le traitement pendant cinq ou six semaines.

Dans la variété d'hépatite que produit l'usage immodéré du vin et l'abus des liqueurs fortes, l'emploi du mercure est condamné par le docteur Trotter *, qui prétend que, dans les cas de squirre ou de tubercules du foie, le mercure ne lui a paru utile qu'en s'opposant à la constipation. Mon expérience me porte à ne point absolument adopter cette opinion : plus d'une fois, j'ai vu le

* *Essay on Drunkenness, and its Effects on the human Body.*

(1) ʒ Hydrarg. calcinat. }
 Opii } āā ʒ j.
 Camphoræ }
 Syrup. simplicis q. s.
 M. F. *Massa in Pilulas æquales* LX. *distribuenda ; capiat j.*
vel ij. pro dose.

VEL

ʒ Calomel. ʒ j.
 Opii purific. ʒ ʒ.
 Antimon. tartar. gr. v.
 Syrup. simpl. q. s.
 M. F. *Massa in Pilulas* LX. *divid. ; j. manè et nocte quo-*
tidiè sumenda.

mercure employé avec succès contre le squirrhe du foie déjà compliqué d'hydropisie. Mais si la désorganisation est profonde et étendue, le médicament est nuisible.

On assure aussi que, depuis long-temps et avec beaucoup d'avantage, dans les îles américaines, on donne, contre l'hépatite chronique, l'acide nitrique fort étendu d'eau et de mucilage ou de sirop (1). C'est certainement un remède auxiliaire qui n'entraîne après lui aucun danger. Dans le cas où l'hépatite attaquerait un sujet scorbutique, la mort serait hâtée par le mercure, tandis que l'acide nitrique agirait à la fois sur l'organe malade et sur la diathèse scorbutique.

Le docteur Robert Pemberton a beaucoup préconisé le taraxacum dans le traitement de l'hépatite chronique *. Il prétend en avoir obtenu de bons effets, quoique le squirrhe existât déjà; dans certaines affections chroniques de l'estomac, il lui a bien réussi également; il donne, deux fois par jour, un demi-gros de l'extrait de cette plante. Néanmoins une forte décoction, ou le suc du taraxacum nouvellement exprimé, et à la dose de deux ou de quatre onces, deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures, seront des moyens encore plus efficaces.

* *Treatise on Diseases of the abdominal Viscera*, pag. 42.

(1) ℞ Acid. nitric. gutt. viij — x.
 Aquæ puræ ʒ xij.
 Syrup. Cortic. Aurant. ʒ ij.

M. F. *Haustus ter quaterve die sumendus.*

Le régime qui convient le mieux aux individus atteints d'hépatite doit se composer d'une diète atténuante et analeptique ; les alimens seront de facile digestion, on rejettera les mets salés et les matières grasses, ainsi que toute espèce de liqueurs spiritueuses. Ensuite et par degrés, on permettra des bouillons de viande, etc., jusqu'à ce qu'on voie la santé parfaitement rétablie. Dans la convalescence, les amers stomachiques, le quinquina, la quassia, la gentiane, la racine de colombo, conviendront fort bien *. Le malade en prendra, trois fois par jour, dans une potion, en ajoutant à chaque prise une dose assez forte d'un sel neutre pour déterminer une selle.

Le changement de climat, le transport d'un pays chaud dans une région plus froide, les voyages sur mer, seront également salutaires.

Les maladies compliquées, suites d'un long séjour dans les pays chauds, et qui affectent le foie, l'estomac et les intestins tout ensemble, sont quelquefois beaucoup soulagées par l'usage des eaux de Bath, si on les emploie avant qu'il y ait de la suppuration.

L'eau de Cheltenham est aussi singulièrement avantageuse dans les affections organiques dont nous parlons ; c'est la ressource principale de ceux dont le foie se ressent du séjour des pays chauds. Cette eau, en effet, outre les sels purgatifs qu'elle renferme, est chargée encore d'environ un huitième d'acide carbonique, qui y tient du fer en

* Voyez l'article de la Dyspepsie.

dissolution. Sa grande efficacité cependant, dans l'hépatite chronique, est due à son action purgative douce et continuelle.

De l'Inflammation de la rate ou de la Splénite.
(Splenitis.) *

Cette maladie débute par des frissons auxquels succèdent de la chaleur, de la soif et les autres symptômes de la fièvre ; bientôt après une douleur se manifeste dans l'hypochondre gauche, et est beaucoup augmentée par la pression ; du reste, la splénite ressemble considérablement à l'hépatite : comme celle-ci, elle peut être chronique, et alors l'organe augmente de volume et prend de la dureté.

Elle reconnaît à peu près les mêmes causes que les autres inflammations ; mais l'engorgement de la rate, avec accroissement de volume, arrive souvent à la suite des fièvres intermittentes prolongées ; c'est lui que l'on désigne en Angleterre, avec l'induration du foie, sous la domination d'*Ague-cakes* **. Il dépend probablement d'un *raptus* du sang vers ce viscère, pendant la période de froid des accès.

Je n'ai pas besoin de répéter que, comme les autres phlegmasies, la splénite peut se terminer par suppuration ou par induration. Quelquefois, elle finit par un vomissement d'une matière noirâtre et analogue à du marc de café ; d'autres fois,

* ETYMOLOGIE. Σπλήν, *Splen*.

** Voyez pag. 27.

c'est par une diarrhée ou un flux hémorrhoidal. Quand elle se termine par suppuration, et que la matière de l'abcès s'épanche dans l'abdomen, la mort arrive plus ou moins promptement, tandis qu'une simple tuméfaction peut subsister pendant plusieurs années sans danger.

Durant la période inflammatoire de la splénite, il faut recourir aux antispasmodiques, à la saignée générale et locale, aux purgations fréquentes, à l'application des vésicatoires sur ou proche la partie malade. S'il y a des marques de suppuration, il faut tâcher que l'abcès s'ouvre au dehors, et le recouvrir de cataplasmes, de linges imbibés de liqueurs émollientes. Dans le cas d'induration, on emploiera le mercure, ainsi que nous l'avons conseillé contre l'hépatite chronique peu avancée. On peut encore essayer l'acide nitrique.

De l'Inflammation des reins ou de la Néphrite.

(Nephritis.) *

On reconnaît deux sortes de néphrites, l'une *inflammatoire*, ayant principalement son siège à l'extérieur du rein; l'autre *calculieuse* occupant l'intérieur de l'organe. Je ne parlerai ici que de la première, me réservant de traiter de l'autre, en parlant des affections calculieuses.

On ne la confondra point avec la colique, parce que la douleur se fait sentir très en arrière, et que l'urine, fréquemment évacuée et en

* ETYMOLOGIE. Νεφρός, *Ren.*

petite quantité à la fois, est d'un rouge foncé ; on la distinguera aussi du rhumatisme , parce que les mouvemens du corps n'augmentent pas la douleur.

On ne prendra point pour elle l'affection produite par la formation d'un calcul dans le rein , ou par sa descente le long de l'uretère , si l'on fait attention aux symptômes fébriles qui se déclarent aussitôt après la douleur , et qui continuent sans aucune intermission : tandis que, dans le calcul du rein , la fièvre ne manifeste sa présence que long-temps après la douleur. Dans cette dernière maladie , d'ailleurs , la cuisse du côté du rein attaqué est engourdie , et le testicule correspondant rétracté , en même temps qu'on observe des nausées et des vomissemens continuels.

On la séparera enfin du lumbago par le siège de l'affection que le toucher peut indiquer , par la dysurie accompagnée d'envies continuelles d'uriner , par les vomissemens qui fréquemment l'accompagnent , par la présence d'une douleur le long de l'uretère , et que les mouvemens et la position verticale du corps n'augmentent point.

Les causes de la néphrite sont les coups , les contusions , les efforts violens des lombes , le transport d'une matière âcre sur les reins à l'aide de la circulation , les exercices pénibles , comme l'équitation long-temps soutenue et une marche forcée , l'exposition au froid.

En vertu d'une idiosyncrasie remarquable , quelques individus sont particulièrement exposés à ses atteintes ; c'est ce qui arrive surtout aux

goutteux , où le vice arthritique va se fixer souvent sur les reins.

La néphrite est accompagnée d'une douleur aiguë du côté malade ; cette douleur suit le trajet de l'uretère ; il y a dysurie et envies continuelles d'uriner, constipation , malaise marqué pendant la station ou la marche ; le malade se couche facilement sur le côté affecté ; il éprouve des nausées, des vomissemens , et souvent des coliques.

Le pronostic doit être basé sur la violence des symptômes, et sur la quantité ainsi que sur la nature de l'urine. Si la maladie se prolonge au-delà du septième ou du huitième jour, et qu'il y ait une douleur lombaire obtuse, de fréquens retours de froid, des frissons, on doit craindre la formation d'un abcès dans le rein. Les symptômes favorables sont la diminution de la fièvre, de la douleur et de la tension, l'évacuation d'une grande quantité d'urine muqueuse et fortement colorée, une sueur générale, un flux hémorroïdal.

Lors de l'ouverture des sujets qui ont succombé à une néphrite, on trouve les reins enflammés, et souvent détruits presque entièrement par des abcès. Dans quelques circonstances, ils paraissent squirrheux.

Dès le principe de la maladie, il convient de tirer une quantité de sang proportionnée à l'intensité de la douleur, à l'âge et à la constitution de l'individu. Si les symptômes ne sont pas aussitôt considérablement amendés, il faut répéter l'opération le même jour, ou, au plus tard, le

lendemain. L'application locale des sangsues sera également avantageuse.

Ensuite on couvrira la partie souffrante avec des flanelles imbibées d'une décoction tiède d'herbes émollientes, ou avec une vessie remplie d'eau chaude. Les lavemens émolliens tièdes conviennent aussi ; ce sont des fomentations intérieures. On fera boire abondamment des tisanes délayantes et douces, telles que l'eau d'orge, celle de graines de lin, l'infusion de fleurs de mauve, etc.

Dans la plupart des phlegmasies internes, le nitre est regardé comme d'un emploi fort avantageux ; mais son effet est très-douteux dans les cas de néphrite ; il agit trop rapidement sur les reins et peut les irriter.

On évacuera doucement les matières contenues dans les intestins, soit avec de légers laxatifs (1), soit à l'aide de lavemens émolliens.

Si on n'obtient aucun soulagement de l'emploi de ces divers moyens, on mettra le malade dans

(1) ℥ Mannæ optim. 3 vj.

Kali tartaris. 3 iij.

Aquæ ferventis 3 ij.

Tinct. Sennæ 3 j.

M. F. *Haustus.*

VEL

℥ Olei Ricini 3 j.

Mucilag. Gumm. arab. } āā 3 β.

Aquæ Fœniculi }

Tinct. Jalappæ gutt. xxx.

M. F. *Haustus.*

un bain chaud , plusieurs fois par jour , pendant dix minutes.

Les diaphorétiques doux , comme quelque potion saline avec une dose de tartrate de potasse et d'antimoine propre à exciter des nausées, sont également fort utiles.

Quant à l'application des vésicatoires , elle serait nuisible. Ils ont une action trop marquée sur les voies urinaires , et peuvent augmenter l'irritation. On prétend qu'on évite cet inconvénient en les saupoudrant de camphre , mais je ne puis confirmer ce fait par ma propre expérience. Peut-être encore que les frictions , faites sur les lombes , avec des linimens rubéfiants , seraient avantageuses.

Nous avons dit que la dysurie est un des symptômes de la néphrite ; pour la calmer , certains praticiens se servent des diurétiques échauffans , comme les térébenthines , les baumes , etc. Une telle méthode me paraît condamnable. Il est bien préférable de pratiquer des fomentations tièdes sur les régions hypogastrique et lombaire , d'administrer des lavemens mucilagineux opiacés , de faire boire abondamment des tisanes délayantes , telles que celles que nous avons indiquées tout à l'heure , etc.

On a souvent obtenu de bons effets de l'administration d'une pinte par jour d'une décoction de feuilles sèches de pêcher (*Persica vulgaris*) , préparée comme nous le dirons au sujet de l'hématurie.

Quand l'urine laisse déposer une grande quan-

tité d'une matière muqueuse et purulente, ce qui annonce la suppuration du rein, les médicamens balsamiques et détersifs, et l'usage prolongé des eaux ferrugineuses, de celle de Bristol spécialement, sont ce qu'il y a de plus convenable. Le quinquina pourra aussi être avantageux.

Un des médicamens qui m'aient le plus favorisé en pareil cas est l'uva-ursi à la dose d'un demi-gros, trois fois par jour.

Quand la néphrite est due à la présence d'un calcul ou d'un gros gravier dans le rein, on doit suivre la marche indiquée au chapitre des affections calculeuses.

Dans cette maladie, il faut éviter toute espèce d'alimens stimulans, et ne permettre que ceux qui sont d'une nature adoucissante; tout ce qui est âcre ou échauffant agit sur les reins. On doit surtout insister sur l'usage des boissons émollientes, quand même le malade les vomirait; après la saignée, rien n'est plus propre à abattre l'inflammation.

Les personnes sujettes à de fréquentes attaques de cette affection, ou à des obstructions dans les reins, doivent bien se garder du froid aux pieds, et préférer, pour dormir, un simple matelas à un lit de plume. Elles ne se livreront qu'à un exercice modéré, et ne boiront jamais de vin tartareux.

De l'Inflammation de la vessie ou Cystite.

(Cystitis.) *

Tension et douleur au-dessus du pubis, envies fréquentes d'uriner, dysurie ou ischurie, ténesme et fièvre, tels sont les symptômes qui caractérisent la cystite.

C'est rarement une maladie primitive; elle vient presque toujours à la suite de l'inflammation des parties voisines. Cependant elle est quelquefois produite par la rétention de l'urine et par l'excessive distention de la vessie qui en résulte, ou par la présence d'un calcul très-volumineux.

À la suite de la cystite, la membrane muqueuse de la vessie peut s'épaissir, s'endurcir, ou s'ulcérer; dans ce cas, du mucus ou du pus s'écoule en abondance avec l'urine, qui prend l'apparence du petit-lait; quelquefois aussi ce fluide est alors sanguinolent.

Dans le traitement de cette affection, nous devons empêcher l'accumulation des excréments dans le rectum, en administrant de temps en temps quelque laxatif rafraîchissant; il faut chercher aussi à apaiser l'irritation par des injections émollientes poussées par l'urètre, et en donnant un peu d'opium. Quelquefois les baumes détersifs, la térébenthine de Canada sont utiles, et, si l'on soupçonne la dégénérescence

* ETYMOLOGIE. Κύστις, *Vesica*.

squirrheuse, on joindra à ces médicamens la ciguë et la jusquiame *.

*De la Goutte. (Arthritis.) ***

Cette affection semble le résultat du développement d'un principe morbide spécifique.

Elle est précédée ordinairement par de la dyspepsie et des flatuosités intestinales; des symptômes fébriles, des douleurs et de l'inflammation dans les jointures des mains et des pieds, surtout à celles des orteils, sont ses signes caractéristiques; elle revient par paroxysmes; ceux-ci se déclarent le plus souvent au printemps et à l'automne. Chez quelques individus, elle détermine la formation de concrétions terreuses, souvent très-volumineuses, et placées dans les articulations des doigts particulièrement.

La goutte se présente sous quatre variétés, la régulière, l'atonique, l'erratique, et la goutte rentrée.

La seule maladie avec laquelle il soit possible de la confondre est le rhumatisme, et parfois le diagnostic en devient obscur. Le moyen le plus sûr de distinguer ces deux affections, est de tenir compte de la constitution du sujet, des symptômes précurseurs, du siège de la maladie, de

* Quoique la péritonite et l'hystérite appartiennent à la classe des pyrexies, nous les rangerons parmi les maladies des femmes en couche, parce qu'elles se développent le plus communément à la suite de l'enfantement.

** ETYMOLOGIE. Ἀρθρον, Articulatio.

la nature de ses retours, et de ses liaisons sympathiques avec toute l'économie : ces diverses circonstances varient dans l'un et dans l'autre cas.

Dans la goutte, communément les douleurs attaquent les petites articulations, et ont moins de tendance à changer de place; cependant si elles se portent ailleurs, c'est presque toujours sur le membre correspondant ou sur quelque viscère : les parties sont plus rouges et plus tuméfiées que dans le rhumatisme, qui est rarement précédé par des symptômes de dyspepsie comme la goutte, où ils se développent à un haut degré plusieurs jours avant le paroxysme.

Les hommes, surtout ceux d'une constitution forte et pléthorique, sont spécialement sujets à la goutte, qu'on observe rarement chez les femmes, et seulement chez celles qui sont robustes. Les individus continuellement exposés à un travail de corps, et ceux qui ne vivent presque absolument que de végétaux, sans boire de vin et d'autres liqueurs fermentées, sont rarement atteints de cette maladie douloureuse.

Elle ne se déclare presque jamais avant l'âge de trente-cinq à quarante ans, et, si cela arrive, il est présumable que c'est par suite d'une prédisposition héréditaire.

Une vie indolente et sédentaire, l'usage des vins tartareux, des liqueurs fermentées en général, la diète animale, l'abus des épiceries, favorisent particulièrement la naissance de la goutte.

Généralement on pense que la gloutonnerie est aussi souvent que l'ivrognerie la cause de cette

affection, mais le docteur Darwin dit que tous les individus arthritiques qu'il a eu occasion d'observer, avaient bu habituellement des liqueurs fermentées, comme du vin et de la bière. Au reste, en raison de la nature propre des maladies qui peuvent se transmettre par la génération, la dose des liqueurs de cette espèce, nécessaire pour faire développer la goutte, n'aura pas besoin d'être aussi forte chez ceux qui tiennent une disposition arthritique de leurs parens que chez les autres.

Elle peut également encore être le résultat d'un régime trop succulent ou d'excès dans les plaisirs de Vénus, d'une longue application à l'étude, des veilles prolongées, des chagrins, des peines de l'esprit, de l'impression du froid, de l'abus des boissons acides, du passage subit d'un bon à un mauvais régime, de la suppression d'un écoulement habituel, de l'épuisement par des évacuations excessives ; mais elle est éminemment héréditaire : des femmes tempérantes et d'une grande jeunesse en ont ressenti les atteintes.

Quelques médecins ont assigné, comme cause prochaine de la goutte, une *certaine acrimonie saline du sang*, capable de produire une irritation morbide dans diverses parties du corps sur les extrémités capillaires des artères. Cullen la regarde comme produite immédiatement par une diminution de tonicité aux extrémités du système, quoique le corps paraisse dans un état de pléthore et de force, et que le cerveau conserve

toute son énergie. Darwin la croit le résultat d'une irritation viciée de quelque point de l'économie, et capable d'amener l'engorgement et l'inflammation. Toutes ces hypothèses, et celles par lesquelles on a cherché à les remplacer, sont bien peu satisfaisantes.

Les paroxysmes de la goutte régulière arrivent quelquefois subitement sans aucun signe précurseur, ou bien ils sont précédés par un sentiment de froid extraordinaire aux pieds et aux jambes, par la suppression de toute transpiration dans ces parties, qui sont d'ailleurs le siège d'un engourdissement ou de picotemens; en même temps l'appétit diminue, les digestions deviennent pénibles, le malade éprouve du découragement et de la langueur, de la lassitude et de la fatigue après le moindre exercice, de la constipation; l'urine est pâle.

On peut se coucher dans un état de santé satisfaisant, et, après quelques heures, être réveillé par l'intensité de la douleur qu'on ressent à l'articulation du gros orteil, au talon, au mollet, ou dans tout le pied; des frissons se manifestent en même temps que d'autres symptômes fébriles: la partie s'enflamme et devient le siège de pulsations. Quelquefois les deux pieds se tuméfient et s'enflamment, et le malade ne peut marcher ou exécuter le moindre mouvement sans ressentir des douleurs atroces.

Vers le matin, le sommeil arrive; une légère sueur couvre la peau; le paroxysme cesse alors.

C'est la réunion d'un certain nombre de ces

paroxysmes qui constitue ce que l'on appelle un *accès de goutte*, dont la durée est plus ou moins longue suivant la saison, l'âge, les forces et la constitution du sujet.

Après un tel paroxysme, bien qu'au bout de quelques heures il y ait une diminution notable de la douleur, le malade n'est pourtant point entièrement délivré. Pendant plusieurs soirées de suite, la douleur et la fièvre reparaissent, et durent jusqu'au matin avec plus ou moins de violence.

Parfois, cependant, les paroxysmes deviennent plus doux de jour en jour, jusqu'au moment où la crise définitive s'effectue par les sueurs, par les urines, ou par quelque autre évacuation. Les parties qui ont été affectées deviennent alors le siège de vives démangeaisons, l'épiderme qui les recouvre tombe en écailles, et il reste un peu de claudication.

D'abord les attaques de goutte ne se montrent qu'une seule fois dans l'espace de deux ou trois ans : mais ensuite elles ont lieu chaque année, et enfin elles deviennent beaucoup plus fréquentes, chaque accès nouveau étant d'ailleurs plus violent et plus long que celui qui l'a précédé.

Dans le cours de la maladie, diverses parties du corps peuvent être affectées : le virus arthritique se porte, en effet, quelquefois d'une articulation ou d'un membre à l'autre. Après des attaques multipliées, les articulations perdent leur force et leur souplesse, et deviennent assez roides pour

être incapables de mouvement. On voit encore souvent des tumeurs très-dures se développer dans les jointures des doigts ; M. Haygarth propose de les appeler *nodosités* *. Des concrétions crétacées se forment aussi autour des articulations, ou se déposent dans l'intérieur des reins : celles-ci se dissolvent parfaitement dans les acides.

Quelquefois, malgré l'existence manifeste d'une diathèse arthritique, on ne remarque aucune affection inflammatoire des articulations : dans ce cas, l'estomac est surtout le siège du mal ; il y a développement de flatuosités, anorexie, dyspepsie, éructations fréquentes, nausées, vomissemens et vive gastralgie ; souvent en même temps le malade éprouve de l'abattement et de l'hypochondrie, ou bien de la céphalalgie et des vertiges, ou une sorte de tendance à l'apoplexie. Dans d'autres circonstances, les viscères thorachiques sont spécialement atteints ; ici se manifestent des palpitations, des défaillances, des crampes, de la dyspnée. C'est en cela que consiste la *goutte atonique*.

Quelquefois encore, l'inflammation, fixée d'abord sur une articulation, au lieu d'y résider le temps ordinaire, pour se dissiper ensuite graduellement, abandonne tout à coup son siège, et s'empare de quelque viscère. C'est aux accidens de ce genre qu'on donne le nom de *goutte rentrée*. Alors, si c'est l'estomac qui est pris, on remarque des nausées, des vomissemens, de l'anxiété, de la gastralgie, une sensation de froid à l'épi-

* *Clinical History of Diseases.*

gastre ; si c'est le cœur , on voit survenir la syncope ; si ce sont les poumons , l'affection simule l'asthme ; si c'est l'encéphale , l'apoplexie et la paralysie peuvent arriver.

Une autre variété de la goutte est l'*erratique*. Dans celle-ci , le virus arthritique , au lieu de donner naissance à l'inflammation des articulations , détermine simplement la phlegmasie de quelque viscère.

Tous les cas de cette nature , comme ceux des deux variétés précédentes , ne sont que des attaques de goutte irrégulière , et doivent inspirer la plus grande méfiance.

Rarement la goutte est accompagnée de danger , à moins qu'il ne s'opère une métastase sur quelque partie essentielle à la vie , comme l'encéphale , le cœur , les poumons ou l'estomac ; car dans ce cas elle est fréquemment funeste. Quelques constitutions , cependant , sont profondément affectées par les accès de la goutte atonique. Chez les jeunes gens , il est plus facile d'amener du soulagement que dans les personnes avancées en âge. On peut aussi plus aisément en amener les symptômes lorsqu'elle est acquise , que quand elle est héréditaire. L'accès en outre est généralement d'autant plus court que les symptômes fébriles sont plus violens , et que l'inflammation est plus forte.

Lorsqu'on a l'occasion d'examiner des cadavres d'individus qui ont éprouvé de fréquentes et vives attaques de goutte , on rencontre dans les reins des calculs d'un volume et d'une teinte va-

riables, et les articulations, devenues roides, semblent privées de leur mouvement par la formation de concrétions crétacées, analogues aux calculs des reins. On regarde ces concrétions, au reste, comme étant l'effet et non la cause de la maladie.

Dans un mémoire lu à la Société royale de Londres le 22 juin 1797, M. Wollaston a démontré que les concrétions arthritiques sont formées par de l'urate de soude. Le docteur Pearson, dans un mémoire lu à la même Société au mois de décembre de l'année 1797 aussi, et où il présente l'analyse de trois cents calculs urinaires, fait particulièrement mention de l'existence de l'acide urique dans les concrétions dont nous parlons, et propose de changer son nom en celui de *lithique*, dérivé de *lithiasis*. Fourcroy, vers le même temps, fit aussi la même découverte.

Malgré les nombreux remèdes qu'on a préconisés à différentes époques pour la guérison de la goutte, il est bien reconnu que rien encore ne peut débarrasser de cette maladie ceux qui en sont atteints : il faut chercher simplement à calmer la douleur lorsque le paroxysme est une fois établi, et ensuite, à l'aide d'un régime sévère et d'un exercice journalier et modéré, tâcher d'éloigner et de mitiger les accès.

Rarement les secours de la médecine sont utiles dans un accès de goutte régulière ; on doit en général se borner à tenir les parties enflammées à une douce température, en les enveloppant

dans de la flanelle, ou des étoffes de laine ou de pluche. Si l'individu est jeune et pléthorique, on le soumettra à une diète légère, lui défendant surtout ce qui peut entretenir ou augmenter l'irritation. Chez les vieillards, où l'estomac est affaibli, et chez ceux qui font un usage habituel des liqueurs fortes ou des substances animales, on permettra un régime plus restaurant : et, comme les vins de Madère et d'Andalousie sont les moins sujets à devenir acides dans l'estomac, ce sont ceux dont on préférera l'emploi en pareil cas.

Durant le paroxysme, on maintiendra le malade dans le calme et la tranquillité, le plus qu'il sera possible ; on lui évitera les contrariétés ; on lui prodiguera des soins consolateurs, car, en général, les goutteux supportent impatiemment la violence de leurs douleurs.

En adoptant la méthode antiphlogistique, nous pourrions peut-être parfois parvenir à dissiper un accès de goutte ; mais aussi nous pourrions courir le risque de déterminer une métastase sur quelque organe important à la vie ; en conséquence, on n'emploiera ni la saignée générale, ni les purgatifs, ni les applications locales ; et, quoique les linimens, les fomentations et les cataplasmes émolliens n'aient produit dans quelques cas aucun mal, dans d'autres circonstances leur usage a eu des suites fâcheuses, en occasionnant une rétro-pulsion de la maladie.

Le docteur Kinglake regarde comme une méthode de traitement tout-à-fait en opposition

avec les indications fournies par la nature du mal, celle où l'on entretient l'inflammation arthritique par l'augmentation habituelle de la température locale, par des applications de flanelle, par l'administration des stimulans, dans la vue d'empêcher la rétropulsion de la maladie, et de la fixer absolument sur le lieu affecté *.

Ses observations et ses raisonnemens l'ont, dit-il, convaincu de ce fait, que, quelque éloignement qu'il paraisse y avoir entre les causes prochaines des inflammations phlegmoneuse et arthritique, celles-ci se ressemblent pourtant assez en raison du degré de température qui les caractérise. Dans toutes deux, on peut attribuer l'excès morbide de la chaleur à l'action augmentée du système vasculaire, etc. En un mot, convaincu que, sous le rapport des symptômes les plus généraux, il existe une similitude frappante entre ces deux affections phlegmasiques, différentes par le nom, il pense que le même plan de traitement convient à l'une et à l'autre, et qu'il faut chercher à diminuer la chaleur en tenant des compresses imbibées d'eau froide appliquées constamment sur le lieu malade. Il cite plusieurs faits à l'appui de son opinion, et se croit autorisé à conclure que,

1°. Par la simple application de l'eau froide, on peut combattre promptement et sans danger la chaleur, qu'on doit regarder comme la cause prochaine de la goutte, et comme la cause ou l'effet de l'altération morbide des propriétés vitales;

* *Treatise on the Gout.*

2°. L'opinion commune, qui veut que la maladie se fixe sur les extrémités en raison de sa tendance à une crise , est loin d'être solidement établie ;

3°. Son transport sur un point déterminé , n'est point , comme on le pense généralement , dû à une prépondérance spéciale ou à la fixation de la maladie constitutionnelle ; mais que celle-ci se forme d'abord dans le lieu même affecté , d'où elle se répand sympathiquement dans le reste de l'économie ;

4°. Plus l'affection locale subsiste depuis longtemps , et plus il y a de probabilités que cette sorte de sympathie morbide causera des altérations dans les viscères principaux , ce qui suffit pour amener une mort prompte et douloureuse.

Telle est la théorie de M. Kinglake ; elle est trop vague , ce me semble , pour avoir un grand nombre de partisans. Un préjugé général s'oppose d'ailleurs à l'emploi du remède qu'il indique , et les jeunes praticiens ne doivent le recommander qu'avec une extrême réserve.

Ce n'est pourtant pas à lui que l'on doit la première indication de ce procédé. Hippocrate , Celse et quelques auteurs plus récents * , en ont parlé. Il n'a donc fait que renouveler une pratique , qui a été fréquemment mise en usage , et qu'on n'a abandonnée plusieurs fois que parce que ses avantages sont assez équivoques. Si jamais , au reste , on adopte le mode de traitement par les réfrigérans et les antiphlogistiques , ce ne

* *Rigby's Treatise on animal Heat. — Medical observations, vol. VI.*

devra être, selon moi, que lorsque l'estomac et les autres viscères jouiront de toute leur énergie naturelle, et que l'inflammation locale n'aura pas plus d'un ou deux jours d'existence. En pareil cas même, le degré de froid ne devra pas être plus grand, ou son application prolongée plus long-temps qu'il ne le faut pour dissiper les symptômes topiques; et, si, nonobstant cette précaution, il se manifestait des signes d'un trouble général dans l'économie, il faudrait cesser subitement l'emploi du froid, et combattre la torpeur par des stimulans. Une attention constante à avoir encore est de maintenir l'estomac dans un état modéré d'activité pendant tout le temps que dure l'application du froid sur les membres.

Un autre médecin * assure que, dans la goutte, aucune application extérieure n'est plus efficace que celle de la vapeur, et que rien ne vaut mieux que de plonger de temps en temps la partie enflammée dans une atmosphère plus rare; il recommande, en conséquence, l'emploi du bain de vapeur sous une espèce de machine pneumatique, tous les deux ou trois jours. Ce procédé, dit-on, non-seulement soulage les symptômes du paroxysme existant, mais encore influe sur la violence de ceux qui doivent suivre, et sur la longueur de l'intervalle qui les sépare. Ce dernier moyen est bien préférable à l'autre, quoique celui-ci paraisse

* *Blegborough's Communications on Gout, vol. xij. pag. 62 of the Medical and Physical Journal.*

plus propre à enlever promptement l'inflammation.

Au reste, la goutte n'étant point une maladie purement locale, ainsi que le docteur Kinglake et quelques autres veulent l'insinuer, mais étant réellement une affection constitutionnelle, les applications à l'extérieur ne doivent jamais être séparées de l'emploi des moyens internes.

Les vésicatoires, l'urtication, les moxas en usage aux Indes orientales, les frictions rubéfiantes avec de l'alcool camphré, les pédiluves d'eau simple, les bains chauds d'eau de rivière avec addition d'acide muriatique à la dose d'une once par huit livres, l'application locale des emplâtres sont autant de remèdes qu'on a proposés pour diminuer et combattre les paroxysmes de la goutte : mais tous ont plus ou moins d'inconvéniens, et doivent être rejetés. Cependant, quand la maladie a été répercutée, on l'a plus d'une fois rappelée à son siège primitif avec un vésicatoire, qu'on doit supprimer dès le moment où l'on a obtenu l'effet désiré, le pansant avec un morceau de charpie * imbibée d'huile fraîche, et enveloppant le membre dans de la flanelle ou dans une chaussette de laine.

Si, dans un accès de goutte régulière, l'intensité de l'inflammation et des symptômes fébriles exige l'emploi de quelques médicamens, on

* En Angleterre, la charpie est une sorte de tissu qu'on coupe, comme le linge, avec des ciseaux, et en morceaux d'une étendue convenable.

préférer les diaphorétiques légers (1), et on fera boire en même temps au malade une grande quantité d'une boisson douce et délayante.

Dans l'intention de déterminer une légère diaphorèse, et d'abrégé par-là le paroxysme, on administre quelquefois encore une décoction de gayac ; médicament qui devient nuisible quand il y a beaucoup de chaleur fébrile développée.

Si la constipation est forte, on donnera une dose convenable de teinture de rhubarbe, ou quelque autre laxatif également tonique et stimulant.

En raison de la violence des douleurs que cause la goutte, on a quelquefois recours aux opiacés dans cette maladie ; mais, lorsqu'on les administre au début des paroxysmes, et lorsqu'il y a une vive inflammation, on rend souvent les symptômes plus intenses. On ne les donnera donc avec sûreté, que dans les cas où les malades sont avancés en âge, où ils ont déjà éprouvé un grand

- (1) ʒ Pulv. antimonialis gr. ij.
 Ammoniaë gr. viij.
 Conserv. Rosæ q. s.

M. F. *Bolus tertiâ vel quartâ horâ sumendus.*

VEL

- ʒ Succi Limon. ʒ ß.
 Ammoniaë q. s. *ad ejus saturationem.*
 Aquæ puræ ʒ vj.
 Vini Antim. gutt. xij.
 Syrup. Cort. Aurant. ʒ j.

M. F. *Haustus quartâ vel sextâ horâ sumendus.*

nombre d'attaques de goutte, où il n'y a que peu ou point d'inflammation, et seulement de l'insomnie. On préférera, à la teinture d'opium, la confèction opiacée de la pharmacopée de Londres, à la dose de deux scrupules ou d'un gros.

La ciguë et les autres narcotiques sont depuis long-temps usités contre la goutte ; beaucoup de médecins ont surtout vanté la première ; le peu d'essais que j'en ai faits ont été sans succès.

A la suite d'un accès de goutte, on cherchera à retarder et à mitiger celui qui doit survenir, en faisant observer au malade une grande tempérance ; en l'obligeant de fuir les causes propres à déterminer de nouveau la maladie ; en l'engageant à prendre de l'exercice, et à éviter le froid ; en lui conseillant un emploi fréquent de doux cathartiques, et en tâchant de donner du ton à toute son économie.

Lorsqu'à la suite des accès encore, il reste du gonflement et de la roideur dans les articulations, le galvanisme et les frictions avec une brosse douce peuvent devenir d'un emploi fort avantageux.

On observe aussi assez souvent qu'il se forme des nodosités permanentes autour des articulations des doigts, après plusieurs accès de goutte ; le développement peut en être favorisé par l'idiosyncrasie de l'individu. A ce sujet, un auteur moderne * conseille de diminuer l'action augmentée des vaisseaux de la partie, vu que c'est

* *Observations on the Nature and Cure of Gout, etc. by M. James Parkinson.*

par eux que s'opère la sécrétion de la matière des nodosités ; de provoquer une abondante transpiration locale ; de corriger la disposition à l'acescence qu'on observe dans les premières voies et dans l'économie en général. Pour accomplir la première de ces indications, on appliquera topiquement des sangsues, dont on déterminera le nombre d'après l'étendue de la tumeur et la violence de la maladie ; quant à la seconde, on la remplira en entourant la partie avec un emplâtre composé de parties égales de diachylon simple et de savon blanc, lequel, au bout de quelques jours, n'adhérera plus qu'assez peu à la peau pour permettre la libre sortie de la matière de la transpiration cutanée, qui viendra se condenser à sa surface ; la troisième exige une grande attention pour le régime du malade, qui devra éviter toutes les substances acides, et surtout les liqueurs fermentées qui commencent à devenir aigres. Au reste, afin de neutraliser l'acidité déjà existante dans l'estomac, et qui servirait de levain continuel, on donnera, chaque jour, cinq, dix ou quinze grains de soude.

M. Parkinson attribue à l'emploi combiné de ces divers moyens, les plus grands succès que l'on puisse obtenir dans ce genre. Il a vu diminuer progressivement et disparaître enfin entièrement, sous leur influence, des nodosités qui avaient existé pendant plusieurs mois ; d'autres, qui duraient depuis plusieurs années, ont été assez atténuées pour permettre le mouvement

dans des articulations depuis long-temps immobiles ou à peu près.

Le docteur Bardsley, médecin de l'infirmerie de Manchester, regarde les nodosités des articulations comme dépendant plutôt du rhumatisme chronique que de la goutte. Il rapporte trois observations de ce genre : dans la dernière, ayant administré sans succès l'arsenic, l'huile de foie de morue (remède très-usité dans le Lancashire), le quinquina, le gayac, et les bains chauds, il eut recours aux frictions mercurielles; après avoir entretenu ainsi pendant quelque temps une légère salivation, et employé les saignées locales à l'aide des sangsues, il obtint la guérison du malade. C'est d'après ce fait qu'il croit le mercure capable de faire disparaître cette affection quand elle est récente.

Dans la goutte irrégulière ou atonique, il n'y a point d'inflammation articulaire, et la diathèse arthritique ne se manifeste que par l'état de langueur de l'estomac, par des flatuosités, des éructations, par de la gastralgie : le malade évitera ici tout ce qui pourrait l'affaiblir; il cherchera, au contraire, à donner du ton à tous ses organes, à l'estomac en particulier.

Dans cette intention, il lui sera permis une certaine quantité de nourriture animale, et on choisira les mets les plus restaurans, afin de déterminer le transport de la maladie aux extrémités, quoiqu'un pareil régime puisse augmenter les accidens du paroxysme, s'il se déclare sur ces entrefaites. Un usage modéré du vin est éga-

lement convenable ; on évitera pourtant celui qui est disposé à l'acidité, comme le vin du Rhin, etc., et on préférera celui de Madère et celui d'Espagne. Si même on remarquait que ces derniers produisissent des aigreurs, on leur substituerait un mélange d'eau et d'eau-de-vie, sans aucune addition de sucre ou de citron. Le bain froid est un tonique puissant ; mais, chez les gouteux, ses effets ne sont point assez certains pour qu'on puisse se permettre de l'employer.

Pour donner du ton à l'estomac, les aromates, le quinquina (1) et les ferrugineux seront mis en usage. Remarquons que le quinquina ne produit pas, par son emploi prolongé, l'atonie de l'estomac, comme le font les autres amers, et que par conséquent les gouteux le doivent préférer.

Dans les cas où la goutte produit des affections anoma les de la tête, de l'estomac ou des intestins, les eaux de Bath sont d'une utilité avé-

(1) ʒ Infus. Rad. Columb. ʒ iv.

Tinct. Cort. peruv. }
 ——— Cardamon. comp. } āā ʒ β.

M. F. *Mistura cujus sumat æger cochlear. ij. magna bis terve in die.*

VEL

ʒ Rubiginis Ferri ʒ ij.

Pulv. Cort. peruv. ʒ j.

——— aromat. ʒ j β.

Syrup. Cortic. Aurant. q. s.

M. F. *Electuarium de quo capiat quantitatem juglandis bis in die.*

rée ; et ce n'est pas un petit avantage , en effet , que de pouvoir , par l'application de la chaleur , appeler sur quelque membre une inflammation locale à laquelle cèdent les symptômes dangereux qui existent. Voilà pourquoi l'on dit que ces eaux produisent la goutte ; et cela signifie seulement que , chez les individus atteints d'une affection goutteuse erratique qui cause des désordres dans l'économie , l'usage des eaux de Bath , à l'intérieur et à l'extérieur , détermine une augmentation dans l'action générale des organes : aussi y a-t-il alors rougeur de la face , plénitude des vaisseaux sanguins , amendement des symptômes de la dyspepsie , et un accès de goutte se manifeste-t-il comme crise de la maladie.

Lorsque la goutte a disparu en laissant après elle un affaiblissement de l'estomac , avec une roideur et une faiblesse dans la partie qui était le siège du mal , on recommande de faire boire de l'eau de Buxton , laquelle est , du reste , également utile à l'extérieur.

Il faut combattre la constipation par quelque purgatif très-léger (1) , capable simplement de

(1) ℞ Electuar. à Cassiâ	℥ ij.
Pulv. Rhabarbari	℥ ij.
—— Jalapii	℥ j.
Olei Carvi	gutt. v.
Syrup. Zingiberis	q. s.

M. F. *Electuarium de quo capiat magnitudinem juglandis pro re natâ.*

VEL

℞ Tinct. Sennæ compos. . . . , . . ℥ j.
pro dose.

tenir le ventre libre ; si l'estomac est troublé dans ses fonctions par le développement d'un principe acide , on administrera de temps en temps un doux vomitif , et on donnera chaque jour une préparation absorbante (1).

Dans les attaques de goutte atonique , quelques médecins conseillent d'appliquer des vésicatoires aux membres inférieurs ; mais on doit y renoncer quand les douleurs sont très-intenses dans ces parties.

Dès que l'estomac ou les intestins paraissent affectés par suite de la rétropulsion de la goutte, il faut, sans perdre de temps, faire boire abondamment au malade du vin ou même de l'eau-de-vie avec des aromates. En pareil cas, on obtient un grand avantage de l'emploi de l'alcool chargé des principes de l'assa-fœtida ou de l'ail. Il en est de même des opiacés unis aux aromates (2) et au camphre, du musc, de l'ammo-

VEL

℥ Aloës soccotorin.	}	āā — ʒ ij.
Sapon. hispanic.		
Olei Cinnamomi		gult. v.
Syrup. Spinæ cervinæ		q. s.
M. F. <i>Massa in pilulas æquales XLVIII. dividenda quarum sumat ij. vel iij. horâ somni.</i>		

(1) ℥ Magnesiae albæ	ʒ β.
Pulver. Rhabarb.	gr. vij.
——— aromat.	gr. v.

M. F. *Pulvis manè et vesp. sumendus.*

(2) ℥ Opii	gr. j.
Camphoræ	gr. vj.

niaque. On peut administrer aussi, dans tout véhicule approprié, un mélange de parties égales de teinture camphrée d'opium et de teinture ammoniacale de gayac, à la dose d'une, deux, trois ou quatre petites cuillerées. L'éther est un remède pareillement fort convenable. En même temps, on appliquera sur l'épigastre des linges chauds, on y pratiquera des fomentations, ou l'on y maintiendra une vessie remplie d'eau chaude, et on placera les pieds sur des briques chaudes enveloppées dans de la flanelle. On pourrait aussi faire, sur la région de l'estomac, des frictions avec de l'eau-de-vie ou le liniment ammoniacal double. Dans le cas où des nausées et des vomissemens se déclareraient, on y remédierait en faisant boire du vin étendu d'eau chaude, pour donner ensuite des opiacés combinés avec le camphre.

Si la métastase a eu lieu sur la tête, et qu'on redoute l'apoplexie ou la paralysie, il faut poser un large vésicatoire au dos, en même temps qu'on en appliquera de plus petits à la partie interne des jambes, et qu'on placera des cataplasmes à la

Alcoholis q. s.

Confect. aromat. gr. xv.

M. F. *Bolus pro re natâ sumendus.*

VEL

℞ Misturæ camphorat. ℥ j ss.

Ammoniac gr. x.

Tinct. Opii gutt. xij.

Æther. sulfur. gutt. xv.

F. *Haustus tertiâ quâque horâ sumendus.*

plante des pieds. Toutes les trois ou quatre heures, on donnera de vingt-cinq à cinquante gouttes d'esprit d'ammoniaque composé, ou une combinaison d'ammoniaque, d'éther et d'aromates; et, comme purgatif, on administrera six gros ou une once de teinture d'aloës.

Quand la goutte se porte sur les poumons, et détermine une attaque d'asthme, on doit appliquer des vésicatoires à la poitrine ou au dos, et des sinapismes à la plante des pieds, tandis qu'on donnera à l'intérieur les opiacés et les antispasmodiques (1), répétés aussi souvent que besoin est, ou vingt à cinquante gouttes d'éther sulfurique dans un verre de vin, toutes les deux ou trois heures.

N'y aurait-il pas quelque avantage à recourir à la saignée, dans le cas où la rétropulsion de la goutte serait suivie d'une menace de suffocation?

Quand la maladie attaque les reins, et simule un accès de gravelle, il faut tenir, constamment appliquées sur les parties affectées, des vessies remplies d'eau chaude ou des flanelles imbibées d'une décoction tiède. On fera prendre en abondance des boissons délayantes chaudes, et on administrera à plusieurs reprises des lavemens émolliens avec addition d'une petite quantité de teinture d'opium. On pourra également, dans

(1) ʒ Confect. aromat. 3 j.
 Aquæ Cinnamomi ʒ j β.
 Tinct. Opii gutt. xxx.

l'intention d'apaiser les douleurs , faire prendre à l'intérieur, dans un véhicule convenable, trente ou quarante gouttes de cette dernière préparation.

La goutte simule plusieurs maladies , comme nous l'avons déjà remarqué ; aussi, quand on se trompe dans son diagnostic, et que , par suite , on lui applique un traitement peu convenable , on trouble sa marche régulière , et on met la vie du malade dans un péril imminent. En conséquence , les gouteux doivent porter une attention particulière sur les maladies qui se déclarent chez eux vers le temps où ils ont lieu de craindre un nouvel accès. Il en est de même de ceux qui , d'après leur constitution et leur manière de vivre , peuvent s'attendre à en être attaqués tôt ou tard ; ils doivent se montrer fort circonspects lors de son début ; une conduite imprudente , un traitement mal dirigé , pourraient entraver la marche naturelle de la maladie , et l'obliger à se fixer sur quelqu'un des principaux viscères.

Nous avons déjà dit aussi que la goutte ne peut être guérie à l'aide des médicamens ; et cependant il y en a plusieurs parmi eux qu'on a qualifiés pompeusement du titre d'anti-arthritiques. Naguère , la poudre du duc de Portland a joui d'une grande célébrité ; elle est aujourd'hui totalement abandonnée , parce que , dans plusieurs cas , elle a eu les effets les plus funestes *.

* Cette poudre est composée de parties égales de racines d'aristoloche ronde et de gentiane ; de feuilles de germandrée et d'ivette , et de sommités de petite centaurée. On fait sécher ces substances ,

Cullen rapporte que , chez tous les malades où l'administration de ce remède avait été continuée pendant le temps voulu , on n'apercevait plus , à la vérité , d'inflammation aux articulations , mais qu'il se manifestait des symptômes de goutte atonique , et qu'au moment où l'on en cessait l'usage , on voyait survenir un asthme , une apoplexie ou une hydropisie mortelles. Murray , professeur à Goëttingen , assure , dans son *apparatus medicaminum* , que la poudre du duc de Portland causait souvent l'apoplexie , la paralysie et d'autres affections non moins graves , avec dyspnée , toux sèche , et formation de tubercules dans le tissu des poumons , ce qui ne tardait point à amener la mort. L'auteur de la Zoonomie , le docteur Darwin , a vu deux fois la mort résulter de l'emploi prolongé des médicaments amers , et pense que le houblon , qui entre habituellement dans la confection de la bière , doit ajouter aux mauvais effets de l'alcool que contient cette liqueur , et disposer à l'apoplexie et à l'hépatite. Plusieurs médecins renommés ont , en effet , observé que l'usage prolongé de la poudre de Portland et des autres amers débilitait constamment l'estomac , causait l'anorexie , rendait les digestions pénibles , et accélérât l'époque de la mort , loin de procurer la santé.

et on les réduit en une poudre subtile. La dose en est d'un gros chaque matin pendant les trois premiers mois , de trois quarts de gros pendant les trois mois qui suivent , et d'un demi-gros pour les six derniers mois. Dans le courant de la seconde année , on en donnera seulement un demi-gros tous les deux jours.

On a également employé, pour prévenir la goutte, les alkalis sous diverses formes, caustiques ou combinés à l'acide carbonique, l'eau de chaux, le savon, les absorbans : depuis quelques années surtout, les eaux alkales gazeuses sont devenues à la mode. Comme on est effectivement dans l'habitude d'ordonner ces médicamens dans les affections calculeuses, plus d'une fois on en a fait prendre à des personnes atteintes en même temps de la goutte, ce qui a fourni l'occasion de remarquer que les accès de celle-ci se trouvaient éloignés. Quoi qu'il en soit pourtant, nous affirmons que rien n'est encore meilleur, soit pour rendre les retours de la maladie moins fréquens, soit pour diminuer l'intensité des accès, qu'un régime convenable et un exercice régulier.

Chez les individus qui ont une disposition héréditaire à la goutte, on peut l'empêcher de se développer en prenant de bonne heure les précautions que nous venons d'indiquer. Lors même qu'elle s'est déjà manifestée une fois, il est possible encore de l'éloigner à jamais ; mais cet avantage ne peut être obtenu que par ceux qui ont assez de force d'esprit pour suivre avec persévérance ce régime sévère.

L'exercice, chez les goutteux, développe les forces, et tend à prévenir la pléthore. Mais, pour qu'on en obtienne de bons effets, il faut qu'il soit constant, régulier, modéré, et qu'on s'y adonne pendant toute la vie. Il prévient souvent à lui seul un accès dans les premiers temps de la maladie. Mais, plus tard, quand on observera

les signes précurseurs d'une attaque, on recommandera de peu marcher, dans la crainte d'avancer l'époque de l'invasion, en augmentant la disposition inflammatoire des extrémités inférieures.

Quand la constitution n'est point encore altérée, soit par l'intempérance, soit par des accès de goutte multipliés, on pourra espérer d'éloigner le retour de la maladie par la privation de toute nourriture animale. Mais, si cette abstinence n'est observée qu'après la détérioration générale de l'économie, qu'à la suite d'un grand nombre d'accès, ou pendant la vieillesse, elle deviendra nuisible, et déterminera une attaque irrégulière. Il est, en effet, constamment dangereux de passer subitement d'un régime succulent à une diète légère et peu restaurante ; un changement de cette nature ne peut avoir lieu que par degrés et insensiblement.

Dans le cas où les alimens, tirés des animaux, sont proscrits, le laitage et les farineux formeront la base du régime ; on rejettera les liqueurs spiritueuses et fermentées de toute espèce : si néanmoins, par suite de l'habitude contractée par le malade, leur usage était devenu nécessaire, on les permettrait en petite quantité.

Il faudra, en outre, que les gouteux soient tempérans sous le rapport de tous les autres genres d'excès, qu'ils renoncent à l'étude pendant la nuit, et aux plaisirs de l'amour. Ils se coucheront et se leveront de bonne heure ; ils éviteront le froid, et surtout ils prendront garde d'avoir

les pieds mouillés ; en un mot , ils observeront strictement tous les préceptes de l'hygiène.

*Du Rhumatisme. (Rheumatismus.) **

On distingue le rhumatisme en *chronique* et en *aigu* : dans le premier, il n'y a que peu de fièvre et d'inflammation, on n'observe que de la douleur ; dans le second, il y a de la fièvre et de l'inflammation à un haut degré.

Le rhumatisme peut se déclarer à toutes les époques de l'année, à la suite d'un refroidissement subit de l'atmosphère, mais le printemps et l'automne sont les saisons les plus favorables à son développement. Il attaque des personnes de tous les âges ; les enfans et les jeunes gens y sont pourtant moins exposés que les adultes. Les individus chez lesquels on le remarque principalement, sont ceux que leur profession expose aux alternatives de chaleur et de froid.

Le rhumatisme aigu a quelques points de ressemblance avec la goutte, mais il en diffère sous plus d'un rapport. Il ne se déclare point ordinairement avec la même rapidité qu'un accès de goutte, mais la douleur s'établit lentement et par degrés. Il ne se fixe pas non plus, comme la goutte, dans un seul point, mais il se porte fréquemment d'une partie à une autre, et est accompagné d'un sentiment d'engourdissement. Il attaque rarement les petites articulations ; il préfère celles du genou, de la hanche, de l'é-

* ETYMOLOGIE. Ρευματισμός, *Fluxione infestor.*

paule. Il donne lieu à une fièvre continue, et la goutte a des rémissions périodiques. Le poulx est dur; ses battemens sont précipités; les veines qui entourent la partie malade s'engorgent, et une douleur pulsative marque le trajet des artères. La douleur locale augmente par degrés, et le malade souffre cruellement à chaque mouvement; il semble que les organes affectés éprouvent une lente dilacération: mais bientôt ce phénomène cède la place à un gonflement qui se manifeste dans une ou plusieurs articulations. En outre, le rhumatisme n'est point, comme la goutte, précédé de symptômes de dyspepsie, ni suivi de la formation de concrétions crétacées ou de nodosités aux jointures des doigts.

Le rhumatisme résulte communément de la suppression de la transpiration cutanée, occasionnée par l'humidité des vêtemens, des lits ou des appartemens, ou encore par l'impression du froid, lorsque le corps est en sueur après un exercice violent. Les rhumatisans sont très-exposés aux attaques de leur maladie par les temps pluvieux, et ressentent des douleurs qui les avertissent des approches d'un changement dans l'atmosphère; on peut les considérer comme des baromètres vivans.

On regarde, comme cause prochaine du rhumatisme, une phlegmasie des membranes fibreuses, et des aponévroses qui tiennent aux muscles.

Le rhumatisme aigu débute ordinairement par des lassitudes et des frissons, auxquels succèdent de la chaleur, de la soif, des anxiétés, la

privation du sommeil ; le pouls est dur , plein et vif ; bientôt après de fortes douleurs se déclarent dans diverses régions du corps, mais plus particulièrement dans les articulations des épaules , des genoux, des poignets et des pieds, quelquefois dans celle de la hanche ; ces douleurs passent d'une jointure à l'autre , laissant après elles de la rougeur et du gonflement , ainsi qu'une grande sensibilité au toucher. Vers le soir , on observe habituellement une exacerbation de la fièvre , et , pendant la nuit, les douleurs acquièrent plus d'intensité : c'est alors qu'elles se portent d'une articulation à l'autre.

Dans les premiers temps de la maladie, il survient quelquefois de légères sueurs ; mais rarement elles sont critiques et susceptibles d'alléger les douleurs. D'abord, l'urine est claire , mais , plus tard , à mesure que la fièvre éprouve des rémissions plus prononcées , elle devient sédimenteuse , sans que le dépôt formé puisse être non plus regardé comme critique.

Le rhumatisme chronique est caractérisé par des douleurs dans la tête , les épaules , les genoux , et autres grandes articulations ; quelquefois elles se trouvent bornées à une seule partie , ou passent d'une jointure à l'autre , mais sans occasionner de fièvre ou d'inflammation : la maladie peut durer ainsi un temps considérable , et disparaît enfin.

Cette variété du rhumatisme est peu dangereuse ; mais , quand une fois on en a éprouvé une attaque , on est exposé à la voir se renouveler

fréquemment dans le cours de la vie, ce qui peut à la fin amener une ankylose incurable. Le rhumatisme aigu est également peu à craindre, mais quelquefois, néanmoins, il fait succomber les malades à une inflammation générale, ou à une métastase sur un viscère important, comme l'encéphale ou le poumon. Rarement il se termine par suppuration, malgré la vive inflammation qui l'accompagne; mais, dans certains cas, il donne lieu à une infiltration de sérosité ou d'un fluide albumineux dans le tissu cellulaire voisin.

On regardera comme des signes favorables une sueur générale et abondante, sans être excessive, une éruption cutanée, une épistaxis ou quelque autre hémorrhagie, un dépôt épais et furfuracé de l'urine : la maladie prendra une tournure fâcheuse, au contraire, s'il se manifeste un érysipèle, ou si la peau devient d'un rouge foncé au lieu affecté, s'il se forme des phlyctènes, s'il se fait une métastase à la tête, à la poitrine ou sur les viscères de l'abdomen.

Comme le rhumatisme ne cause que rarement la mort, on a eu bien peu d'occasions d'examiner des cadavres de rhumatisans. Dans ceux que l'on a pu voir, on a constamment remarqué les altérations que nous avons signalées pour la fièvre inflammatoire. On a trouvé seulement, dans les articulations, un épaissement des membranes, des adhérences, ou un épanchement albumineux.

Le but que l'on doit spécialement se proposer, dans le traitement du rhumatisme aigu,

est de combattre l'inflammation générale ; on y parvient à l'aide du régime antiphlogistique , et de la saignée , en proportionnant la quantité du sang à la violence des symptômes , à l'âge , aux forces et à la constitution du sujet. Si , après la saignée , la douleur n'est point apaisée , que le pouls reste plein , dur et accéléré , que le sang tiré se couvre d'une couenne épaisse , on doit répéter l'opération le jour même ou le lendemain , pourvu toutefois que la maladie n'en soit qu'à sa première période. Une circonstance à noter encore ici , c'est que quelquefois plus on saigne et plus la couenne du sang devient manifeste , en sorte qu'il vaut mieux se régler , pour répéter la phlébotomie , sur l'état du pouls que sur ce dernier signe.

Au lieu de pratiquer une saignée générale , il est plus convenable d'appliquer des sangsues sur le lieu douloureux , chez les individus faibles et nerveux , quand l'inflammation paraît purement locale ; on obtient souvent ainsi un avantage marqué. On produit également beaucoup de soulagement par ce moyen , quand même il existe des symptômes d'inflammation générale , si l'on en fait précéder l'emploi par l'ouverture de la veine. Dans le cas où l'on n'aurait point de sangsues , on les remplacerait par les ventouses scarifiées.

Communément dans le rhumatisme aigu , on compte principalement sur les saignées fréquentes et copieuses dès le début , et sur le régime antiphlogistique ; mais dans plus d'un cas , cette méthode a été poussée à l'excès , et a déterminé

un degré alarmant de faiblesse. Après des réflexions suivies sur ce sujet, et, bien convaincu de la facilité avec laquelle la digitale pourprée modère l'action des organes de la circulation, j'ai employé depuis peu cette plante dans quelques cas graves de rhumatisme aigu, et j'en ai obtenu de grands succès, à la suite d'une ou de deux saignées générales, son usage m'ayant empêché de recourir de nouveau à l'ouverture de la veine. Je donne, en pareille circonstance, la teinture de digitale à la dose de dix à vingt gouttes toutes les quatre ou six heures.

Dans les cas de constipation, on procurera une ou deux selles par jour, avec quelque purgatif rafraîchissant, comme un sel neutre, ou avec des lavemens laxatifs. C'est la meilleure marche à suivre quand la maladie est générale et violente; on évite ainsi les douleurs que le malade éprouverait en se remuant pour aller à la garde-robe.

Lorsque la douleur sera bornée à un seul point, et qu'il n'y aura point une inflammation intense, un vésicatoire deviendra utile; des frictions avec un liniment rubéfiant, auront un effet analogue (1); mais lorsque les douleurs sont erratiques,

- (1) ℞ Spirit. camphorat. ℥ ij.
 Aquæ Ammon. pur. ℥ ss.
 Essent. Olei Bergam. gutt. x.
 M. F. *Linimentum*.

VEL

- ℞ Olei Olivarum ℥ iiij.

et passent rapidement d'une articulation à l'autre, aucun de ces deux remèdes n'est d'un grand secours. Quant aux fomentations chaudes, il ne faut jamais les employer; elles augmentent la douleur, loin de la calmer.

Lorsqu'il survient un gonflement considérable et très-douloureux à une des articulations, on doit, outre l'application topique des sangsues, avoir recours à quelque cataplasme résolutif, comme celui de *farine composé de la Pharmacopée chirurgicale de Londres* (1), qu'on renouvelera soir et matin.

Quoiqu'on doive regarder comme un moyen très-équivoque contre la goutte l'application, sur les parties malades, de compresses trempées

— Terebenthinæ ℥ j.
 Acid. sulfurici gutt. xij.

VEL

℥ Olei Oliv. ℥ ij.
 Camphoræ ℥ ij. *solve et adde*
 Tincturæ Cantharidum ℥ j.
 Aquæ Ammon. pur. ℥ β.

VEL

℥ Liniment. Saponis ℥ ij.
 Aquæ Ammoniacæ }
 Tinct. Cantharid. } āā ℥ ij.
 — Opii }

M. F. *Linimentum*.

(1) ℥ Farinæ Secalis ℥ ij.
 Fermenti veteris acris ℥ iv.
 Nitri muriati ℥ ij.

M. F. *Cataplasma*.

dans de l'eau froide ou dans une dissolution de muriate d'ammoniaque et de nitre, je crois qu'on peut en obtenir un avantage marqué dans le rhumatisme aigu. Dans l'été de 1807, j'ai passé quelques mois en Russie, et j'y ai appris que les médecins du pays se servent, contre le rhumatisme, de la neige ou de la glace pilée, à l'extérieur.

Après les évacuations convenables, on peut recourir aux diaphorétiques, comme les antimonialaux à petites doses fréquemment répétées*, ou la poudre d'ipécacuanha composée, à la quantité de dix à douze grains (1), toutes les trois ou quatre heures. Quelques praticiens emploient aussi, dans le même but, l'alkali volatil et le camphre, séparément ou combinés (2), et on

* Voyez pag. 61.

-
- (1) ʒ Pulv. Ipecacuan. comp. gr x.
 Conserv. Rosæ gr. xij.
 Syrup. q. s.

M. F. *Bolus tertiâ vel quartâ horâ sumendus. Superbibe cochlearia iij. Misturæ sequentis.*

- ʒ Succi Limoniorum ʒ j β.
 Ammoniæ ʒ j.
 Aquæ fontis ʒ iv β.
 Nitri purif. ʒ β.
 Syrupi Althææ ʒ β.

- (2) ʒ Ammoniæ gr. x — ʒ j.
 Pulv. antimonial. gr. ij.
 Conserv. Rosæ q. s.

M. F. *Bolus quartâ quâque horâ sumendus.*

VEL

- ʒ Seri Lactis vinosi ʒ x.

peut y avoir recours dans le cas où les remèdes employés auparavant ne se montreraient point assez puissans. Pour favoriser l'effet de ce médicament, le malade boira abondamment de l'infusion de thé, de l'eau d'orge ou du petit-lait vineux.

On cherche généralement à provoquer la sueur dans les rhumatismes aigus ou chroniques, et quelquefois on retire de l'avantage de cette méthode; mais personne n'ignore que, dans cette espèce de maladie, on éprouve souvent naturellement des sueurs excessives sans qu'aucun soulagement s'ensuive.

Quelques médecins administrent contre le rhumatisme aigu les opiacés combinés avec le camphre, mais ils n'en obtiennent pas des résultats fort marqués; la meilleure manière de faire prendre l'opium ici est de l'unir à l'antimoine (1),

Liq. vol. Corn. Cerv. gutt. xxx.

M. *Bibat æger horâ decubitûs.*

VEL

℞ Camphoræ gr. iij.

Ammoniaë ℥ ss.

Antimon. tartaris. gr. 1/6.

Conserv. Prun. sylvest. q. s.

M. F. *Bolus.*

VEL

℞ Misturæ camphorat. ℥ j.

Aquæ Ammon. acet. ℥ iij.

Vini Antimonii gutt. xx.

M. F. *Haustus quartâ vel sextâ horâ quâque repetendus.*

(1) ℞ Pulv. antimon. gr. ij — iij.

Opii gr. ss.

ou de se servir de la poudre d'ipécacuanha composée dont il vient d'être question.

Un célèbre professeur de médecine pratique, le docteur George Fordyce, conseille de traiter tout rhumatisme aigu par le quinquina donné abondamment dès le début même de la maladie. Il rapporte, dans sa troisième dissertation sur la fièvre, que, durant les quinze années qui en ont précédé la publication, il avait entièrement renoncé à la saignée dans le traitement de cette maladie, et qu'il ne perdit pas plus de deux ou trois personnes, quoiqu'il eût employé sa méthode sur plusieurs centaines d'individus. Auparavant, sous l'influence des évacuations sanguines, il voyait fréquemment survenir des métastases mortelles, accident qui lui est rarement arrivé depuis qu'il a renoncé à leur usage.

Malgré toute ma déférence pour M. Fordyce, je crois que, lorsque l'inflammation est forte dans une attaque de rhumatisme aigu, une saignée copieuse et faite de bonne heure est nécessaire, et que souvent on ne meurt que faute de l'emploi de ce moyen.

Conservæ Rosæ q. s.

M. F. *Bolus sextâ quâque horâ sumendus.*

VEL

Aquæ Ammon. acetat. ʒ ß.

— Menthæ sativ. ʒ j.

Vini Antimon. gutt. xl.

Tinct. Opii gutt. xxx—l.

Syrup. simplicis ʒ ij.

M. F. *Haustus horâ somni sumendus.*

Un autre fauteur de cette opinion est le docteur Haygarth *. Il dit que, pendant plusieurs années, il a traité habituellement le rhumatisme aigu en administrant la poudre antimoniale (*Pharmacopée de Londres*) ou le tartrate de potasse et d'antimoine, jusqu'à ce que l'estomac et les intestins lui semblassent suffisamment évacués : alors, sans attendre aucune autre évacuation ou l'abattement des symptômes fébriles et inflammatoires, il prescrit le quinquina : il en donne d'abord de petites doses, qu'il augmente graduellement si elles paraissent réussir ; mais si ce médicament a un effet nuisible ou même s'il reste sans action, il le suspend, et administre de nouveau les préparations d'antimoine, jusqu'à ce qu'il ait obtenu des évacuations suffisantes, après lesquelles il recommence comme auparavant. Il en règle la quantité sur la force de l'estomac, et en cesse l'usage dès que la fièvre et l'inflammation rhumatismale cessent elles-mêmes. Cependant, ajoute-t-il prudemment, s'il existe quelque point de doute, on aura recours à la phlébotomie ou à l'application des sangsues, et on multipliera les évacuations par les antimoniaux. En pareil cas, on n'emploiera de nouveau le quinquina qu'après la disparition des symptômes inflammatoires.

M. Haygarth affirme que, à l'exception d'un très-petit nombre de cas, le quinquina a généralement produit les meilleurs effets, et qu'il a promptement diminué la douleur, le gonflement,

* *Clinical History of Diseases.*

la sueur et les symptômes de la fièvre angioténique. Les faits qu'il rapporte en faveur de son opinion sont très-concluans, mais les conséquences qu'il en tire sont certainement poussées trop loin, et pourraient engager plusieurs praticiens à l'adopter trop exclusivement, au détriment de quelque autre remède utile et important.

La plupart des autres médecins, néanmoins, ont hautement désapprouvé l'emploi du quinquina pendant la période inflammatoire du rhumatisme aigu, et pensent qu'il n'est convenable qu'après que l'on a combattu la diathèse phlegmasique, et que les exacerbations de la maladie, séparées par des rémissions marquées, sont devenues évidemment périodiques.

Depuis l'époque où j'ai publié la première édition de cet ouvrage, j'ai habituellement et avec succès administré, dans le rhumatisme aigu, le quinquina combiné avec le nitre (1). Je recommande ce mélange de préférence au quinquina donné isolément, mais je suis loin d'en conseiller l'usage avant d'avoir suffisamment combattu les symptômes inflammatoires par les dif-

(1) ℞ Pulv. Cinchonæ 3 ℔ — 3 j.

Kali nitrati gr. x.

M. F. *Pulvis quartis horis repetendus.*

VEL

℞ Decoct. Cinchonæ 3 j ℔.

Kali nitrati gr. x.

F. *Haustus.*

férens évacuans que nous avons proposés. Il me semble clairement indiqué quand la douleur est intermittente, la langue nette et humide, la peau moite et l'urine sédimenteuse.

Le docteur Hamilton, de Lynn Regis, dit que, dans les cas de rhumatisme aigu où la saignée et les sudorifiques ont trompé notre attente, et où, faute d'une rémission convenable, on ne saurait administrer le quinquina, il est avantageux d'employer le calomélas uni à l'opium, dans la proportion d'un grain à cinq grains du premier, pour un quart de grain ou un grain du second, selon l'âge et la force du sujet; souvent il a fait usage de ce moyen, recommandant d'administrer une dose du médicament toutes les six, huit ou douze heures, suivant l'exigence des cas, et ordonnant en même temps de l'eau d'orge en abondance, ou quelque autre boisson délayante tiède*.

Le traitement du rhumatisme chronique doit beaucoup différer de celui du rhumatisme aigu. La saignée générale est loin d'être nécessaire; elle ne promet aucun avantage. Le plus ordinairement, seulement, on frictionnera, plusieurs fois par jour, avec un liniment rubéfiant, les parties qui sont le siège de la maladie, et on les enveloppera dans de la flanelle. Lorsque le mal se prolonge beaucoup, on aura recours aux frictions sèches avec une brosse douce, à l'électricité, au galvanisme, et cela surtout s'il existe quelque roideur.

En France, on a obtenu de grands succès des

* *Edinburgh Medical Commentaries*, vol. ix.

frictions avec l'éther acétique, principalement dans la sciatique et le lombago *. Ce remède, dit-on, détermine une douce chaleur à la peau, et une transpiration avantageuse, sans augmenter l'irritation ni l'éréthisme.

Souvent aussi les applications d'éther sulfurique camphré, ont produit un soulagement marqué dans les douleurs des articulations.

Quand les ligamens et les membranes des articulations sont le siège spécial de la maladie, ou qu'il est survenu un gonflement des extrémités des os, la première chose à tenter, surtout chez les individus jeunes et vigoureux, est l'emploi de la saignée locale, soit par les sangsues, soit par les ventouses scarifiées. Lorsque la douleur et l'irritation sont abattues, on doit établir, sur la partie affectée, un cautère avec la pierre, de préférence au bistouri, pratique qu'il faut adopter encore dans les coxalgies chroniques, et dans les sciaticques invétérées: ses bons effets sont avérés.

Fréquemment aussi il est avantageux de plonger tout le corps ou la partie seulement dans un bain chaud, et de se livrer à un exercice général ou particulier, s'il est possible.

Quand les douleurs sont récentes, que leur siège est dans les muscles et les aponévroses, qu'elles sont erratiques, que les forces ne semblent que peu altérées, nul doute que le bain ne soit fort utile, pris à la température nécessaire pour élever le thermomètre de Fahrenheit au 100° degré: cependant, si, après deux ou trois essais, il reste

* *Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris*, n° 43.

sans effet marqué, il faut y renoncer. Chez les vieillards, dans les cas de douleurs sourdes, d'engourdissement des jointures et de roideur des fibres, et, lorsque les forces ont été abattues d'une manière marquée, on emploiera accessoirement aux moyens déjà indiqués, un bain tiède à 84 ou 90 degrés du même thermomètre seulement.

Ces bains, au reste, suivant moi, sont moins avantageux que le bain de vapeur local ou général. Ce dernier moyen, appliqué convenablement, et combiné avec l'usage de ceux qui sont conseillés encore en pareil cas, manque rarement son effet, lorsque les articulations sont devenues roides, que les mouvemens sont douloureux, que les muscles sont contractés et comme paralysés, ainsi que dans la coxalgie, le lombago ou la sciatique chroniques. La manière de faire usage de la vapeur d'eau chaude est considérablement modifiée par les circonstances. L'appareil le plus simple est une large bouilloire à bec, avec laquelle on dirige la vapeur sur le lieu malade, pendant une demi-heure, deux ou trois fois chaque jour.

Après avoir, pendant un temps convenable, exposé les parties attaquées à l'action de la vapeur, et les avoir frottées simultanément avec un liniment rubéfiant, on aura recours immédiatement à l'électricité : le malade en recevra une série d'étincelles ou de légères commotions ; les premières sont probablement à préférer. Ensuite, on couvrira avec de la flanelle le lieu affecté.

Le docteur Bardsley a vu, à l'hôpital de Man-

chester, plusieurs rhumatismes chroniques de la hanche, céder aux applications réitérées de ventouses scarifiées et au cautère, mais après la disparition des symptômes les plus violens, il était obligé d'employer la vapeur et l'électricité, pour dissiper un reste de roideur et de faiblesse. Les cautères lui ont été également fort utiles dans quelques sciaticques invétérées, qui avaient résisté à tous les autres remèdes, et souvent il fut obligé d'en placer plusieurs autour des articulations, réglant leur degré d'irritation et leur écoulement sur la ténacité de la maladie et les forces de l'individu.

Tout rhumatisme chronique, qui a succédé à un rhumatisme aigu, et dont le siège est établi dans une partie susceptible de mouvement, est souvent soulagé d'une manière prononcée par les bains de Buxton, qui relèvent l'action vitale à un degré assez puissant pour qu'on puisse bientôt mettre en usage le bain froid ordinaire ou le bain de mer, remèdes encore plus énergiques. L'immersion dans ces eaux, en effet, a une influence assez peu marquée, pour que les constitutions même les plus délicates et les plus irritables puissent la supporter, et surmonter le degré de froid qu'elle procure, à l'aide d'une très-légère réaction, qui est pourtant l'indice d'un effort salutaire de la nature. Aussi le mot de bain de Buxton semble-t-il avoir été adopté d'une manière générale afin de désigner tout bain assez peu chauffé, pour que le corps, au moment où il y est plongé, éprouve un sentiment de froid.

Les eaux de Bath ne paraissent convenir que dans les rhumatismes non inflammatoires, et où la chaleur du lit n'augmente point la douleur.

Quant au bain froid, si quelques médecins l'ont conseillé, d'autres l'ont hautement désapprouvé.

Les vésicatoires sont surtout avantageux quand l'affection se rapproche de la nature du rhumatisme aigu, ou que les douleurs sont fixées sur une articulation en particulier. Remarquons aussi qu'il vaut beaucoup mieux en appliquer successivement plusieurs, que d'en entretenir un ou deux avec la pommade épispastique : le succès est beaucoup plus assuré. Quelquefois encore il est préférable de poser le vésicatoire dans le voisinage seulement de la partie affectée, à l'appliquer immédiatement sur elle. Ainsi, toutes les fois que la maladie attaque un muscle volumineux et profond à son extrémité supérieure, on obtient du soulagement en plaçant le vésicatoire près de l'extrémité inférieure de ce muscle, non loin de son insertion, effet analogue à celui qu'on observe dans les sciaticques récentes et légères, quand on applique le vésicatoire au bas du fémur.

Dans certaines douleurs rhumatismales violentes, on a procuré un mieux sensible à l'aide de la compression des principaux troncs artériels, par le moyen d'un tourniquet, comme nous l'avons indiqué au chapitre de la fièvre intermittente *.

* Voyez page 15.

Duncan's Annals of Medicine for 1801.

Les remèdes que l'on recommande le plus généralement à l'intérieur, dans le rhumatisme chronique, sont les sudorifiques et les stimulans qui contiennent un principe résineux ou une huile essentielle, comme les sels ammoniacaux, le gaïac, la térébenthine, etc. (1). Dans les cas

(1) ʒ Terebent. Venet. ʒ j.

Vitell. Ovi q. s.

Spirit. Junip. comp. ʒ j.

Aquæ fontis ʒ iv.

M. F. *Mistura cujus sumat cochlearia larg. ij. tertiâ vel quartâ quâque horâ.*

VEL

ʒ Tinct. Guaiaci volat. ʒ ij.

Spirit. Cinnamomi ʒ ʒ.

Aquæ fontis ʒ j.

Vini Antimonii gutt. xx.

M. F. *Haustus ter die sumendus.*

VEL

ʒ Tinct. Guaiaci comp. ʒ ij.

Pro dose in quovis vehiculo.

VEL

ʒ Gummi Guaiaci gr. xv.

Pulv. antimonial. gr. ij.

Confect. opiat. gr. x.

Syrupi q. s.

M. F. *Bolus.*

VEL

ʒ Gummi Guaiaci ʒ j.

Ammoniæ gr. x.

Conservæ Rosæ q. s.

M. F. *Bolus manè et vesperè sumendus.*

graves, où il y a engourdissement et faiblesse, le gäiac, à aussi fortes doses que possible, est un moyen puissant, surtout quand il est secondé par des applications topiques. La teinture ammoniacale de gäiac, dans une forte décoction de quinquina, est aussi souvent fort avantageuse dans les circonstances où l'affection est très-rebelle, quoiqu'il soit vrai de dire qu'alors les moyens internes, quand on les emploie isolément, ne parviennent jamais, ou du moins presque jamais, à chasser le mal.

Le calomel et les autres mercuriaux ont été administrés contre le rhumatisme chronique, en même temps que la décoction de salsepareille composée, mais leur manière d'agir est plus en rapport avec les douleurs syphilitiques qu'avec celles du rhumatisme. Néanmoins, parfois, de petites doses d'une combinaison d'opium, de calomélas et de poudre antimoniale, apaisent la douleur et l'irritation.

On a aussi quelquefois administré les narcotiques, tels que la ciguë, la jusquiame, l'aconit. Le docteur Guthrie, de Pétersbourg, rapporte que les habitans de la Sibérie retirent de grands avantages de l'infusion du *Rhododendron chrysanthemum* *.

* *Edinburgh Medical Commentaries*, vol. v.

VEL

℥ Gummi Guaiaci pulv.	᠑ j.
Pulv. Ipecacuanhæ comp.	᠑ ḡ.
Conservæ Rosæ	q. s.

M. F. *Bolus omni nocte capiendus.*

Dans tous les cas, il est nécessaire de poursuivre long-temps l'usage du traitement que l'on a adopté; autrement il produirait peu d'effet.

Si, dans le cours de la maladie, la violence des douleurs vient à troubler le sommeil, on fera prendre une potion anodyne au moment du coucher (1).

Lorsque le quinquina, le gaïac, l'opium, l'antimoine, le mercure, etc., ont trompé nos espérances, on peut obtenir des succès rapides avec la solution arsenicale de Fowler, à petites doses, et de la manière indiquée au sujet des fièvres intermittentes *. On la mélangera avec partie égale de teinture d'opium, et on donnera ce mélange à la dose de dix gouttes, deux ou trois fois par jour, dans un véhicule approprié, et spécialement dans de la décoction de quinquina. Au reste, on convient assez universellement que ce médicament n'est réellement utile que dans les rhumatismes chroniques invétérés, avec épuisement des forces, et altération des extrémités des os, du périoste, des ligamens ou des capsules articulaires **. En pareil cas, on doit com-

* Voyez pag. 31 et suivantes.

** Bardsley's Medical Reports.

(1) ʒ Aquæ Ammon. acetat.	3 iij.
— Cinnamom.	ʒ j.
Tinct. Opii	gutt. xl.
Vini Antimonii	gutt. xxxv.
Syrup. Papav. albi.	ʒ ij.

M. F. *Haustus.*

mencer par la dose indiquée, et l'augmenter graduellement suivant l'effet produit sur l'estomac et les intestins. On voit quelquefois, à la suite, des érythèmes se manifester sur divers points du corps, ou bien un ptyalisme s'établir. Généralement aussi il survient de la constipation, qu'on doit combattre de temps en temps par les laxatifs. Il peut se faire encore qu'on soit obligé de suspendre le remède pendant un jour ou deux, pour en reprendre après cela l'usage.

Dans les rhumatismes récents, spécialement chez les jeunes gens, l'arsenic ne produit presque aucun bien. Effectivement, à cause de son action fortement stimulante, on ne peut le continuer long-temps chez les sujets dont les forces ne sont pas en grande partie dissipées : il réussit mieux chez les vieillards.

Le quinquina encore peut être utilement employé dans les anciens rhumatismes chroniques.

Les malades n'ont besoin de s'assujettir à aucun changement dans leur manière de vivre habituelle, lorsqu'ils sont atteints d'un rhumatisme chronique, à moins que celui-ci ne soit compliqué avec un rhumatisme aigu. Dans ce dernier cas, le régime sera analeptique et délayant ; les alimens devront être faciles à digérer. Autrement, on pourra user même de la moutarde et du raifort. La boisson ordinaire sera du petit-lait vineux ou de l'eau d'orge légèrement acidulée avec de la crème de tartre.

Les rhumatisans, en général, doivent porter

des vêtemens de flanelle en contact avec la peau , et éviter le froid.

Si l'on soupçonne une complication vénérienne , on insistera pendant long-temps sur les mercuriaux, comme nous le recommanderons au sujet de la syphilis.

Le rhumatisme chronique a quelquefois son siège dans les lombes ; alors une douleur aiguë s'étend jusqu'au sacrum , et le malade ne peut rester ni debout ni couché sans souffrir beaucoup. C'est là ce qu'on appelle le *Lombago*. Si la maladie se fixe sur l'articulation coxo-fémorale , on lui donne le nom de *Sciatique*. Dans ces deux cas , le traitement sera à peu près le même que pour le rhumatisme chronique en général.

Suivant le docteur W. Falconer *, les eaux de Bath à l'extérieur ont eu du succès dans un grand nombre de sciaticques ou d'affections rhumatismales de la hanche. La marche que l'on doit alors adopter est la suivante :

Si le malade est assez fort , et que les symptômes soient modérés , on lui fait prendre des bains à la température de 105 degrés (Fahrenheit), où il reste de quinze à vingt-cinq minutes, deux ou trois fois par semaine. Au bout de quelque temps , on fait alterner ces bains avec des douches , données à l'aide d'une pompe , dont on fait agir le piston de cinquante à deux cents fois. Le premier effet qu'on observe est la disparition de la roideur et de la douleur dans l'articulation , ce qui facilite l'exécution et l'éten-

* *Memoirs of the Medical Society of London* , vol. VI.

due des mouvemens, et ce qui arrive quelquefois après le troisième ou le quatrième bain. Bientôt la douleur et le gonflement diminuent, les souffrances nocturnes, souvent très-vives, s'abattent d'une manière marquée, les jambes, si elles étaient alongées ou raccourcies, reprennent leurs dimensions naturelles, avec la force nécessaire pour supporter le poids du corps, en même temps que les muscles, comme atrophies, recouvrent leur consistance et leur énergie anciennes. Quand on obtient un succès aussi favorable, l'usage des eaux est suffisant; tout autre remède est inutile.

Quelquefois cependant tous les bons effets des eaux de Bath se manifestent à la fois, en sorte que le soulagement paraît s'arrêter, quoiqu'il ne survienne aucun nouvel accident, ni aucune augmentation dans les symptômes anciens. Il faut alors en suspendre l'usage pendant quelque temps, pour appliquer un vésicatoire sur le siège de la douleur, et le reprendre de nouveau lorsque celui-ci sera séché.

Il faut agir avec prudence quand les eaux irritent le système nerveux, ou occasionnent une transpiration excessive. Dans ce dernier cas, une légère infusion de quinquina aromatisée devient utile, s'il n'y a point de fièvre : la tendance à la fièvre est une des circonstances les plus fâcheuses. Si la partie malade est tendue, gonflée, sensible au toucher et très-douloureuse, on appliquera des ventouses scarifiées, ou un certain nombre de sangsues, si les ventouses paraissaient

devoir produire trop d'irritation : on aura recours à plusieurs reprises à ce moyen énergique, dont on secondera l'efficacité en administrant les sels purgatifs ou les antimoniaux. Souvent aussi la douleur existe sans fièvre : pour la calmer, il faut avoir recours aux opiacés nécessairement ; parmi eux , le docteur Falconer accorde la préférence à la poudre d'ipécacuanha composée à la dose de cinq à vingt grains , une ou deux fois par vingt-quatre heures.

Si ces moyens ne produisent pas un soulagement sensible , on essaie encore le bain avec précaution, n'y laissant le malade que peu de temps, surtout pour celui de Cross , qui est plus froid que l'autre. Pour peu qu'il amène d'amélioration , on le répétera au bout de trois ou quatre jours , en faisant usage dans l'intervalle des purgatifs dont nous avons parlé. On peut ensuite administrer les douches dans le bain même ; de cette manière , le choc de l'eau est adouci.

A l'aide de ces moyens et de l'application d'un vésicatoire sur la partie douloureuse , on retire de bons effets de l'emploi des eaux de Bath , dans des cas qui sembleraient devoir les faire proscrire au premier coup d'œil. Afin encore de diminuer le gonflement , et de favoriser la résorption du fluide infiltré , le docteur Falconer conseille, quand il n'y a aucun danger apparent, à y avoir recours , d'appliquer un cataplasme calcaire , composé d'une partie de chaux éteinte à l'air , et de deux parties de farine d'avoine , étendues dans une quantité convenable d'axonge

de porc. On placera un de ces cataplasmes chaque soir, et on aura soin de l'enlever chaque matin. Cette application détermine une légère exsudation, sans produire l'effet d'un vésicatoire, et devient un moyen efficace, quoique lent, de procurer la résolution des tumeurs de la hanche et du genou.

La crédulité des Anglais est connue; parmi les imposteurs dont ils ont été la dupe, on peut ranger le docteur Perkins, de Philadelphie, qui leur a persuadé que ses *tracteurs métalliques* étaient un moyen efficace de guérir le rhumatisme, la goutte atonique, et les autres maladies douloureuses. Aujourd'hui qu'on est désabusé, on parle à peine de ces niaiseries, quoique quelques personnes aient voulu rapporter les effets opérés par les tracteurs, au galvanisme ou au magnétisme animal. Ils n'existent bien certainement que dans l'imagination, qui peut produire ou guérir plusieurs maladies, comme l'a prouvé, d'une manière incontestable, le docteur Haygarth *.

ORDRE TROISIÈME.

EXANTHÈMES ou FIÈVRES ÉRUPTIVES.

(*EXANTHEMATA*) **.

Les maladies de cet ordre attaquent presque tous les individus, soit à une époque, soit à une

* *Tract. on the Imagination, as a Cause and as a Cure of Disorders of the Body.*

** ETYMOLOGIE. *Εξανθίω, Effloresco.*

autre ; elles sont contagieuses , débutent par des symptômes fébriles , et se terminent par une éruption cutanée.

*De la Variole. (Variolæ) *.*

La variole est une maladie très-contagieuse , que l'on croit avoir été amenée d'Arabie en Europe , et qui est caractérisée par l'existence d'une fièvre , à laquelle succèdent un nombre plus ou moins grand de boutons inflammatoires , qui fournissent un pus propre à propager l'affection d'un individu chez un autre.

On a essayé en vain d'inoculer aux quadrupèdes la variole et la rougeole.

La variole attaque des individus de tout âge , mais les enfans des deux sexes sont plus exposés à ses atteintes que les adultes ; elle peut se développer dans toutes les saisons ; mais elle règne particulièrement au printemps et en été.

On distingue la variole en *discrète* et en *confluente* ; dans la première , les boutons sont séparés les uns des autres ; et , dans la seconde , ils semblent se confondre. Souvent on peut distinguer , avant l'éruption , la variole discrète de la confluente , en raison de la bénignité du début , de la marche inflammatoire pure de la fièvre , du retard de l'éruption , et de l'absence des symptômes d'ataxie.

Les deux variétés de la maladie sont égale-

* ETYMOLOGIE. *Vario* ; à cause du changement de couleur qui se manifeste à la peau.

ment le résultat de la respiration d'un air chargé des émanations qui s'échappent du corps de ceux qui en sont attaqués ; ou de l'introduction dans l'économie , par inoculation , d'une petite quantité de virus variolique. Il est très-probable que ces deux modes de contagion n'influent en rien sur la nature de l'affection qui se développe par la suite , laquelle dépend beaucoup plutôt de l'état présent de l'individu ou de quelque autre circonstance coïncidente.

Beaucoup de célèbres médecins croient que la sphère de contagion de la variole est fort bornée , et que rarement , ou même jamais , l'atmosphère ne peut contenir le germe de l'infection à une certaine distance du foyer , ainsi que l'ont pensé quelques personnes. Le docteur Haygarth , dans un essai sur la destruction de la petite vérole dans la Grande-Bretagne , assure que beaucoup de faits démontrent d'une manière positive qu'à une certaine distance du malade , comme à quinze cents pieds , et même à quinze pieds seulement , l'air ne paraît point infecté. Il a trouvé , dit-il dans sa correspondance à ce sujet , fort peu d'exemples de communication de la variole par les vêtemens , et plusieurs cas qui prouvent le contraire. Très-souvent , d'ailleurs , ajoute-t-il , les gens de l'art , en quittant une chambre où l'air semble chargé des miasmes de cette contagion , s'approchent impunément des personnes qui pourraient en ressentir les atteintes : c'est ainsi qu'on ne voit jamais les inoculateurs de profession communiquer la variole

naturellement. Le même observateur croit, avec quelques autres médecins, que le virus reste caché dans l'économie avant de manifester sa présence, de cinq à seize, dix-sept, et même vingt-trois jours, lorsqu'il y a eu inoculation, et un peu plus long-temps, lorsque la maladie arrive naturellement.

Les opinions sont très-partagées sur le fait de l'infection variolique du fœtus encore contenu dans l'utérus. Il paraît cependant évident que la maladie peut souvent passer ainsi de la mère à l'enfant. Dans quelques cas même, le corps de celui-ci est couvert de pustules au moment de la naissance, et le pus qui en provient communique la variole par inoculation. Dans d'autres circonstances, à l'instant de l'accouchement, on n'aperçoit aucun signe d'éruption; mais celle-ci, de même que les autres symptômes, se développe si promptement après, qu'on ne peut se refuser à adopter une infection antérieure à cette époque.

Dans la variole, on compte quatre périodes bien distinctes, celle de la fièvre d'invasion, celle de l'éruption, celle de la suppuration, et celle de la dessiccation et de la chute des croûtes, à laquelle on donne communément le nom de fièvre secondaire.

Quand la maladie vient naturellement et qu'elle est discrète, l'éruption est ordinairement précédée de rougeur des yeux, d'angine, de céphalalgie, de douleurs dorsales et lombaires, de pesanteur et de malaise, avec des alternatives de chaleur et de frissons, de la soif, des nau-

sées, et de l'accélération dans les mouvemens du poulx.

Tantôt ces symptômes sont très-intenses, tantôt ils sont modérés et légers. Chez les jeunes enfans, immédiatement avant l'éruption, on observe fréquemment des tressaillemens et des convulsions, ce qui peut épouvanter les personnes peu accoutumées à ces accidens.

Vers le troisième ou le quatrième jour, l'éruption commence par de petites taches rouges, analogues à des piqûres de puces, qui se montrent sur la face, le cou et la poitrine; elles augmentent en nombre et en étendue pendant les trois ou quatre jours suivans, après lesquels elles se répandent sur le reste du corps.

Si ces pustules ne sont pas très-multipliées, la fièvre disparaît le plus ordinairement, ou au moins se modère singulièrement. Quelquefois aussi de petits points érysipélateux occupent en partie les intervalles des taches varioliques, mais ils s'effacent généralement dès que les pustules se montrent, c'est-à-dire, vers le cinquième ou le sixième jour. Alors, au sommet de chaque tache, on remarque une petite vésicule remplie d'un fluide à peu près limpide.

Quand les boutons sont parfaitement isolés et séparés les uns des autres, la suppuration peut être complète au huitième ou neuvième jour, et alors les vésicules sont gonflées par une matière épaisse et jaune : il faut quelques jours de plus pour achever le travail de la suppuration, lorsqu'il y a confluence.

Quand la face est couverte d'une grande quantité de pustules , elle devient très-enflée à cette époque , et les paupières se ferment : mais avant que cela arrive cependant , il survient ordinairement de l'enrouement et de la difficulté dans les mouvemens de la déglutition , en même temps qu'il s'écoule une salive visqueuse en abondance.

Vers le onzième jour , le gonflement de la face devient communément moindre , ainsi que l'affection de l'arrière-bouche : mais les mains et les pieds enflent à leur tour ; après quoi les pustules se crèvent et donnent issue à la matière qu'elles contiennent ; puis elles se dessèchent , forment des croûtes , et tombent en laissant sur la peau , aux endroits qu'elles occupaient , des taches d'un rouge brun , qui persistent pendant quelque temps. Dans le cas où les pustules sont larges et se dessèchent lentement , elles peuvent laisser à leur suite des trous plus ou moins profonds , ce qui n'arrive point lorsqu'elles sont petites , peu nombreuses , et qu'elles suppurent promptement. Alors aussi elles ne causent que peu de trouble dans l'économie.

Dans la variole confluyente , la fièvre primitive est bien plus violente que dans celle qui est discrète ; elle est alors caractérisée par une grande anxiété , une soif ardente , une chaleur vive , des nausées ou des vomissemens , de la fréquence et de la tension dans le pouls , et souvent par du coma ou du délire. Chez les enfans , il peut survenir des convulsions qui amènent la mort ,

ou qui donnent à la maladie une teinte marquée de malignité.

C'est vers le troisième jour que se fait habituellement l'éruption dans ce cas; elle est fréquemment annoncée ou accompagnée par des efflorescences rosées, comme celles de la rougeole; la fièvre éprouve bien quelque légère rémission, lors de la formation des pustules, mais ne disparaît point comme dans la variole discrète; elle augmente, au contraire, après le cinquième ou le sixième jour, et reste très-intense pendant toute la durée de la maladie.

A mesure que l'éruption s'opère, la face, absolument couverte de pustules, se gonfle considérablement, les paupières se ferment, de manière que le malade ne jouit plus de la faculté de voir les objets; il survient un écoulement de salive, qui, vers le onzième jour, est si visqueuse, qu'elle a beaucoup de peine à sortir de la bouche: ce ptyalisme, au reste, ne se rencontre guère que chez les adultes; dans les enfans, il semble être remplacé par un flux diarrhéique.

Les vésicules du sommet des boutons paraissent plutôt que dans la variole discrète, mais elles sont déprimées, loin de former une saillie; la suppuration ne se fait point d'une manière convenable; la matière qu'elles renferment devient brune au lieu de conserver une teinte jaunâtre.

Vers le dixième ou le onzième jour, le gonflement de la face se dissipe, et les mains et

les pieds se tuméfient ; alors aussi les pustules s'ouvrent ; et il en sort un fluide qui se dessèche en croûtes brunes ou noires , dont la chute laisse voir dans la peau des enfoncemens profonds qui persisteront dans la suite des temps , et qui défigurent plus ou moins les traits du visage, sur lequel ils forment des espèces de coutures.

Souvent , dès le début , des symptômes de putridité se manifestent , ce que l'on reconnaît à des taches livides , situées entre les pustules , et à des hémorrhagies par l'urètre , l'anüs ou quelque autre ouverture naturelle.

Souvent aussi , la fièvre , qui peut avoir diminué depuis l'instant de l'éruption jusqu'à celui de la suppuration , se renouvelle ensuite avec plus d'intensité encore ; cette fièvre secondaire signale le moment le plus dangereux.

Il est reconnu , et même parmi le peuple , que les épidémies de variole précèdent souvent immédiatement celles de rougeole , ou les suivent de près. Un autre fait curieux , c'est que , si un malade atteint de variole est attaqué par la rougeole , celle-ci parcourt régulièrement ses périodes , et , pendant ce temps , la marche de l'autre maladie est arrêtée en général *. Ainsi quelquefois la rougeole se déclare le second jour de l'éruption de la variole , et celle-ci est suspendue jusqu'à la desquamation de la rougeole , où elle reprend son cours accoutumé. Cependant , on a plusieurs exemples de l'existence simultanée de la rougeole et de la variole , qui ont

* *Duncan's Medical Commentaries , vol. 1.*

parcouru leurs périodes en même temps et sans se nuire *.

La variole discrète est peu dangereuse , excepté quand elle attaque des femmes enceintes , ou lorsqu'elle se rapproche de la confluenta : dans celle-ci , au contraire , le péril est toujours grand , en raison de la violence et de la durée de la fièvre , du nombre des boutons à la face , et de la tendance manifeste vers la putridité.

Cette dernière circonstance cause ordinairement la mort entre les huitième et onzième jours , quoique parfois elle n'arrive qu'au quatorzième ou seizième. Il faut remarquer encore que la petite vérole confluenta , qui n'est pas nécessairement mortelle , peut donner lieu à une foule d'affections morbides différentes.

Les deux variétés de la variole laissent après elle l'économie très-disposée aux phlegmasies , surtout à l'ophthalmie et à la pneumonie , et occasionnent fréquemment le développement du vice scrofuleux , qui , sans cette circonstance , aurait pu ne se point manifester.

On doit regarder , comme un signe de bon augure , le gonflement des mains et des pieds qui succède à celui de la face , et qui parcourt régulièrement ses périodes. La disparition subite de l'éruption , la diminution irrégulière du gonflement de la face ou des extrémités , la suppression du ptyalisme , la dépression des pustules , sont autant de circonstances qui dénotent un

* *Medical and Physical journal. — Medical Commentaries, vol. III.*

péril imminent, surtout quand il survient une grande prostration des forces, de la paleur à la peau, de l'anxiété, de l'oppression, des syncopes, des convulsions, du coma ou du délire.

A l'ouverture des cadavres de ceux qui ont succombé à la variole confluyente, on n'a jamais reconnu l'existence de boutons sur les viscères, ni dans les cavités intérieures, excepté dans celles où l'air a un libre accès, comme les narines, la bouche, la trachée-artère, les troncs des bronches, l'entrée du méat auditif. S'il y a prolapsus du rectum, la partie de l'intestin en contact avec l'air est souvent aussi couverte de pustules. Du reste, on trouve à peu près les mêmes altérations organiques que dans le typhus, si la maladie a été très-grave. Lorsqu'il y a eu beaucoup de fièvre avec coma ou délire, les vaisseaux du cerveau sont distendus par du sang d'un noir foncé, et on observe des épanchemens de sérosité, principalement à la base du crâne. Dans ce cas, encore, les poumons ont souvent une teinte obscure, et semblent gorgés de fluides.

Quand une personne, qui n'a jamais eu la variole, est prise de fièvre, pour s'être exposée à la contagion, il faut aussitôt avoir recours à la méthode antiphlogistique, défendre toute espèce d'alimens tirés du règne animal, donner abondamment des boissons acidulées, tenir le ventre libre à l'aide de doux laxatifs, et surtout ne pas s'opposer à l'arrivée d'un air frais; car c'est, à n'en pas douter, le moyen le plus

propre à modérer la chaleur dans le cas qui nous occupe , et celui qu'on devra d'autant moins négliger d'employer que les symptômes paraîtront plus graves. On conçoit difficilement jusqu'à quel point la libre circulation d'un air frais modère la violence de la fièvre et des autres symptômes.

Dans la première et la seconde périodes de la variole , quand la maladie paraît intense , on peut en outre faire laver le corps , en tout ou en partie , avec de l'eau froide. Le nombre effectivement , et peut-être même la nature des pustules , dépendent spécialement de l'intensité et de la durée de la fièvre éruptive , en sorte qu'en diminuant celle-ci , on doit influer sur les autres circonstances d'une manière avantageuse ; en conséquence , il serait bien , dès qu'un individu présente les signes de la variole , de lui faire jeter sur le corps de l'eau froide toutes les quatre ou six heures , jusqu'au moment où l'éruption est faite. J'ai confirmé , par ma propre expérience , l'efficacité de ce moyen , sur lequel on trouve des détails dans le treizième volume du Journal de médecine d'Édinburgh. En y ayant recours dès le principe de la fièvre d'invasion , on diminue le mal de tête , la douleur du dos , etc. ; on détermine une douce diaphorèse , et l'éruption se fait avec régularité et sans trouble. Dans le cas où la maladie a déjà fait des progrès , où le nombre des boutons et la durée de la fièvre annoncent une variole confluente , le bain froid non-seulement modère les symptômes fébriles , mais encore di-

minue la quantité des pustules , et rend ainsi le danger beaucoup moins grand.

La température de la chambre doit être telle ; que le malade éprouve plutôt un sentiment de froid léger qu'une chaleur trop forte ; et , à moins qu'il n'éprouve des frissons , nous ne devons rien craindre d'une pareille conduite.

On couchera les personnes atteintes de variole sur un matelas , plutôt que sur un lit de plume , ce dernier étant trop sujet à causer un degré de chaleur trop élevé , et on n'emploiera pour elles que fort peu de couvertures. S'il est possible , on les laissera dans une chambre occupée par elles seules , et on changera fréquemment le linge de corps et les draps du lit.

Voilà à quoi se borne souvent tout le traitement ; mais quelquefois la fièvre et l'inflammation générales deviennent tellement intenses (spécialement chez les adultes d'une constitution pléthorique et robuste) , que la peau est chaude et sèche , la face rouge , la conjonctive injectée , et qu'il se manifeste une dyspnée considérable , une céphalalgie aiguë , de la stupeur ou du délire ; en pareil cas , la saignée peut être indiquée , mais il ne faut la pratiquer qu'avec beaucoup de prudence , car elle peut être très-préjudiciable , si la maladie tend à se compliquer d'ataxie ou d'adynamie. On ne devrait peut-être tirer du sang en effet que dans les circonstances où aucun autre remède ne serait capable de remplacer cette émission , et même alors il conviendrait peut-être de préférer une évacuation locale en

appliquant des sangsues , ou en faisant des scarifications aux régions temporales. Ce dernier moyen est d'une grande efficacité quand les yeux sont rouges et animés , ou qu'il y a coma.

On se comportera avec la même prudence dans l'administration des purgatifs. Leur usage modéré peut diminuer l'excitation dans la variole discrète ; mais s'il y a complication d'une fièvre typhoïde , et qu'il n'existe pas simplement une fièvre inflammatoire , ils deviennent nuisibles , comme la plupart des autres antiphlogistiques. Dans le cas de constipation , afin de solliciter des évacuations alvines , on aura seulement recours aux plus doux laxatifs et aux lavemens émolliens.

Souvent , au début de la fièvre , l'estomac éprouve une grande altération dans l'exercice de ses fonctions , et le malade est en proie à des nausées ou à des vomissemens répétés. On remédiera à cette disposition à l'aide d'un émétique , et de l'infusion de fleurs de camomille.

Il n'est point rare de voir survenir des convulsions chez les enfans un peu avant l'éruption ; cet accident , quoique effrayant , annonce pourtant une terminaison heureuse. La seule précaution , pour ainsi dire , qu'il y ait alors à prendre , est de permettre la libre arrivée d'un air frais. Mais si les convulsions se déclaraient tout au commencement de la maladie , et reparaissaient par accès répétés et violens , il y aurait un danger manifeste à redouter , et il faudrait les combattre par l'opium , dont on proportionnerait la

dose à l'âge de l'enfant. À un an , cinq gouttes de teinture d'opium suffisent ; à deux ans , il en faut huit , et ainsi de suite.

En pareille occurrence , les vésicatoires sont quelquefois employés ; mais rarement on en obtient un avantage marqué ; il s'écoule trop de temps avant qu'ils puissent agir.

Dans les cas où l'éruption se fait difficilement , on conseille de plonger , pendant peu de temps , tout le corps dans un bain chaud ; mais peut-être vaudrait-il mieux ne mettre d'abord que les pieds et les jambes dans l'eau chaude , en recourant à un régime tonique , et n'user du bain que dans le cas où ce moyen échouerait.

S'il y a beaucoup d'irritation et de l'insomnie , l'opium , à petites doses , et combiné avec une potion saline ou avec un ou deux grains de poudre antimoniale , est un médicament utile.

Les antimoniaux sont fort avantageux quand la fièvre augmente après l'éruption. On les administrera suivant le mode recommandé page 61. Pour remplir la même intention , le nitre et le citrate de potasse , donné au moment de l'effervescence , sont très-bien indiqués.

Il convient également et d'éviter la chaleur , et d'exposer le corps au contact d'un air frais. Le régime antiphlogistique , dans toute sa rigueur , n'est plus , en effet , aussi nécessaire après l'éruption , ou quand la fièvre est dissipée en grande partie. Il ne faut point cependant y renoncer trop subitement ; on tomberait dans un excès dangereux. Ainsi on continuera , autant qu'il sera nécessaire ,

de remédier à la constipation par les laxatifs et les lavemens, et on se réglera, pour la température, sur les sensations que le malade éprouvera.

Si pourtant, d'un autre côté, la fièvre continuait à être très-forte après l'éruption, il faudrait ne point abandonner la méthode antiphlogistique et l'usage des cathartiques; ce sont les secours les plus efficaces pour modérer la fièvre existante, et les moyens les plus certains de s'opposer à l'établissement de la fièvre secondaire, qui est toujours à craindre quand la rémission n'a point été évidente à l'époque de l'éruption.

Dans le cas où les pustules ne renferment qu'un fluide séreux et limpide, et où il y a malaise général, trouble, prostration des forces, abattement du pouls, on doit donner le quinquina à fortes doses, et en répéter fréquemment l'administration; il pourra peut-être accroître la dyspnée et rendre l'expectoration plus difficile, mais ces inconvéniens seront plus que compensés par la manière victorieuse dont il combattra les symptômes nerveux et putrides.

On secondera ses efforts en donnant abondamment du petit-lait vineux.

Dans la petite vérole confluente adynamique, où les pustules sont pleines d'une sérosité sanguinolente, où des pétéchies s'établissent entre elles, il devient nécessaire de donner le quinquina uni au vin, ou à quelque acide, mais plus particulièrement aux acides muriatique ou sul-

furique, comme dans le typhus. On joindrait l'usage de l'alun à l'emploi de ces divers moyens, s'il survenait des hémorrhagies.

Si l'éruption, déjà formée, vient à rentrer subitement, ou si la maladie existe chez une personne d'une constitution molle, et que le pouls soit petit et faible, que les pustules s'affaissent; alors, outre qu'on fera boire du petit-lait vineux en quantité, on appliquera des cataplasmes irritans à la plante des pieds, et des vésicatoires successivement sur diverses régions du corps, sans se laisser arrêter par la présence des pustules. L'ammoniaque, le camphre, le musc et les aromates, seront également administrés avec avantage. Le bain chaud ne sera pas moins utile.

Si la suppuration paraît troublée dans sa marche en raison de l'insomnie, les opiacés sont indiqués. On donnera en conséquence chaque soir environ quarante gouttes de teinture d'opium à un adulte, et une ou deux petites cuillerées de sirop diacode à un enfant.

Les opiacés deviennent nuisibles quand il y a une vive excitation; ils le sont également quand ils causent le coma; autrement, ils produisent constamment de bons effets, surtout dans la variole confluente, quand on les administre à des doses capables seulement de calmer l'insomnie, et qu'on prend des précautions contre la constipation.

Le flux muqueux de la bouche et de la gorge, dans la variole confluente, persiste ordinairement jusque vers le moment où la suppuration est achevée; il n'exige aucun autre soin que celui

de défendre les parties du contact de la matière sécrétée, à l'aide de boissons mucilagineuses, comme l'eau d'orge, celle de graines de lin, la solution de gomme arabique; mais, passé ce temps, la matière devient si épaisse et si visqueuse, qu'elle est rendue avec beaucoup de difficulté, et menace quelquefois de suffoquer le malade. Dans ce cas, il faut lui faire prendre un émétique (1), et lui faire laver ensuite la bouche et l'arrière-bouche avec quelque gargarisme approprié (2). Si le vomitif ne produit pas l'effet qu'on en attend, on posera un vésicatoire au cou.

Si, au moment où le gonflement de la face vient à tomber, nous n'apercevons point de tuméfaction aux extrémités, ainsi que cela doit être, nous y appliquerons des cataplasmes et des vésicatoires, dans la vue d'y exciter de l'inflammation.

Dans les cas de congestion vers la tête, la poitrine ou l'abdomen, on emploiera les pédiluves, les vésicatoires et les sinapismes aux pieds.

Lorsque, ainsi que cela arrive quelquefois, il

(1) ʒ Antimon. tartar. gr. j β.

Aquæ fontis ʒ j.

Oxymel. Scillæ ʒ β.

M. F. *Haustus.*

(2) ʒ Inf. Rosæ. ʒ viij.

Mel. optim. ʒ j.

M. F. *Gargarismus.*

Voyez aussi pag. 211.

survient une strangurie ou une suppression d'urine, on pourra y remédier en faisant marcher le malade les pieds nuds sur le plancher, et en lui faisant prendre un peu de nitrate de potasse. On lui jettera aussi de l'eau froide sur les jambes, comme cela se pratique pour solliciter les évacuations alvines dans certains cas, et si le tout reste sans effet, on aura recours aux moyens que nous indiquerons en traitant de cette affection des voies urinaires en particulier.

Un symptôme inquiétant et dangereux, le vomissement opiniâtre, accompagne souvent la variole; on le combat avec succès par la potion anti-émétique de Rivière, unie à l'opium, et donnée au moment de l'effervescence.

Une forte diarrhée est un symptôme fâcheux dans la variole confluente, surtout chez les enfans, et cependant il ne faut chercher à l'arrêter que lorsqu'elle cause une faiblesse alarmante; encore alors ne doit-on user que d'astringens et de toniques très-doux. Ce n'est effectivement que vers la fin de la maladie seulement que la diarrhée peut être suspendue sans péril, à l'aide des astringens et de l'opium. Si même l'effet de ces médicamens était trop prompt, on s'y opposerait avec des cathartiques.

Le régime rafraîchissant est nécessaire, toutes les fois qu'après la terminaison de la fièvre d'éruption il reste une tendance à la sueur.

Dans la variole discrète, il n'y a que peu ou point du tout de fièvre secondaire; on en observe toujours dans la variole confluente, où elle est

proportionnée à la quantité des pustules, et semble le résultat d'une absorption du pus. En pareil cas, il serait peut-être convenable de percer chaque bouton en pleine suppuration, et d'administrer un purgatif tous les trois ou quatre jours, afin de modérer la fièvre, de prévenir l'hectisie, et d'empêcher la formation d'abcès.

Lorsqu'à l'approche de la fièvre secondaire, le pouls est vif, dur et fort, la chaleur très-grande, la tête entreprise, et la respiration laborieuse, on peut, en se réglant sur l'urgence des symptômes, tirer du sang, des parties spécialement affectées, au moyen des scarifications ou des sangsues, quoique les minoratifs et les autres antiphlogistiques soient certainement plus convenables. Si, au contraire, il y a de l'abattement, que les pustules soient pâles et affaissées, les extrémités froides, etc., la fièvre est d'une nature typhoïde, et le quinquina, le vin, les aromates, les acides minéraux, l'opium et le gaz oxygène, sont les remèdes sur lesquels on doit particulièrement insister.

On a recommandé, pour prévenir les marques que la variole peut laisser sur le visage, de laver celui-ci trois ou quatre fois par jour, avec un mélange d'eau et de lait chaud, et de le couvrir, le septième ou le huitième jour, avec un masque de fine batiste, enduit d'un mélange d'huile d'olives, de cire blanche et d'axonge de porc, ou de cérat de blanc de baleine. On renouvelle cette application deux ou trois fois par jour.

Quand les pustules sont très-multipliées sur la

face, les yeux sont souvent fort affectés, et la vue peut être perdue pour toujours. L'usage des collyres adoucissans et légèrement astringens est donc ici très-utile. En même temps, pour empêcher l'agglutination des paupières, on les lave par intervalles avec du lait chaud, et on en enduit les bords avec une pommade émolliente.

La variole, surtout si elle est intense, détermine l'apparition des scrofules chez les individus qui y sont prédisposés. On rencontre souvent dans la pratique ce cas, aussi désespérant pour l'homme de l'art que pour le malade.

Pendant le cours de la variole, tant discrète que confluente, on soutiendra les forces du malade avec de légers alimens, des panades, des préparations de sagou, de fécule d'arrow-root (*Maranta indica*), des pommes cuites, etc. Pour boisson ordinaire, on donnera l'eau de gruau, ou l'eau d'orge, légèrement acidulées; si la fièvre n'est pas intense, on fera prendre par intervalles du petit-lait vineux, tandis que, si elle se rapproche du typhus, on administrera largement le vin pur.

De l'Inoculation.

L'expérience a démontré qu'en mettant le virus variolique en contact avec une plaie ou une surface dénudée, de manière à ce que son absorption pût avoir lieu, il en résultait une fièvre moins intense et une éruption moins forte, que si la maladie était contractée naturellement.

Malgré un avantage aussi réel , on a élevé une foule d'objections contre l'inoculation , disant que par elle on expose un individu à un danger qui pourrait fort bien ne point l'atteindre dans tout le cours de sa vie : mais , en s'y refusant , ne le laissera-t-on point courir les chances d'un péril bien plus grand , puisque , dans ses relations avec ses semblables , il devra contracter naturellement la maladie presque à coup sûr ?

On a dit encore qu'il y a des observations qui semblent prouver , qu'après avoir eu la variole par inoculation , on peut la gagner une seconde fois. Mais un pareil cas est très-rare , et on n'en a pas encore d'exemple assez authentique : il est probable , en effet , qu'alors la matière inoculée n'est véritablement point du virus variolique , mais provient de quelque autre maladie éruptive , comme la varicelle , que , par défaut de connaissances ou d'attention , on peut confondre avec la variole.

On a calculé qu'il périssait un tiers des adultes , et un septième environ des enfans qui étaient atteints de la petite vérole naturelle , tandis que la proportion n'était que d'un sur cinq ou six cents , quand elle était le résultat de l'inoculation.

On croit généralement que la pratique de l'inoculation a été importée de Turquie en Angleterre , vers l'année 1721 , par lady Mary Wortley Montague , qui avait fait inoculer son fils pendant son séjour à Constantinople , et dont la fille subit cette opération la première dans la grande

Bretagne. Quelques lettres cependant du docteur Williams, de M. Owen, et de M. Wright, insérées dans les transactions philosophiques pour l'année 1722, nous apprennent que depuis long-temps l'inoculation était connue et employée dans le midi du pays de Galles. Il paraît aussi qu'avant son introduction en Angleterre, elle était pratiquée dans les montagnes d'Écosse.

Mungo Park, pendant ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique, a trouvé que l'inoculation était une coutume déjà ancienne parmi les nègres de la côte de Guinée, qui suivent à peu près en cela le même procédé que les Européens, et choisissent la même époque de la vie.

Nous ne savons donc rien de certain sur la véritable origine de l'inoculation, quoiqu'en général on en attribue l'invention aux Circassiens, jaloux de conserver la beauté de leurs femmes. Il est probable que c'est cette même raison qui l'a fait employer isolément chez les diverses nations où la variole était connue depuis long-temps, et la preuve en est, que partout où l'on peut remonter à la source de cette pratique, on voit qu'elle a été employée par les vieilles femmes, bien avant d'avoir été adoptée par les médecins.

Plusieurs de ceux-ci ont d'abord regardé cette opération avec mépris, en raison de son origine : d'autres nièrent les faits ; quelques-uns crurent à ses avantages sur les témoignages envoyés de l'étranger, mais ne pensèrent pas que cela leur suffît pour la recommander aux familles

dont ils soignaient les maladies ; ce ne fut qu'après l'avoir essayée sur six criminels , qui tous en revinrent et obtinrent leur grâce , qu'on osa la pratiquer en 1726 sur la famille royale ; après quoi elle fut reçue généralement.

Pour assurer le succès de l'inoculation , il faut observer rigoureusement les conditions suivantes :

1°. On évitera d'inoculer un individu qui serait d'une mauvaise constitution , et que l'on soupçonnerait attaqué de quelque maladie , afin de ne pas avoir à combattre à la fois ou deux affections , ou une mauvaise constitution et une maladie.

2°. On fera suivre , à la personne inoculée , un régime convenable , et on la soumettra à une diète modérée : s'il y a pléthore , on usera des laxatifs , combinés avec les mercuriaux et les antimoniaux , comme nous le dirons.

3°. L'individu sera le plus jeune possible , mais cependant on tâchera qu'il n'ait pas moins de quatre mois.

4°. On choisira une époque de l'année où la température ne soit pas élevée ; on recommandera de ne point s'exposer aux rayons du soleil , ou à l'ardeur d'un feu violent , de ne point séjourner dans une chambre trop chaude , de ne point trop se vêtir , de rester peu au lit.

5°. On prendra le virus sur un jeune sujet , qui ait une variole bénigne , qui soit sain et exempt de toute autre maladie , et on aura soin de l'employer le plus promptement possible.

Quand on ne peut point se procurer du virus de bonne qualité, et que la personne est évidemment en danger de contracter la petite vérole naturellement, nous ne devons pas hésiter à nous servir du premier virus venu; souvent, en effet, on a remarqué que l'inoculation de la variole maligne en avait produit une bénigne, en sorte, que le caractère de la maladie ne dépend que peu ou même point du tout de la nature du virus qui la communique. Cependant, le virus variolique, aussi bien que le vaccin, conservé pendant long-temps dans un endroit chaud, éprouve une sorte de fermentation putride, qui donne naissance à un principe contagieux, d'une autre espèce.

Pour inoculer, on ne doit faire que la plus légère piquûre ou égratignure possible au bras, et promener plusieurs fois sur elle la partie de la lancette chargée de virus, afin d'assurer l'absorption. On aura aussi l'attention de ne rabattre la manche de la chemise, que lorsque la petite plaie sera parfaitement sèche.

Au lieu de piquer ou d'égratigner la peau du bras, on a conseillé d'introduire obliquement la lancette imprégnée entre l'épiderme et le derme, de manière à ce que la blessure fût assez légère pour ne point amener l'écoulement du sang. Cette méthode me paraît préférable; mais, en retirant l'instrument, il faut avoir le soin de rapprocher avec le doigt les lèvres de la petite incision, de sorte que la lame se trouve essuyée: cette précaution assure le succès. L'application

d'emplâtres ou de bandages est absolument inutile.

Pour produire la maladie, il faut que le virus variolique soit appliqué à une surface vive. Le docteur Rush assure n'avoir obtenu aucun effet en l'appliquant sur la peau intacte, et qu'une jeune négresse en avala impunément une certaine quantité dans une potion.

Un phénomène remarquable de cette opération, c'est que, alors même que la variole ne se développe point, le lieu de la piqure s'enflamme et suppure, comme si elle devait réellement survenir, et que le pus qu'on en obtient communique lui-même parfaitement la maladie. La même circonstance a lieu souvent aussi pour la vaccine.

Si, au quatrième ou cinquième jour, il n'y a ni rougeur ni inflammation locales, on doit pratiquer de nouveau l'inoculation sur le bras opposé, ou, pour plus de sûreté, sur les deux bras à la fois.

Il est des individus que la variole ne saurait atteindre. D'autres résistent pendant un temps à la contagion, quoiqu'ils y soient fréquemment exposés, et peuvent être même impunément inoculés plusieurs fois de suite, et cependant ils contractent plus tard la maladie tout simplement en fréquentant des individus qui en sont atteints. Huxham cite plusieurs cas analogues. « Je con-
» nais, dit-il, une vieille nourrice et un apothi-
» caire qui, pendant plusieurs années, soigné-
» rent un grand nombre de personnes atteintes

» de la petite vérole , sans jamais la gagner ;
» d'autres ont tâché de la contracter en visitant
» souvent ceux qu'elle attaquait , et ont vu leurs
» espérances trompées ; cependant , au bout de
» quelques années , un certain nombre d'entre
» eux en ont éprouvé les symptômes. »

Au moment de l'apparition de la fièvre , c'est-à-dire vers le septième jour après l'inoculation ordinairement , il faut empêcher le malade de garder le lit , l'obliger à rester levé , et à s'exposer à l'air frais autant que possible. S'il a de l'altération , on lui ordonnera une tisane délayante fraîche. Il faut aussi qu'il couche seul dans son lit ; s'il s'y trouvait un autre individu avec lui , le nombre des pustules serait considérablement augmenté.

Depuis l'instant de l'inoculation jusqu'à celui de l'éruption , il faudra rejeter toute nourriture animale , et faire prendre un laxatif tous les deux ou trois jours , si le sujet est replet , en administrant , les jours intermédiaires , vingt-quatre grains pour les adultes , et six grains seulement pour les enfans d'un an , d'une poudre faite avec un gros de chaux préparée , dix grains de calomélas , et un grain de tartrate de potasse et d'antimoine.

Quelques expériences récentes semblent nous porter à croire que les remèdes préparateurs n'ont que peu ou point d'influence sur l'éruption à venir , et que la bénignité de celle-ci ne peut être attribuée qu'à l'opération elle-même , et abstraction faite de toute autre circonstance. Au sein de l'Institut de France , M. Désessarts a ,

dit-on , cité beaucoup de faits d'où il conste que la variole naturelle est considérablement adoucie par l'usage des mercuriaux , en sorte qu'on pourrait espérer un effet analogue pour la variole inoculée *. Effectivement , les observations de van Woensel démontrent qu'on rend la maladie fort légère en administrant de petites doses de calomélas quelques jours avant l'inoculation , et en les continuant jusqu'au moment de la fièvre éruptive. Le même auteur a remarqué que le virus variolique perdait sa faculté contagieuse , lorsqu'on le triturait avec quelque préparation de mercure.

Le traitement de la variole inoculée est absolument le même que celui qui a été indiqué pour la variole naturelle ; dans l'une comme dans l'autre , on ne doit point négliger les purgations consécutives.

On a proposé divers moyens propres à anéantir la petite vérole. Le docteur Haygarth s'est beaucoup occupé de ce sujet ** ; en suivant exactement les règles qu'il prescrit , on réussirait probablement à éteindre ce fléau. Un moyen plus sûr et plus efficace encore cependant est de transmettre la vaccine , par la voie de l'inoculation , à tout adulte qui n'a jamais eu la variole , et à tous les nouveau-nés.

* C'est par quelque erreur typographique , sans doute , que dans le texte anglais M. Désessarts est nommé *Dessarts*.

** *Sketch of a plan to exterminate the casual Small-pox from Great Britain.*

Du Cow-pox ou de la Vaccine.

Dans plusieurs des contrées où l'on élève beaucoup de vaches, on sait depuis long-temps que ces animaux sont sujets à présenter sur leurs pis des boutons, qui se communiquent parfois aux mains et aux bras des personnes chargées de traire leur lait, et produisent un petit ulcère et une légère attaque de fièvre. Les habitans de ces lieux ont aussi depuis long-temps remarqué que la variole épargnait ceux qui avaient contracté cette maladie, connue sous le nom de *Cow-pox*.

Elle n'avait pourtant été le sujet d'aucune recherche médicale, jusqu'à l'époque où le docteur Jenner, de Berkley dans Gloucestershire, s'en occupa d'une manière particulière. Il prouva clairement que c'était une affection infiniment moins grave que la variole, dont elle préservait réellement les individus chez lesquels elle avait existé. Il observa aussi qu'elle n'était contagieuse que par inoculation, en sorte qu'on pouvait la donner à un membre d'une famille sans mettre les autres dans le cas de la contracter, considération de la plus haute importance. C'est d'après l'autorité de M. Jenner que plusieurs praticiens remplacèrent la variole par la vaccine, procédé dont l'excellence est aujourd'hui reconnue de tout le monde.

Pour ce qui est de la cause de cette maladie chez les vaches, il paraît, dit le docteur Jenner, qu'elle réside dans la matière que fournissent les pieds de chevaux affectés de javarts, matière

qui, par défaut de soin et de propreté, peut rester adhérente aux doigts de ceux qui ont soigné ces animaux, et qui vont ensuite tirer le lait des vaches. Néanmoins, d'après des expériences multipliées faites par le docteur Woodville et par M. Coleman, professeur à l'école vétérinaire, avec la matière du javart recueillie aux diverses périodes de la maladie, il paraît que rien de semblable n'a lieu. En outre, l'inoculation de ce fluide et celle de plusieurs autres, résultats d'une sécrétion morbide chez le cheval, restent sans effet sur l'homme, ce qui est loin de s'accorder avec les faits avancés par le docteur Jenner. Ceux-ci paraissent cependant confirmés par quelques autres essais tout récents *.

Quelques particularités sembleraient devoir faire penser, au premier coup d'œil, que la vaccine et la variole sont ordinairement une seule et même maladie, qui de la vache aurait passé à l'homme dans un temps déjà éloigné, et qui, dans une longue série d'années, et sous l'influence des variations si nombreuses dans les diverses constitutions, aurait revêtu les caractères que nous lui connaissons aujourd'hui. Mais les faits suivans infirment totalement cette opinion.

Plusieurs essais ont prouvé que la vaccine et la petite vérole n'étaient point susceptibles de se combiner, mais que, dans toutes les circonstances, chacune d'elles conservait son caractère spécial. On a reconnu, à l'hôpital de la variole à

* *Medical and Physical Journal*, vol. IV. pages 381 and 466.

Londres, que l'inoculation d'un mélange de vaccin et de virus variolique, produisait tantôt des boutons de vaccin, tantôt des pustules de petite vérole, sans aucun changement dans la manière d'être des uns ou des autres. En outre, si les deux virus sont insérés isolément dans des piqûres séparées, mais assez rapprochées pour que les deux pustules qui en doivent naître soient obligées de se confondre en une seule, on inoculera la vaccine avec le fluide pompé dans un des côtés de cette pustule, et la petite vérole avec celui pris dans l'autre moitié. La vaccine et la variole diffèrent encore d'ailleurs en ce que l'inoculation de la dernière peut, comme l'on sait, vaincre la maladie naturelle plusieurs jours même après l'infection.

Les personnes, soumises en même temps à l'influence de la variole et à celle de la vaccine, éprouvent les effets de l'une ou de l'autre. Le bouton de vaccine parvient à son terme dans le nombre de jours ordinaire, et l'époque de la maturité des pustules varioliques est signalée par une éruption sur diverses régions du corps : mais, passé le neuvième jour après l'insertion de la vaccine, l'inoculation de la petite vérole est sans aucune espèce de suite.

L'inoculation simultanée des deux fluides modifie réciproquement leur action. Le bouton de vaccin est plus petit, et marche plus lentement ; les pustules varioliques sont exigües, dures, luisantes, et offrent seulement un point de suppuration à leur sommet.

Des mamelles des vaches, la maladie passe aux laitières et autres gens employés à tirer le lait, ce qui la propage dans la ferme, jusqu'à ce que presque tout le troupeau l'ait éprouvée.

Sur les mamelons des vaches, la vaccine se manifeste sous la forme de pustules irrégulières, ayant une teinte à peu près livide au moment de leur apparition, et étant entourées d'une auréole érysipélateuse, au moins si l'on en croit le docteur Jenner, car le docteur Woodville pense que cette auréole est plutôt une tuméfaction de la peau avec induration. Lorsque les remèdes convenables ne sont point employés à temps, ces pustules dégénèrent en ulcères rongeurs qui deviennent inquiétans, altèrent fortement la santé des animaux, et diminuent notablement la quantité du lait.

C'est alors que des taches inflammatoires commencent à se développer çà et là sur les mains et les poignets des domestiques chargés de traire les vaches; elles parviennent rapidement à la suppuration, ressemblant d'abord aux phlyctènes d'une légère brûlure. Elles se déclarent le plus communément autour des articulations, et aux extrémités des doigts: mais quel que soit leur siège, si la partie le permet, la vésicule suppuratoire prend une forme circulaire, offre une circonférence plus saillante que son centre, et acquiert une teinte bleuâtre. Une absorption s'opère, et, par suite, des tumeurs se développent sous chaque aisselle; les mouvemens du poulx sont accélérés; des frissons, une lassitude gé-

nérale, des douleurs dans les membres et les lombes, des vomissemens surviennent. Parfois, aussi, du délire s'établit.

Ces symptômes, dont le degré d'intensité varie, durent ordinairement trois ou quatre jours; après quoi il reste sur les mains des ulcères très-douloureux, qui ne se ferment que lentement et deviennent quelquefois phagédéniques, comme ceux qui les ont produits.

Les lèvres, le contour des narines, les paupières et d'autres parties du corps se montrent quelquefois aussi le siège d'ulcérations analogues, lorsque le malade les frotte ou les gratte avec ses doigts affectés.

Le docteur Jenner n'a jamais vu la vaccine devenir funeste, soit dans les cas où elle arrive naturellement, soit dans ceux où elle est inoculée. Le docteur Woodville a eu occasion de voir la mort arriver une fois sur le nombre de cinq cents vaccinations qui ont été pratiquées sous sa direction: c'était chez un enfant à la mamelle, qui succomba le onzième jour après l'insertion du vaccin au bras.

C'est ce malheur, et l'observation de quelques cas où la fièvre fut très-violente, qui firent d'abord de ce médecin un des adversaires de la vaccine; mais depuis, par suite d'un plus grand nombre d'essais, il s'est rangé du parti de presque tous les médecins, et accorde à ce moyen prophylactique les plus grands avantages.

Les morts, en petit nombre, qu'on a vues arri-

ver à la suite du développement du vaccin, paraissent dues à quelque particularité inconnue de la constitution du sujet, à la naissance de maladies indépendantes absolument de la vaccine, à l'inflammation déterminée chez les jeunes enfans par des causes accidentelles, spécialement quand ils ont été mal alimentés ou qu'ils ont eu une mauvaise nourrice, ce qui se rencontre assez souvent dans la classe indigente.

Quand les pustules sont multipliées, comme cela arrive quelquefois lorsque la maladie est transmise immédiatement par la vache, il survient une fièvre vive; quand, au contraire, il y a eu *inoculation*, on ne voit que peu de pustules; elles sont en général placées autour de la piqure, et le malade n'éprouve que peu ou point de malaise.

L'expérience nous a appris qu'en passant d'individu à individu, le virus vaccin se modifie singulièrement, et devient beaucoup plus doux. Quoique le cow-pox ait, dans plus d'un cas, paru une affection grave, chez ceux qui l'avaient reçu immédiatement de l'animal, rarement les symptômes ont acquis une certaine intensité ou le moindre accident est survenu, lorsque la matière à inoculer avait été prise sur un homme.

Parfois, seulement, on a vu l'éruption être très-étendue, et précédée d'une rougeur de feu; nous devons attribuer ce phénomène à quelque vice constitutionnel chez les individus où il se présente, à une complication de quelque autre

exanthème, à un commencement de putréfaction dans la matière employée pour vacciner, ou à toute autre cause inconnue.

Les soins du médecin sont en général inutiles dans la vaccine, si ce n'est lors de la maladie naturelle, quand il existe une certaine fièvre ; on doit recourir alors au régime antiphlogistique.

Il faut que le vaccin ait une nature bien singulière, puisque tout individu sur lequel il a agi est à jamais préservé de la variole, et ne la contracte ni en s'exposant à ses effluves contagieux, ni même en se la faisant inoculer. Ce fait est prouvé par les expériences d'un très-grand nombre de praticiens, et la permanence de cet effet avantageux n'est plus même aujourd'hui un objet de doute. On pensa à la vérité, dans l'origine, qu'une première éruption de vaccine, tout en préservant de la variole, ne devait pas en empêcher une seconde, et qu'on pouvait contracter la maladie plus d'une fois. Très-rarement néanmoins il en doit arriver ainsi ; on observe, au reste, la même chose pour la variole ; ce sont des anomalies.

Dans son premier traité, le docteur Jenner annonce que la variole n'empêche pas constamment le développement de la vaccine, quoiqu'elle y oppose en général un grand obstacle : qu'il est, en effet, des individus où la susceptibilité d'être atteint par le vaccin n'est détruite qu'en partie, et d'autres où elle persiste dans son entier. Postérieurement, on a été pleinement convaincu de la fausseté de cette assertion.

Peu après l'époque où parut cet ouvrage du docteur Jenner, on cita quelques exemples contraires à l'action préservative de la vaccine ; mais ce médecin les attribua au développement d'une fausse vaccine, et ne crut point qu'ils infirmasent en rien la loi générale.

Toutefois, en employant ce terme, il ne prétend point dire qu'il y ait un vrai et un faux vaccins ; il s'en sert simplement pour désigner une anomalie sous le point de vue de la formation et de la marche de la pustule ordinaire de vaccine, anomalie qui influe sur son efficacité. Les vaccinateurs doivent, par conséquent, connaître la marche régulière des pustules, et savoir saisir le moment le plus favorable pour en extraire la matière.

M. Goldson, de Porstmouth *, et quelques autres médecins, ont cherché à prouver plus récemment que la vaccine ne délivrait point toujours de la variole : mais une ou deux exceptions sur une masse de plus de trente mille faits positifs, ne peuvent être regardées que comme des accidens, sur lesquels il est impossible de baser aucun raisonnement. On a observé des cas analogues chez les individus même qui avaient été inoculés avec le virus variolique. Quand ils se présentent, il ne faut les regarder que comme de pures anomalies.

On ne saurait nier cependant que l'inexpérience des premiers vaccinateurs n'ait causé beaucoup de ces phénomènes. Nous devons même

* *Cases of Small-pox subsequent to vaccination.*

penser qu'en prolongeant nos recherches et nos observations , nous connaissons par la suite plusieurs moyens de diminuer encore le nombre des cas irréguliers , et nous pourrions apprécier avec exactitude ceux où l'insertion du virus aura eu un plein effet.

Les individus vaccinés , chez lesquels la maladie a paru suivre sa marche accoutumée , et qui , cependant , contractent ensuite la variole , comme cela a eu lieu quelquefois , n'ont généralement que des pustules imparfaites , qui disparaissent en peu de jours , sans avoir porté une influence générale sur l'économie. Pourtant , le pus de ces pustules donne la petite vérole véritable. Ce fait a été mis en avant par les ennemis de la vaccine , pour démontrer que les vaccinés peuvent par la suite contracter la variole à l'aide de l'inoculation ou autrement ; mais il est facile de reconnaître qu'ils n'ont point su établir la différence qu'il y a entre une infection locale et une infection générale ; peut-être même n'ont-ils point conçu comment un individu pouvait transmettre à d'autres une maladie dont lui-même n'était point atteint.

Jenner a assigné à la fausse vaccine les causes suivantes :

1°. On peut recueillir la matière sur des pustules , développées à la vérité sur le pis d'une vache , mais ne contenant aucun virus spécifique.

2°. La matière, quoique bonne primitivement, peut éprouver une décomposition par l'effet de la

putréfaction ou de toute autre circonstance peu appréciable.

3°. Elle peut être prise dans un ulcère, suite de la vraie vaccine, mais parvenu à une période trop avancée.

4°. Enfin, la matière, produite sur la peau de l'homme, combinée à quelque autre matière fournie par une maladie d'un cheval, peut également donner naissance à une fausse vaccine.

Les caractères de la vraie vaccine, sont les suivans : Bouton circonscrit, circulaire, saillant, entouré par un cercle rouge, ou par une efflorescence ; surface lisse ; croûte brune, noire, ou de la teinte de l'écorce de mahogani et des graines de tamarin, et persistante pendant un long laps de temps.

Quelques chimistes français ont fait l'analyse du vaccin ; il n'y ont trouvé que de l'eau et de l'albumine.

On s'est étayé des raisons suivantes, pour démontrer la supériorité de l'inoculation de la vaccine sur celle de la variole :

1°. Sur une quantité de plusieurs milliers, un ou deux seulement des individus vaccinés sont morts.

2°. Très-rarement, la variole s'est manifestée sur quelques personnes prises entre plusieurs milliers d'individus vaccinés, qu'on avait soumis à une contre-épreuve, ou qu'on avait laissés exposés aux miasmes contagieux de l'affection. Une longue tradition atteste cette particularité pour la vaccine fortuite.

3°. On peut avancer avec sécurité que la vaccine inoculée est une affection constamment plus légère que la variole inoculée aussi, et que la proportion des cas graves est, dans l'une et dans l'autre, comme un est à dix.

4°. La vaccine ne paraît pas susceptible, comme la variole, de se communiquer par les émanations du corps des individus qui en sont atteints. Si donc l'inoculation de la vaccine devenait générale, on pourrait espérer de voir la variole anéantie.

5°. Elle ne se transmet point non plus directement par les habits, les meubles, les draps de lit, les lettres, etc. On ne doit donc jamais craindre de l'inoculer, et, généralement, ne jamais redouter de la propager par ces voies détournées.

6°. Tout individu, qui a été atteint d'une véritable vaccine, est, pour la suite, à l'abri de cette affection. Donc l'objection qu'on avait d'abord faite qu'au lieu de la variole, on introduisait ainsi une maladie éruptive nouvelle, susceptible d'attaquer plusieurs fois la même personne, tombe d'elle-même.

7°. Ceux qui ont eu la variole semblent exempts de la vaccine, contre l'opinion qu'on avait d'abord eue. Donc on ne les exposera point ainsi à une nouvelle infection.

8°. L'expérience a démontré qu'on ne devait redouter aucune marque sur la peau à la suite de la vaccine.

9°. Rien ne paraît indiquer non plus que la

vaccine , soit inoculée , soit naturelle , entraîne jamais aucune maladie à sa suite.

En passant ainsi en revue ces divers argumens , fondés sur des faits , on ne saurait s'empêcher de croire que bientôt l'inoculation de la vaccine remplacera celle de la petite vérole , et abolira ainsi cette affreuse maladie , ce qui serait encore bien plus certain , si l'on pouvait persuader à tous les parens de faire vacciner leurs enfans peu de temps après la naissance. Une preuve de la bonté manifeste de cette pratique , c'est son introduction dans les armées de terre et de mer , sa propagation en France , en Espagne , en Allemagne , sur tout le continent , et dans les deux Indes ; aussi , faut-il espérer que , dans peu , elle sera adoptée par toutes les nations du monde avec lesquelles nous avons des communications.

En inoculant le virus vaccin , il faut faire attention aux circonstances suivantes :

1°. La matière ne doit pas être recueillie plus tard que le onzième jour après le début.

2°. Le fluide doit être parfaitement transparent. On ne peut compter sur son efficacité , dès qu'il est opaque.

3°. Si on ne l'emploie pas immédiatement , il faut le faire sécher par degrés , mais entièrement , avant de le conserver pour l'usage à venir.

4°. Les piqûres ne sauraient être trop superficielles ; il n'en faut d'ailleurs qu'une à chaque bras.

5°. On tâchera de réprimer , aussitôt que pos-

sible , toute inflammation un peu vive qui se manifesterait : on y réussira surtout à l'aide des applications froides et astringentes.

D'après le rapport des médecins du comité de vaccine , la matière d'une seule pustule , mêlée avec un quart d'once d'eau chaude , a donné naissance , par inoculation , à un bouton de vaccin aussi bien caractérisé que si elle eût été pure , lequel a été accompagné d'une fièvre , d'un trouble des fonctions tout aussi forts. C'est donc là un moyen d'inoculer un grand nombre d'enfans avec une seule pustule , et un avantage très-grand pour ceux qui voient une quantité de pauvres.

De la Varicelle. (Varicella.)

Comme la variole , cette maladie paraît dépendre d'un virus spécifique , et n'attaque chaque individu qu'une fois dans sa vie.

L'éruption est quelquefois précédée de frissons , auxquels succèdent de la rougeur à la face , de la chaleur , des douleurs dans le dos , de la céphalalgie , de la soif , de l'insomnie , et une accélération dans les mouvemens du poulx. Quelquefois , aucun de ces symptômes n'est apparent. Vers le second ou le troisième jour , les pustules se remplissent d'un fluide séreux , qui n'acquiert jamais une teinte jaune comme dans la variole , avec la variété bénigne de laquelle la maladie paraît pourtant avoir quelques rapports. Vers le cinquième jour communément , elles se dessèchent et forment des croûtes ou des écailles.

Jamais la varicelle n'est dangereuse.

La variole et la varicelle diffèrent l'une de l'autre, en ce que, dans la première, l'éruption est précédée d'une fièvre d'une certaine durée qu'on ne remarque point dans la seconde, ou qui s'y montre bien plus légère; en ce que les vésicules se développent beaucoup plus vite dans celle-ci; en ce que, vers le second ou le troisième jour, elles sont remplies de sérosité; en ce que la matière qu'elles renferment ne prend jamais l'apparence du pus; en ce que les croûtes sont formées dès le cinquième jour, époque à laquelle les pustules de la variole ne sont point encore parvenues à leur plus haut point de suppuration.

Il est important de se bien pénétrer de ces différences, car, sans doute, plus d'une fois, on a pris la varicelle pour la variole, et même on l'a inoculée au lieu de celle-ci, circonstance qui peut servir à expliquer comment la variole s'est quelquefois manifestée à deux reprises chez un même individu.

Au moment de l'éruption, il convient de soumettre le malade à une diète légère, et, lorsqu'elle est passée, de donner un ou deux purgatifs rafraîchissans. En général, il n'y a rien de plus à faire: cependant, si la fièvre était forte, on administrerait quelque préparation antimoine à doses rompues, des potions salines et du nitre, ainsi que nous l'avons conseillé en parlant de la fièvre simple et de la variole discrète. On fera boire en abondance des tisanes délayantes froides, on tiendra le ventre libre à

l'aide de doux laxatifs et de lavemens émolliens.

Le même traitement est indiqué pour l'éruption appelée par les anglais *Swine-pox*, laquelle n'est, en effet, qu'une variété de la varicelle ou de leur *Chicken-pox*.

De la Rougeole. (Morbilli.)

Cette maladie est une sorte de fièvre catarrhale, dans laquelle il y a un transport d'une matière âcre à la surface du corps, ce que l'on reconnaît à la présence d'une multitude de petites taches rouges, qui ne viennent jamais à suppuration, comme dans les maladies précédentes.

On décrit plusieurs variétés de la rougeole dans les traités de nosologie; on peut toutes les rapporter à deux principales seulement, l'une, accompagnée d'une diathèse inflammatoire, l'autre, caractérisée par une tendance générale à la putridité.

Parfois, la scarlatine ressemble tellement à la rougeole, qu'il devient très-difficile de l'en distinguer, et cependant rien n'est plus important, puisque le traitement des deux maladies est tout-à-fait différent. Dans la première, la teinte rouge est plus uniformément répandue que dans la seconde, et ne se divise point en taches distinctes et isolées, quoique, dans quelques cas, cette particularité se rencontre. Dans la rougeole, l'éruption forme une saillie plus marquée et est appréciable au tact, ce qui n'a point lieu pour la scarlatine, où les bras seuls offrent quel-

quefois de légères inégalités. Dans celle-ci, il y a rarement de la toux, les yeux ne sont pas très-humides, et les paupières ne sont ni rouges ni gonflées, tous symptômes ordinaires de la rougeole. L'époque de l'éruption est également différente; dans la fièvre scarlatine, elle paraît dès le second jour, tant sur la face que sur les bras; dans la rougeole, elle commence seulement vers le troisième jour à se montrer sur le menton et sur la poitrine, et ne se manifeste sur les bras et les mains que dans le courant du quatrième ou du cinquième jour.

La rougeole peut régner épidémiquement dans toutes les saisons de l'année; mais le milieu de l'hiver paraît plus favorable à son développement: elle attaque des individus de tous les âges, mais plus particulièrement des enfans. Elle est plus dangereuse chez les sujets pléthoriques ou scrofuleux, que chez les autres. Comme la variole, elle n'atteint jamais qu'une seule fois une même personne, et semble résulter de l'existence d'un virus spécifique.

D'après un grand nombre d'observations faites récemment à New-York, tandis que la rougeole régnait dans cette ville, il paraît que souvent la maladie n'est point légitime, et peut exister avec de faux symptômes, comme cela arrive pour la variole et pour la vaccine *. Plusieurs individus, qui, pendant une épidémie antérieure et après s'être exposés à la contagion, avaient présenté quelques symptômes irréguliers

* *New-York Medical Repository*, vol. v. n° 3.

de fièvre, d'affection catarrhale et d'éruption même, de manière à tromper les assistans, furent ensuite atteints de la rougeole sous sa forme vraiment naturelle. Ce fait est également attesté par le docteur Willan *, suivant lequel la rougeole sans affection catarrhale est une variété trop douce et trop peu ordinaire de la maladie, pour en préserver consécutivement. Il eut occasion de faire cette observation chez deux de ses propres enfans, à deux ans d'intervalle. Dans un ouvrage publié nouvellement **, ce même médecin rapporte plusieurs autres cas analogues, dans lesquels l'efflorescence, sans symptômes de fièvre ou de catarrhe, ayant disparu, il survint le quatrième jour une nouvelle efflorescence avec trouble général des fonctions.

L'éruption de la rougeole est communément précédée par un sentiment de froid et par des frissons, auxquels succèdent de la chaleur, de la soif, de l'anxiété, de la céphalalgie, des douleurs dorsales et lombaires, de la pesanteur, de la rougeur à la face et aux yeux, l'épiphora, le gonflement des paupières, des nausées, des vomissemens bilieux; à ces divers symptômes se joignent encore une toux sèche, de l'enrouement, de l'accélération dans les mouvemens de la respiration, de la dyspnée, des éternuemens répétés, un écoulement d'un mucus âcre par les

* *Reports on the Diseases of London*, 1799, page 207.

** *Description and Treatment of cutaneous Diseases*, ord. III. part. I.

narines. Le pouls en même temps est fort et fréquent.

Dans les cas fâcheux, on voit survenir des spasmes des membres, des soubresauts des tendons, du délire ou du coma. Ce dernier symptôme, cependant, accompagne si fréquemment la fièvre d'éruption dans la rougeole, que beaucoup de médecins l'ont rangé au nombre des signes diagnostiques de cette affection.

Comme dans les autres pyrexies en général, il y a, dans la rougeole, rémission des symptômes fébriles vers le matin, et exacerbation le soir.

Au troisième ou quatrième jour, de petites taches rouges, assez semblables à des piqûres de puces, paraissent par plaques sur la face, le cou, et la poitrine; un ou deux jours après, tout le corps en est couvert. Elles ne s'élèvent point en pustules véritables; le toucher seul indique qu'elles forment une légère saillie.

Les symptômes fébriles ne diminuent point au moment de cette éruption, comme cela arrive pour la petite vérole; au contraire, ils acquièrent plus d'intensité, et ils ne cessent point avant que la desquamation s'opère. Il en est de même de la toux, de l'enrouement, de la dyspnée, de l'épiphora et de l'écoulement par les narines.

C'est vers le cinquième ou le sixième jour, que, sans avoir suppuré, les taches commencent à sécher sur la face; vers le huitième ou le neu-

vième, elles abandonnent la poitrine et les autres parties du corps, étant remplacées par de petites écailles qui ne tardent point à tomber elles-mêmes. Il n'est point rare de voir un flux diarrhéique signaler cette époque.

Lorsque la fièvre et les autres symptômes sont peu intenses, on peut regarder une légère diarrhée, une expectoration facile et abondante, une moiteur cutanée au moment de l'éruption, comme des signes qui annoncent une terminaison favorable. Mais une fièvre violente, la gêne de la respiration, la rougeur de la face, la dureté extraordinaire du pouls, une diarrhée abondante, la continuation du vomissement après l'éruption, une vive céphalalgie, une douleur des yeux, le coma ou le délire à un haut degré, la teinte livide des taches cutanées, la prostration des forces, la petitesse et l'intermittence du pouls, les pétéchies et les autres symptômes de l'adynamie, indiquent un péril imminent.

Les suites de la rougeole sont fréquemment encore plus à craindre que la maladie elle-même; on peut avoir bien supporté cette affection, en paraître même guéri pendant un certain temps, et cependant voir survenir des symptômes mortels de fièvre hectique ou de phthisie pulmonaire, ou une ophthalmie opiniâtre.

Lorsqu'il existe une prédisposition aux scrofules, la rougeole, de même que la variole, occasionne fréquemment la manifestation de cette affection.

La rougeole a encore un effet fâcheux, c'est

de laisser souvent les intestins dans un grand état d'atonie, ce qui entretient une diarrhée chronique, qui peut devenir funeste. L'hydropisie arrive aussi assez souvent à la suite de la rougeole.

Une circonstance singulière, qui tient à l'histoire de cette maladie, c'est que, si elle a été gagnée assez tôt avant l'inoculation de la variole pour que l'éruption s'en puisse développer avant le début de la fièvre variolique, elle suspend la marche de l'inoculation, et ne permet à celle-ci d'agir qu'après que la fièvre morbilleuse est terminée.

Les altérations organiques, qu'on observe à l'ouverture des cadavres, sont en général bornées aux poumons et aux intestins. Toujours les premiers conservent les traces d'une violente inflammation; quelquefois même ils offrent un principe de sphacèle.

Quand le malade périt pendant l'éruption, la trachée-artère et les principales divisions des bronches sont, ainsi que dans les cas de variole, parsemées de taches analogues à celles de la peau; ce fait peut expliquer comment la toux augmente après l'éruption.

Quelquefois la rougeole parcourt ses diverses périodes avec une marche si douce et si facile, que les secours de la médecine deviennent inutiles. Dans d'autres cas, au contraire, la fièvre augmente après l'éruption; le pouls devient fort; il y a de la toux, de la dyspnée, et d'autres symptômes de pneumonie: alors on doit tirer

une quantité de sang proportionnée à l'âge et à la constitution du sujet. Il ne faut pourtant pas pratiquer de saignée sans une nécessité absolue, ni tirer plus de sang qu'il n'est besoin : on causerait ainsi une grande faiblesse, et on prolongerait de beaucoup la convalescence. L'application des sangsues, sur la poitrine ou sur la tête, quand une inflammation paraît exister dans l'une ou dans l'autre de ces cavités, est plus convenable que la phlébotomie. On doit, au reste, s'abstenir de toute évacuation de sang quand le pouls est faible, et que, d'après le caractère de l'épidémie régnante, nous avons à appréhender la complication avec une fièvre ataxique ou adynamique.

On tiendra le ventre libre pendant tout le cours de la maladie, et conséquemment, s'il y a constipation, on administrera des lavemens émolliens ou des laxatifs doux, comme les sels neutres. Si l'oppression ne cédaient point à la saignée et aux autres moyens antiphlogistiques, on appliquerait un vésicatoire sur le lieu douloureux ou entre les épaules : une pareille application est souvent un excellent moyen pour dissiper une inflammation locale.

La toux, étant ordinairement très-fatigante, on donnera, à doses répétées, quelque potion adoucissante, huileuse ou mucilagineuse, analogue à celles que nous conseillons dans cet ouvrage, au sujet de la pleurésie, de la péripneumonie ou du catarrhe pulmonaire. Ce remède aura d'ailleurs l'avantage de s'opposer au mal de

gorge et à l'enrouement. En outre, le malade devra boire de l'eau d'orge ou de graines de lin, ou de la décoction d'orge composée (*Pharmacop. londinens.*), acidulée avec du suc de citron.

Quand la toux est par trop violente, et cause une profonde dyspnée ou une vive douleur thorachique, on fera respirer avec avantage la vapeur qui s'élève d'un mélange chaud d'eau et de vinaigre, et on donnera un bain de pied.

Lorsque la fièvre est intense, qu'il y a de l'insomnie, une forte chaleur, une soif ardente, on administrera, toutes les deux ou trois heures, comme diaphorétiques, de petites doses de quelque préparation antimoniale *. Si les symptômes angioténiques prédominent manifestement, dans ce cas, comme dans tous ceux où il y a irritation, on aura recours au nitre et aux potions salines, en même temps qu'aux antimoniaux.

Quand la toux fatigue surtout le malade pendant la nuit, et cause l'insomnie, on fera prendre le soir quelque opiacé. Pour les adultes, on choisira la teinture d'opium qu'on unira à quelque diaphorétique (1), mais on se contentera du

* Voyez page 61.

(1) ʒ Aquæ Ammon. acet.	ʒ ß.
—— puræ	ʒ j.
Spirit. Æther. nitros.	gutt. xx.
Vini Antimon.	gutt. xxx.
Tinct. Opii	gutt. xl.
Syrup. tolutan.	ʒ ij.

M. F. *Haustus.*

sirop diacode pour les enfans. Il ne faut pourtant donner les opiacés qu'avec la plus grande réserve dans cette maladie , ainsi que dans toutes les affections inflammatoires en général, et ne jamais y avoir recours quand il y a beaucoup de fièvre ou de dyspnée. Ils ne deviennent innocens et efficaces , qu'après la disparition de ces symptômes en conséquence d'une saignée faite à propos , et lorsque la toux et l'insomnie persistent seules.

Dans les rougeoles graves , où l'intensité de la toux , la gêne et la fréquence de la respiration , la violence de la fièvre , annoncent un danger évident , et où l'emploi de la saignée et de l'opium est équivoque , on donnera de fortes doses de teinture de digitale pourprée. Ce médicament apaise la fièvre , améliore l'état de la respiration , relâche les intestins , tandis que l'opium produit souvent des effets tout opposés. De là , sa supériorité dans nombre de circonstances.

S'il survenait un flux de ventre abondant , on le modérerait à l'aide des astringens unis à l'opium , mais on ne ferait rien contre une légère diarrhée ; elle est souvent un symptôme favorable. S'il y a tendance à l'adynamie , on prescrira le quinquina et les autres antiseptiques , particulièrement les acides minéraux , comme on le fait dans le typhus.

Quand l'éruption disparaît avant le temps fixé par la nature , et qu'il arrive de l'anxiété , du délire ou des convulsions , on cherchera à la rappeler , en plongeant sur-le-champ le malade dans

un bain chaud , en posant des vésicatoires aux jambes et sur le thorax , en lui faisant boire du vin étendu convenablement d'eau chaude , en lui donnant les préparations d'ammoniaque , de camphre , d'éther , d'antimoine , etc.

Pendant toute la durée de la maladie, il est indispensable de garder le lit, et d'éviter toute atteinte du froid; l'éruption pourrait être répercutée par son action. Il ne faut pourtant point tomber dans un excès contraire , et déterminer un trop grand degré de chaleur en multipliant les couvertures, et en ne renouvelant point l'air assez souvent dans l'appartement. On réglera donc la température , suivant la nature des sensations du malade.

Le régime délayant et antiphlogistique doit être suivi dans les premières périodes de la rougeole , mais il faut ne point perdre de vue qu'il est très-affaiblissant , et que , chez les sujets d'une constitution débile , il ne doit point être poussé trop loin. Il deviendrait même très-nuisible dans les cas de complication avec la fièvre maligne et putride. En pareille occurrence , on donnera du vin en quantité proportionnée à l'âge du sujet , à la violence des symptômes , et aux effets qu'il détermine , en même temps qu'on mettra à contribution le quinquina , les acides et les opiacés.

Après la disparition de l'éruption , on donnera une ou deux fois un laxatif , pratique qui , quoique souvent négligée , est cependant utile en prévenant probablement l'ophthalmie et quelques autres affections aussi fâcheuses.

Si , à la suite de la rougeole , il survient de la difficulté de respirer , une douleur dans le côté et de la toux , on tirera une quantité convenable de sang , pour dissiper l'état inflammatoire produit par la maladie. En outre , on conseillera le régime que nous indiquerons en traitant de la phthisie pulmonaire commençante , c'est-à-dire que le malade prendra du lait en abondance , que la diète sera végétale , que l'air qu'il respirera sera aussi pur que possible , qu'il montera tous les jours à cheval , et qu'il évitera le froid avec le plus grand soin.

En raison de ce qu'un flux palpébral ou une légère ophthalmie sont fréquemment la conséquence de la rougeole , on lavera de temps en temps les yeux avec un peu d'eau de roses tenant en dissolution quelques grains de sulfate de zinc , et on évitera l'action d'une vive lumière sur ces organes.

Maintenant que nous venons d'exposer ce qui concerne la rougeole , il nous reste encore à dire que cette maladie , comme la variole , peut être propagée par inoculation. Le docteur Home , d'Edinburgh , paraît , de nos jours , pour la première fois , avoir fait des expériences à ce sujet ; n'ayant pu obtenir de virus , ni une quantité suffisante de débris d'épiderme au moment de la desquamation , il tira du sang de la veine la plus superficielle , dans l'endroit où l'éruption manifestait le mieux sa présence , et il en imbiba du coton , qu'il appliqua sur chacun des bras de l'individu qu'il voulait inoculer.

Il communiqua ainsi, dit-il, la maladie à douze personnes, et chez toutes l'opération réussit au gré de ses espérances. La fièvre d'éruption commença en général six jours après l'inoculation, et les symptômes eurent moins d'intensité que dans la rougeole naturelle : la fièvre fut moins vive, la toux plus douce ou entièrement nulle, l'inflammation des yeux légère ; il y eut pourtant un épiphora aussi fort, et des éternuemens aussi fréquens qu'à l'ordinaire. Aucun accident ne troubla le cours de la maladie ; aucune affection de poitrine n'en fut la suite.

On peut, en conséquence, établir la différence qui existe entre la rougeole naturelle et la rougeole inoculée, en disant que, dans cette dernière, les poumons ne paraissent affectés à aucune époque de la maladie.

Le docteur Home a encore essayé l'inoculation suivant un autre procédé ; il plaça dans le nez d'un enfant bien portant un morceau de coton qui avait séjourné dans celui d'un enfant malade de la rougeole ; mais cette expérience, répétée à plusieurs reprises, n'eut aucun succès.

Malgré ces faits, on ne pratique jamais l'inoculation de la rougeole ; au moins n'est-ce que dans des cas fort rares. Le petit nombre de ceux qui ont tenté ce moyen, n'en ont point parlé aussi avantageusement que M. Home ; ils prétendent, au contraire, que la maladie est réellement plus grave.

De la Fièvre scarlatine. (Scarlatina.)

Cette maladie est ainsi appelée à cause de la couleur que prend la peau du malade, et des larges taches rouges qui paraissent sur diverses parties du corps.

On distingue trois espèces de fièvre scarlatine ; la *simple* ou *bénigne*, où il n'y a point d'ulcérations à la gorge ; l'*angineuse*, où cet accident se présente ; la *maligne*, où il y a des symptômes d'adynamie ou d'ataxie. Ces deux dernières variétés sont très-fréquemment compliquées l'une avec l'autre.

On ne s'est point accordé pour séparer entièrement l'angine maligne de la fièvre scarlatine, ou pour considérer ces deux affections comme des variétés d'une même maladie. Je penche pour ce dernier avis ; toutes deux, en effet, règnent épidémiquement dans les mêmes circonstances ; dans une même famille où les enfans sont malades simultanément ou successivement, les uns ont une fièvre scarlatine, et les autres une angine maligne. Aussi, admet-on à présent presque généralement que la scarlatine et toutes ses modifications ont le même principe spécifique de contagion que l'angine maligne *.

Quelques auteurs ont avancé qu'on n'était jamais atteint deux fois de la fièvre scarlatine ; des observations plus exactes ont démenti cette opinion.

* *Willan on Cutaneous Diseases, order III.*

Elle attaque les individus de tous les âges, mais les enfans et les jeunes gens y sont plus particulièrement exposés ; elle se déclare à toutes les époques de l'année, mais elle est plus fréquente vers la fin de l'automne et au commencement de l'hiver, et devient alors souvent épidémique de la manière la plus marquée.

Les alternatives subites de chaleur et de froid, le temps pluvieux, les mauvaises digestions, prédisposent l'économie à ressentir plus efficacement les effets de la contagion.

Sous le rapport épidémique, la scarlatine ne se présente pas toujours à l'observateur précisément avec la même apparence. Indépendamment de toute autre circonstance, il est probable que cette variation dépend en partie de la nature, du caractère de la maladie elle-même ; en partie, des influences auxquelles sont soumis tous les habitans d'une même contrée, telles que les saisons, la température de l'atmosphère, etc. ; et en partie, du tempérament et de la disposition des personnes qui contractent la maladie, de leur état de santé antérieur, de la manière dont elles sont logées, dont elles entretiennent la propreté chez elles, dont elles y favorisent le renouvellement de l'air.

Sans aucun doute, cette maladie est très-contagieuse : comme les autres affections qui ont véritablement ce caractère, elle peut se communiquer par simple contact, par inoculation, par inhalation, quoi qu'en pense le docteur Blackburne*,

* *Observations on the Prevention of Scarlet Fever.*

qui veut que les principales et même les seules voies ouvertes à l'infection en général soient la bouche et les narines. Aussi, ce médecin conseille-t-il pour toute précaution, en pareil cas, de chercher à garantir ces parties. Il regarde comme impossible l'introduction dans le corps des particules contagieuses par l'effet d'un simple contact, ce qu'il appuie du témoignage du philanthrope Howard, qui, sans aucune crainte, tâta le pouls des pestiférés, pourvu qu'il fût sous le vent, et de celui du docteur Russell, qui prodigua ses soins et tâta le pouls à un grand nombre de personnes atteintes de la peste. On ne saurait contester effectivement que la contagion se manifeste plus lentement, lorsqu'elle est uniquement le résultat du contact des miasmes avec la peau, que lorsque ceux-ci sont appliqués sur les membranes muqueuses plus sensibles des narines et des bronches; mais on ne peut en affirmer l'innocuité constante, dans toutes les conditions où se trouve l'économie.

La maladie à laquelle la scarlatine ressemble le plus est la rougeole. On l'en distinguera cependant à l'aide des signes que nous avons déjà donnés*, et de ceux que nous allons indiquer. L'efflorescence, dans la scarlatine, paraît ordinairement le second jour de la fièvre; dans la rougeole, ce n'est que vers le quatrième. Dans la première, elle est beaucoup plus marquée et plus générale que dans la seconde, et consiste en d'innombrables points et taches au-dessous de l'épiderme, entre-

* Voyez pages 385 et 386.

mêlés de petites pustules, qui, dans quelques cas, se rassemblent en plaques irrégulières; tandis que, dans d'autres circonstances, elles sont uniformément répandues sur une grande surface de peau, à laquelle elles donnent une teinte rouge. Dans la rougeole, l'éruption est composée de points circulaires, en partie distincts, en partie réunis en taches racémiformes, légèrement élevées et sensibles au tact. Ces taches sont rarement confluentes, mais elles représentent des croissans entre lesquels de larges portions d'épiderme conservent leur couleur naturelle. La teinte de l'éruption diffère aussi dans les deux maladies; celle de la scarlatine est d'un rouge vif, analogue à celui de l'enveloppe des écrevisses cuites; celle de la rougeole est d'un rouge plus obscur, ressemblant à celui des framboises.

Pendant la période fébrile, on remarque, dans la rougeole, une toux opiniâtre et fatigante, revenant par quintes et procurant l'expectoration d'un mucus âcre, une inflammation des yeux et des paupières, avec douleur au contact de la lumière, épiphora, éternuemens, etc. La scarlatine est fréquemment accompagnée de toux et de rougeur des yeux, mais généralement cette toux est brève, sèche et sans expectoration; les yeux peuvent supporter la lumière; les follicules ciliaires ne sont point malades; il n'y a point de larmolement, quoique les yeux paraissent humides. Dans la scarlatine, lorsqu'il y a fièvre, on reconnaît un sentiment particulier d'anxiété, d'abattement et de faiblesse, tandis que, dans la rou-

geole , à moins qu'il n'y ait complication d'une affection typhoïde , on n'observe que les symptômes d'une inflammation générale.

Comme toutes les fièvres , la scarlatine bénigne débute par de l'abattement , des lassitudes , du trouble dans les idées , des alternatives de chaud et de froid. Le malade ne tarde point à ressentir une soif ardente , à avoir la peau sèche , à éprouver de l'anxiété , des nausées et des vomissemens.

Les évacuations alvines sont le plus communément naturelles ; l'urine est rouge et trouble ; le pouls est faible et bat de 100 à 120 fois par minute. Dans un petit nombre de cas seulement , il existe une légère affection de l'arrière-bouche.

Vers le second ou le troisième jour , l'efflorescence mentionnée se développe sur la peau ; rarement cette apparition cause une rémission dans les symptômes fébriles. Elle ne subsiste que trois ou quatre jours , et , lorsqu'elle disparaît , il survient une légère diaphorèse , la fièvre cesse , l'épiderme tombe en écailles , et le malade recouvre graduellement la santé et les forces.

Dans la scarlatine angineuse , le malade éprouve non-seulement des frissons , mais encore une grande faiblesse , de la langueur , du malaise , symptômes qui sont suivis de chaleur , de nausées , de vomissemens bilieux , de mal de gorge , d'inflammation et d'ulcération des tonsilles , de la luette et du voile du palais ; la respiration est précipitée et gênée ; le pouls , petit , vif et déprimé. L'efflorescence n'amène aucun amende-

ment, lors de son éruption ; au contraire, de nouveaux accidens se déclarent, et les anciens deviennent plus graves.

Bientôt une rougeur universelle, sans aucune apparence de pustules, s'étend sur la face, le tronc et les membres, et paraît accompagnée d'un léger gonflement. Les yeux et les narines participent à cette teinte rouge, et plus les premiers sont injectés, plus il y a à craindre du délire. Il s'écoule en outre du nez une humeur âcre, qui excorie les parties avec lesquelles elle est en contact.

Dès le début de la scarlatine angineuse, les tonsilles et la luette sont très-enflammées, et bientôt cette inflammation est suivie de la formation d'escarres noires de trois à cinq lignes de diamètre, lesquelles se joignent les unes aux autres, et produisent des ulcères gangréneux. L'haleine devient d'une fétidité insupportable. Le malade succombe souvent au bout de peu de jours, et lors même qu'il échappe à la mort, il a une convalescence lente, et se trouve exposé à des gonflemens œdémateux. Quelquefois, il survient des tuméfactions des glandes sous-maxillaires, des parotides, etc. ; elles sont remarquables par la douleur qu'elles causent, et par le temps qu'elles emploient à suppurer.

La scarlatine maligne se reconnaît aux signes suivans : Le premier jour, les symptômes sont à peu près les mêmes que dans la variété précédente, mais ensuite le pouls devient petit, peu distinct et irrégulier ; la langue, les dents et les

lèvres, se recouvrent d'un enduit brun ou noir. Les yeux sont rouges, sans douleur; les pommettes ont une teinte d'un rouge obscur; il y a surdité, délire ou coma: l'haleine est excessivement fétide; la respiration sifflante et laborieuse; l'arrière-bouche obstruée par des mucosités gluantes; la déglutition gênée et douloureuse; le cou gonflé et livide; la tête rétractée; on observe, sur les tonsilles et les parties environnantes, des ulcérations couvertes d'escarres noires, et environnées d'une auréole livide; et la langue est souvent assez ramollie pour que le plus léger choc l'excorie. Un écoulement âcre par les narines occasionne des gerçures, et la formation de pustules autour du nez et des lèvres; le fluide qui est ainsi évacué est d'abord limpide, mais ensuite il devient épais et jaunâtre. Ordinairement, l'éruption se fait d'une manière incomplète, excepté dans un petit nombre de taches irrégulières; toutes, d'ailleurs, acquièrent bientôt une teinte obscure ou d'un rouge livide. Elle paraît tard, varie beaucoup dans sa durée, et est souvent entremêlée de pétéchies; quelquefois, elle se dissipe subitement peu d'heures après son apparition, et revient de nouveau deux ou trois jours ensuite. Vers la fin de la maladie, quand il existe des pétéchies et d'autres symptômes d'adynamie, il se manifeste fréquemment des hémorrhagies par la bouche ou par le nez.

Quand la scarlatine doit se terminer d'une manière favorable, la rougeur vive de la peau s'abat par degrés, et est remplacée par une teinte

brune ; la surface du corps devient rugueuse, et il s'en détache de petites écailles ; la tuméfaction disparaît, et la santé se rétablit progressivement. Si, au contraire, la mort doit en être la suite, la fièvre est très-violente dès le principe, la peau excessivement chaude et sèche, le pouls très-fréquent et petit, la soif intense, l'haleine fétide ; l'éruption se manifeste le second jour ou même plutôt ; vers le troisième ou le quatrième, il survient çà et là de larges taches livides, un délire intense ou des hémorrhagies, et le malade succombe du sixième au huitième jour. Parfois, il s'établit un flux diarrhéique abondant, et presque constamment funeste. D'autres fois encore, lorsque les symptômes fébriles sont moins marqués, au lieu de se rétablir, vers le temps où la peau commence à reprendre sa couleur naturelle, les malades sont atteints d'anasarque ou tombent dans l'atrophie, et périssent au bout de quelques semaines.

La scarlatine est ordinairement sans danger, lorsqu'elle est simple ; elle se montre souvent funeste quand elle tient de la nature de l'angine maligne, ou qu'elle a une tendance évidente vers la putridité.

Quand la fièvre scarlatine n'est point compliquée d'inflammation ou d'ulcération à la gorge, il suffit simplement d'éviter la chaleur et le froid, de tenir la chambre propre, d'y favoriser le renouvellement de l'air, de recommander une diète légère, de défendre les substances animales, de donner pour boisson habituelle des ti-

sanés délayantes acidulées, et de combattre les divers symptômes existans à l'aide de doux médicamens appropriés. Jamais la saignée générale ne devient nécessaire dans la scarlatine simple, alors même qu'une diathèse inflammatoire caractérise son début. On doit aussi s'abstenir de cette opération dans les scarlatines angineuse et maligne; la syncope, la prostration des forces, la petitesse et l'irrégularité du pouls en seraient les conséquences inévitables. A la vérité, sur le continent, les médecins ont conseillé la saignée du bras, et, lorsque la tête est fortement affectée, celle du cou; Morton paraît avoir suivi cette pratique communément, même à Londres; mais très-peu de nos contemporains, je crois, sont d'un pareil avis, et, dans le petit nombre de cas où, à ma connaissance, la phlébotomie a été mise en usage, elle s'est montrée fort nuisible et même promptement funeste.

Dans le cas où les tonsilles sont tellement enflammées et tuméfiées, que la déglutition en est empêchée et la respiration gênée, il est bien plus prudent d'appliquer quelques sangsues sous chaque oreille, et de pratiquer ainsi une évacuation près des parties malades, que d'ouvrir une veine pour une saignée générale.

Dès les premiers momens, dans la scarlatine simple et dans la scarlatine angineuse, il convient de faire vomir avec l'ipécacuanha. Je pense même que, dans la dernière, on ne devrait jamais s'en dispenser, et, qu'en répétant l'administration de ce médicament, on préviendrait

la disposition à la diarrhée, qui existe si souvent, par suite du passage dans l'estomac et dans les intestins de ce mucus âcre qui se forme en quantité dans l'arrière-bouche.

Après le vomissement, il est bon d'évacuer les intestins à l'aide d'un laxatif (1), et si, pendant le reste de la maladie, il règne de la constipation, on la combattra, suivant le besoin, par des lavemens purgatifs donnés de temps en temps. Quand la maladie a fait des progrès, on préférera ce moyen aux purgatifs pris de toute autre manière, parce qu'il n'augmente point la faiblesse d'une manière marquée. On ne doit d'ailleurs se permettre les purgatifs que tout au début de la scarlatine, et encore les choisira-t-on les plus doux possibles.

Ce précepte, quoique sanctionné par les plus célèbres médecins, et dont j'ai reconnu la bonté par ma propre expérience, ne s'accorde nullement avec les conseils qu'a donnés récemment le docteur Hamilton*; il prétend avoir souvent, et dans toutes les variétés de la maladie, fait des purgatifs un usage assez étendu. Mais, plus loin, il explique mieux sa pratique, en annonçant qu'il cherche seulement avec eux à évacuer les matières contenues dans les intestins, aussi complètement que possible, sans produire ce qu'il appelle une *pleine purgation*.

* *Observations on the Utility of purgative Medicine.*

(1) ʒ Calomelanos gr. iij—v.
 Pulv. Rhabarb. gr. vj—xij.
 M. F. *Pulvis.*

On administrera encore de temps en temps , pour déterminer un transport à l'extérieur , des potions salines effervescentes , et de légères doses de quelque préparation antimoniale (1).

Pendant toute la durée de la maladie , on fera fréquemment usage d'un gargarisme détersif , du genre de ceux que nous avons fait connaître au sujet de l'angine inflammatoire et de l'angine maligne ; on l'injectera avec une seringue chez les jeunes enfans. On frottera d'ailleurs le cou , deux ou trois fois par jour , avec une légère quantité d'un fort liniment ammoniacal , et on le couvrira ensuite avec de la flanelle. Si le pharynx paraît fortement attaqué , on appliquera un sinapisme au-devant du cou , et on le laissera en place , tant que le malade le pourra supporter , et qu'il ne causera point trop d'irritation.

Lorsque la tête est très-affectée , ou qu'il existe un fort délire , quelques praticiens ont recours à des vésicatoires ; mais on a remarqué qu'ils étaient souvent plus nuisibles qu'utiles , et qu'ils augmentaient le mal. L'immersion des pieds et des jambes dans l'eau chaude pourrait , en pareil cas , être avantageuse , de même que l'application d'une sangsue à chaque tempe , lorsque les yeux sont rouges et animés , et qu'il y a du délire.

Pour remédier à l'inquiétude et à l'insomnie ,

(1) ℞	Haustus salini	}	āā ʒ j.
	Mist. camphor.		
	Antimon. tartaris.		gr. 1/6.
	Syrup. Cort. Aurant.		ʒ j.

M. F. *Haustus quartis horis sumendus.*

on a quelquefois recours aux opiacés, pourvu que la tête ne soit point prise, et qu'il n'y ait pas de délire; alors ils deviendraient nuisibles. L'éther sulfurique et l'éther nitrique seraient les meilleurs médicamens à donner en pareille occurrence.

Le docteur Mosman dit que, durant la période de chaleur de la scarlatine, il a obtenu les plus grands succès en épongeant le corps avec du vinaigre froid, comme il est conseillé de le faire, dans cet ouvrage, pour le typhus, et en établissant un courant d'air à travers la chambre du malade. Il avertit cependant de se mettre en garde contre cette pratique, quand il y a des frissons, ou qu'il existe une tendance à la diaphorèse. Alors on emploiera un mélange chaud d'eau et de vinaigre *.

Le docteur Currie a plusieurs fois observé aussi que les affusions d'eau froide éteignaient la scarlatine à son début, et empêchaient la formation de l'éruption et l'angine. Un pareil moyen thérapeutique ne doit pourtant être employé que tout-à-fait dans le principe de la maladie.

Ma pratique particulière m'a convaincu, non-seulement de l'innocuité, mais encore de la grande utilité des lotions d'eau froide dans la première période de la scarlatine, lorsqu'il existe beaucoup de chaleur et de sécheresse à la peau; je les regarde comme un moyen efficace de soulagement, et je fais des vœux pour que l'usage en soit plus généralement adopté qu'il ne l'est.

* *Duncan's Annals of Medicine for 1796, art. xij.*

Le docteur Reid, médecin du dispensaire de Finsbury, a rapporté treize cas de succès de l'emploi des ablutions d'eau froide et tiède dans la scarlatine *. On devrait ne point oublier, dit-il, que, dans le commencement de la maladie, lorsque les forces ne sont point encore abattues d'une manière marquée, que la peau est chaude et sèche, que l'anxiété fébrile est considérable, les ablutions d'eau froide sont décidément indiquées : tandis que quand, après plusieurs jours de durée, il est survenu une grande faiblesse, que le pouls est irrégulier, et la peau plus relâchée, la réaction produite pourrait devenir trop forte, il vaut mieux faire des lotions avec une éponge imbibée d'eau tiède.

Dans les cas de scarlatine ataxique ou adynamique, on administrera, dès l'apparition des symptômes fâcheux, le quinquina en substance, en décoction ou en infusion, suivant que l'estomac pourra le supporter, les acides minéraux, le vin, et les autres antiseptiques et toniques **. La préparation de capsicum, que nous avons fait connaître au sujet de l'angine maligne ***, doit être également utile.

On a aussi employé quelquefois avec avantage le gaz acide carbonique, comme antiseptique. La meilleure manière de le donner, est de le faire prendre dans un état de combinaison qui ne lui permette de se dégager que dans l'esto-

* *Medical and Physical Journal*, vol. xi. pag. 27.

** Voyez l'histoire du *Typhus*, pages 93 et suivantes.

*** Voyez page 243.

mac. On y parvient en faisant avaler au malade, à plusieurs reprises successives et isolément, du carbonate de potasse et du suc de citron.

L'acide muriatique oxygéné (*acide chlorique*) est un remède employé depuis long-temps, et souvent avec succès, dans la scarlatine angineuse, lors même qu'elle est parvenue à sa dernière période. La dose, pour les individus de quatorze à vingt ans, en doit être d'environ un gros par douze heures; on le partage en plusieurs prises isolées, qu'on donne à des intervalles convenables. Pour les sujets plus jeunes, il en faut moins. Comme véhicule, on peut employer ou l'eau pure ou une légère infusion de colombo, et on aura toujours soin de le conserver dans un lieu obscur, et d'entourer le flacon de papier noir, pour empêcher l'action désoxygénante de la lumière. Il faut aussi recommander de ne point se servir d'une cuillère pour le faire prendre au malade, dans la crainte de la voir s'oxyder, et d'introduire un poison dans les voies digestives.

Le camphre est également très-employé et avec avantage en pareil cas, surtout lorsque le pouls est presque insensible, ou que l'éruption a subitement disparu. Alors aussi les préparations d'ammoniaque, la confection aromatique, les bains chauds et le vin, ne sont point non plus à dédaigner.

Une solution de deux gros de carbonate d'ammoniaque dans cinq onces d'eau, à la dose de deux cuillerées à café toutes les deux, trois ou

quatre heures, suivant l'exigence du cas, est encore un remède dont on a beaucoup vanté l'efficacité *.

Ordinairement, tant dans la scarlatine angineuse que dans la maligne, j'administre une décoction de quinquina, mêlée avec un égal volume de vin, et acidulée avec quelques gouttes d'acide muriatique; deux ou trois heures après, je donne une potion ammoniacale camphrée (1), et ainsi de suite, alternativement. Je me suis constamment fort bien trouvé de cette manière d'agir.

Si, dans le cours de la scarlatine angineuse, il arrive une diarrhée, on doit tâcher de la supprimer aussitôt que possible, à l'aide des astringens combinés avec les aromates, l'opium et le vin. (*Voyez l'article de la Diarrhée.*)

On combattra la disposition œdémateuse qui se manifeste aussi dans certains cas, après la scarlatine angineuse, avec les diurétiques unis aux toniques et à un régime fortifiant (*Voyez l'article de l'anasarque*), administrant en même temps par intervalles quelque doux laxatif.

* *Pearl's Treatise on the malignant Scarlet Fever and Sore throat.*

(1) ʒ Camphoræ	gr. iv. solve in
Spirit. Vini rectific.	ʒ ʒ. et adde
Aquæ puræ	} āā ʒ j.
— Cinnamom.	
Ammoniaæ præparat.	gr. xv.
Syrup. Cortic. Aurant.	ʒ ij.

M. F. *Haustus quartâ quâque horâ capiendus.*

Dans tous les cas de scarlatine , après la disparition de la fièvre , on favorisera beaucoup l'entier rétablissement du malade , par le quinquina, les amers ferrugineux , les acides minéraux , le vin , un régime restaurant , un air pur , un exercice modéré.

La scarlatine est très-contagieuse ; elle cause beaucoup de trouble dans les familles et dans les écoles où elle se déclare ; il me paraît donc juste d'offrir ici un résumé des moyens qu'on a recommandés pour en empêcher la propagation , et même pour la détruire entièrement *.

Tous les maîtres et maîtresses de pension, pour remplir dignement leur devoir et pour l'intérêt des enfans confiés à leurs soins , doivent avoir , suivant l'étendue de leur établissement , une ou plusieurs infirmeries , entièrement séparées du reste de la maison ; si celle-ci est trop petite pour une pareille disposition , ils devront se procurer dans le voisinage un logement convenable , et le tenir toujours disposé pour l'occasion.

Dès qu'un individu est atteint de cette maladie , il faut , sans délai , le séparer des autres , et tâcher de calmer les craintes et de dissiper les terreurs qui se manifestent alors , ce à quoi les parens et les garde-malades devront concourir avec l'instituteur. Quand les écoliers sont fort nombreux , que l'étendue et la distribution du local le permettent , le mieux est de ne point les disperser ; on courrait risque ainsi de propager la maladie dans les familles de ceux chez qui

* *Blackburne's Observations on the Scarlet Fever.*

elle ne s'est point encore déclarée, au grand préjudice des très-jeunes enfans, qui sont bien plus disposés que les adultes à la contracter. On peut espérer d'étouffer le mal à son origine si on en a ainsi reconnu et détruit la source, en isolant les premiers qu'il attaque, aussitôt qu'on s'en aperçoit, et avant qu'ils puissent communiquer l'infection.

Mais si le local est trop resserré pour permettre l'entière exécution de ce précepte, si d'ailleurs les parens veulent se charger du soin de gouverner leurs enfans, il faut que, dans les maisons où les petits malades se retirent, il n'y ait aucune communication entre eux et les autres enfans ou domestiques : c'est un devoir sacré qu'on a à remplir. Il faut les placer dans une chambre séparée, ou en tenir une toute prête au besoin, si la maladie n'est pas encore déclarée. Il est, en effet, nécessaire de faire subir une sévère quarantaine, soit que le sujet soit suspecté d'infection seulement, ou qu'il se trouve en convalescence; la durée de celle-ci ne saurait d'ailleurs être facilement déterminée d'avance.

Pour arrêter la contagion, on peut employer les fumigations qui s'élèvent d'un mélange échauffé d'oxyde de manganèse, de muriate de soude et d'acide sulfurique, comme nous le conseillons en traitant de la dysenterie, ou bien celles d'acide muriatique ou de gaz acide nitreux, que nous avons recommandées au sujet du typhus.

Quant aux moyens prophylactiques, ils consistent à améliorer le régime de ceux qui étaient

mal nourris, à faire faire de l'exercice en plein air, à faire prendre des bains froids, en un mot, à mettre en usage tout ce qui peut donner du ton à l'économie, tout ce qui tient aux soins de propreté et au renouvellement de l'air. Les personnes qui entourent le malade doivent éviter aussi, autant que possible, d'inspirer l'air qui s'échappe de sa bouche; souvent la scarlatine, de même que certaines autres affections, se contracte de cette manière. On résistera d'ailleurs aussi très-bien à la contagion, en se gargarisant fréquemment avec la préparation de capsicum indiquée.

De la Peste.

La peste est une fièvre d'un caractère très-contagieux, et remarquable par les symptômes les plus manifestes de putridité, par une grande faiblesse, avec apparition de bubons, d'anthrax, de pétéchies, hémorrhagies, diarrhée colliquative, et autres semblables accidens.

Quelques auteurs ont reconnu trois espèces de peste, celle avec bubons, celle avec anthrax, et celle que caractérisent les pétéchies. Cette classification me paraît absolument inutile. Dans son traité de la peste, le docteur Russell signale plusieurs variétés de cette maladie; mais elles paraissent dépendre particulièrement de la constitution atmosphérique pendant l'épidémie, et de l'état du malade au moment où il a été atteint.

M. M'Gregor, dans les recherches médicales

qu'il a publiées sur l'expédition de l'Inde en Egypte, assure que la peste varie beaucoup suivant les saisons et autres circonstances. Lorsque la maladie débuta dans l'armée indienne, les individus qu'on évacuait, à cause de l'encombrement des hôpitaux des 61^e et 88^e régimens, offraient dès le principe des symptômes de typhus. Quand l'armée était campée près des marais d'El-Hammed, ceux qu'on envoyait des bataillons volontaires du Bengale et des autres corps étaient sujets à des intermittences et à des rémittences marquées. Pendant les mois froids et pluvieux de décembre et de janvier, la peste prit le caractère inflammatoire, et vers la fin de la saison, au Caire, à Ghiza, à Boulac, dans le travers de l'Isthme de Suez, elle revêtit la forme d'une fièvre continue simple.

La peste est regardée, par la plupart des auteurs, comme produite constamment par contagion, à l'aide des rapports qui ont lieu d'individus à individus, ou par suite du contact d'objets infectés. Quelques personnes ont cependant douté de la nature contagieuse de cette maladie; M. M'Gregor est entièrement du premier avis, et établit avec évidence la justesse de son opinion; mais les lois de cette transmission ne sont pas plus connues que l'essence même de la contagion. Le contact des cadavres, dit-on, est sans inconvénient; tandis que les corps des malades, dans le moment surtout où la peau est chaude et moite, paraît communiquer promptement l'infection.

Parmi les causes qui , outre la contagion , paraissent déterminer la naissance de la peste , il faut compter l'usage de grains gâtés ou corrompus , de poisson pourri , de substances animales putréfiées , les émanations qui s'élèvent des eaux stagnantes ou des amas de vase , le séjour dans des lieux resserrés et peu aérés , le défaut de propreté.

Dans quelques contrées de l'Orient , en Perse spécialement et au Japon , la peste est absolument inconnue. Dans les pays où elle règne habituellement , c'est pendant les chaleurs de l'été qu'elle exerce surtout ses ravages ; elle perd de sa violence en automne , et pendant l'hiver elle est très-affaiblie ou même totalement assoupie. Elle attaque indistinctement des personnes de tout âge et des deux sexes , mais on a observé que les femmes , les adolescens et les enfans résistent en général à ses attaques mieux que les hommes forts et robustes. On a eu occasion aussi , pendant la campagne d'Egypte , de remarquer qu'elle atteignait plus particulièrement ceux que leur état exposait à des alternatives de chaud et de froid , les boulangers , les cuisiniers , les forgerons , etc.

La peste est , dit-on , très-ordinaire en Egypte , après l'inondation du Nil , ou plutôt lorsque ce fleuve est rentré dans son lit , parce que alors ses rives sont couvertes d'une vase fangeuse d'où s'échappent des miasmes auxquels on attribue l'origine de la maladie. D'après les rapports de

sir Robert Wilson sur les maladies d'Égypte *, on doit croire que l'humidité de l'atmosphère favorise la naissance de la peste ; car les armées anglaise et turque , pendant leur marche sur le Caire , échappèrent à la contagion , quoiqu'elles y fussent exposées presque dans chaque village , tandis que les troupes qui stationnèrent sur le rivage humide d'Aboukir , en furent vivement atteintes et virent leurs rangs éclaircis. Il pense qu'une atmosphère sèche préserve jusqu'à un certain point de la peste , et peut même y remédier quand elle est déclarée. Plusieurs pestiférés s'échappèrent de l'hôpital de Jaffa , et se jetèrent dans le désert pour rejoindre l'armée ; n'ayant pu achever l'exécution de ce projet , ils revinrent au bout de trois jours parfaitement guéris.

La peste se manifeste généralement le quatrième ou le cinquième jour après l'infection , mais on ne sait pas encore à quelle époque un individu qui a éprouvé les symptômes de cette maladie est exempt de la transmettre à d'autres , ni combien de temps le germe peut en rester enseveli , sans se développer , dans certaines constitutions , quoiqu'il puisse passer de là et se montrer chez d'autres individus. On a pensé cependant que le terme de quarante jours était plus que suffisant pour anéantir les semences de peste , attachées aux hommes ou aux marchandises ; mais l'expérience n'a encore pu nous apprendre jusqu'à quel point on devait s'éloigner de ce terme. Si je ne me trompe , je crois pourtant que ,

* *History of the Expedition to Egypt.*

récemment, d'accord avec le collège des médecins, le conseil de commerce l'a un peu raccourci.

Quelquefois, après l'infection, et pendant les jours qui précèdent immédiatement la déclaration définitive de la peste, le malade n'éprouve qu'un grand abattement et un léger mal de tête; mais, plus ordinairement, ses forces sont subitement anéanties, il est pris de tremblement, d'anxiétés, de palpitations, de syncopes, de stupeur, de vertiges, d'une vive céphalalgie et de délire, en même temps que son pouls devient très-faible et irrégulier.

A ces symptômes succèdent promptement une fétidité extraordinaire de l'haleine, des nausées, des vomissemens d'une matière bilieuse foncée. Plus tard, il survient des anthrax; plusieurs glandes, les parotides et les sous-maxillaires, par exemple, de même que les ganglions lymphatiques du cou, des aisselles et des aînes deviennent le siège de bubons; une tendance manifeste à la putridité est annoncée d'ailleurs par des pétéchies, des hémorrhagies, une diarrhée colliquative.

Tels sont en somme les symptômes de cette terrible maladie; mais rarement on les observe tous chez le même individu. Dans la dernière période, les uns sont atteints de bubons, les autres d'anthrax, et quelques-uns sont couverts de pétéchies.

De toutes les maladies, la peste est celle où le mouvement est le plus insupportable. Le plus petit changement de position amène quelquefois

une syncope, et peut même produire la mort dans les dernières périodes de l'affection.

La peste doit constamment être regardée comme une maladie des plus graves : et, lorsqu'il y a environ deux cents ans, elle régna dans la Grande-Bretagne, elle emporta la plus grande partie de ceux qu'elle frappait journellement. Il est néanmoins probable que beaucoup d'entre eux succombèrent par le défaut de soins et d'une nourriture appropriée, car presque tous furent alors abandonnés, même par leurs meilleurs amis : et, en effet, dans la Turquie et dans les autres pays où l'on a soin des malades, peu d'entre eux seulement meurent.

Cependant, lorsque les troupes françaises étaient maîtresses de l'Égypte, il n'échappa à la mort que le tiers environ de ceux que la peste attaqua, ainsi que nous l'apprenons en lisant ce que M. Desgenettes, médecin en chef de l'armée française, en dit dans son histoire médicale de la campagne d'Égypte.

La durée de la maladie est très variable ; quelquefois la vie est éteinte presque au moment même où elle se déclare, et, dans quelques cas, les malades n'ont survécu que peu d'heures à la première sensation de malaise. Cependant, on en voit se traîner jusqu'au treizième et même jusqu'au dix-septième jour.

Quand la peste n'est point accompagnée de bubons, elle parcourt ses périodes avec beaucoup plus de rapidité, et est plus généralement funeste. Plutôt, au contraire, ces tumeurs in-

flammatoires se développent , et plus la maladie est légère. Quand il s'y établit une suppuration convenable , elles deviennent véritablement critiques , et la convalescence est presque assurée. Un signe favorable encore en pareille occurrence c'est la mobilité , la non adhérence des bubons. Quelquefois une légère sueur , survenue spontanément , sert également de crise. Mais si les charbons ont de la tendance à devenir gangréneux , le pronostic est fâcheux , de même que lorsqu'on aperçoit des furoncles , des pétéchies , des hémorrhagies et une diarrhée colliquative.

Les cas les plus graves de la maladie sont toujours signalés par un mélange de symptômes d'adynamie et d'ataxie , et rarement ils ont une terminaison heureuse. Il est d'observation presque générale encore , que , lorsqu'après un accès de délire , le malade est rendu subitement à la raison , il y a peu d'espoir à conserver. Quand il existe du coma dès le principe , le mal est pareillement sans remède , et la typhomanie est en semblable occasion plus à redouter que le délire inflammatoire.

A l'ouverture des cadavres des pestiférés , on trouve la vésicule du fiel gorgée de bile noire , le foie augmenté de volume et altéré dans son organisation , le cœur grossi , les poumons , les reins et les intestins parsemés de taches charbonneuses. On observe aussi les altérations habituellement causées par la fièvre putride ; le sang est noir et décomposé. Quelquefois aussi tout le système glandulaire est dans un état maladif.

Si l'on soupçonne qu'un individu a été exposé à la contagion, et qu'il soit pris d'un grand malaise, la première indication à remplir est d'administrer un émétique, surtout s'il y a déjà eu des nausées et des vomissemens. Si par suite de l'effet de ce médicament, il survenait une tendance continuelle au vomissement, on pourrait la vaincre en donnant la potion anti-émétique de Rivière, au moment même de l'effervescence, et, si ce moyen restait sans succès, on ajouterait à chaque dose quelques gouttes de teinture d'opium.

Afin d'obvier à la constipation, et pour empêcher le séjour de toute matière putrescible dans les intestins, il deviendra souvent avantageux de faire usage de quelque doux laxatif; mais les évacuations abondantes, produites par des purgatifs violens, seront préjudiciables. A une époque avancée, les lavemens émolliens deviennent plus convenables, parce qu'ils sont moins propres à amener la diarrhée, accident qui, lorsqu'il arrive, détermine presque constamment la mort. Les Orientaux le redoutent tellement, que, dans le plus grand nombre des cas, ils se servent simplement de suppositoires.

Quand la diarrhée se manifeste, soit spontanément, soit par suite de l'emploi peu judicieux des cathartiques, on doit l'arrêter aussi vite que possible par les astringens, les opiacés et tous les autres moyens que l'art met à notre disposition.

Le docteur Russell nous apprend que beaucoup de médecins, particulièrement en Asie, se font une règle de saigner dans tous les cas de peste, surtout s'ils sont appelés au début; il en est

même qui recommandent encore les évacuations de sang le quatrième, le cinquième ou le sixième jour, et quelques praticiens d'Europe ont poussé les choses presque aussi loin. Quant à lui, il lui semble qu'une saignée abondante, faite dès le principe de la maladie, est fort avantageuse.

Le docteur Buchan, au rapport de M. M'Gregor, avait l'habitude de recourir de temps en temps à la phlébotomie, et, pendant la première saison, ce moyen lui procura de grands succès. Les Turcs, dit-on, préfèrent les saignées locales; et s'ils ouvrent une veine, ils ne tirent que peu de sang.

Cependant, les avantages des évacuations de sang sont ici fort douteux, et je pense que souvent elles sont inutiles, et que plus souvent encore elles peuvent devenir nuisibles. Cette opinion est absolument celle de Cullen, et même on nous a dit que le docteur Whyte, l'un des médecins militaires de l'expédition d'Egypte, perdit tous ses malades, pour avoir fait un trop libre usage de la saignée.

On a remarqué que, parfois, la crise de la peste se manifeste par une légère diaphorèse, à la suite de laquelle disparaît la maladie, surtout si elle est venue spontanément. En conséquence, pour seconder les efforts de la nature, on aura recours aux diaphorétiques, tels que les sels neutres, les antimoniaux à petites doses, la poudre d'ipécacuanha composée *, dont on augmentera l'effet, en donnant en abondance des boissons délayantes acidulées; et si la chaleur du

* Voyez pag. 61.

corps n'est pas trop élevée , on soutiendra les forces avec un peu de vin. On devra cependant , par tous les moyens possibles , éviter une forte sueur ; elle causerait une faiblesse dangereuse.

Le docteur Falconer , de Bath , dans un traité de la peste qu'il a récemment publié , semble attribuer la grande mortalité qui accompagnait autrefois cette maladie , au régime sudorifique , qui faisait alors la base de son traitement. Loin d'adopter cette méthode , il veut que le lit ne soit pas dans le cas d'accroître la chaleur , et même , s'il est possible , qu'on évite d'y séjourner pendant le jour , qu'on favorise la circulation de l'air frais , qu'on n'emploie que fort peu de couvertures , que les boissons soient froides , et qu'on préfère l'eau simple aux autres. Au reste , dit-il , pour obtenir quelque avantage de ce régime , il faut l'essayer promptement et sans crainte , et se persuader que la température froide des boissons n'est pas seulement un moyen de complaire aux malades , mais qu'elle aide à la curation et mérite la plus grande confiance. En outre , le docteur Falconer recommande les ablutions d'eau froide à la méthode de Currie , de Liverpool , et de la manière indiquée au chapitre du typhus confirmé.

Savary , dans ses lettres sur l'Egypte , cite un fait que le docteur Falconer regarde comme très-propre à appuyer sa manière de voir. Le capitaine d'un vaisseau , dont l'équipage avait contracté la peste à Constantinople , la contracta lui-même en soignant ses matelots ; il ressentait ,

disait-il, une excessive chaleur qui lui faisait bouillir le sang dans les veines ; la maladie ne tarda point à agir sur sa tête, et alors il lui sembla qu'il n'avait plus que quelques instans à vivre. Il profita du peu de raison qui lui restait pour tenter un essai : il se coucha tout nu sur le tillac, par un temps fort brumeux ; l'humidité le pénétra de toutes parts, et au bout de quelques heures sa respiration devint plus libre, et l'agitation de la circulation se calma, en sorte que le lendemain, il fut entièrement guéri après avoir pris un bain de mer.

Ce trait me rappelle l'histoire d'un soldat français, qui, étant attaqué de la peste, se jeta dans le Nil, durant un violent accès de délire ; retiré de l'eau presque aussitôt, il ne tarda point à être guéri, probablement à cause de sa chute dans le fleuve, dit M. Desgenettes, qui nous a conservé cette histoire.

Le camphre est également un médicament qu'on a beaucoup vanté contre la peste.

Les opiacés sont très-convenables pour diminuer l'irritation et procurer du sommeil ; on n'a jamais remarqué qu'ils eussent produit le coma. Ils sont aussi utiles ici que dans le typhus.

Si, à l'aide des remèdes qui viennent d'être indiqués, nous sommes assez heureux pour amener une crise, il faut donner le quinquina à aussi fortes doses que possible, et en répéter l'administration de deux heures en deux heures. Mais s'il n'existe aucune probabilité d'atteindre le but désiré, alors, outre le quinquina, on doit

mettre en usage tous les autres moyens recommandés au sujet de la fièvre maligne, et qui tendent à s'opposer à l'excessive faiblesse et à la putridité commençante.

Les acides, tant végétaux que minéraux, sont également aussi avantageux dans la peste que dans le typhus confirmé. M. M'Gregor a obtenu des succès en employant l'acide nitrique et quelques autres remèdes peu usités. Il lui a semblé que le mercure avait été souvent utile, et que le malade se rétablissait d'autant plus vite que la bouche avait été plutôt affectée, à peu près comme dans la fièvre jaune. Les malades, dit-il, que, suivant la théorie de Brown, on traita pendant un certain temps avec le vin et l'opium, ne guérèrent pas.

Après la guérison de la peste, le traitement des charbons et des bubons rentre dans le domaine de la chirurgie.

Du traitement prophylactique.

On sait à n'en point douter que le virus qui produit la peste peut se conserver pendant longtemps dans certaines substances et garder son activité, de manière à produire par la suite l'infection; c'est de cette façon que la maladie est transportée de l'Orient dans des contrées fort éloignées; les personnes exposées à la contagion immédiatement en sont bientôt attaquées, et deviennent un point central d'où le mal se répand de proche en proche en rayonnant.

En conséquence, les lois de la Grande-Bre-

tagne et celles de plusieurs autres états veulent que les vaisseaux, les personnes et les marchandises, qui viennent d'endroits où la peste est sujette à régner, ne puissent séjourner, débarquer ou être débarquées qu'après une exhibition de certificats de bonne santé de l'équipage, et ensuite d'une quarantaine déterminée, pendant laquelle les marchandises doivent être convenablement exposées à l'air. La stricte observation des réglemens à ce sujet a depuis fort long-temps empêché l'introduction de la maladie, mais si par malheur pourtant elle venait à se déclarer, on devrait mettre en usage les moyens suivans pour détruire l'infection et s'opposer à ses progrès.

1°. Les pestiférés seront confinés dans des lazarets, entourés de gardiens sévères, et ne communiqueront qu'avec les individus dont les fonctions exigent impérieusement la présence.

2°. Les infirmiers et les autres employés éviteront autant que possible de toucher immédiatement les malades, ou de se placer sous le vent de manière à ce que les effluves soient poussés directement vers eux (1). Quant aux gens de

(1) Un fait bien reconnu, c'est que la sphère de contagion de la peste, bien différente de celle des épidémies ordinaires, ne s'étend qu'à un très-petit rayon du corps affecté, et s'affaiblit assez en s'en éloignant, pour qu'à la distance de quelques pas il n'y ait aucun effet produit. Samoïlowitz, célèbre médecin russe, et auteur d'un excellent mémoire sur la peste, soutient que le principe de la maladie

l'art, ils feront bien, en quittant l'hôpital, de changer de linge et de vêtemens, et de se laver tout le corps, mais plus particulièrement les mains, avec un mélange d'eau chaude et de vinaigre.

3°. Toutes les matières, susceptibles de s'imprégner des miasmes contagieux ou de vicier l'air, doivent être enlevées sur-le-champ de la chambre du malade, et transportées dans des lieux où ceux qui se portent bien ne puissent en rien redouter; là, on purifiera les premières en les exposant à une forte chaleur et ensuite au grand air. On lavera fréquemment d'ailleurs le linge et les autres vêtemens des malades.

4°. L'atmosphère environnante doit être tenue dans le plus grand état de pureté possible : ainsi

n'existe point dans l'atmosphère, et qu'elle se communique, non point par le moyen de l'air, mais bien par un contact immédiat. Sonnini assure également que les Européens établis en Turquie, en se tenant renfermés simplement dans leurs maisons, se préservent de la peste lors même qu'elle exerce ses ravages dans les villes qu'ils habitent, et quoiqu'ils fassent leurs provisions à l'ordinaire.

L'ouvrage de M. M'Gregor démontre évidemment la même théorie. Treize des médecins de l'armée d'Egypte furent directement exposés à la contagion, puisqu'il entraient dans leurs attributions de toucher les pestiférés : sept d'entre eux contractèrent la maladie, et quatre en moururent. Tous les autres médecins militaires furent plongés pendant quelque temps dans l'atmosphère de la peste, puisqu'ils voyaient et examinaient les pestiférés en premier lieu; mais il n'en résulta jamais rien qu'à la suite d'un contact immédiat.

les évacuations morbides ne pourront agir ni sur le malade, ni sur les personnes qui le soignent. C'est dans cette vue qu'on aura les plus grands égards aux soins de propreté, qu'on renouvellera l'air fréquemment, et qu'on fera des fumigations avec l'acide nitrique ou avec l'acide muriatique, ainsi que nous l'avons conseillé en parlant de la fièvre maligne.

5°. On évitera tous les excès qui peuvent affaiblir le corps, le régime débilitant, la fatigue et les évacuations abondantes.

6°. On cherchera à entretenir la tranquillité d'âme, à bannir tous les soins, les inquiétudes, les craintes et le découragement.

7°. Comme il est présumable qu'en fortifiant l'économie, on la rend plus propre à résister à la contagion, il sera possible qu'on obtienne quelques avantages en faisant usage du bain froid, du vin, du quinquina et des autres toniques.

Dans les annales médicales publiées pour l'année 1797 par le docteur Duncan, on trouve une note relative au traitement prophylactique et curatif de la peste par les frictions d'huile d'olive pratiquées sur toute l'étendue du corps. Elle est de George Baldwin, écuyer et consul général de S. M. britannique en Egypte. On assure que de cette manière personne n'a contracté la peste en frottant les malades : mais c'est toujours une précaution utile, en même temps qu'on se frictionne entièrement avec de l'huile, d'éviter de recevoir immédiatement par la bouche et les narines l'air que le malade expire. Un autre

moyen préservatif, fort utile aussi, est de ne prendre que des alimens légers et de facile digestion.

Un fait étonnant attesté par M. Baldwin, c'est que, sur plus d'un million d'habitans qui périrent de la peste, pendant l'espace de quatre ans, tant dans la Haute que dans la Basse-Egypte, il ne mourut pas un seul marchand ou fabricant d'huile (1). M. Jackson, dans ses *Réflexions sur le commerce de la Méditerranée*, nous apprend aussi que dans le royaume de Tunis, que la peste ravage si fréquemment d'une manière déplorable, enlevant à la fois des milliers d'individus, on a toujours vu les artisans employés dans les manufactures d'huile résister à la contagion.

Au reste, les faits les plus favorables au système de M. Baldwin démontrent plutôt la vertu préservative de ce moyen que ses propriétés curatives, lorsque la maladie est une fois déclarée. Remarquons pourtant que le docteur Assalini, attaché comme médecin à l'armée française en Orient, parle, dans ses *Observations sur la peste*, des frictions d'huile comme provoquant une sueur copieuse, à laquelle il attribue tous leurs effets avantageux.

Dans l'intention d'arrêter ou de diminuer la violence de la peste, quelques médecins en ont tenté l'inoculation. Sir Robert Wilson, dans son

(1) Il a déjà été dit aussi que, lorsque la peste exerçait ses ravages à Londres, il y a environ deux cents ans, les marchands de poix, de goudron et de tabac, avaient pareillement échappé à la maladie.

Histoire de la campagne d'Egypte, rapporte que le docteur Whyte, ayant résolu de devenir le sujet d'une de ses expériences, à l'époque où la maladie exerçait ses ravages à Rosette, s'inocula lui-même avec la matière prise du bubon d'un pestiféré. Deux fois, ses tentatives furent infructueuses : une troisième fois, les symptômes se manifestèrent, mais la mort survint trois jours après.

M. Desgenettes, pour diminuer la terreur générale et inspirer de la confiance aux troupes françaises, s'inocula lui-même, à l'aîne et au pli du coude, avec une lancette trempée dans le pus du bubon d'un convalescent. L'expérience ne réussit point, et produisit, pour tout résultat, une légère phlogose des parties inoculées, qui dura un peu plus de trois semaines.

Cependant, comme le même individu peut avoir la peste plusieurs fois dans sa vie, et que dans une seule et même épidémie il peut même la contracter deux fois, comme l'a observé M. Desgenettes sur des convalescens qu'on avait consacrés à la garde des malades, cette opération ne devrait être faite que dans le cas où l'on reconnaîtrait qu'elle diminuerait réellement l'intensité des symptômes. Ce point est loin d'être établi ; les faits observés par Sonnini semblent même conduire tout droit à une conclusion absolument opposée* : ce voyageur rapporte qu'un chirurgien russe, qui était prisonnier à Constantinople avec quantité de ses compatriotes, se

* Voyage en Grèce et en Turquie.

mit en tête d'inoculer la peste à ces malheureux, dans l'intention de rendre l'épidémie moins à craindre pour eux ; mais, avec ce procédé, il en fit en peu de temps périr deux cents, et, heureusement pour ceux qui restaient, il essaya à se tirer lui-même du danger en employant son moyen favori, en sorte qu'il devint la victime de sa propre témérité.

• *De la Fièvre miliaire. (Miliaris.)*

Cette maladie a été ainsi appelée à cause des petites pustules ou vésicules qu'elle fait naître sur la peau, et qui ressemblent pour le volume et pour la forme à des grains de millet. Elles sont en général très-nombreuses sur la poitrine, le dos et les autres parties où la peau est le plus perspirable.

On la distinguera facilement des autres exanthèmes à certains signes pathognomoniques, comme l'odeur acide et forte de la sueur, l'abattement des facultés, un sentiment d'oppression et de constriction dans la région précordiale, de l'anxiété et des soupirs répétés.

Plusieurs médecins modernes pensent que cette affection n'est jamais primitive, mais qu'elle est constamment symptomatique, et qu'elle survient le plus communément lorsqu'on a tenu le malade trop chaudement, ou qu'on lui a administré des médicamens excitans.

Toutes les circonstances débilitantes, une constitution molle, la faiblesse acquise, les évacuations excessives, la présence d'une matière irri-

tante dans les premières voies, l'accouchement, la ménorrhagie, etc., sont autant de causes prédisposantes de la fièvre miliaire, dont le régime échauffant est la principale cause excitante. Cette théorie est justifiée par cela qu'on évite l'éruption miliaire, quel que soit l'état du malade, si on l'expose à l'air frais, et qu'on ne lui donne que des boissons froides.

La fièvre miliaire attaque les personnes des deux sexes, de tous les âges et de tous les tempéramens; mais on a observé que les femmes d'une constitution délicate y sont particulièrement exposées, surtout pendant leurs couches. Elle n'est, au reste, nullement contagieuse, et rarement, peut-être même jamais, elle règne d'une manière épidémique.

Une température variable et l'humidité de l'atmosphère favorisent singulièrement son développement : aussi arrive-t-elle plutôt au printemps et en automne que dans les autres saisons. On ne l'observe presque pas en hiver.

Elle débute par un léger frisson, auquel succèdent de la chaleur, de l'insomnie, l'abattement des forces au physique et au moral, de l'anxiété, de la dyspnée avec oppression; le pouls devient vif et profond; la langue est blanche, la bouche sèche, le ventre resserré; et, si les symptômes sont intenses, il se manifeste du coma ou du délire. Néanmoins, les signes précurseurs les plus ordinaires de l'éruption miliaire sont l'abattement des facultés, l'anxiété et les sueurs férides.

Bientôt après, le malade éprouve de la démangeaison ou des picotemens sous la peau, et des petites pustules, en quantité innombrable et d'une couleur rouge, ne tardent point à s'élever. Ordinairement elles sont distinctes les unes des autres, mais quelquefois néanmoins elles se confondent entre elles.

Deux jours après l'apparition de l'éruption, on aperçoit une petite vésicule au sommet de chaque bouton; deux ou trois jours encore plus tard, cette vésicule s'ouvre, et il se forme à la place, une petite croûte, qui se détache comme une écaille. Quelquefois, cependant, à peine une éruption a-t-elle disparu, qu'une autre lui succède immédiatement.

Au moment où l'éruption se montre, la plupart des symptômes perdent communément de leur intensité. Cependant, la sueur est sujette à continuer, à moins qu'on n'emploie quelque moyen spécial pour la faire cesser; sans cela, on peut, durant plusieurs jours, voir se renouveler l'éruption.

Des symptômes graves, le coma, le délire, les convulsions, accompagnent de temps en temps la fièvre miliaire, qui peut alors devenir funeste.

Une éruption confluyente annonce un danger bien plus grand que celle qui est légère. Le pronostic est moins fâcheux, lorsque l'éruption est stationnaire, que lorsqu'elle disparaît pour revenir de nouveau; il l'est encore moins lorsque les parties que couvre l'éruption sont tuméfiées et tendues, que lorsqu'elles demeurent lâches et

flasques. Du reste, plus les symptômes antécédens sont violens, plus il y a de faiblesse et d'abattement, et plus on doit craindre.

A l'ouverture des cadavres, on trouve des altérations variées, suivant la nature de la fièvre qui accompagne l'éruption, et qui, le plus ordinairement, est du genre du typhus.

Comme cette maladie est évidemment le résultat de l'application d'une trop grande chaleur, il faut de bonne heure chercher les moyens de la prévenir dans les affections qu'elle vient habituellement compliquer. Pour cela, on évitera de surcharger le malade de couvertures, de faire monter la température de sa chambre par un trop grand feu, ou en empêchant la circulation de l'air, en même temps pourtant qu'on prendra garde de tomber dans l'excès contraire.

Les sueurs, qui ne sont point suivies de l'abattement de la fièvre, ne sauraient être critiques; on peut, par conséquent, les supprimer sans danger et même avec avantage, en tenant l'appartement du malade à une basse température, en ne le couvrant que fort peu, en lui faisant laisser les bras hors du lit, et en lui administrant constamment des boissons froides. Mais si la sueur paraît devoir être critique, le médecin doit régler l'abondance de l'air de manière à ce qu'il ne puisse devenir préjudiciable.

En prenant ces précautions de bonne heure, on prévient souvent des éruptions miliaires qui, sans elles, se seraient développées; et quelquefois même, après leur apparition, à l'aide des

mêmes moyens , on peut encore diminuer leur intensité.

Les éruptions miliaires accompagnent , dans quelques cas , les affections inflammatoires : alors , il devient nécessaire d'employer les minoratifs et les lavemens laxatifs : quant à la saignée , il ne faut y recourir que rarement et même jamais. Cependant , plus communément elles compliquent les maladies où la faiblesse est excessive , et où il y a tendance à la putridité : ici il convient de soutenir les forces avec du vin et par un régime restaurant , usant en même temps des toniques , du quinquina et des autres antiseptiques , de la manière indiquée au sujet du typhus.

Tout ce qui débilite est nuisible dans le plus grand nombre des cas de fièvre miliaire ; tout ce qui , au contraire , augmente les forces de l'économie est avantageux.

Une vive douleur d'estomac précède en général chacune des nouvelles éruptions qui se développent dans le cours de la maladie. Ce symptôme est très-pénible : on peut le soulager avec de petites doses fréquemment répétées de la mixture camphrée de la pharmacopée de Londres.

Quand le délire ou le coma se manifestent à la suite de la rentrée subite de l'éruption , les cordiaux , l'ammoniaque , le camphre et les vésicatoires doivent être mis en usage. Quand ce cas arrive , notre but principal doit être de provoquer et d'entretenir une forte sueur à l'aide de diaphorétiques énergiques , de l'application de la chaleur à l'extérieur , des bains de pieds , etc.

S'il survient aussi alors quelque évacuation abondante, il faut bien se donner de garde de l'arrêter. Dans le cas de convulsions, à la suite d'une rétrocession, le camphre, le musc et l'opium, sont spécialement indiqués.

Pour prévenir la maladie chez les femmes enceintes, il faut s'opposer principalement à la constipation, leur recommandant en outre, à l'époque de leurs couches, de suivre une diète rafraîchissante, de se couvrir peu, et d'entretenir leur chambre à une température peu élevée.

Du Pemphigus ou Eruption vésiculaire.*

Cette maladie consiste en une éruption de pustules dispersées sur diverses parties du corps, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, qui forment graduellement des vésicules ou ampoules du volume d'une grosse noisette, pleines d'un fluide séreux et jaune, quelquefois ichoreux, et qui disparaissent dans le cours de trois à quatre jours. Quelques auteurs pensent que le pemphigus est contagieux, et qu'il est accompagné de fièvre : d'autres sont d'un avis contraire. De là, il est naturel d'imaginer qu'il y en a deux variétés, l'un aigu et l'autre chronique. La maladie elle-même est cependant rare, quoique le docteur Willan en ait décrit trois espèces distinctes, le *pemphigus ordinaire*, le *contagieux*, et celui *des enfans* ** : mais il n'a jamais eu l'occasion d'obser-

* ETYMOLOGIE. Περφίξ, pustula.

** *Treatise on cutaneous Diseases.*

ver un seul cas des deux premières variétés. La dernière, dit-il, existe quelquefois chez les enfans faibles et émaciés, qui finissent par mourir de la douleur et de l'irritation que causent ces vésicules et les ulcérations qui les remplacent.

La plupart des médecins qui nous ont fait connaître leur opinion sur le pemphigus, et, parmi eux, nous devons compter principalement le docteur Dickson *, ne le regardent point comme contagieux. Le médecin que nous venons de nommer a vu six cas de pemphigus dont aucun n'était venu par la voie de la contagion, et dont aucun ne produisit une semblable affection chez un autre individu. Cullen assure que les vésicules sont remplies par un fluide ichoreux, qui est évacué au dehors, et qui n'est point absorbé comme le prétend le docteur Dickson; mais pendant tout le cours de sa pratique, il paraît qu'il n'eut occasion d'observer qu'un seul cas de pemphigus.

A la suite d'un certain degré de lassitude et de malaise, après un ou deux jours de mal de tête, de petites vésicules, du volume d'un pois environ, se manifestent en différens endroits du corps, et assez fréquemment dans la bouche et dans quelques autres parties du canal alimentaire: elles augmentent progressivement de grosseur, jusqu'à ce qu'elles aient acquis celle d'une noisette ou d'une amande: quelquefois elles atteignent les dimensions d'une noix. Elles sont en-

* *Paper on Pemphigus, in the Transactions of the Royal Irish Academy in 1787.*

tourées d'un cercle ou d'une auréole rouge, et distendues par une sérosité jaunâtre. Il y a souvent en même temps de la gêne dans la déglutition, des nausées, des vomissemens, et de la douleur dans l'abdomen. Quelquefois elles sont assez nombreuses pour se confondre les unes avec les autres. En même temps, le pouls est petit et fréquent, et le malade éprouve un degré considérable de faiblesse.

Si les vésicules ne s'ouvrent point, la sérosité qui les remplit jaunit, et dans l'espace de trois ou quatre jours, elle est absorbée et passe dans le système entier de l'économie. C'est là la terminaison la plus heureuse de la maladie. Lorsque les pustules viennent à se crever, on voit quelquefois des ulcères rebelles les remplacer.

Le pemphigus a de l'analogie avec la variole, parce qu'il laisse souvent des creux sur la peau, et que la place qu'occupaient les vésicules demeure long-temps rouge. Dans le troisième volume de l'ouvrage intitulé *Medical Facts and Observations*, le docteur Winterbottom donne des détails curieux à ce sujet.

C'est le siège et le caractère des vésicules qui doivent régler le pronostic dans les cas de pemphigus. Quand elles ne paraissent qu'à l'extérieur, et qu'elles sont peu multipliées, la maladie mérite peu d'attention; quand elles sont nombreuses, qu'elles garnissent le canal alimentaire, que le pouls est petit et dur, qu'il y a une grande prostration des forces, le danger est considérable. Le péril est également imminent quand

les ulcères auxquels les pustules ont donné naissance manifestent une tendance à la gangrène en devenant livides, ce qui arrive rarement cependant, à moins qu'il n'y ait complication d'une fièvre typhoïde.

D'après les connaissances que les modernes ont acquises sur le pemphigus, on doit, ce me semble, regarder cette maladie comme purement sporadique, sans aucun mélange d'un principe contagieux, et assimiler les symptômes dans tous les cas, à ceux que l'on observe dans les maladies fébriles inflammatoires ou putrides. Les remarques les plus importantes à faire, sont : 1°. d'examiner si la fièvre a le caractère inflammatoire, et s'il y a accroissement d'énergie dans le système circulatoire ; 2°. de s'assurer si la fièvre tend à se convertir en typhus, et si elle est caractérisée par une grande faiblesse et les autres symptômes de l'adynamie. Dans le premier cas, les évacuans et les autres moyens antiphlogistiques doivent être mis en usage : dans le second, au contraire, il faudra éviter toute évacuation, n'employer que des remèdes fortifiants, et chercher à donner à l'économie du ton et de la vigueur.

Le plus souvent, la maladie est liée à un certain degré de faiblesse, qui fait que la seconde indication à remplir se présente plus fréquemment que la première.

Après avoir vidé l'estomac par un émétique ; s'il y avait des envies de vomir, et évacué les matières contenues dans les intestins à l'aide de

quelque doux purgatif salin ou du calomélas, on peut administrer le quinquina en infusion, en décoction ou en poudre, et donner en même temps du vin. Les acides minéraux, convenablement étendus d'eau, seront aussi fort utiles, surtout si on y a recours de bonne heure.

Dès le début de la maladie, si la peau est chaude et sèche, on donnera avec succès la potion saline et les antimoniaux à doses rompues, afin de déterminer une douce transpiration; mais il ne faut pas insister long-temps sur ces moyens.

On diminuera l'irritation avec les opiacés unis à l'éther sulfurique.

Quand il s'élève des vésicules dans la bouche, et qu'elles s'ouvrent, de manière à donner naissance à des ulcères, il faut prescrire des gargarismes détersifs analogues à ceux qu'on emploie contre l'angine maligne. Si l'on a quelque raison de craindre que l'éruption ne se soit étendue au reste du canal digestif, on ordonnera une décoction mucilagineuse en abondance, comme lorsqu'il s'agit de la cure des aphthes chroniques.

S'il s'établit en quelque lieu des ulcères rebelles, le secours de la chirurgie devient indispensable.

Quelques praticiens ont l'habitude d'ouvrir les plus grosses pustules; mais un pareil moyen n'est point encore assez éprouvé pour être autorisé.

Pendant la convalescence, on relevera les forces du malade avec le régime tonique approprié au traitement de la dyspepsie.

*De la Fièvre ortiée (Urticaria.) **

Cette maladie est ainsi appelée à cause de l'éruption qui la caractérise , et qui ressemble absolument à celle que produisent les piqûres des orties. Le docteur Willan , dans son *Traité des maladies cutanées* , en distingue six variétés. Voyez *Ordre III.*

Dans quelques cas , un léger accès de fièvre précède ou accompagne l'éruption , qui n'est point bornée à telle ou telle partie du corps , mais s'étend généralement partout , et cause beaucoup de chaleur et de vives démangeaisons. Parfois aussi , cette affection est signalée par la présence de larges pustules ou ampoules , qui , lorsqu'on les presse , paraissent solides , et sont absolument dépourvues de cavité à l'intérieur ou à leur sommet , en sorte qu'elles ne contiennent aucun fluide.

Les causes de l'urticaire ne sont que peu connues ; mais généralement elle se manifeste après une suppression de la transpiration , ou pendant l'action d'une matière irritante dans l'estomac. Une maladie absolument analogue est produite chez quelques personnes par l'ingestion de certains alimens , comme les amandes , les champignons , les écrevisses , les moules , les homars , les harengs , etc. Lorsque quelqu'un a été empoisonné par du poisson de mauvaise qualité , une éruption semblable a également lieu **. L'ef-

* ETYMOLOGIE. *Urtica* , ortie.

** Voyez l'article des poisons animaux.

fet en est rapide et les symptômes paraissent violens pendant quelques heures. En conséquence, les médecins se sont crus en droit d'assigner à l'urticaire, pour cause générale, une indigestion ou l'introduction de quelque substance délétère dans l'estomac.

L'urticaire cède ordinairement assez vite à un régime rafraîchissant ; il faut aussi entretenir la liberté du ventre à l'aide de quelques doux laxatifs, comme la crème de tartre ou quelque sel neutre. Quand elle est le résultat d'un aliment nuisible, on doit débiter par un émétique (1).

ORDRE QUATRIÈME.

DES ÉCOULEMENS INVOLONTAIRES DE SANG OU DES HÉMORRHAGIES (*HÆMORRHAGIÆ*). *

Sous ce titre, je ne comprends que les hémorrhagies actives, c'est-à-dire, celles qu'accompagne une fièvre symptomatique, qui dépendent d'un afflux augmenté du sang dans les vais-

* ETYMOLOGIE. *Aqua*, sanguis; *ῥέω*, fluo.

(1) Suivant la classification de Cullen, les aphthes devraient être placés à la suite immédiate des exanthèmes ; mais, comme cette affection est bien plus répandue chez les jeunes enfans que parmi les personnes d'un âge mûr, j'ai cru devoir en renvoyer l'histoire au moment où je traiterai des maladies du premier âge.

Quant aux aphthes chroniques (*aphthoïdes chronica*), qui sont communément une maladie symptomatique, il en sera question au chapitre des Cachexies.

seaux par où il s'écoule, et qui sont le résultat d'une cause interne.

Les causes prédisposantes de ces hémorrhagies en général sont, l'application d'une trop grande chaleur à l'extérieur, une constitution sanguine et pléthorique, toutes les circonstances capables d'accélérer la circulation, comme les exercices violens, les grands efforts, la colère et les autres passions vives, certaines postures, les ligatures disposées de manière à déterminer une congestion locale, l'afflux du sang vers les vaisseaux de telle ou telle région du corps rendu habituel par la répétition de l'hémorrhagie elle-même, la suppression d'une évacuation ordinaire, les lésions extérieures et l'exposition au froid.

Le traitement de ces hémorrhagies consiste principalement à suspendre d'abord l'écoulement du sang, et à en prévenir le retour par l'éloignement des causes occasionnelles, et par la destruction de la diathèse inflammatoire, si elle existe. Quant aux moyens particuliers à mettre en usage pour chaque espèce d'hémorrhagie, nous allons les faire connaître dans les articles subséquens.

De l'Hémorrhagie du nez ou Epistaxis.

(Epistaxis.) *

La membrane qui tapisse l'intérieur des fosses nasales est garnie d'une immense quantité de

* ETYMOLOGIE. *Ἐπιστάξις*, *Stillatio sanguinis ex naribus.*

vaisseaux, qui sont pour ainsi dire à découvert, en sorte que toutes les fois qu'il y a congestion de sang dans le système vasculaire de la tête, les vaisseaux du nez doivent se rompre avec la plus grande facilité. En général, le sang ne s'échappe que par une seule narine, mais dans quelques cas il s'écoule par les deux narines à la fois, ce qui annonce ordinairement une maladie plus grave.

Les individus d'un tempérament sanguin et pléthorique, qui ne sont point encore arrivés à l'âge mûr, sont très-exposés aux hémorrhagies nasales; les femmes y sont moins sujettes que les hommes, surtout après l'époque de la puberté, probablement à cause du flux menstruel. On peut encore ranger parmi les causes prédisposantes de l'épistaxis une faiblesse spéciale des vaisseaux de la membrane pituitaire, et l'excessive vieillesse. Ses causes excitantes sont toutes celles que nous avons signalées pour les hémorrhagies en général, et tout ce qui peut faire porter le sang à la tête.

Dans certain cas, l'épistaxis n'est annoncée par aucun signe; mais quelquefois elle est précédée par de la pesanteur et de la douleur de tête, de la rougeur à la face, de la chaleur et du prurit dans les narines, des battemens des artères temporales, et de l'accélération dans les mouvemens du poulx. On la voit aussi précédée par le refroidissement des pieds, un frisson universel, et la constipation.

On doit regarder cette affection comme fort peu dangereuse quand elle arrive chez les jeunes

gens ; mais , chez les personnes plus avancées en âge , lorsque l'écoulement est excessif et qu'il se répète fréquemment , on doit redouter une trop grande plénitude des vaisseaux de la tête , et par suite l'apoplexie , la paralysie , etc. ; en pareille circonstance , on doit la considérer comme une maladie assez grave véritablement.

L'épistaxis est un symptôme fatal , lorsqu'elle se manifeste pendant la durée d'une maladie putride ou adynamique.

Comme cette hémorrhagie est avantageuse dans certaines affections , telles que le vertige et la céphalalgie , et que , dans d'autres occasions , elle est évidemment critique , comme dans la phrénésie , l'apoplexie , la fièvre inflammatoire , on doit porter beaucoup d'attention aux circonstances dans lesquelles elle paraît , pour pouvoir déterminer si elle est essentielle , ou si la nature l'a produite pour opérer la cessation d'une autre maladie. Nous devons la regarder comme critique , lorsqu'elle survient dans le cours de quelque affection soit inflammatoire , soit de tout autre type , où nous soupçonnons congestion de sang vers la tête. Dans ce cas , nous ne devons point chercher à l'arrêter , à moins que le malade ne s'affaiblisse beaucoup.

On ne doit pas non plus la suspendre subitement chez les individus sains et bien portans , d'une constitution sanguine et pléthorique.

Quand elle se manifeste chez les vieillards , et qu'elle se répète trop souvent , ou qu'elle se prolonge au point d'amener la syncope , il faut l'ar-

rêter le plus promptement possible, en exposant le malade à l'air frais, en le plaçant dans une situation presque verticale, en lui faisant incliner légèrement la tête en arrière, en lui administrant des boissons froides en abondance, et en employant le régime antiphlogistique. En outre, on lui fera plonger la tête dans de l'eau chargée de muriate d'ammoniaque, on lui fera renifler fréquemment de l'eau et du vinaigre, et, au moyen d'une seringue, on lui injectera, dans la narine affectée, quelque lotion (1) astringente.

Si ces moyens restent sans succès, on introduira dans les narines une tente imbibée d'alcool rectifié, ou d'une solution de sulfate de cuivre ou de fer dans de l'eau-de-vie; ou bien encore qu'on aura enduite de blanc d'œuf, et roulée dans une poudre composée de parties égales d'alun et de sulfate de zinc. Pour en seconder l'efficacité, on plongera en même temps les parties génitales dans de l'eau froide, et on couvrira le front et

(1) ℥ Zinci vitriol.	3 j.
Cerussæ acetat.	gr. x.
Aquæ distill.	℥ x.

M. F. *Injectio.*

VEL

℥ Aluminis in pulv. trit.	3 ij.
Aquæ Rosæ	℥ vj.
Acet. distillati	℥ j.

VEL

℥ Tincturæ Ferri muriat.	3 j.
Aq. distillat.	℥ vj.

les tempes avec des compresses trempées dans une solution de nitrate de potasse.

Le docteur Darwin , dans sa *Zoonomie* , rapporte l'histoire d'une dame qui eut une épistaxis qui dura plusieurs jours ; on ne pouvait , par le tamponnement des narines , parvenir au siège de l'hémorrhagie , et la sensibilité de l'arrière-bouche était telle , qu'il était impossible qu'aucun corps séjournât derrière la luette. Après une saignée et l'emploi de quelques autres moyens ordinaires , on lui fit plonger la tête dans un seau d'eau , dont on avait augmenté la fraîcheur à l'aide de quelques poignées de sel. Aussitôt , l'écoulement du sang cessa pour ne plus revenir ; seulement comme le pouls conservait de la dureté , on renouvela la saignée au bout de quelques jours.

Souvent dans l'épistaxis la compression , exercée sur l'ouverture du vaisseau qui fournit le sang , produit un bon effet , alors même que les autres moyens mis en usage ont été sans succès : pour cela , il faut se procurer un bout desséché d'intestin de porc , le faire ramollir , lier une de ses extrémités avec de la ficelle , et la conduire , avec une sonde , vers la partie supérieure de la narine par laquelle sort le sang. Puis , au moyen d'une seringue , on remplit la portion d'intestin avec un mélange froid de vinaigre et d'eau , et on maintient le tout par un bandage approprié.

En même temps , on doit tâcher d'évacuer le ventre , s'il est nécessaire , à l'aide des laxatifs , dans la vue de produire une dérivation , que l'on

favorisera encore d'ailleurs en recommandant au malade d'éviter soigneusement tout ce qui peut déterminer le transport du sang vers la tête.

Toutes les heures à peu près, on fera prendre quelque médicament rafraîchissant, comme la potion saline avec le nitre; en même temps, on donnera des boissons froides acidulées, et on exposera le malade à l'air frais.

On administre quelquefois à l'intérieur les astringens, le sulfate de zinc, l'alun, l'acétate de plomb, unis à l'opium: mais leur effet paraît douteux; rarement ils ont assez de temps pour agir. Cependant, on peut y avoir recours, si l'écoulement devient chronique (1). Au reste, l'alun, le cachou, la gomme-kino, conviennent beaucoup mieux, comme astringens, dans les hémorrhagies

(1) ℞ Infus. Rosæ acid. ʒ vj.

Nitri ʒ j.

M. F. *Mistura cujus sumat cochlear. larg. iij. tertiâ quâque horâ.*

VEL

℞ Acid. sulfur. diluti gutt. xx.

Aquæ fontis ʒ j β.

Syrup. Rosæ ʒ ij.

Tinct. Opii gutt. xv.

M. F. *Haustus ter quaterve die sumendus.*

VEL

℞ Zinci vitriol. gr. 1/4 - 1/2.

Aluminis gr. x.

Infus. Rosæ ʒ j β.

Syrup. ejusdem ʒ j.

M. F. *Haustus sextis horis sumendus.*

des poumons, de l'estomac et des intestins que dans celles de la membrane pituitaire.

Dans ces dernières, comme dans toutes les autres hémorrhagies actives, la teinture de digitale pourprée, à la dose de trente gouttes dans deux onces de véhicule, pour trois ou quatre prises en six heures de temps, deviendra un remède énergique, particulièrement chez les individus pléthoriques, ou bien lorsqu'il y a accélération dans les battemens du poulx.

Quelquefois, quoique l'écoulement du sang soit arrêté à l'extérieur, il continue d'avoir lieu à l'intérieur, et même au point de menacer le malade de suffocation, surtout pendant son sommeil. Dans ce cas, on introduit une sonde flexible dans l'intérieur de la narine, après l'avoir rendue porteuse de fils très-forts qu'on place dans sa cavité; ensuite on ramene ceux-ci au-dehors de la bouche, on attache à leur extrémité de petits morceaux d'éponge, que l'on conduit ainsi assez facilement derrière le voile du palais, de manière à oblitérer l'ouverture postérieure des fosses nasales, puis on fixe les fils à l'extérieur avec solidité.

Lorsque l'hémorrhagie a cessé, le malade doit

VEL

℥ Aq. distillat	℥ j β.
Ceruss. acet.	gr. β — j.
Tinct. Opii	gutt. xij - xx.
Syrup. Rosæ	℥ j.

F. Haustus sextâ quâque horâ capiendus.

avoir soin de ne point enlever les pièces d'appareil ou les caillots de sang ; il faut qu'il les laisse se détacher spontanément ; pour éviter toute rechute , il se tiendra autant en repos que possible , et tâchera de ne déterminer aucune sorte d'irritation sur le nez.

Quand l'épistaxis survient chez des adultes pléthoriques , la phlébotomie est avantageuse ; avec l'usage fréquent des purgatifs rafraîchissans , et un régime antiphlogistique , elle peut prévenir le retour de la maladie. S'il y a évidemment afflux du sang vers la tête , on appliquera avec succès les sangsues aux tempes. S'il y a eu suppression de quelque évacuation habituelle , comme des règles ou des hémorrhôides , on cherchera à la rétablir aussi promptement que possible ; et , si l'on n'y parvient point , on créera quelque autre évacuation , en posant un cautère ou un séton.

Du Crachement de sang ou Hémoptysie.

(Hæmoptysis.) *

L'hémoptysie consiste dans une évacuation de sang par la bouche , précédée d'une saveur salée et accompagnée d'une toux plus ou moins vive : on observe en même temps un sentiment de pesanteur dans la région précordiale , et une douleur dans quelque point du thorax.

On la distingue aisément de l'hématémèse , parce que dans celle-ci le sang est ordinairement rejeté en grande quantité à la fois , qu'il est

* ETYMOLOGIE. *Αἷμα* , sanguis , *πτύω* , expectoro.

plus foncé, plus grumeleux, et qu'il est mélangé avec les substances contenues dans l'estomac, tandis que, dans l'hémoptysie, le sang est communément en petite quantité, d'une teinte vermeille, et uni à un peu de mucus seulement.

L'hémoptysie se manifeste en général entre seize et vingt-cinq ans, et peut être occasionnée par tout exercice violent, le saut, la course, la lutte, le chant, la déclamation, le jeu des instrumens à vent : elle peut encore être le résultat de blessures, de la pléthore, de la faiblesse des vaisseaux, de la fièvre hectique, de la toux, des écarts de régime, des excès d'ivrognerie, de la suppression de quelque évacuation accoutumée, comme le flux menstruel ou celui des hémorrhoides. On l'a vue survenir également dans les cas où l'air était trop raréfié pour pouvoir dilater convenablement les poumons.

Les individus, chez lesquels il y a quelque disposition vicieuse dans les vaisseaux des poumons, ou quelque altération dans la construction de la poitrine, qui se distinguent par l'étroitesse de cette cavité et par la saillie des omoplates, ou ceux qui sont d'un tempérament tout à la fois délicat et sanguin, sont très-disposés à cette affection ; mais, même chez eux, la maladie est souvent déterminée par le concours des diverses causes occasionnelles dont nous venons de parler.

L'hémoptysie ne doit cependant point être considérée constamment comme une maladie primitive ; souvent elle n'est qu'un symptôme, et, dans quelques affections graves, les pleurésies,

les péripneumonies, certaines fièvres, lorsqu'elle survient, elle présage une terminaison favorable.

Elle est quelquefois précédée d'un sentiment de pesanteur et d'oppression à la poitrine, d'une toux sèche et irritante, et d'une légère dyspnée. D'autres fois, elle s'annonce par des frissons, le froid des extrémités, des douleurs dans le dos et les lombes, des lassitudes, des flatuosités et la constipation. Le sang expectoré est tantôt très-fluide et d'un rouge vif, tantôt épais et noirâtre, ce qui dépend probablement de son séjour plus ou moins prolongé dans les poumons avant d'être rendu.

Un crachement de sang n'offre aucun danger, lorsqu'il n'est ni précédé ni accompagné des symptômes de la phthisie pulmonaire, ou lorsqu'il ne laisse après lui ni toux, ni dyspnée, ni aucune affection apparente des poumons; il n'est point dangereux non plus chez les personnes robustes et d'une constitution saine, à moins que l'hémorrhagie ne soit vraiment très-forte; mais il devient souvent difficile de l'arrêter chez les individus dont la fibre est molle et la constitution délicate.

Rarement l'hémoptysie est assez violente pour causer immédiatement la mort; et, quand cela arrive, c'est qu'il y a quelque gros vaisseau ouvert. En conséquence, le péril est proportionné au calibre du vaisseau.

Quand la mort survient par suite de la rupture de quelque gros vaisseau, à l'ouverture

de la poitrine, on trouve une grande quantité de sang caillé entre la plèvre et les poumons, et l'on observe des traces d'inflammation dans les environs de la rupture. Si la maladie se termine par la phthisie pulmonaire, il existe un ordre particulier de lésions que nous indiquerons plus tard.

Dans toute hémoptysie, il faut, pour s'opposer à l'effusion du sang, faire suivre avec la plus grande rigueur le régime antiphlogistique, éviter la chaleur et tout exercice corporel; on emploiera en même temps et suivant l'occasion, les médicamens laxatifs, comme la manne, le tamarin, le phosphate de soude, le sulfate de potasse, etc.; on soumettra le malade à un régime léger, et on lui conseillera les rafraîchissans (1). Le docteur Darwin pense qu'on pourrait encore arrêter cette espèce d'hémorrhagie par l'immersion dans l'eau froide ou par une asper-

(1) ℞ Infus. Rosæ ℥ ij.

Kali nitrat. gr. xv.

Tinct. Opii gutt. xx.

M. F. *Haustus tertiâ vel quartâ quâque horâ sumendus.*

VEL

℞ Cremor. Tartar. ℥ iij.

Kali nitrat. ℥ ij.

M. F. *Pulvis. 3 6 pro dos.*

VEL

℞ Acid. sulf. dilut. gutt. xxx.

Aquæ fontis ℥ j 6.

Tinct. Opii gutt. xx.

Syrup. Rosæ ℥ j.

M. F. *Haustus.*

sion générale avec le même fluide. On ne doit, en effet, dans aucun cas d'hémoptysie, négliger ni les applications froides sur les parties génitales, ni l'immersion des pieds ou même de la partie inférieure du corps dans l'eau froide.

S'il y a de la chaleur et de la fièvre, que le malade soit pléthorique, qu'il ait le pouls dur, on ouvrira avec fruit une veine au bras, pourvu toutefois que les battemens de l'artère n'aient point été trop affaiblis par l'hémorrhagie. On acidulera les boissons avec du suc de citron. Dans le cas, au contraire, où l'on observe de l'abattement et de la faiblesse, et où le sang a une teinte foncée, la saignée deviendra nuisible.

Dans les cas où l'hémorrhagie est considérable et n'est point précédée de pléthore, outre l'emploi des moyens que nous venons d'indiquer, à l'exception de la saignée, il faut encore avoir recours aux astringens (1), afin de l'arrêter le plus promptement possible, et, si les premiers dont on

(1) ℞ Gummi Kino gr. viij.

Aluminis gr. x.

Opii gr. ℥.

Conservæ Rosæ q. s.

M. F. *Bolus quartâ quâque horâ sumendus.*

VEL

℞ Aluminis gr. viij.

Terræ Catechu gr. x.

Conservæ Rosæ q. s.

M. F. *Bolus tertiâ horâ sumendus. — Superbibe Cochl. iij*

magna

Infus. Rosæ.

sesert restent sans effet, il faut recourir à d'autres plus actifs (1), ayant l'attention d'administrer en

VEL

℥ Tinct. Kino	} āā ʒ ʒ.
— Catechu	
— Opii	

M. *Capiat gutt. xxx — xl. pro dos.*

(1) ℥ Vitriol. virid.	} āā gr. ij.
— Opii	
— Conservæ Rosæ	

M. F. *Bolus ter die sumendus.*

VEL

℥ Gummi Kino	gr. x.
Alumin. usti	gr. iij.
Opii	gr. ʒ.
Conservæ Rosæ	q. s.

M. F. *Bolus.*

VEL

℥ Vitriol. Cupri	gr. v.
Aquæ Rosæ	ʒ viij.
Tinct. Opii	gutt. lx.

M. F. *Mistura cujusumat æger Cochlear. larg. j. quartâ quâque horâ.*

VEL

℥ Tinct. Saturn.	gutt. xv. pro dos.
--------------------------	--------------------

VEL

℥ Tinct. Benzoes comp.	} āā ʒ ij.
— Saturn.	

Capiat gutt. xxv — xxx pro dos.

VEL

℥ Infus. Rosæ	ʒ j ʒ.
Aluminis	gr. x.

même temps quelque laxatif, comme l'huile de palma-christi, dans la vue d'empêcher tout effet délétère de leur part.

L'acétate de plomb a été souvent et avec succès employé dans l'hémoptysie. On peut en porter la dose en toute assurance à un grain toutes les quatre ou six heures, et on la poussera jusqu'à deux grains dans le cas où le péril est imminent. On le donne en solution dans une infusion de roses avec addition de quelques gouttes de teinture d'opium.

La propriété remarquable que possède la digitale, de ralentir les mouvemens du poulx, a engagé à la mettre en usage dans les cas d'hémorrhagies actives, et particulièrement dans l'hémoptysie : moi-même j'en ai obtenu de très-bons résultats ; j'en donnais de petites doses répétées, deux ou trois fois par jour (1).

Zinci vitriol. gr. 1/2.
Tinct. Opii gutt. x.
Syrup. Rosæ 3 j.

M. F. *Haustus quartis horis capiendus.*

(1) ʒ Pulv. Digit. purp. gr. j.
Conservæ Rosæ gr. x.

M. F. *Bolus ter die sumendus.*

VEL

ʒ Folior. Digit. purp. siccāt. 3 j. .
Spir. Vini rectific. }
Aquæ puræ } āā 3 ij.

F. *Infus. Post horas xxiv col. et capiat æger gutt. xxx bis terve die in*

Aquæ Menthæ sativ. 3 j.

Si l'hémorrhagie résiste à tous ces remèdes, et qu'on craigne de voir le malade succomber à la perte de son sang, on appliquera un vésicatoire sur la poitrine; souvent on en a obtenu de très-bons effet en pareille occurrence. Le docteur Rush, dans les cas désespérés, dit aussi avoir retiré quelque avantage de l'administration d'une ou de deux cuillerées de sel commun.

Si la toux est violente, on joindra aux autres médicamens de petites doses d'opium fréquemment répétées.

Diverses préparations de jusquiame ont été successivement employées contre l'hémoptysie par les médecins allemands; l'infusion huileuse de cette plante a plus particulièrement mérité la préférence *; mais, puisque nous avons un remède aussi actif que la digitale, la jusquiame nous paraît évidemment inutile.

Lorsque l'hémorrhagie est arrêtée, il faut employer tous les moyens possibles pour s'opposer à son retour. Si elle est survenue en raison de la prédisposition du sujet et d'une diathèse inflammatoire, on peut détruire celle-ci par de petites saignées, qu'on répétera plus ou moins

* *Extracts from Hufeland's Journal, in vol. iij. pag. 576 of the Medical and Physical Journal.*

VEL

℥ Inf. Rosæ	℥ j β.
Tinct. Digit.	gutt. xx.
— Opii	gutt. x.

M. F. *Haustus sextis horis capiendus.*

fréquemment, suivant l'exigence du cas. En outre, on aura recours par intervalles aux médicamens laxatifs, en soumettant en même temps le malade strictement à un régime antiphlogistique, et en lui faisant éviter tout mouvement violent du corps, toute agitation vive de l'esprit, en un mot, tout ce qui pourrait devenir une cause occasionnelle du retour de l'accident. On l'engagera d'ailleurs à faire des voyages sur mer, ou sur terre dans une voiture douce, à se livrer modérément à certains exercices, comme la natation et l'équitation.

Quelques praticiens sont dans l'usage d'administrer le quinquina et les ferrugineux aux hémoptysiques qui ont la fibre molle et qui sont d'une constitution délicate. Mais ces médicamens, et surtout les derniers, paraissent nuisibles dans tous les cas d'hémorrhagies actives, et l'expérience a démontré qu'ils l'étaient surtout beaucoup dans l'hémoptysie, en déterminant la diathèse phlogistique.

Toutes les fois qu'il existe une douleur fixe dans la poitrine, on peut espérer un prompt soulagement de l'application locale d'un vésicatoire. On s'est aussi parfois servi avec succès, comme moyens préservatifs, des cautères et des sétons.

*Du Vomissement de sang. (Hæmatemesis.) **

L'hémorrhagie dont le siège est dans l'estomac est facile à distinguer de celle des poumons, parce qu'elle est ordinairement précédée par un senti-

* ETYMOLOGIE. *Aqua*, *Sanguis*, *εμεω*, *vomeo*.

ment de pesanteur, de douleur, ou d'anxiété dans la région de l'estomac ; parce que la toux ne l'accompagne point ; parce que le sang est évacué en quantité considérable ; parce qu'il est d'une couleur noire et un peu grumeleux , et qu'il est mêlé aux autres substances que l'estomac peut contenir.

Cette maladie est souvent occasionnée par tout ce qui , introduit dans l'estomac ou agissant sur lui , peut stimuler violemment ou blesser cet organe ; ainsi elle provient de coups , de contusions , ou de toute autre cause capable de produire l'inflammation du viscère , ou d'y faire affluer une trop grande quantité de sang : cependant elle est plus ordinairement le symptôme de quelque autre maladie , comme la suppression des menstrues ou du flux hémorrhoidal , les obstructions du foie , de la rate , et des autres viscères , qu'une affection véritablement primitive.

Vers la terminaison de la scarlatine maligne , du typhus , et des autres maladies analogues , où les symptômes d'adynamie sont portés à un très-haut degré , l'hématémèse se manifeste fréquemment.

Cette hémorrhagie est rarement assez abondante pour faire périr le malade subitement. Son danger paraît dépendre principalement de la faiblesse que produisent ses attaques répétées , ou du séjour du sang dans les intestins , lequel , en se putréfiant , peut occasionner quelque autre maladie fâcheuse.

Quand l'hématémèse a fait périr le malade , les

altérations qu'on observe à l'ouverture du cadavre dépendent de la maladie dont elle a été le symptôme.

Quand elle se déclare chez un individu pléthorique, et qu'elle est accompagnée de quelques symptômes de fièvre, il devient nécessaire de faire une petite saignée du bras; mais la grande faiblesse produite par la maladie elle-même ne permet l'emploi de cette opération que dans le cas de suppression des menstrues; alors on doit tirer environ six onces de sang un jour ou deux avant l'époque à laquelle les règles ont coutume de reparaître.

Quand l'hématémèse est légère, il suffit de faire usage de réfrigérans, comme nous les avons conseillés au chapitre de l'Hémoptysie, c'est-à-dire unis à de petites doses d'opium répétées deux ou trois fois par jour; en même temps le malade sera soumis à un régime léger et nourrissant, et prendra quelque tisane acidulée pour boisson ordinaire: mais si ces moyens ne diminuent pas promptement l'hémorrhagie, on emploiera les astringens et les sédatifs énergiques, comme nous l'avons dit aussi. Durant l'usage de ces médicaments, il sera nécessaire également d'administrer de temps en temps quelque doux laxatif, tel que l'huile de ricin, afin d'obvier à la constipation, et d'empêcher tout effet nuisible de la part des remèdes.

J'ai les plus fortes raisons de présumer que dans l'hématémèse il n'existe pas d'astringent plus efficace que la teinture de muriate de fer;

étant appliquée dans cette circonstance immédiatement à l'ouverture du vaisseau saignant, elle agit comme un vrai styptique. On peut la faire prendre à la dose de vingt ou trente gouttes dans un peu d'eau froide, et en répéter l'administration toutes les heures, jusqu'à ce que l'hémorrhagie cesse.

On assure que de fortes doses de blanc de baleine ont été données en pareille circonstance avec succès; mais il est vraisemblable que cette substance est plus utile après la cessation de l'hémorrhagie que lorsque celle-ci est dans toute son intensité, particulièrement quand le sang s'échappe en abondance. Si quelque praticien voulait pourtant en faire essai dans un cas peu grave, il pourrait l'administrer avec précaution (1).

Quand l'écoulement est arrêté, il faut s'attacher à découvrir, s'il est possible, la cause qui lui a donné lieu, afin de s'opposer à son action, et de prévenir ainsi tout retour de l'hémorrhagie.

Quand l'hématémèse survient dans les maladies

(1) ℥ Sevi Ceti	℥ ʒ.
Vitelli Ovi	q. s.
<i>Terantur in mortar. marmor. et adde</i>	
Aquæ Pulegii	℥ j.
—— fontis	℥ v.
Nitri purific.	℥ j.
Syrup. tolutan.	℥ ij.
Tinct. Opii	gutt. l.

M. F. *Mistura cujus sumat cochl. iij. tertiâ vel quartâ quâque horâ.*

adynamiques, nous devons avoir recours aux plus puissans antiseptiques.

Un auteur moderne * a observé une variété de cette maladie chez les femmes de l'âge de dix-huit à trente ans, laquelle ne tenait en aucune façon à une affection organique de l'estomac ou des viscères voisins, résistait au traitement ordinaire par les boissons froides et acidulées et par les différens emménagogues, mais céda promptement aux évacuations alvines sollicitées par l'administration d'un purgatif énergique.

*Du Pissement de sang. (Hæmaturia.) ***

Cette maladie est quelquefois produite par des chutes, des coups, des contusions, ou quelque effort violent, tel que l'équitation forcée et le saut; mais souvent aussi la présence d'un petit calcul dans le rein ou dans l'uretère la produit, surtout si, par son volume ou par ses rugosités, cette pierre blesse la membrane muqueuse avec laquelle elle est en contact; dans ce cas, le sang évacué est le plus ordinairement comme coagulé, et constitue, au fond de l'urine, un dépôt d'une couleur brune foncée, analogue au marc de café. Rarement, peut-être même jamais, l'hématurie est une affection idiopathique.

L'évacuation de sang par les voies urinaires, lorsqu'elle provient des reins ou de l'uretère, est

* *Observations on the Utility of Purgative Medicines, by Doct. Hamilton, pag. 109.*

** ETYMOLOGIE. *Αἷμα*, Sanguis, *κορον* urina.

ordinairement accompagnée d'une douleur aiguë dans le dos et de dysurie ; l'urine qui sort est d'abord bourbeuse et très - chargée en couleur ; mais vers la fin elle devient transparente , et prend un aspect naturel. Quand le sang est immédiatement fourni par la vessie , on observe habituellement un sentiment de chaleur et de douleur dans l'intérieur du ventre.

L'hématurie est toujours accompagnée de quelque danger, particulièrement lorsque l'urine est mélangée de pus. Quand elle survient dans le courant d'une maladie maligne , elle dénote un très-grand état de putridité du sang , et annonce toujours une terminaison funeste.

Les altérations qu'on observe lors de l'autopsie des cadavres sont celles de la maladie primitive , dont cette hémorrhagie n'est que le symptôme communément.

Le traitement de l'hématurie doit être dirigé d'après la connaissance acquise de la cause qui l'a produite. Ainsi , si elle est survenue à la suite de quelque lésion extérieure , comme un coup ou une chute , il faut avoir recours à la saignée , et donner au malade , toutes les deux ou trois heures , quelques cuillerées d'une infusion de roses , dans laquelle on a fait dissoudre une petite quantité de nitre ; on lui fera prendre encore , tous les deux ou trois jours , et pour entretenir la liberté du ventre , un laxatif , tel que l'huile de ricin , par exemple.

Quand elle reconnaît pour cause la présence d'un calcul dans le rein , l'uretère ou la vessie ,

on ne peut la guérir qu'en enlevant celui-ci; mais comme il n'est pas toujours possible de le faire, il faut alors se borner à modérer les symptômes, en faisant prendre abondamment au malade des boissons mucilagineuses, telles qu'une solution de gomme arabique, une forte décoction d'orge ou de mauve édulcorée avec le miel; en lui administrant fréquemment de petites doses d'opium combiné avec les rafraîchissans, et des lavemens émolliens.

Dans le huitième volume des *Medical Facts and Observations* on trouve l'histoire d'une hématurie qui avait résisté à des saignées répétées, aux bains chauds, aux purgatifs salins, aux émétiques de différentes espèces, au camphre et à l'opium à hautes doses, à l'uva-ursi, à l'eau alcaline gazeuse, etc., et qui fut promptement et efficacement guérie en faisant prendre chaque jour au malade une pinte de décoction de feuilles de pêcher (*Amygdala persica*, Linn.), qu'on préparait en faisant bouillir une once de ces feuilles sèches dans deux pintes d'eau, jusqu'à réduction d'une pinte et demie.

Quand l'hématurie est symptomatique de quelque maladie maligne, telle que la fièvre putride, etc., on doit la combattre avec les antiseptiques les plus puissans.

*Du flux immodéré des règles. (Menorrhagia.) **

Le flux menstruel doit être regardé comme immodéré quand il revient plus souvent qu'il ne

* ETYMOLOGIE. *Μηνια*, *Menses*, *εἶς*, *fluor*.

devrait, quand il dure plus long - temps ou est plus abondant qu'à l'ordinaire.

L'intervalle de temps qui sépare communément les époques est de vingt-sept à trente jours. La durée de l'écoulement varie chez les différentes femmes; mais il s'étend rarement au-delà de six jours, et n'est pas de moins de trois; il ne cesse pas subitement, mais il diminue d'une manière graduelle. La quantité de sang évacué chez une femme bien portante et sage est de quatre à six onces à chaque menstruation généralement; mais celles dont la constitution est molle et délicate ont une évacuation plus copieuse et plus prolongée que les femmes d'un tempérament robuste.

Les causes de la ménorrhagie peuvent être rapportées

1°. A une diathèse pléthorique;

2°. A des circonstances accidentelles qui font affluer le sang avec force et en plus grande quantité vers les vaisseaux de l'utérus; comme un exercice trop violent en dansant, des contusions sur le ventre, des efforts, et les passions violentes de l'âme;

3°. A des irritations dirigées spécialement vers la matrice, comme une constipation qui oblige à faire beaucoup d'efforts en allant à la selle, les excès dans les plaisirs de l'amour, particulièrement pendant la durée de l'écoulement menstruel; l'application du froid et de l'humidité aux pieds, laquelle peut déterminer vers l'utérus l'afflux du sang;

4°. Au relâchement et à la faiblesse de cet or-

gane, par suite de fréquentes grossesses, d'accouchemens longs et laborieux, et d'avortemens répétés.

Tout ce qui peut amener la faiblesse générale, comme une vie sédentaire et inactive, l'abandon au chagrin et au découragement, un mauvais régime, l'usage abondant des boissons chaudes et énervantes, telles que le thé et le café, l'habitation dans des chambres chaudes, et les affections organiques, telles que le squirrhe, le polype, l'ulcération de l'utérus, etc., sont encore autant de causes de la ménorrhagie.

Le flux immodéré des règles par suite de pléthore est souvent précédé de céphalalgie, de vertiges, ou de dyspnée, et est ensuite accompagné de douleurs dans le dos et les lombes, de soif, d'une chaleur universelle; le pouls est fréquent, fort et dur. Mais quand cette hémorrhagie survient en raison du relâchement de l'organe, de la faiblesse générale de l'économie, et que ses attaques se renouvellent souvent, les symptômes qu'on observe sont la pâleur du visage, le frisson, le relâchement et la mollesse des muscles, une fatigue non ordinaire à la suite de l'exercice le plus simple, la fréquence de la respiration après le moindre effort, des douleurs dans le dos après une station prolongée pendant quelque temps, le froid des extrémités, la perte de l'appétit, la dyspepsie, et une foule d'accidens nerveux.

Si la maladie a déterminé une grande faiblesse par ses attaques violentes et rapprochées, il n'est pas rare de voir les pieds devenir le siège d'un

gonflement œdémateux, particulièrement vers le soir, et même une sorte de leucophlegmatie générale s'établir.

En établissant le pronostic dans les cas de ménorrhagie, nous devons nous diriger d'après la nature de la cause qui l'a produite. Si l'affection est occasionnée par la pléthore, il n'y a point de danger à redouter; une faiblesse momentanée est le seul accident que la femme doive éprouver; mais quand elle est produite par le relâchement des vaisseaux de l'utérus, et qu'elle est excessive, qu'elle continue long-temps, et qu'elle reparait souvent, elle détermine presque toujours un grand affaiblissement et une constitution leucophlegmatique. Quand elle reconnaît pour cause une affection organique de la matrice, ce qui a lieu quelquefois après l'âge de quarante-cinq ans, il faut la regarder comme ordinairement incurable.

Quand la ménorrhagie devient funeste, en raison de la présence d'un squirrhe de la matrice, on trouve à l'ouverture du cadavre cet organe très-augmenté de volume; son tissu est épaissi et dur; et quand on le coupe on y voit une substance dense et ferme, qui est entremêlée de couches membraneuses. En outre, la surface interne est ordinairement ulcérée et parsemée d'excroissances irrégulières; c'est, au reste, de ces parties ulcérées que provient l'hémorrhagie.

Si ce sont des polypes qui constituent l'affection organique, à l'ouverture du cadavre, on observe généralement qu'ils ont contracté une

adhérence dans le voisinage du col de la matrice, et qu'ils sont entourés de vaisseaux variqueux, qui laissent couler du sang en grande quantité quand il arrive une rupture de l'un d'eux.

Lorsqu'une ménorrhagie est accompagnée de douleurs dans le dos, et que la malade est d'un tempérament robuste, d'une constitution replète, il est convenable de tirer quelques onces de sang; mais dans les autres cas on peut éviter la saignée sans aucun danger.

En général, il suffit d'employer les moyens antiphlogistiques, de tenir le ventre légèrement libre avec des médicamens laxatifs peu irritans (1); d'administrer des réfrigérans (2), tels que le nitre; de donner fort peu d'alimens; de

- (1) ʒ Kali tartaris. ʒ β.
 Mannæ optim. ʒ iij.
 Aquæ ferventis ʒ iij.
 Tinct. Lavend. comp. ʒ β.
 M. F. *Mistura cujus sumat dimidium pro dos.*

VEL

- ʒ Magnes. vitriol. ʒ ij.
 Aquæ ferventis ʒ vj.
 Tinct. Sennæ compos. ʒ β.
 Syrup. Rosæ ʒ ij.
 M. *Cochl. larg. iv pro dos. sumenda.*
- (2) ʒ Kali præpar. ʒ j.
 Succ. Limonio. ʒ β.
 Nit. purif. gr. xv.
 Aquæ fontis ʒ j β.
 Syrup. Viol. ʒ ij.
 M. F. *Haustus tertiâ horâ capiendus.*

faire avaler abondamment des boissons froides et acidulées, telles que la limonade ou l'eau de tamarins; de tenir la chambre à une température modérée, et de charger le lit de peu de couverture. En outre la malade évitera de rester dans une position verticale, et on éloignera d'elle tout ce qui pourrait agir comme cause excitante.

Avec ces précautions, et en s'opposant aux premiers symptômes de la maladie, il est probable que les femmes pourraient, dans la plupart des cas, prévenir la faiblesse qui résulte des attaques violentes et fréquentes de la ménorrhagie.

Quand il n'existe point de symptômes qui indiquent un accroissement d'action dans les vaisseaux de l'utérus, et qu'on pense que l'hémorrhagie est survenue en raison d'un relâchement, on doit tenir la femme dans une position horizontale et dans une atmosphère fraîche; faire usage des réfrigérans à l'intérieur; lui recommander d'éviter le coït, la constipation, et enfin avoir recours aux sédatifs et aux astringens, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Des compresses trempées dans l'eau et le vinaigre, et tenues constamment appliquées au dos et aux parties extérieures de la génération, sont

VEL

℞ Infus. Rosæ ʒ ij.

Nitri ʒ ʒss.

Adde pro re natâ

Tinct. Opii. gutt. xv.

M. F. *Haustus quartâ horâ repetendus.*

souvent un moyen fort utile dans les cas d'hémorrhagie utérine, et l'on doit par conséquent y avoir recours dans tous les cas où l'évacuation menstruelle est trop abondante.

L'opium est très-souvent employé à l'intérieur dans la ménorrhagie, surtout lorsque la malade éprouve des douleurs spasmodiques dans l'utérus; c'est ici un remède vraiment efficace et avantageux. En semblable occasion, on l'administre à légères doses fréquemment répétées, et on le combine avec les réfrigérans ou les astringens; mais comme l'opium a la propriété de relâcher beaucoup l'économie quand on en fait un grand usage, on ne doit point l'administrer dans les cas de faiblesse générale, à moins que l'on n'observe la circonstance dont nous venons de parler, la présence des douleurs spasmodiques.

Les astringens les plus employés dans cette maladie sont l'alun, le cachou, la gomme kino, le bol d'Arménie (1). Le sulfate de zinc, ou l'acé-

(1) ℞ Aluminis gr. xij.

Gumm. Kino gr. viij.

Conserv. Rosæ q. s.

M. F. *Bolus tertiâ vel quartâ horâ sumendus. — Adde pro re natâ*

Opîi gr. viij

VEL

℞ Terræ Catechu gr. xij.

Alumin. purif. gr. x.

Conserv. Rosæ q. s.

M. F. *Bolus.*

tate de plomb, peuvent être utiles dans les cas d'hémorrhagie utérine excessive, comme dans l'hémoptysie. Nous pourrions administrer le dernier à la dose d'un, de deux, ou même de trois grains, toutes les trois ou quatre heures, selon la violence des symptômes.

Lorsque l'hémorrhagie est très-forte, et résiste aux moyens déjà recommandés, il convient de faire des injections astringentes dans le vagin (1).

Quand les symptômes qui indiquent un accroissement d'action dans les vaisseaux de la matrice sont appréciables, il est avantageux d'administrer la digitale comme nous le conseillons au sujet de l'avortement et de l'hémoptysie. Dans quelques cas je m'en suis servi avec avantage.

VEL

℞ Bol. Armen.	} āā ʒ ss.
Alumin. rupest.	

M. F. *Pulvis.*

VEL

℞ Seri aluminos. ʒ iij *pro dos.*

VEL

℞ Decoct. Cinchonæ.	ʒ ij.
Aluminis purific.	gr. xij.
Tinct. Kino	ʒ j.
—— Opii	gutt. xx.

M. F. *Haustus tertiâ quâque horâ sumendus.*

Voyez aussi l'article de l'Hémoptysie, et celui de l'Avortement.

(1) ℞ Infus. Cortic. Quercûs ʒ vj.
 Aluminis ʒ j.
 F. *Injectio.*

Quand la ménorrhagie provient d'un squirrhe ou d'un ulcère de l'utérus, tout ce qu'il est possible de faire, c'est de procurer un soulagement momentané, en administrant l'opium à très-hautes doses. En le combinant avec l'extrait de ciguë, on pourrait peut-être bien augmenter un peu son effet palliatif. On peut également essayer la jusquiame.

Dans le cas où l'écoulement des menstrues devient trop abondant, et où il continue plus long-temps qu'à l'ordinaire, ou se renouvelle trop fréquemment en raison du relâchement général de l'économie, il est avantageux d'avoir recours, pendant les intervalles, aux médicamens toniques, tels que le quinquina jaune, ou l'écorce d'angusture, la myrrhe et les préparations d'acier (1), absolument comme dans la dyspepsie.

VEL

℥	Zinci vitriol.	gr. xv.
	Ceruss. acetat.	ʒ j.
	Aquæ distill.	℥ j.

M.

VEL

℥	Aluminis	ʒ j.
	Zinci vitriol.	gr. x.
	Aquæ Rosæ	ʒ viij.

M.

VEL

℥	Gall. contus.	ʒ β.
	Aquæ fervent.	℥ ij.

M.

(1) ℥ Gumm. Myrrh. ʒ j.

Pour seconder l'effet de ces remèdes, la malade doit faire usage des bains froids, se livrer modérément à l'exercice du cheval, suivre un régime nourrissant et fortifiant. Quand on est à portée de quelque source d'eau ferrugineuse, on retirera beaucoup d'avantage de son usage. Aussi lorsqu'en raison de la grande faiblesse et du relâchement de l'utérus, une femme éprouve des ménorrhagies excessives, ou un écoulement leucorrhéique, elle retire souvent beaucoup de soulagement de l'eau de Tunbridge, ou de toute autre eau ferrugineuse analogue; et comme cet état de faiblesse est très-fréquemment une cause d'avortement ou de stérilité, ces eaux ont souvent réussi à dissiper une disposition aussi fâcheuse.

Cependant l'hémorrhagie de l'utérus est sou-

Solve in mortar. cum

Aquæ alexit. simpl. ʒvj.

—— Cinnamon. ʒj. *et adde*

Kali præparat. ʒß.

Ferri vitriol. ʒj.

Syrup. simplicis ʒij.

M. F. *Mistura in haustus iv distribuenda, quarum sumat j. manè, horâ quintâ post meridiem et horâ decubitûs.*

FEL

ꝯ Decoct. Cort. peruv. ʒjß.

Tinct. Angust. }
 —— Cardamom. comp. } āā ʒj.

M. F. *Haustus. Adde pro re natâ*

Acid. sulfur. dilut. gutt. xx.

vent accompagnée de fièvre, de douleurs dans le dos et les lombes, et d'une irritation locale; alors tout médicament stimulant pris à l'intérieur aggraverait la maladie; et par conséquent l'usage des eaux ferrugineuses exige, dans les cas de cette nature, beaucoup de jugement et d'attention de la part du médecin.

Pour arrêter l'écoulement des règles, lorsqu'il est trop considérable ou qu'il dure trop longtemps, ce qui s'observe chez les femmes faibles à l'époque critique, il faut avoir recours aux ferrugineux, à l'alun, aux amers et à l'opium: ce dernier peut être administré, tous les soirs, à la dose d'un grain, avec environ cinq grains de rhubarbe.

*Des Hémorrhôides. (Hæmorrhôides.) **

Les hémorrhôides sont de petites tumeurs qui ont leur siège à la marge de l'anus, qui souvent sont isolées, rondes et saillantes, mais qui quelquefois forment autour de cette ouverture une sorte de corde gonflée ou variqueuse. Dans quelques cas il s'opère une évacuation de sang par ces tumeurs, particulièrement quand on va à la selle; et alors la maladie est connue sous le nom d'*hémorrhôides fluentes*; dans d'autres cas, il n'y a aucune évacuation semblable, et alors on appelle ces tumeurs *hémorrhôides aveugles*.

Cette affection est produite par la constipation habituelle, la pléthore, l'équitation forcée,

* ETYMOLOGIE. Αἷμα, sanguis, ῥεω, fluo.

les excès de différens genres, la suppression de quelque évacuation habituelle, l'usage des purgatifs violens, de l'aloès. Elle arrive surtout aux individus d'un tempérament robuste, et qui mènent une vie sédentaire. Les femmes grosses sont souvent affectées de tumeurs hémorroïdales, dues à la pression qu'exerce l'utérus sur le rectum, et à l'état de constipation auquel elles sont sujettes ordinairement, circonstances qui arrêtent le cours du sang veineux.

Les hémorroïdes sont accompagnées quelquefois d'un sentiment de pesanteur dans le dos, les lombes et l'intérieur du ventre, avec céphalalgie ou vertige, mal d'estomac et borborygmes. Quand le malade va à la selle, il éprouve une douleur vive dans le fondement, et de petites tumeurs sortent autour de l'anus. Si elles viennent à s'ouvrir, il y a évacuation d'une certaine quantité de sang, et soulagement considérable de la douleur; mais si elles restent intactes, le malade éprouve de très-vives souffrances toutes les fois qu'il va à la selle, et de la gêne quand il s'assied sur quelque siège dur.

Les hémorroïdes ne sont aucunement dangereuses, mais souvent elles sont très-incommodes et désagréables. Dans quelques cas même, on les regarde comme donnant lieu à une évacuation salutaire. Les tumeurs hémorroïdales sont parfois le siège d'une inflammation qui se termine par suppuration, et produit des ulcères fistuleux.

La dissection des hémorroïdes apprend que ces tumeurs sont formées en partie de la peau

fine qui entoure l'anus, et en partie de la membrane interne de l'intestin rectum. En général, elles sont entières; mais quelquefois aussi elles ont de petites ouvertures à travers lesquelles le sang s'échappe.

Dans le traitement des hémorrhoides, on doit surtout faire attention à la cause qui les a produites : et comme la constipation est une des plus fréquentes, il faut que le ventre soit tenu libre, à l'aide de médicamens légèrement laxatifs (1) qui ne puissent pas irriter le rectum. Il sera convenable aussi que le malade tâche d'acquérir l'habitude d'aller à la selle à des heures fixes.

Quand les tumeurs sont très-douloureuses, et

(1) ℞ Electuar. è Senn. ʒ iij.

Pulv. Jalapp. ʒ ij.

Kali nitrat. ʒ j β.

Syrup. de Rhamno q. s.

M. F. *Electuarium de quo sumat magnitud. juglandis pro re natâ.*

VEL

℞ Flor. Sulf. ʒ j.

Elect. è Senn. ʒ ij.

Cremor. Tart. ʒ iij.

Syrup. Rosæ q. s.

M. F. *Electuarium.*

VEL

℞ Olei Ricini ʒ vj — ʒ j.

VEL

℞ Pulv. Jalap. ʒ j.

Cremor. tart. ʒ ij.

M. F. *Pulvis pro dos.*

qu'il existe beaucoup d'inflammation, il est bon d'appliquer quelques sangsues, et de les couvrir ensuite de plumasseaux trempés dans une solution d'acétate de plomb, en recommandant au malade d'avoir le soin, après chaque selle, de les oindre avec un onguent émollient (1). Dans ces cas, les fomentations sont également à employer. Chez les individus pléthoriques, de légères doses de nitre peuvent devenir avantageuses, particulièrement si on combine ce sel avec le soufre. Le baume de copahu, donné à la dose de quarante ou cinquante gouttes matin et soir, diminue souvent encore les douleurs si fréquemment produites par les hémorrhôides.

Dans quelques circonstances, quand les tumeurs sont nombreuses et engorgées, on peut obtenir du soulagement en comprimant légèrement chacune d'elles entre le pouce et l'un des doigts.

Dans un cas très-grave d'hémorrhôides externes

(1) ʒ Unguent. Sperm. Ceti ʒ ij.

Tinct. Opii ʒ j.

M. F. *Unguentum.*

VEL

ʒ Unguent. Ceruss. acetat. ʒ ij.

Opii ʒ ij.

M.

VEL

ʒ Ung. Sperm. Ceti } āā ʒ ʒ.

Camphoræ }

Pulv. Opii ʒ ʒ.

M.

et internes, qui avaient résisté à un traitement judicieux pendant cinq semaines, le docteur M'Lean * dit avoir obtenu un soulagement presque subit, en administrant au malade quarante gouttes de teinture de digitale, et que celui-ci fut promptement rétabli en continuant à en prendre trente-cinq gouttes soir et matin. Il observe qu'au moment où il fut consulté, la physionomie du malade était pâle et plombée, que ses forces semblaient abattues, que son embonpoint était perdu, qu'il marchait avec une peine et une difficulté extrêmes; que son pouls était vif et petit, son appétit entièrement détruit, et qu'au bout d'une semaine cependant le changement fut déjà très-frappant.

Si les hémorroïdes se trouvent compliquées de prolapsus du rectum, on doit avoir le soin de réduire cet organe chaque fois que le malade va à la selle, en faisant coucher celui-ci horizontalement, et en pressant légèrement avec les doigts. On préviendra son retour en évitant les causes occasionnelles autant que possible; et quand cet accident provient d'un relâchement du rectum, outre l'application d'un bandage convenable, on emploiera avec avantage les astringens tant à l'intérieur (1) qu'à l'extérieur. Des

* *Medical and Physical Journal*, vol. IV, pag. 134.

(1) \mathcal{Z} Pulv. Terræ Catechu. gr. viij.

——— Aluminis gr. x.

M. F. *Pulvis ter in die sumendus.*

plumasseaux trempés dans une forte infusion de noix de galle, ou d'écorce de chêne, peuvent être tenus constamment en contact avec la partie, qu'on frottera d'ailleurs de temps en temps avec un onguent de même nature (1), tandis que, comme moyen tonique général, on aura recours au bain froid.

Nous avons déjà dit que les hémorroïdes doivent être regardées, dans quelques cas, comme une évacuation salutaire : par conséquent, dans certaines circonstances, il ne faut point combattre cette affection.

Lorsque le flux hémorroïdal est si considérable qu'il occasionne une grande perte des forces, on doit avoir recours aux astringens, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, comme il vient d'être dit, prenant soin en même temps de s'opposer à la constipation, au moyen de quelque doux laxatif.

Quand l'hémorrhagie est très-considérable, on obtient de bons effets en employant de bonne

VEL

℞ Gummi Kino	gr. vj.
Aluminis	gr. x.
Conserv. Rosæ	q. s.

M. F. *Bolus.*

(1) ℞ Adipis suillæ	℥ j.
Camphoræ	℥ ss.
Pulv. Gallar. subtil.	℥ ij.
Tinct. Opii	℥ j.

M. F. *Unguentum.*

heure la compression, c'est-à-dire en introduisant dans l'intérieur du rectum un morceau d'intestin de mouton ou de cochon, lié à un de ses bouts, et en le remplissant par son autre extrémité avec quelque liquide froid, tel que le vinaigre et l'eau, qu'on y pousse avec force avant de le fixer au moyen d'un bandage convenable.

Quand l'hémorrhagie provient de tumeurs situées dans l'intestin, et qu'elle est assez violente pour amener une grande faiblesse, nous pouvons faire quelque injection astringente (1), si les autres moyens dont nous venons de parler ont manqué leur but.

Dans les cas où l'évacuation est devenue habituelle par suite d'une pléthore générale, il faut combattre celle-ci par l'exercice modéré à pied, ou en voiture, par l'usage d'un régime peu succulent, par l'abstinence des liqueurs fortes, et par l'administration de purgatifs rafraîchissans donnés de temps en temps.

- (1) ʒ Cort. Querc. cont. ʒ j.
 Aquæ fontis ℥ ij.
Coque ad ℥ j. Colaturæ adde
 Aluminis ʒ ij.
 Tinct. Opii ʒ j.
 M. F. *Injectio.*

VEL

- ʒ Zinci vitriol. ʒ ʒ.
 Aquæ Rosæ ℥ j.

VEL

- ʒ Gall. contus. ʒ β.
 Aquæ ferv. ℥ ij.

L'eau de Harrogate en boisson est un remède très-avantageux dans les affections hémorrhoïdales. L'efficacité du soufre, en sa qualité de purgatif non irritant et agissant sur tout le trajet du canal digestif, a depuis long-temps en effet été reconnue dans les circonstances où il faut solliciter une évacuation alvine chez les hémorrhoïdaires; et les sels neutres, avec lesquels il est combiné dans cette eau minérale, ne peuvent que contribuer à augmenter son énergie.

Les personnes affectées d'hémorrhoïdes doivent éviter toutes les causes qui peuvent déterminer l'afflux du sang dans les vaisseaux hémorrhoïdaux ou empêcher qu'ils ne se vident; l'équitation en particulier est un des exercices qu'elles doivent fuir avec le plus de soin.

Pendant la durée de cette maladie le régime doit être nourrissant et rafraîchissant tout à la fois, et consistera principalement en végétaux, en fruits mûrs, en gelées, bouillons, etc. Les liqueurs fermentées et alcooliques seront nuisibles, et par conséquent le malade ne doit faire usage que de boissons délayantes acidulées, d'eau ou d'eau et de vin.

Quand, par suite d'hémorrhoïdes, le rectum est tellement affecté qu'il y a à craindre la formation d'une fistule, nous pouvons recommander l'usage de la pâte renommée du docteur Ward (1),

(1) ʒ Radic. Enul. camp. }
 Piperis nigri } āā ℥ ss.
 Semin. Fœnicul. dulc. } ℥ j ss.
 I. 3i

telle qu'elle est indiquée dans la pharmacopée chirurgicale, et qu'on doit préparer de manière à ce que les trois premiers ingrédients, réduits en poudre fine et bien mélangés, soient jetés dans le miel et le sucre fondus ensemble sur le feu, et amenés à la consistance d'un sirop clair; le tout est battu ensuite pour former une seule masse.

ORDRE CINQUIÈME.

DES FLUX AVEC FIÈVRE. (*PROFLUVIA.*) *

Les maladies de cet ordre sont caractérisées par l'augmentation d'une exhalation muqueuse accompagnée de fièvre.

Du Catarrhe. (*Catarrhus.*) **

Le catarrhe consiste en une augmentation de l'excrétion de la membrane muqueuse du nez, de la gorge et des bronches, accompagnée d'une fièvre légère.

Les catarrhes attaquent des individus de tous les âges et de toutes les constitutions, mais plus particulièrement les jeunes gens et ceux qui ont eu antérieurement quelque affection des poumons; ils peuvent survenir à toutes les époques de l'année quand la température de l'atmosphère

* ETYMOLOGIE. *Profluo*, verbe latin.

** ETYMOLOGIE. *Κατάρρεω*, *defluo*.

Mellis despumat.	}	āā ꝥ ꝥ j.
Sacchar. purif.	}	

M. F. *Pasta de quâ capiat quantit. Nuc. mosch. bis terve de die.*

varie subitement du chaud au froid, et réciproquement. Dans le premier cas, l'effet du froid sur l'économie paraît être évidemment la cause de la maladie, tandis que dans le dernier elle semble dépendre d'un principe contagieux particulier. Dans les années 1732 et 1733 on a vu une épidémie catarrhale s'étendre progressivement dans toute l'Europe et dans une partie de l'Amérique, et en 1785 et 1803 dans toute l'Angleterre. Aux époques où cette maladie régnait ainsi d'une manière presque générale, on la désignait sous le nom d'*influenza* ou de *grippe*.

La cause prochaine ou immédiate du catarrhe paraît consister dans l'afflux des fluides, vers la membrane muqueuse du nez, de la gorge et des bronches, par suite de l'inflammation de ces parties.

On distingue le catarrhe de la rougeole par le peu d'intensité des symptômes fébriles et par l'absence de la plupart des phénomènes qui accompagnent cette phlegmasie cutanée.

Il débute ordinairement par une douleur obtuse ou par un sentiment de pesanteur dans la partie antérieure de la tête, par la rougeur des yeux et la plénitude et la chaleur des narines, qui deviennent bientôt le siège de l'écoulement d'un fluide âcre et limpide. En outre il existe un malaise dans la trachée-artère, de l'enrouement; des éternuemens fréquens tourmentent le malade, qui éprouve quelque difficulté de respirer, une toux sèche, de l'anorexie, une lassitude générale dans tout le corps, et des frissons.

Vers le soir, le pouls prend une marche très-accelérée, et il survient un léger accès de fièvre.

Plus tard la toux est suivie de l'excrétion d'un mucus qui, d'abord limpide, blanc, et expectoré avec quelque difficulté, devient graduellement plus épais, et d'une couleur jaune, et est enfin rendu avec plus de facilité et moins d'efforts de toux.

Alors même que l'affection générale est très-légère, le paroxysme ordinaire du soir est cependant considérablement accru; et à cause de l'anxiété qu'il éprouve, et de la fréquence de la toux, le malade ne peut s'endormir que vers le matin, époque à laquelle il survient une crise momentanée, en sorte qu'il se trouve assez à son aise jusqu'au retour du paroxysme du soir.

Quand la sécrétion du mucus cesse, l'inflammation disparaît aussi; de cette manière la maladie guérit presque toujours naturellement.

Le catarrhe a rarement des suites funestes, si ce n'est quand il attaque les vieillards, les individus cachectiques, ou qu'il a été aggravé par une nouvelle exposition au froid, ou par un traitement contraire. Il se termine ordinairement dans le cours de quelques jours, soit par une expectoration copieuse, soit par une sueur spontanée. Dans quelques cas cependant il laisse après lui le germe de la phthisie pulmonaire.

Lorsque le catarrhe est suivi de la mort, on trouve ordinairement, en examinant les cadavres, la membrane muqueuse de la trachée-artère très-enflammée, et l'intérieur de ce canal rempli d'une

quantité considérable d'un fluide muqueux. La même altération s'observe également dans les poumons; les bronches sont en effet gorgées aussi de mucosités qui produisent une sorte de suffocation.

Dans les catarrhes peu intenses, il n'est pas toujours nécessaire d'avoir recours aux moyens médicaux. En général, il suffit de faire garder le lit au malade, de le mettre à un régime très-léger, de lui faire prendre abondamment des boissons chaudes, délayantes et mucilagineuses, telles que de l'eau d'orge acidulée avec du jus de citron et de la crème de tartre; mais dans les cas plus graves, lorsqu'il existe une grande difficulté de respirer, beaucoup de chaleur fébrile, que le pouls est plein et fréquent, pour se mettre en garde contre les effets de l'inflammation générale, il devient indispensable de joindre aux précautions qui viennent d'être indiquées divers autres remèdes plus actifs.

Si donc il y a une diathèse inflammatoire bien caractérisée, nous devons avoir recours à la saignée, en proportionnant la quantité de sang à la violence des symptômes et à l'âge du malade.

Si la dyspnée et l'oppression de la poitrine ne sont pas promptement soulagées par la saignée, il faudra appliquer des sangsues sur le thorax, après quoi il sera avantageux de poser un vésicatoire au dos ou sur la partie affectée, ce qui manque rarement de produire de l'amendement.

Pour favoriser le transport des fluides en circulation à la surface du corps, et provoquer l'ex-

pectoration, il est nécessaire d'administrer fréquemment des antimoniaux à petites doses, ou d'autres diaphorétiques (1), dont on peut seconder les effets en faisant avaler en quantité au malade des boissons délayantes mucilagineuses acidulées, et en le tenant au lit.

L'alcali volatil est un diaphorétique très-puissant, particulièrement lorsqu'il est administré dans du petit-lait vineux. Vingt ou trente gouttes d'esprit volatil de corne de cerf dans une chopine de ce petit-lait, si le malade est tenu dans un lit modérément chaud, produisent en peu de temps une transpiration abondante. Les sels neutres provoquent aussi la transpiration insensible; et quand on les administre suffisamment étendus

(1) ℥ Succi Limon.	℥ j β.
Ammon. præpar.	℥ j β.
Aq. fontis	℥ v.
Antimon. tartar.	gr. j β.
Syrup. toltan.	℥ β.
F. <i>Mistura cujus sumat cochl. larg. ij. tertiâ quâque</i>	
<i>horâ.</i>	

VEL

℥ Aquæ Ammon. acetat.	℥ β.
Mist. camphorat.	℥ j.
Vini Antimonii	gutt. xxv.
Syrup. Althææ.	℥ ij.

M. F. *Haustus.*

VEL

℥ Camphor	gr. iv.
Pulv. Antimon.	gr ij.
Conserv. Rosæ	q. s.

M. F. *Bolus.*

Voyez aussi page 61.

dans l'eau, ils déterminent une sueur abondante. Une demi-once d'acétate d'ammoniaque, prise toutes les deux ou trois heures, remplit très-bien cette indication.

Le nitre est un médicament souvent administré dans les affections catarrhales, comme dans la gonorrhée. Dans cette dernière il ne manque pas d'augmenter la douleur par son action stimulante sur l'urètre enflammée ou ulcérée; et, dans la première, quand l'excrétion est trop ténue ou saline, il accroit évidemment la toux.

La sécrétion du mucus dans les bronches et dans la gorge peut également être facilitée par l'usage des pectoraux atténuans, tels que la scille, la gomme ammoniaque, etc. (1), et par l'emploi répété plusieurs fois pendant le cours de la journée, de l'appareil fumigatoire du docteur Mudge, chargé d'un mélange échauffé d'eau et de vinaigre.

Quand la toux est fatigante, et qu'il existe une grande gêne et de la sécheresse dans la gorge, les adoucissans peuvent être mis en usage avec avantage (2), et, après que les symptômes inflam-

(1) ℞ Lactis Ammon. ʒ v ℞.

Oxym. Scillæ ʒ ℞.

M. F. *Mistura cujus cochlear. ij. quartâ quâque horâ vel tusse urgenti.*

(2) ℞ Mucilag. gumm. arab. ʒ v.

Olei Amygd. dulc. ʒ j.

Syrup. toltan. ʒ ℞.

Aquæ Ammon. ʒ ℞.

M. F. *Emulsio cujus cochl. larg. j. pro dos.*

matoires se sont dissipés, les opiacés produisent un soulagement réel, et doivent être combinés avec eux.

Quand le repos du malade est troublé pendant la nuit, une préparation opiacée, administrée lorsqu'il se met au lit, devient nécessaire, mais elle doit être combinée avec quelque diaphorétique (1).

Si la constipation se manifeste dans le cours de la maladie, on doit la combattre par de doux laxatifs.

Quand la membrane muqueuse du nez est très-douloureuse, on peut l'oindre de temps en

VEL

Sevi Ceti (<i>Gumm. arab. permixt.</i>) . . .	3 ij.
Syrup. tolut.	3 j β.
Olei Amygd. dulc.	} āā 3 β.
Conserv. Rosæ	

M. F. *Linctus de quo sæpè lambat æger urgenti tusse.*

VEL

℥ Mel. optim.	} āā 3 ij.
Olei Amygd. dulc.	
Succi Limon.	3 j.
Syrup. tolutani	3 ij.

M. F. *Linctus.*

(1) ℥ Aq. Ammon. acet.	3 iij.
Mucilag. Gumm. arab.	3 j.
Syrup. Limon.	3 ij.
Tinct. Opii	gutt xl.

M. F. *Haustus horâ decubitûs sumendus.*

VEL

℥ Pulv. Ipec. compos.	gr. xij.
-------------------------------	----------

temps avec un peu de suif, ou d'onguent de blanc de baleine.

Tels sont les remèdes à employer pendant la première période de la maladie : mais il arrive souvent, qu'après la disparition des symptômes inflammatoires, il reste une faiblesse des poumons avec augmentation de la sécrétion des bronches, augmentation qui peut durer pendant plusieurs mois, sans la moindre apparence de suppuration. En pareil cas, on doit éviter avec soin toute nouvelle exposition au froid, et se vêtir chaudement.

Quand la maladie persiste pendant long-temps, ou est devenue habituelle, il faut rester au lit le matin, jusqu'à ce que le paroxysme ordinaire du soir soit passé entièrement, et se coucher de bonne heure. On doit également s'abstenir de vin et de toute nourriture difficile à digérer; respirer un air aussi pur que possible; et prendre chaque jour un exercice modéré à cheval.

En suivant avec attention la marche qui a été conseillée, en entretenant une irritation constante à l'extérieur de la poitrine au moyen d'emplâtres de poix de Bourgogne et de vésicatoires, ou en plaçant un large cautère à l'épaule, en employant les opiacés pour mitiger la toux, et les toniques, on parvient en général à dissiper les suites des catarrhes.

Si, malgré ces soins, la toux restait sèche, ou n'était pas accompagnée d'une expectoration convenable, s'il survenait un malaise, des douleurs sourdes dans l'intérieur de la poitrine, et

entre les épaules, de la dyspnée, de la rougeur aux pommettes après le repas, une chaleur brûlante dans les mains et à la plante des pieds, et d'autres symptômes de la fièvre hectique, on ne devrait pas perdre de temps, dans la crainte qu'il ne s'ensuivît une dégénération tuberculeuse, pour recourir aux moyens conseillés dans le traitement de la phthisie pulmonaire.

Il est à propos de parler ici d'une espèce de catarrhe, auquel sont sujets les individus âgés, et ceux qui ont eu de fréquentes attaques de telles affections. Ces personnes sont prises d'une toux, qui, à la longue, devient habituelle, continue pendant plusieurs années, et est excessivement fatigante. Les attaques ont lieu le plus ordinairement le matin, et l'infortuné malade, qui d'ailleurs jouit d'une bonne santé, éprouve des accès de toux qui durent long-temps, et qui ne se terminent que lorsqu'il survient une expectoration abondante, qui procure du soulagement sur-le-champ. Le lendemain matin, cependant, les mêmes symptômes fâcheux s'emparent de nouveau du malade affaibli, et alors le peu de forces qu'il peut avoir pour supporter les fatigues de la journée, se trouve presque épuisé. Dans les pays septentrionaux particulièrement, on observe très-fréquemment cette espèce d'affection catarrhale chez les vieillards; elle paraît provenir de ce qu'une quantité plus qu'ordinaire de mucus est sécrétée dans les bronches, ce qui, en gênant la respiration, et en irritant mécaniquement les parties, produit la toux.

Quelquefois le malade est suffoqué, parce qu'il ne peut expectorer; c'est ce qui est arrivé dans un cas pour lequel je fus appelé. Les meilleurs médicamens à employer en pareille occurrence sont une combinaison de myrrhe, de scille et de gomme ammoniacque (1). La digitale (2) est aussi d'un grand secours dans les toux chroniques, accompagnées de dyspnée, d'une sécrétion abondante d'un mucus visqueux, et de tendance à un épanchement dans le tissu pulmonaire.

La fièvre catarrhale, connue sous le nom d'*influenza*, qui régna si universellement en 1803 dans presque tous les lieux de la Grande-Bretagne et en France, où elle fut appelée *la Grippe*, se manifesta d'abord à Londres vers les derniers

- (1) ʒ Pulv. Gumm. Myrrh. 3 j.
 Gumm. Ammon. 3 ℥.
 Scillæ pulv. gr. x.
 Syrup. tolut. q. s.
 M. F. *Massa in pilul. gr. v. dividenda. Capiat ij. pro dos.*
 omni mane et nocte.

VEL

- ʒ Gumm. Myrrhæ 3 ℥. *Solve in*
 Aquæ puræ 3 j. *et adde*
 Lactis Ammoniac. 3 iv.
 Oxymel. Scillæ 3 ℥.
 Tinct. Opii camphor. 3 j.
 M. *Capiat cochlear. amplum pro dos.*
- (2) ʒ Lactis Ammoniac 3 v.
 Oxymel. Scillæ 3 ℥.
 Tinct. Digitalis gutt. xxx.
 M. *Capiat cochlear. amplum tusse urgenti.*

jours de février, époque à laquelle un état doux et humide de l'atmosphère avait succédé à un froid intense, qui reparut de nouveau vers le commencement de mars avec un vent d'est très-vif.

Comme dans les épidémies précédentes de la même espèce, cette maladie se montra avec différens degrés d'intensité, quelquefois assez légère pour ne pas empêcher les individus de se livrer à leurs occupations ordinaires, et pour demander à peine le secours de la médecine; et d'autres fois assez violente pour mettre la vie en danger, et même causer la mort. Elle fut très-funeste aux jeunes enfans et aux vieillards, particulièrement à ces derniers. Les adultes aussi, qui étaient atteints d'asthme habituel, ou qui avaient quelque disposition à la phthisie, éprouvèrent ses effets destructeurs.

Elle était généralement précédée de froid et de frissons, auxquels succédaient de la chaleur, des douleurs dans la tête, un écoulement muqueux par les narines, des éternuemens violens, un épiphora, de l'enrouement et de la toux. Au bout de quelques heures, le mal de tête et la chaleur augmentaient considérablement; le pouls devenait accéléré et petit; la respiration difficile, avec oppression; les malades éprouvaient des douleurs vives et passagères dans la poitrine, dans les épaules et dans les membres, comme dans le rhumatisme chronique, et, dans certains cas, la difficulté de respirer aurait pu, en partie, être attribuée à une affection semblable des muscles

intercostaux. La langue était ordinairement blanche ; la soif considérable ; le ventre resserré ; l'urine chargée en couleur, mais claire ; très-fréquemment il y avait des nausées, suivies d'un vomissement plus ou moins fort.

Vers le soir du second ou du troisième jour, la toux devenait plus intense et presque continue, avec expectoration d'un mucus âcre. Le paroxysme de la fièvre du soir était aussi plus vif et accompagné d'une anxiété extrême, d'insomnie, d'une chaleur considérable, et souvent de trouble des idées et de rêvasserie. A cette période de la maladie, le pouls battait ordinairement de 100 à 120 fois par minute. Vers le matin, il y avait rémission des symptômes fébriles, mais la toux continuait à être violente, et empêchait absolument le malade de jouir du sommeil.

Quand il survenait de bonne heure une douce transpiration, et que l'on tenait le ventre libre, la fièvre diminuait communément vers le cinquième ou le sixième jour, et l'urine, qui d'abord était foncée en couleur quoique limpide, devenait alors trouble, ou déposait un sédiment copieux ; mais la toux continuait pendant plusieurs jours ; les crachats étaient cependant d'une qualité plus louable et plus épais, et l'expectoration plus facile. L'abattement, la langueur, la faiblesse et l'insomnie, symptômes généraux de cette épidémie, fatiguaient pourtant encore les malades long-temps après le déclin de la fièvre.

Tel était le caractère le plus ordinaire de la maladie ; mais ses modifications furent extrême-

ment nombreuses; car dans quelques cas il y avait un violent mal de tête avec gonflement des yeux ou inflammation de la conjonctive, ou des douleurs dans les membres, avec peu d'affection catarrhale; tantôt la gorge était principalement affectée, et tantôt il existait une affection des poumons. Dans quelques cas enfin, elle prit le caractère du typhus.

Dans le traitement de la grippe, la saignée fut peu employée, et on y eut seulement recours dans les cas où les symptômes de pneumonie furent très-pressans, et dans lesquels le malade se plaignait d'une grande difficulté de respirer, ou d'une douleur aiguë dans le côté. Quand la dyspnée existait, comme cela avait lieu le plus souvent, l'application d'un vésicatoire à la poitrine produisait généralement un soulagement marqué.

Si, dans le commencement de la maladie, il existait des nausées, un léger vomitif devenait avantageux; et quand, ce qui était fort commun, on remarquait de la constipation, il était nécessaire d'administrer quelque léger laxatif.

Dans les cas où il n'y avait ni chaleur ni fièvre, il n'était aucunement indispensable de tenir les malades au lit: dans de telles occasions il suffisait de leur faire garder la chambre; de leur faire faire un usage abondant des délayans, et de les soumettre à un régime très-léger; mais quand les symptômes fébriles prenaient de l'intensité, il fallait leur faire garder le lit, et leur administrer des diaphorétiques. De légères doses de la poudre antimoniale, secondées par une solution

de quelque sel neutre, et données toutes les trois ou quatre heures, manquaient rarement de déterminer une douce diaphorèse, et cela suffisait, car les sueurs trop abondantes, particulièrement vers le déclin de la maladie, étaient très-nuisibles, en augmentant la langueur et la faiblesse.

On retira quelque utilité de la décoction d'orge mondée, et de la solution de gomme arabique, avec addition d'un peu de sirop de limons dans les cas où l'arrière-bouche et la gorge étaient affectées de sécheresse et d'inflammation. Vers le déclin de la maladie, et dans les cas où l'expectoration était à la fois visqueuse et difficile, la scille fut employée avec avantage. Quand la toux était très-fatigante, et que les symptômes fébriles étaient dissipés, un médicament anodin donné vers le soir produisait un fort bon effet.

Pour remédier à la langueur et à la faiblesse qui accompagnaient constamment ce catarrhe, il fallait, pendant la convalescence, avoir recours aux toniques, tels que la décoction de quinquina avec les acides minéraux, ou quelque préparation de myrrhe avec une infusion de racine de colombo ou de gentiane, comme nous le conseillons au sujet de la dyspepsie. Au commencement de la maladie, des alimens en petite quantité et un régime doux et végétal étaient ce qui convenait le mieux; mais vers le déclin il fallait donner des alimens plus abondamment, et y joindre une quantité modérée de vin.

Plusieurs individus eurent des rechutes pour ne pas s'être mis à l'abri d'une nouvelle exposi-

tion au froid. Dans quelques cas, la convalescence fut très-prolongée, et donna lieu à des maladies chroniques longues et rebelles, plus particulièrement à des affections rhumatismales.

Quelques médecins ont pensé que cette maladie était contagieuse ; d'autres ont nié cette assertion. Sa propagation prompte et rapide fit soupçonner en effet à plusieurs praticiens qu'une cause régnante dans l'atmosphère était seule capable de la produire. Probablement que d'abord l'état de l'atmosphère lui donna naissance, comme cela arrive pour les autres épidémies, et qu'elle se répandit ensuite par voie de contagion.

*De la Dysenterie. (Dysenteria.) **

La dysenterie est une maladie contagieuse dans laquelle il y a inflammation de la membrane muqueuse des intestins, caractérisée par des selles fréquentes, de violentes tranchées, du ténesme, et de la fièvre ; les selles sont peu copieuses, et consistent principalement en des mucosités striées de sang et sans aucune trace d'excrémens ordinaires, à moins que ce ne soit sous la forme de petites boulettes compactes et dures, connues sous le nom de *scybala*.

La dysenterie se manifeste principalement en été et en automne, surtout quand un temps humide succède immédiatement à des chaleurs intenses ou à une grande sécheresse ; alors en effet la transpiration est subitement arrêtée, et il s'opère une sorte de transport vers les intestins.

* ETYMOLOGIE. *Δυσ*, difficile, *εντερον*, *intestinum*, *ρεω*, *fluo*.

Cette maladie est également produite par l'usage d'alimens gâtés ou malsains et par les exhalaisons et les vapeurs délétères. Aussi paraît-elle souvent au sein des armées campées dans le voisinage de terrains bas et marécageux, et se montre-t-elle très-destructive alors; mais le plus fréquemment, elle est le résultat de la contagion; et quand une fois elle se déclare dans les endroits où sont rassemblés un grand nombre d'individus, elle se propage avec une extrême rapidité. Une constitution particulière de l'atmosphère paraît y prédisposer, ou même lui donner naissance, et, dans ce cas, elle règne *more epidemico*.

On l'observe fréquemment en même temps que les fièvres intermittentes et rémittentes d'automne, et souvent elle se combine avec ces dernières. Elle est également très-souvent compliquée de typhus. Un écrivain moderne * soutient que la dysenterie simple n'est jamais contagieuse par elle-même, et ne revêt point le type intermittent ou rémittent, qu'elle n'acquiert que lorsqu'elle est combinée avec le typhus; en sorte que sa propriété contagieuse, quand elle existe, n'est pas due à un virus spécifique, mais dépend de la nature de la fièvre coexistente. D'autres cependant ont avancé que le principe contagieux réside dans la matière muqueuse ou purulente exhalée par la membrane interne des intestins, et non pas seulement dans la transpiration ou dans l'haleine des malades.

* *Observations on simple Dysentery and its Combinations, by William Harty, M. B.*

La dysenterie règne plutôt dans les régions chaudes que dans les pays froids; pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre, qui constituent la saison pluvieuse de l'année aux Indes occidentales, elle est très-sujette à se déclarer, et devient générale parmi les nègres des différentes plantations. Elle règne également dans les endroits malsains des Indes orientales et dans nos comptoirs sur la côte d'Afrique, pendant la saison humide, et même quelque temps après. L'économie est alors effectivement dans un grand état d'irritation à cause de la grande chaleur des mois d'été; on se trouve subitement à l'humidité, les pores de la peau sont ouverts, et le sang est ainsi poussé de l'extérieur à l'intérieur, ce qui explique la naissance de la maladie.

Une distinction nécessaire à établir entre les dysenteries, de quelque pays qu'elles soient, c'est que celles qui attaquent les individus en parfaite santé peuvent être considérées comme primitives; tandis que celles qu'on observe chez les personnes très-affaiblies par une fièvre, et d'une constitution détériorée, sont proprement symptomatiques, parce qu'elles proviennent principalement de débilité et d'atonie.

La dysenterie peut être distinguée aisément de la diarrhée, où il y a absence de la fièvre et moins de violence dans les tranchées et dans le ténésme: le caractère des selles et les autres symptômes aident encore à établir le diagnostic.

L'attaque de la dysenterie est quelquefois précédée d'anorexie, de constipation, de borbo-

rygmes, de douleur d'estomac, et d'un léger vomissement, et elle débute par des frissons suivis de chaleur à la peau et de fréquence dans le pouls. Ces symptômes sont en général les avant-coureurs des évacuations douloureuses et multipliées qui s'établissent ensuite.

Quand l'inflammation commence à occuper la partie inférieure du canal intestinal, les selles deviennent plus fréquentes et moins abondantes; et en passant à travers les parties enflammées elles produisent une grande douleur, en sorte que chaque évacuation est précédée de violentes tranchées et de borborygmes.

Les selles varient en couleur et en consistance; elles sont quelquefois formées simplement par un mucus écumeux strié de sang, et d'autres fois c'est un fluide clair, âcre, semblable à de la lavure de viande, et d'une odeur très-infecte. On a vu des malades rendre du sang pur. De temps en temps, au reste, on observe dans les évacuations alvines des lambeaux de mucus coagulé, ressemblant à des morceaux de fromage, et, dans quelques cas, une certaine quantité d'une matière purulente. Parfois les dysentériques ne rejettent rien qu'une matière muqueuse sans aucune trace de sang; c'est ce qui constitue la maladie connue sous le nom de *dysenteria alba* ou de *morbis mucosus*.

Tant que les selles sont formées par ces différentes matières, et qu'elles se répètent fréquemment, il est rare que l'on aperçoive des excréments naturels mêlés avec elles, et quand cela a

lieu, ils paraissent sous la forme de *scybala*, dont l'évacuation fait toujours éprouver au malade un soulagement momentané sous le rapport des tranchées et du ténésme.

Il arrive fréquemment qu'en raison des efforts violens auxquels on se livre pour expulser les matières irritantes, une portion de l'intestin est chassée au-delà de l'anus, ce qui devient un symptôme très-gênant et très-désagréable; nous en pouvons dire autant du ténésme, c'est-à-dire de l'envie continuelle d'aller à la selle sans qu'aucune évacuation s'ensuive, si ce n'est parfois un peu de mucus.

Une fièvre plus ou moins vive accompagne ordinairement les symptômes dont nous venons de parler pendant tout le cours de la maladie; lorsque celle-ci est d'une mauvaise nature, elle prend le caractère inflammatoire ou adynamique. Si la dysenterie est bénigne, la fièvre ne tarde pas à disparaître, quoique les symptômes de la maladie durent encore pendant assez long-temps.

Quand la maladie a de l'intensité, qu'elle produit une grande perte de forces, et tend à la putridité; que les selles sont fétides et involontaires, la mort arrive souvent dans l'espace de quelques jours; mais quand elle est plus modérée, elle se prolonge fréquemment pendant un temps considérable, et finit par disparaître à la longue lorsqu'une douce moiteur se répand également sur toute la surface du corps; la fièvre, la soif et les tranchées cessent alors, et les selles prennent leur couleur et leur consistance naturelles. Quand la

dysenterie a passé à l'état chronique, elle guérit difficilement; et quand elle existe chez un individu phthisique, ou dont la constitution est très-détériorée par quelque autre affection, elle se termine toujours d'une manière funeste. Quand elle se complique avec les fièvres intermittentes et rémittentes d'automne, elle devient encore extrêmement pénible à traiter.

Des tranchées violentes, l'envie continuelle d'aller à la selle sans rien évacuer, l'abattement des forces, la fétidité des excrétiions, la tension du ventre, une fièvre intense, des sueurs froides et visqueuses, le froid des membres, des aphthes, le hoquet, les pétéchies et la faiblesse et l'irrégularité du pouls, doivent être regardés comme des symptômes très-défavorables : tandis qu'une moiteur légère et universelle, le peu d'intensité de la fièvre, le peu de fréquence des évacuations, leur consistance plus naturelle, et la diminution graduelle des tranchées et du ténesme, sont des signes favorables.

A l'ouverture des cadavres des individus morts de la dysenterie, la membrane interne des intestins, mais plus particulièrement celle du colon et du rectum, paraît enflammée ou offre des ulcérations, des taches gangréneuses, des brides. Le péritoine et les autres membranes de l'abdomen sont également phlogosés dans quelques cas.

La dysenterie présente deux périodes distinctes; en conséquence, pour la traiter convenablement, on doit faire une attention spéciale à l'époque à laquelle le malade requiert les se-

cours de l'art. Dans la première période, si le sujet est jeune et pléthorique, et s'il existe des symptômes inflammatoires très-prononcés, on peut tirer une petite quantité de sang; mais si les symptômes fébriles ou phlegmasiques ne sont pas intenses, et que le pouls ne soit pas très-plein et très-fort, on doit s'abstenir de cette évacuation qui favoriserait la tendance de la fièvre qui accompagne la dysenterie à dégénérer en typhus, circonstance à redouter, particulièrement dans les pays chauds.

Quelques médecins ont mis en question si l'on devait considérer l'inflammation qui accompagne la dysenterie comme l'effet ou comme la cause de la maladie. En mon particulier, je penche fortement pour la dernière opinion; néanmoins je ne recommande pas en général la saignée; je conseille, au contraire, de ne faire usage de ce moyen qu'avec la plus grande réserve.

Dans le plus grand nombre des cas, il faut commencer le traitement en administrant un doux émétique dans la soirée, et le lendemain matin on donne un laxatif (1), qui doit être répété tous

(1) ℥ Natri vitriol.	℥ j.
Mannæ optim.	℥ β.
Aquæ ferventis.	℥ ij.
—— Cinnamom.	℥ β.

M F. *Haustus.*

VEL

℥ Fruct. Tamarind.	℥ j β. <i>Decoque ex</i>
Aquæ puræ	℥ x <i>ad viij. Colat. adde</i>
Mannæ optim.	℥ j.

les deux ou trois jours, dans l'intention de provoquer l'évacuation des excréments véritables, qui ne sont rendus que rarement, et presque toujours seulement par des moyens artificiels.

Si ces derniers ne sont pas assez énergiques, et ne produisent pas des selles copieuses, il faut avoir recours à des purgatifs plus forts (1). Quelques praticiens sont dans l'usage de combiner les émétiques avec les purgatifs, comme un des sels neutres avec le tartrate d'antimoine, et souvent on en retire un très-bon effet (2).

Dans la vue de déterminer un effet diaphorétique, on donnera de légères doses de médicaments vomitifs (3), toutes les trois ou quatre

Kali tartaris. ʒ ss.

M. F. *Solutio cujus sumat dimidium primo mane, et quod restat post horas duas, si sit necessitas.*

VEL

℥ Olei Ricini ʒ j. pro dos.

(1) ℥ Calomel. gr. v.

Pulv. Jalap. ʒ ss.

Syrup. de Rhamno q. s.

M. F. *Massa in pilulas vj. pro dos. dividenda.*

(2) ℥ Infus. Sennæ ʒ v.

Kali tartarizat. ʒ j.

Antimon. tartaris. gr. ij.

Solve. — Hujus mixturæ sumantur Cochl. iv. quolibet trihorio, donec venter ritè solutus fuerit.

(3) ℥ Pulv. Ipecac. gr. iij.

Conserv. Rosæ gr. xij.

M. F. *Bolus quartis horis sumendus.*

heures, de manière à provoquer et à entretenir seulement une légère moiteur de la peau sans produire beaucoup de nausées. On réussit quelquefois ainsi à arrêter subitement la marche de la maladie.

Le verre d'antimoine a été très-vanté par sir John Pringle pour sa grande efficacité dans le traitement de la dysenterie; on peut donc l'administrer si les autres médicaments ne répondent pas à nos vues. La dose, pour un adulte, est d'environ huit grains; mais il est plus convenable de commencer par quatre ou cinq grains, et d'en augmenter ensuite la quantité selon l'effet produit.

On vient de faire connaître une nouvelle méthode d'employer les émétiques dans la dysenterie (1), et l'auteur assure avoir retiré de sa pratique les plus grands avantages. C'est sous la forme d'un lavement qu'il fait usage de ces médicaments; il le compose avec environ trois gros de racine d'ipécacuanha, qu'il concasse et fait bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à réduction de la moitié; l'administration en est répétée deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures.

Si, à son début, la dysenterie est accompagnée de violentes nausées ou d'un vomissement intense,

* *Observ. on the Nature and Cure of the Diseases of the East and West Indies, by Thomas Clarke, Surgeon.*

VEL

℥ Pulv. Ipecac. comp. gr. v.

Confect. aromat. gr. x.

M. F. Bolus.

en sorte que le malade soit menacé du cholera-morbus, les émétiques, les purgatifs et les diaphorétiques, sont également contre-indiqués. En pareil cas il ne faut chercher à faire contracter l'estomac, pour évacuer les matières qu'il contient, qu'au moyen de quelques verres d'infusion de camomille. En même temps on vide les intestins à l'aide de lavemens faits avec la même infusion ou du bouillon coupé; après quoi il est bon d'administrer sur-le-champ un opiacé, et s'il est rejeté, on en donnera double dose dans un lavement.

Si le vomissement continue à être très-intense malgré l'emploi de ces moyens, le salut du malade dépend de l'usage de fomentations sur la région de l'estomac avec la teinture d'opium et l'alcool camphré, des lavemens opiacés et souvent répétés, et des autres remèdes dont il sera parlé au sujet du cholera-morbus.

Lorsque, dans la dysenterie, l'abdomen est dur, tendu et douloureux au toucher, et que le malade éprouve fréquemment de violentes tranchées, l'application de morceaux de flanelle trempés dans une décoction chaude de fleurs de camomille et de têtes de pavots avec une légère addition d'alcool camphré, procure un soulagement marqué; mais si ces fomentations ne produisent pas l'effet désiré, on doit poser un vésicatoire. Dans la plupart des cas de dysenterie, et particulièrement pendant la période inflammatoire, on soulage le malade en le plongeant dans un bain tiède, et en l'y laissant pendant un certain temps. Des frictions sur l'abdomen avec une

huile chaude et stimulante, au moment où l'on sort du bain, peuvent encore augmenter l'effet de celui-ci.

Pour garantir la membrane interne des intestins de l'âcreté des matières qu'ils contiennent, et pour combattre le ténésme, il est nécessaire de faire prendre au malade des substances qu'il puisse rendre par les selles. Alors on doit non-seulement donner les mucilagineux, telles que la solution de gomme arabique dans le lait, les préparations d'orge, de riz, d'arrow-root (*fécule de Maranta indica*) (1), etc., mais encore on administrera un lavement de même nature, trois ou quatre fois dans le cours de la journée (2). Le malade d'ailleurs évitera avec soin tout essai vain pour aller à la selle, et ne fera pas de violents efforts pendant l'évacuation des matières fécales.

Si l'anus s'enflamme ou s'excorie, on l'oindra avec une pommade émolliente ou du sain-doux après chaque évacuation.

Dans le traitement de la dysenterie des Indes, le mercure est un remède sur lequel on compte

- (1) ʒ Gum. arab. ʒ ij. *Solv. in*
 Decoct. Hordei ℥ ij *et adde*
 Syrup. Limon. ʒ ij.
Bibat pro potu ordinario.

VEL

- Decoct. Cornu Cervi.
- (2) ʒ Gelatin. Amyli ʒ v.
 Gum. arab. sol. ʒ β.
 Olei Oliv. ʒ j.
 M. F. *Enema.*

beaucoup aujourd'hui; mais il doit être employé au commencement de la maladie *. Suivant la méthode recommandée, on donne le calomélas à haute dose le soir et le matin sans interruption, et on pratique simultanément des frictions mercurielles sur le ventre jusqu'à ce que la bouche soit affectée. Si la diarrhée survient, ce symptôme ne doit pas être combattu; on l'entretiendra, au contraire, en donnant de temps en temps une prise de sulfate de soude ou de rhubarbe.

Il paraît qu'outre le mercure, on a souvent employé aussi l'acide nitrique. Cependant je suis très-porté à douter que ces remèdes, même dans les cas les moins graves, puissent être avantageux, ou même innocens. Je croirais, au contraire, que bien souvent ils ne peuvent être que très-préjudiciables, et particulièrement à la dose à laquelle on les emploie.

Il est présumable que la maladie que certains auteurs ont appelée *Dysenterie de l'Inde*, est, par sa nature, ses symptômes, ses causes, et le mode de traitement qu'elle exige, très-différente de la dysenterie des autres pays, et qu'elle ne diffère en rien des flux bilieux qu'on observe si fréquemment dans cette contrée, et qui sont produits par une affection du foie. Chez ceux qui en sont atteints en effet, les selles sont copieuses, liquides, et fréquemment bilieuses; elles ne contiennent que rarement ou même jamais des scy-

* *McGregor's Medical Sketches — Clarke on the Diseases of Warm Climates — Milne's Account of the Diseases that prevailed during two Voyages to the East Indies.*

bala. Ces symptômes n'appartiennent aucunement à la vraie dysenterie.

Dans le commencement, il serait nuisible d'employer les opiacés ou les astringens : mais, dans la seconde période, quand les forces du malade sont épuisées, qu'il y a relâchement et faiblesse des intestins, qu'on ne voit plus de malignité, l'usage de ces médicamens est utile et très-avantageux; il faut seulement empêcher la constipation, et évacuer de temps en temps les matières contenues dans les intestins, au moyen de quelques grains de rhubarbe, ou d'un laxatif analogue.

Dans cette période de la maladie, si le sommeil était très-interrompu dans le cours de la nuit en raison de la fréquence des selles, on prescrirait une préparation d'opium pour prendre le soir au moment du coucher (1).

La jusquiame, à cause de ses propriétés narcotique et légèrement laxative, paraît un médicament bien indiqué dans la dysenterie, et on peut l'essayer, de préférence même à l'opium.

Dans les flux habituels, qui arrivent fréquemment chez ceux qui ont fait de graves maladies,

(1) ℞ Aq. Cinnamom. ʒ j.
 Spirit. Piment. ʒ β.
 Tinct. Opii gutt. xl.

M. F. *Haustus.*

VEL

℞ Conf. aromat. gr. xv.
 Opii gr. j. — ij.
 Olei Cinnam. gutt. iij.

M. F. *Bolus.*

il est rare qu'on puisse procurer du soulagement au malade sans le secours de l'opium, et souvent il est nécessaire d'en ajouter aux autres médicamens qu'on administre. L'union de l'opium aux aromates, comme dans la *Confectio opiata* de la pharmacopée de Londres, constitue un médicament aussi efficace dans ces circonstances, que l'écorce de quinquina dans les fièvres intermittentes.

Même, après la guérison des intestins, il arrive souvent, surtout si la maladie a duré quelque temps, qu'en raison de la vive sensibilité du rectum, il reste au malade un ténésme violent et très-fatigant. Alors les lavemens anodins seront très-avantageux; et si la présence d'une canule augmente l'irritation du rectum, on introduira avec avantage dans cet intestin un ou deux grains d'opium sous la forme d'une pilule.

L'opium, combiné à l'acide nitrique (1), a, dans quelque cas, produit les effets les plus avantageux dans la dernière période de la dysenterie, lorsque tous les autres moyens avaient été sans succès, et même dans des circonstances où la mort paraissait presque inévitable *.

* *Observ. on the Effects of nitrous Acid and Opium in the Cure of Dysentery, in vol. III. pag. 413, of the Medical and Physical Journal.*

(1) ℞ Acid. Nit.	3 ij.
Opium	gr. ij.
Aquæ puræ	3 iij.

M. *Capiat cochlear. j. minimum ter quaterve die in quovis vehiculo.*

Les astringens les plus convenables dans le traitement de la dysenterie, sont les différentes préparations de cachou, de gomme kino, de bois de campêche, etc. (1), le malade prenant en même temps du vin de Porto, convenablement étendu d'eau, pour boisson ordinaire. L'eau de chaux, mêlée à une égale quantité de lait, a été très-recommandée aussi dans la dernière période de cette maladie. Pendant mon séjour aux Indes

(1) ℞ Extr. Ligni Campech. ʒ j.

Mist. cretac. ʒ iv.

Tinct. Catechu ʒ ij.

Spirit. Nuc. mosch. ʒ j.

M. F. *Mistura cujus sumat cochlear. larg. ij. tertiâ vel quartâ horâ.*

VEL

℞ Conf. aromat. ʒ j.

Aq. Cinnam. ʒ v.

Spirit. Piment. ʒ j.

Tinct. Kino ʒ ij.

M. F. *Mistura. Adde pro re natâ*

Tinct. Opii gutt. xxxv.

VEL

℞ Conf. opiatæ gr. x.

Aquæ Cinnam. ʒ j β.

Tinct. Catechu ʒ j β.

M. F. *Haustus quartâ quâque horâ sumendus.*

VEL

℞ Ext. Lign. Campech. gr. xv.

Aq. Piment. ʒ j β.

Tinct. Kino ʒ j.

Syrup. Zingiberis ʒ ij.

M. F. *Haustus.*

occidentales, j'étais dans l'usage d'ordonner une forte décoction de bois de campêche, et d'écorces de grenade et de moureillier (*Malpighia moureila*), et mes malades s'en trouvaient généralement très-bien.

Comme l'estomac est sujet à éprouver des aigreurs vers la fin de la maladie, ou bien lorsqu'elle est devenue chronique, les absorbans, tels que la mixture crétacée, la poudre de craie composée de la Pharmacopée de Londres, l'eau de chaux, etc., combinés avec les préparations d'opium, sont les moyens les plus avantageux à mettre en usage.

Quand il existe une extrême atonie, et que les évacuations alvines sont très-fréquentes, mais sans douleur, de petites doses de sulfate de zinc uni à l'opium, sont souvent d'une utilité singulière.

On doit également chercher à rendre aux intestins le ton qu'ils ont perdu, par l'usage des toniques et des amers (1), et à l'aide d'une diète

(1) ℞ Cort. Sim. contus. }
 — Cascarill. } āā ʒ β.

Coque ex

Aq. bullient. ℥j. ad ʒ viij.

Colat. adde

Spirit. Cinnam. ʒ ij.

Tinct. Opii gutt. xxx.

M. Capiat Cochlear. larg. iij. quartā quāque horā.

VEL

℞ Infus. Cort. Angust. ʒ vj.

Tinct. Columb. ʒ j.

légère et nourrissante, et d'un exercice modéré. L'application de l'eau froide sur l'abdomen, et particulièrement sur sa partie inférieure, au moyen de compresses ou d'éponges; ou l'immersion du bas du tronc, serait peut-être bien un moyen auxiliaire fort bon à employer.

La fièvre, qui accompagne la dysenterie, prend quelquefois le type intermittent, et se prolonge beaucoup plus qu'elle ne le ferait sans cela. En pareil cas, le traitement doit consister particulièrement dans l'emploi sagement ordonné de l'écorce de quinquina.

Tinct. Catechu 3 ij.

—— Lavendul. comp. 3 ℥.

VEL

℥ Decoct. Cort. peruv. 3 j ℥.

Tinct. Columb. 3 ij.

—— Cortic. Aurant. 3 j.

—— Kino gutt. xxx.

M. F. *Haustus ter quaterve die sumendus.*

VEL

℥ Infus. Cort. Peruv. 3 j ℥.

Tinct. ejusdem 3 ij.

Acid. sulfur. dilut. gutt. xv.

Tinct. Opii gutt. x.

M. F. *Haustus.*

VEL

℥ Ext. Gentian. }
 —— Lign. Campech. } āā 3 j ℥.

Ferri vitriol. }
 Gumm. Myrrhæ } āā 3 j.

Syrup. Zingib. q. s.

M. *Fiant Pilulæ lx quarum sumat iij. ter die cum*

Decoct. Simaroub. 3 ij.

Dans la première période de la maladie , l'usage des fruits mûrs est avantageux : mais, à une époque plus avancée , quand il paraît exister dans l'estomac un principe d'acidification , en doit les proscrire.

Tout aliment qui a une tendance marquée à la putréfaction doit être rejeté avec soin pendant toute la durée de la maladie ; il en sera de même des liqueurs fermentées et spiritueuses ; et on soutiendra les forces du malade avec des préparations d'orge , de riz , de sagou , de la semoule , des panades , de la fécule de *Maranta indica* (*Indian arrow-root*), et des bouillons gélatineux. Pendant la convalescence , on permettra le vin de Porto ou de Madère , ou même une quantité modérée d'eau-de-vie , convenablement étendue d'eau.

Lors de la convalescence d'une dysenterie , il faut observer les plus grandes précautions et la plus stricte régularité dans la manière de vivre , et se vêtir chaudement ; car cette maladie est très-sujette à reparaître.

L'importance de cette dernière précaution , dans la prophylaxie et dans la cure des maladies intestinales , est trop évidente pour que je m'arrête à en développer les avantages.

Je ferai remarquer seulement que la chaleur doit être ici le principal objet qu'il faille avoir en vue ; car si un malade ne porte que ses vêtemens ordinaires , il retirera proportionnellement moins d'avantage des médicamens. Il est donc nécessaire de mettre un gilet de flanelle ou une ca-

misole de laine tricotée, avec des caleçons de la même étoffe, immédiatement sur la peau, et de ne les abandonner qu'avec précaution, et d'une manière progressive. L'auteur d'un petit traité sur la *Dysenterie* regarde comme un point essentiel d'envelopper l'abdomen avec de la flanelle, parce que, dit-il, c'est le meilleur moyen de fixer la chaleur sur le siège de la maladie *.

La dysenterie étant très-contagieuse, on doit prendre beaucoup de précautions, particulièrement dans les lieux où un grand nombre d'individus sont encombrés, comme dans les camps et à bord des vaisseaux, pour en empêcher la propagation. Les malades doivent être séparés sur-le-champ des individus en santé, ou de ceux qui sont atteints d'une autre affection; il faut les loger, s'il y a moyen, dans des chambres ou dans des tentes particulières, et apporter les soins les plus scrupuleux à la propreté, faisant enlever et enterrer sur-le-champ le produit des excréctions alvines; on renouvellera suffisamment l'air de la chambre, et on arrosera de temps en temps celle-ci avec un peu de vinaigre chaud; enfin on changera fréquemment le linge de corps et celui des lits, et on aura recours aux fumigations que nous avons conseillées au sujet du typhus.

Pour empêcher toute espèce de contagion, quand un grand nombre d'individus se trouvent rassemblés dans un même lieu, le docteur Rollo,

* *H. Dewar's Observat. on Diarrhœa and Dysentery, as those Diseases appeared in the British Army during the Campaign in Egypt in 1801.*

outre la ventilation et la propreté, recommande le moyen suivant comme facile à exécuter, et d'un effet avantageux. Il est en usage à l'hôpital royal de l'artillerie *.

On prend deux parties de manganèse pulvérisé, quatre parties de sel commun, trois parties d'acide sulfurique, une partie d'eau. On met une quantité convenable de ce mélange dans un vaisseau de terre, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'il ne s'en dégage plus de vapeurs, ou que l'odeur n'en soit plus appréciable. Il nous apprend que lorsqu'on reçoit un malade atteint d'une maladie contagieuse, on place dans la salle un ou deux pots de faïence avec environ trois onces de manganèse et de sel; on y ajoute une demi-once d'eau; puis on verse sur le tout une partie de l'acide sulfurique, réservant le reste pour le verser par intervalles plus tard. Une pareille dose suffit pour un jour. En outre, ajoute le docteur Rollo, on place un pot ou deux au-dehors des portes de la salle. La vapeur se répand et pénètre partout, et détruit tous les miasmes qui pourraient exister. On a même remarqué qu'on anéantissait ainsi le principe contagieux de la variole. Au reste, en suivant exactement le procédé qui est décrit ici, on ne peut causer aucun préjudice au malade.

Non - seulement ces fumigations détruisent le principe de la contagion, mais elles peuvent aussi empêcher son développement. Le docteur Rollô le recommande dans tous les cas où un certain nombre d'individus en santé sont renfermés en-

* *Account of the Royal Artillery Hospital at Woolwich.*

semble, comme à bord des vaisseaux de transport, particulièrement pendant le mauvais temps. Deux ou trois pots de faïence avec les doses du mélange indiqué suffisent, dit-il, et il n'est pas nécessaire de les employer plus de deux ou trois fois par semaine.

On a conseillé d'avoir recours à ce remède dans les lieux marécageux où l'on est inévitablement exposé à l'influence des miasmes délétères; mais il faut avoir l'attention de placer les pots avec le mélange en dedans des fenêtres et des portes des habitations qui donnent sur les marais.

CLASSE SECONDE.

NÉVROSES, * OU MALADIES NERVEUSES.

LES maladies de cette classe consistent en une affection morbide des organes du sentiment et du mouvement, sans fièvre idiopathique ou primitive, et sans maladie locale.

ORDRE PREMIER.

AFFECTIONS COMATEUSES. **

Caractères. Affaiblissement du mouvement volontaire avec sommeil ou suspension des sens.

*De l'Apoplexie. *** (Apoplexia.)*

Cette maladie consiste en une abolition plus ou moins complète des sensations externes et internes et des mouvemens volontaires, sans que cependant le cœur et les poumons cessent d'exécuter leurs fonctions. Dans certains cas il est difficile de la distinguer de l'ivresse, et on ne peut parvenir à discerner ces deux affections qu'en s'aidant de l'odeur qu'exhale le sujet, et qu'en faisant attention au caractère de la physionomie

* ETYMOLOGIE. *Νευρον*, *nervus*.

** ETYMOLOGIE. *Κωμα*, *somnolentia*.

*** ETYMOLOGIE. *Α'πεπλήστώ*, *percutio*.

et à la durée de l'accès, qui, dans l'ivresse, passe rarement dix ou douze heures. L'état du pouls, la gêne de la respiration, qui est stertoreuse, la force du sommeil, et l'altération de tous les actes de l'entendement, distingueront l'apoplexie de la paralysie. Le coma, l'assoupissement, la diminution des facultés intellectuelles, et l'absence des convulsions, la séparent de l'épilepsie.

L'apoplexie arrive principalement chez les vieillards, et le plus ordinairement chez les individus d'une constitution replette, qui ont le cou court et la tête volumineuse, et qui vivent dans l'inaction, se livrant sans réserve aux délices de la table et buvant avec excès.

La cause immédiate de l'apoplexie est en général la compression du cerveau, produite soit par une accumulation de sang dans les vaisseaux de la tête, soit par un épanchement du même fluide, ou de sérosité; mais l'apoplexie survient quelquefois sans épanchement, sans exsudation et sans effusion; dans plusieurs cas, en effet, nous voyons des malades se rétablir promptement d'une attaque d'apoplexie, sans conserver aucune affection paralytique, ce qui ne pourrait pas avoir lieu si l'un ou l'autre de ces accidents avait existé.

Quand la maladie est produite par une accumulation de sang dans les vaisseaux de la tête, ou par un épanchement du même liquide, on la nomme *apoplexie sanguine*, et quand elle est produite par de la sérosité, elle porte le nom d'*apoplexie séreuse*.

La distension des vaisseaux et l'épanchement

peuvent être causés par tout ce qui augmente l'afflux et l'impulsion du sang dans les artères de la tête ; tels sont les passions violentes, les grands efforts musculaires, les exercices forcés, l'excès des plaisirs vénériens, la surcharge de l'estomac, une longue exposition à un froid intense ou aux rayons directs du soleil, la suppression subite de quelque évacuation devenue depuis long-temps habituelle, l'inhalation de certaines vapeurs narcotiques ou métalliques, telles que celles de l'opium, de l'alcool, du mercure, les coups, les plaies, et les autres lésions externes : ils dépendent encore de ce qu'on est resté long-temps dans une position où la tête était penchée, ou de ce qu'il y a eu une compression exercée sur le cou. En un mot, l'apoplexie peut être occasionnée par tout ce qui est capable d'engorger, de distendre, d'obstruer, de rompre, de lacérer, de corroder ou de comprimer les vaisseaux du cerveau et des meninges, et par tout ce qui accélère, retarde ou empêche entièrement le cours du sang dans ces parties, ou détruit, de quelque manière que ce soit, l'organisation intime et la structure de l'encéphale.

On a regardé l'abolition de la vie dans le cerveau comme cause de l'apoplexie, dans le cas où, à l'ouverture du cadavre, on n'a trouvé ni exsudation, ni épanchement, ni congestion.

Les circonstances qui disposent à l'apoplexie sanguine sont l'intempérance, le défaut d'exercice, le tempérament sanguin, une constitution replette, l'âge moyen, la brièveté du cou, la sup-

pression des évacuations habituelles et les saisons chaudes. Celles qui disposent à l'apoplexie séreuse sont le tempérament phlegmatique , les cachexies et la vieillesse.

L'apoplexie sanguine est quelquefois précédée de vertiges , de trouble de la vue , d'assoupissement , de perte de la mémoire ou d'embarras de la langue en parlant ; mais il arrive plus ordinairement que , sans une indisposition antérieure bien marquée, l'individu tombe subitement, ayant la face rouge et comme boursoufflée , les veines de la tête , particulièrement celles des yeux , des tempes et du cou , engorgées , la tête brûlante , les paupières à moitié ouvertes et roides , les yeux saillans et fixes , la respiration difficile et stertoreuse , et le plus souvent le pouls plein et fort. Dans quelques cas on remarque un grincement des dents , avec de légers mouvemens convulsifs. Quand la maladie continue pendant un certain temps , le pouls devient languissant , faible et lent , et la respiration courte , jusqu'à ce qu'enfin l'un et l'autre cessent entièrement d'exister.

Dans l'apoplexie séreuse , l'attaque est en général moins vive , la face est pâle et tuméfiée , les veines sont déprimées , le pouls est petit , faible , irrégulier et intermittent ; la respiration laborieuse et stertoreuse ; les extrémités sont froides et flasques. Quelquefois ces symptômes sont précédés de vertiges , d'engourdissement , de gêne dans la parole et de perte de mémoire.

Quoique tout le corps soit , jusqu'à un certain point , privé de la faculté de sentir et de celle de

mouvoir, ce phénomène se manifeste cependant ordinairement plus fortement d'un côté que de l'autre ; c'est ce qu'on appelle *hémiplegie* ; et, dans ce cas, le côté le moins affecté de paralysie éprouve quelquefois des convulsions.

Le pronostic doit être fondé sur la violence des symptômes. Si l'accès est de longue durée, que la respiration soit laborieuse et stertoreuse, et que l'individu soit très-âgé, il est de toute probabilité que la maladie sera mortelle. Dans quelques cas elle se guérit entièrement à la suite d'une diarrhée, d'une hémorrhagie, du retour du flux hémorrhoidal ou de toute autre évacuation habituelle ; quelquefois elle disparaît lors de l'invasion d'un accès de fièvre ; mais plus fréquemment encore elle laisse après elle un état d'aliénation mentale, ou se termine par l'hémiplegie ou la mort. Lors même que l'on se rétablit d'une attaque d'apoplexie, la maladie le plus souvent reparaît quelque temps après, et on finit par y succomber.

Dans les cas où il y a eu épanchement, le malade se rétablit lentement et difficilement ; car l'activité de l'absorption ne peut pas aller jusqu'au point de reprendre le fluide sur-le-champ. Quand le rétablissement de l'individu a lieu immédiatement, il y a tout sujet de croire qu'il n'y a eu ni épanchement, ni effusion, ni exsudation, mais que la compression reconnaissait pour cause une simple turgescence des vaisseaux cérébraux.

A l'ouverture des cadavres on trouve souvent du sang épanché à la surface et dans les cavités

de l'encéphale ; dans d'autres cas on observe une turgescence et une distension des vaisseaux sanguins de l'encéphale. Quelquefois on rencontre des tumeurs adhérentes à différentes parties du cerveau , et quelquefois on ne peut remarquer aucune trace d'altération physique.

Dans le traitement de l'apoplexie sanguine , il faut, sans perdre de temps, employer des remèdes énergiques. Au moment même de l'attaque , on doit, avec la plus grande attention, enlever tout ce qui pourrait exercer une compression autour du cou, placer autant que possible le malade dans une position verticale , et l'exposer à un libre courant d'air. On tirera ensuite sur-le-champ douze ou quatorze onces de sang des jugulaires plutôt que du bras, les chances de succès étant plus certaines. Quand quelque branche de l'artère temporale est assez apparente pour que l'on en puisse faire facilement l'ouverture, l'artériotomie sera un moyen encore plus efficace pour décharger les vaisseaux de l'encéphale.

Dans les cas où l'on aperçoit qu'un côté du corps est plus affecté d'immobilité que l'autre , on fera la saignée , s'il est possible, du côté opposé ; l'expérience nous apprend que c'est celui de la congestion.

Après la saignée générale, on appliquera des sangsues aux tempes , ou des ventouses scarifiées à l'occiput ; et quand , par ces moyens , on aura obtenu des évacuations suffisantes , il faudra appliquer un large vésicatoire à la tête ou au cou, et

de plus petits aux membres, ainsi que des sinapismes à la plante des pieds.

Si le malade peut encore avaler, on doit lui administrer quelque purgatif actif (1) en plusieurs doses, et à des distances convenables, de manière à ne pas provoquer de vomissemens; mais, dans le cas contraire, les matières, contenues dans les intestins, seront évacuées au moyen d'un fort lavement (2), que l'on répétera toutes

- (1) ʒ Infus. Sennæ ʒ iv.
 Kali tartaris. ʒ vj.
 Tinct. Jalap. ʒ ij.
 Syrup. de Rhamno ʒ iij.

M. *Capiat dimidium pro dos.*

VEL

- ʒ Gumm. Gambog. gr. iij.
Terito benè cum
 Tinct. Sennæ comp. ʒ j.
 ——— Jalap. ʒ j.

M. F. *Haustus.*

VEL

- ʒ Calomelanos gr. vj.
 Extract. Colocynth. comp. gr. x.
Fiant Pilul. iij. pro dos.

- (2) ʒ Fol. Sennæ ʒ iij.
 Aq. fontis lb-j. *Coque*
leniter ad lb ʒ.

Colat. adde

- Magnes. vitriol. ʒ j.
 Olei Ricini ʒ j ʒ.

M. F. *Enema.*

les trois ou quatre heures , jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'effet désiré.

Quelques praticiens emploient les émétiques. Dans les cas, en effet, où la maladie a été produite par une grande quantité d'alimens mal digérés qui distendent l'estomac, pressent sur l'aorte descendante , et s'opposent au libre développement des poumons, de manière à produire l'engorgement des vaisseaux de la tête, l'administration d'un vomitif peut être indiquée , pourvu qu'on la fasse précéder d'une saignée copieuse ; ou bien , si le vomissement survient naturellement , on peut seconder les efforts de l'estomac en faisant boire au malade de l'infusion de fleurs de camomille ; mais, lorsque la maladie reconnaît pour cause un épanchement de sang ou de sérosité dans le cerveau , ce serait, je pense , un remède très-hasardé. Une apoplexie , qui fut traitée par le docteur Langslow , de Halesworth , et par M. Crowfoot , de Beccles, a donné sujet à cet égard à beaucoup de discussions , dont on trouvera les détails soigneusement exposés dans les sixième et septième volumes de l'ouvrage anglais intitulé *The Medical and Physical Journal*.

Quand l'accès tire à sa fin, on peut conseiller quelques-uns des médicamens céphaliques et nerveux que nous recommandons contre la paralysie ; et afin d'obvier à la constipation qui pourrait survenir, on fera , par intervalles, usage de la teinture de rhubarbe.

Dans l'apoplexie séreuse , il faut renoncer absolument à la phlébotomie , ou du moins ne l'em-

ployer qu'avec beaucoup de réserve. Pour provoquer l'absorption de la sérosité épanchée, il sera convenable de donner des purgatifs actifs, des sternutatoires (1), d'appliquer des vésicatoires sur la tête, le dos et les membres, et des sinapismes à la plante des pieds. Les émétiques, dans cette espèce d'apoplexie, comme dans la précédente, paraissent d'un effet douteux.

On a aussi conseillé, en pareille occasion, les stimulans, comme les sels volatils, les cordiaux, les élixirs céphaliques; mais, comme ces médicamens déterminent l'afflux du sang vers la tête, ils ne sont pas autrement recommandables. Dans tous les cas, il faut les faire précéder par les évacuations.

Après une attaque d'apoplexie séreuse, on aura recours aux médicamens céphaliques et nerveux, et par intervalles aux purgatifs amers.

Lorsque l'apoplexie paraît dépendre d'un empoisonnement par l'opium ou tout autre poison narcotique, on doit solliciter aussitôt que possible l'évacuation de la matière nerveuse, en excitant le vomissement, avec le tartrate de potasse et d'antimoine, ou le sulfate de zinc, s'il ne survient pas spontanément. Ensuite, il faut donner des lavemens irritans dans la vue de remédier à la congestion du cerveau et des poumons. Voyez, au reste, ce qui est dit au sujet des poisons végétaux.

Bien que les stimulans ne conviennent pas dans

(1) ʒ Pulv. Asari compos.

l'apoplexie produite par d'autres causes, cependant on peut les employer avec la plus grande sécurité, et avec l'espoir du plus grand avantage dans celle qui est due à quelque poison narcotique, de quelque manière qu'il ait été mis en contact avec l'économie; mais on doit toujours les faire précéder des évacuations convenables. Les stimulans externes, généralement en usage, sont les esprits volatils appliqués au nez et aux tempes, les frictions avec des linimens rubéfiants sur la poitrine et le dos, les vésicatoires, les sinapismes de raifort, les fomentations chaudes des membres, les frictions avec de la flanelle ou une brosse douce imprégnée de farine de moutarde, les aspersions d'eau sur les différentes parties du corps; en général, ce dernier moyen est un des plus efficaces qu'on puisse employer pour combattre les apoplexies de ce genre, surtout quand on a eu la précaution de transporter d'abord l'individu au grand air. Les stimulans internes sont les sels ou les esprits volatils alcalins, la moutarde, le raifort, le cochléaria, les huiles volatiles, et divers aromates, tels que le romarin, la lavande, etc., en substance ou en teinture.

Si la maladie survient par suite de la suppression d'un flux hémorrhoidal, on doit appliquer des sangsues à l'anus, employer les fomentations, et stimuler les intestins au moyen des purgatifs aloétiques.

Les personnes qui, en raison d'un état pléthorique des vaisseaux sanguins de la tête, sont dis-

posées à l'apoplexie , doivent prudemment se mettre à un régime sobre , s'abstenant avec soin de toute liqueur fermentée , de tout aliment fortement assaisonné , et ne mangeant pas le soir. Il est également digne de l'attention du médecin , de déterminer la dose des boissons chez de pareils individus. Le docteur Mossman rapporte qu'une longue observation et que son expérience lui ont appris qu'on pouvait tirer un grand parti de cette connaissance ; il a remarqué constamment que les phénomènes de la pléthore et de l'obésité doivent être rapportés , non aux alimens solides , mais bien aux boissons que prend le malade *. Les apoplectiques doivent également avoir le plus grand soin d'entretenir la liberté du ventre par quelque doux laxatif de temps à autre ; il faut aussi qu'ils prennent un exercice modéré , de manière à entretenir la transpiration sans précipiter la respiration ou exciter la chaleur. Jamais non plus leur cou ne sera serré ; et , dans le lit , ils maintiendront leur tête à une hauteur convenable. Les pieds doivent être tenus constamment chauds et secs ; on évitera également et la chaleur , et le froid excessif. Rien n'est plus propre à prévenir l'apoplexie chez les individus qui y sont prédisposés , qu'un cautère à demeure entre les épaules , ou un séton à la nuque ; mais aussi on doit bien prendre garde à ne pas les laisser sécher sans pratiquer quelque autre émonctoire à leur place.

Quand une personne est menacée d'être prise

* *Medical and Physical Journal*, vol. ix., pag. 412.

subitement d'une attaque d'apoplexie, la saignée est le remède sur lequel on doit le plus compter, surtout si on la pratique à la veine jugulaire ou à l'artère temporale, comme il a déjà été dit. Dans les cas douteux, où les symptômes ne sont pas très-pressans, l'application de sangsues aux tempes, ou de ventouses scarifiées derrière la tête, peut suffire.

Les coups de soleil, que l'on observe si fréquemment dans les pays chauds, chez ceux qui sont long-temps exposés à l'influence immédiate des rayons de cet astre, paraissent réellement être une sorte d'attaque d'apoplexie, et demandent un traitement analogue. L'application sur les tempes de compresses trempées dans un mélange froid de vinaigre et d'eau, peut dans ce cas être fort utile.

Il n'est peut-être pas déplacé de faire observer ici que le principe vital peut rester assoupi pendant quelque temps, et qu'on ne connaît point encore de signe certain propre à distinguer la mort réelle de la mort apparente, autre que la putréfaction; dans tous les cas de mort subite, on doit donc attendre les premiers phénomènes de celle-ci avant d'ensevelir le corps. Dans les pays chauds, où il est d'usage d'enterrer les morts dans les vingt-quatre heures, j'ai grande peur qu'il ne se fasse quelquefois des enterremens prématurés.

De la Paralyse. (Paralysis vel Hemiplegia.**)*

La paralysie est la diminution ou la perte totale du mouvement et du sentiment dans certaines parties du corps, avec assoupissement, dans le plus grand nombre des cas. Quelquefois la maladie est bornée à une seule partie ; mais il arrive plus ordinairement que tout un côté du corps, de la tête aux pieds, est affecté ; c'est là ce qu'on appelle une *hémiplégie*.

Lorsqu'il y a abolition du mouvement et du sentiment dans la moitié inférieure du corps, la maladie est désignée sous le nom de *paraplégie*.

La paralysie peut survenir à la suite d'une attaque d'apoplexie, et, comme celle-ci, elle peut être produite par toute cause qui intercepte le transport du fluide nerveux du cerveau aux organes du mouvement : voilà pourquoi les tumeurs, les distorsions du rachis, les épanchemens dans le canal vertébral, et l'épaississement des ligamens qui lient les vertèbres entre elles, la produisent souvent. Elle peut également reconnaître pour causes les métastases sur l'encéphale, la suppression des évacuations habituelles, et la compression des nerfs par les luxations, les fractures, les plaies ou autres lésions externes. L'application long-temps continuée des sédatifs produit aussi la paralysie ; nous voyons

* ETYMOLOGIE. Παραλῦσις, *relaxo*.

** ETYMOLOGIE. Ἡμισὺς, *dimidia pars*, πλῆσσω, *percutio*.

également ceux qui sont obligés de travailler le blanc de plomb, et ceux qui sont presque continuellement exposés aux vapeurs malfaisantes des métaux ou des minéraux, être très-sujets à en être affectés. Tout ce qui tend à relâcher et à énerver l'économie, peut encore en devenir une cause occasionnelle; les individus qui vivent d'une manière déréglée et très-débauchée; ceux qui se livrent aux études sérieuses pendant la nuit, ou qui ont de grands sujets de chagrin et d'inquiétude, y sont très exposés.

On observe la paralysie plus généralement chez les sujets âgés et infirmes, que chez les individus jeunes et robustes. Le côté gauche est aussi plus fréquemment affecté que le côté droit.

La paralysie débute ordinairement par la perte subite et immédiate du mouvement et de la sensibilité des parties; mais dans certains cas, elle est précédée par de l'engourdissement, du froid, de la pâleur, et quelquefois par de légers mouvemens convulsifs. Quand la tête est fortement prise, l'œil et la bouche sont tirés de côté, la mémoire et le jugement sont très-affaiblis, et la parole est embarrassée. Si la maladie affecte les membres, et qu'elle dure long-temps, elle produit, non-seulement une perte de mouvement et de sensibilité, mais encore une flaccidité considérable, et l'atrophie des muscles dans les parties lésées.

Une courbure du rachis, due au déplacement d'une ou de plusieurs vertèbres, détermine quelquefois la paralysie, et quelquefois la maladie

paraît ne provenir que d'un épaissement des ligamens intervertébraux, sans aucune affection particulière des os. Quand une des vertèbres seulement est déplacée, on remarque que le malade est plus complètement privé de la faculté de mouvoir ses membres, que lorsque deux ou un plus grand nombre d'entre elles sont déplacées; ce qui est dû, selon M. Bell *, à ce que, dans le premier cas, l'angle est plus aigu, et par conséquent la compression de la moelle épinière plus grande; ce qui explique aussi pourquoi les symptômes de paralysie, chez quelques individus, sont moins forts à une époque avancée de la maladie, qu'ils ne l'étaient d'abord, quoiqu'il n'y eût alors qu'une seule vertèbre dérangée, et que par la suite il s'en trouve constamment un plus grand nombre : la différence est si grande, que les malades presque toujours meurent dans le cours d'un an ou deux, quand il n'y a qu'un seul os de déplacé; tandis qu'ils vivent bien plus long-temps, et souvent même autant que s'il ne leur était rien arrivé, quand la courbure de l'épine est plus étendue.

Les affections paralytiques produites par des distorsions, s'observent à tous les âges, mais plus fréquemment vers la puberté qu'à toute autre époque, et plus communément chez les filles que chez les garçons. En général, on en observe les effets avant de pouvoir en soupçonner la cause, car il y a rarement beaucoup de douleur dans la

* *System of Surgery*, vol. VII. pag. 218.

partie immédiatement offensée. Quand la distorsion de l'épine survient pendant l'enfance, le malade est subitement privé de l'usage de ses jambes; mais aux époques plus avancées de la vie, il se plaint d'abord de faiblesse et de langueur, et d'un engourdissement dans les membres inférieurs. Peu à peu l'insensibilité augmente, et on voit souvent qu'il trébuche et traîne les jambes, au lieu de les lever naturellement; il ne peut rester debout, pendant un certain temps, qu'avec la plus grande difficulté. A la fin, il perd entièrement l'usage de ses jambes, et si le rachis est très-contourné en avant, de manière à comprimer les viscères abdominaux et thorachiques, il survient de la dyspnée ou des affections de l'estomac et des intestins, selon la partie de l'épine qui est malade.

On distinguera la paralysie de l'apoplexie, parce que, entre autres symptômes, dans la première le pouls est doux et lent.

Quand la paralysie attaque quelque organe essentiel à la vie, comme le cerveau, le cœur ou les poumons, elle est bientôt suivie de la mort. Quand elle est la suite de l'apoplexie, elle guérit en général très-difficilement. La paralysie des membres inférieurs, en conséquence d'une lésion accidentelle de la colonne vertébrale, est ordinairement incurable. Quoiqu'elle soit une maladie dangereuse dans tous les cas, particulièrement à une époque avancée de la vie, elle est pourtant quelquefois guérie par l'apparition d'une diarrhée

ou de la fièvre. Un sentiment de chaleur et un fourmillement légèrement douloureux sont aussi des symptômes favorables.

L'ouverture des cadavres des paralytiques nous offre à peu de chose près les mêmes altérations que celles qu'on remarque dans les apoplectiques : ainsi on trouve des collections de sang, et, ce qui est plus commun, des épanchemens de fluide séreux dans l'intérieur du cerveau ; dans quelques cas la substance de l'organe paraît elle-même malade. Dans la paralysie, au reste, comme dans l'apoplexie, la collection du fluide épanché est généralement du côté du cerveau opposé au siège de la maladie.

Quand la paralysie se manifeste chez un jeune individu d'une constitution pléthorique ; qu'elle survient subitement, et que la tête est fortement prise, ou que la maladie paraît provenir des causes qui produisent l'apoplexie, il est convenable de tirer une certaine quantité de sang de la veine jugulaire ou de l'artère temporale ; après quoi on donnera un fort purgatif, comme nous l'avons conseillé contre l'apoplexie. Mais chez les vieillards, ou lorsque la paralysie se déclare chez un individu faible, on ne doit avoir recours ni à la saignée ni aux purgatifs. Quand la constipation existe chez de tels malades, on peut y obvier au moyen d'un laxatif amer, tel que la teinture de rhubarbe composée. Dans tous les cas, mais plus particulièrement lorsque la maladie est survenue chez des sujets très-âgés, l'application à l'extérieur des stimulans est suivie de grands avantages.

On frottera en conséquence les parties affectées, et le trajet du rachis, plusieurs fois par jour, avec des morceaux de flanelle ou une brosse douce imprégnée de farine ou d'essence de moutarde, ou bien avec la paume des mains et un liniment rubéfiant (1). En outre, on recommandera l'application des vésicatoires, des sinapismes (2), et les fomentations chaudes.

L'urtication est quelquefois encore un moyen utile; elle agit comme léger stimulant des parties affectées de paralysie.

On a beaucoup employé le bain chaud dans la même intention. Dans les paralysies cependant

(1) ℥ Olei Oliv. ℥ ij.

— Terebenth. ℥ j.

M. F. *Linimentum*.

VEL

℥ Ol. camphorat. ℥ j.

Tinct. Cantharid. ℥ ij.

Aq. Ammon. pur. ℥ β.

VEL

℥ Spirit. camph. ℥ ij.

Aq. Ammon. pur. ℥ iij.

Essent. Olei Bergam. gutt. x.

VEL

℥ Olei Oliv. ℥ iij.

Aq. Ammon. pur. ℥ j.

Tinct. Cantharid. ℥ j.

(2) ℥ Semin. Sinap. pulv. } āā ℥ j.

Radic. Raphan. cont. }

Micæ Panis ℥ ij.

Aceti acerrim. q. s.

M. F. *Catuplasma plantis pedum applicandum*.

qui surviennent chez les individus sanguins, et en raison d'une congestion de sang dans les vaisseaux de la tête, il serait certainement nuisible, en cela qu'il stimule les solides, et raréfie les fluides, ce qui en fait un excitant du système sanguin. Mais dans les cas où la paralysie est produite par les narcotiques, par la perte de la chaleur vitale, ou par la faiblesse de la constitution, l'usage du bain chaud est excessivement avantageux. Dans les paralysies que l'on a à traiter, le point essentiel est par conséquent de déterminer, avec le plus de justesse possible, si la cause de la maladie doit être attribuée à une augmentation ou à une diminution de la chaleur vitale ou de l'action des vaisseaux sanguins.

Les bains naturels, tels que ceux de Bath, dans Somersetshire, ont-ils des propriétés plus efficaces que les bains chauds ordinaires? C'est un point de discussion entre plusieurs médecins; car, dit-on, les substances dont ils sont chargés ne sont qu'en fort petite quantité. A mon avis, cependant ils doivent décidément obtenir la préférence.

Quand il n'y a pas moyen de donner des bains d'eaux thermales, on doit les remplacer par des bains chauds artificiels, en dissolvant dans de l'eau une quantité convenable de sulfate de fer, et en la saturant d'acide carbonique.

Les étincelles et les commotions électriques sont un autre moyen universellement usité dans le traitement de la paralysie, comme stimulant externe, et souvent on en obtient des effets avan-

tageux ; mais en s'en servant on doit faire attention d'en modérer la force. On a plus de chances de succès en y revenant à plusieurs reprises qu'en les employant tout de suite avec violence. On doit également borner leur application aux parties qui sont éloignées de la tête , car la compression du cerveau pourrait être augmentée, si elle existait déjà.

Le galvanisme est aussi un remède dont on retire des effets avantageux. Quelques praticiens même ont été jusqu'à avancer que ses effets étaient supérieurs à ceux de l'électricité. Le docteur Bardsley rapporte qu'il l'a vu réussir, quand cette dernière avait été sans effet *.

Quand la maladie affecte plusieurs parties différentes du corps , comme dans l'hémiplégie , nous devons employer les stimulans tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : ceux qui sont le plus en usage sont la graine de moutarde, le raifort, l'ail et les sels ou les esprits volatils alcalins (1). L'ar-

* *Medical Reports and Cases*, pag. 183.

(1) ℞ Semin. Sinap. alb. ʒ j.

Capiat æger Cochlear. minor. ij. ex aquæ frigidæ cyathis bis terve de die.

VEL

℞ Radicis Raph. contus. ʒ ij.

Semin. Sinap. alb. }
Radic. Valerian. sylv. } āā ʒ ʒ.

Rhabarb. incis. ʒ iij.

Infund. in Vin. alb. ℥ ij.

Sæpè agitetur et coletur usús tempore. Cochlear. larg. iv. quartâ horâ sumenda.

nica montana est encore un remède très-recommandé.

Les résines, le gaïac et les térébenthines, ont

VEL

- ʒ Semin. Sinap. alb. contus. }
 Radic. Raph. incis. } āā ʒ ij.
 Cortic. Aurant. ʒ s.
 Aquæ fontis ℥ ij.
*Coque ad ℥ j. Fiat decoctum cujus sumat Cyath. j.
 amplum ter in die.*

VEL

- ʒ Spirit. Ammon. comp. ʒ j.
Guttæ x — L. pro dose.

VEL

- ʒ Tinct. Lavend. comp. ʒ ij.
 Spirit. Ammon. fœtid. ʒ s.
*M. Capiat gutt. xx — XL. frequenter in quovis vehiculo
 appropriato.*

VEL

- ʒ Ammon. præpar. gr. x.
 Camph. gr. iij.
 Conserv. Rosæ q. s.
F. Bolus ter quaterve die sumendus.

VEL

- ʒ Spirit. Raph. compos. ʒ s.
 ——— Ammon. fœtid. gutt. xxx.
 Tinct. Valerian. ʒ ij.
 Aquæ Anethi ʒ ij.
M. F. Haustus.

VEL

- ʒ Ammon. præpar. gr. vj.
 Tinct. Cardam. comp. ʒ ij.
 Aquæ Menthæ sativ. ʒ j s.
M. F. Haustus sextâ horâ capiendus.

quelquefois été employés avec avantage dans la paralysie ; mais leur usage est loin d'être généralement indiqué dans cette maladie ; ce sont des substances souvent trop irritantes.

Quand la paralysie est survenue par une cause débilitante quelconque , outre l'application des stimulans à l'extérieur, et leur usage à l'intérieur, il faut encore recourir aux toniques et aux aromatiques , comme dans les cas de dyspepsie.

La solution arsenicale est un remède qui a eu quelques avantages dans cette maladie , surtout lorsqu'elle était bornée à certaines parties.

Dans la paralysie des extrémités inférieures produite par une déviation du rachis, ou par l'épaississement des ligamens intervertébraux , sans aucune affection particulière des os , il n'est point de traitement aussi avantageux que celui par les cautères. M. Pott , à qui nous devons des observations fort importantes à ce sujet , engage à placer ces émonctoires aussi près que possible de la tumeur , recommandant de les pratiquer avec la pierre de chaque côté , de leur donner assez d'étendue pour loger une graine de haricot , et de saupoudrer de temps en temps le centre de l'ulcère qu'ils produisent avec de la poudre de cantharides.

Je fus appelé en consultation il y a quelque temps pour donner mon avis sur l'état d'une jeune dame d'environ dix - sept ans , qui avait perdu graduellement le sentiment et le mouvement dans les extrémités inférieures. La maladie durait alors depuis deux ans. On avait consulté

deux ou trois praticiens ; la malade avait subi le traitement ordinaire , avait fait usage des vésicatoires et des autres stimulans externes ; et elle avait même essayé les bains chauds et les bains froids ; mais le tout sans succès. Du reste , elle paraissait n'éprouver aucune incommodité ; sa physionomie était naturelle, et l'appétit fort bon ; elle dormait bien , et ne ressentait aucune douleur ; elle se promenait à cheval toutes les fois que le temps le lui permettait ; et quand elle ne pouvait le faire , elle sortait en voiture pour prendre l'air. Je soupçonnai sur-le-champ que la maladie était le résultat de quelque lésion du rachis , ou qu'il y avait un épaissement des ligamens intervertébraux ; et je fus confirmé dans mon opinion quand je lui eus passé la main le long du dos. Je découvris une tuméfaction évidente sur l'un des côtés de l'extrémité inférieure du rachis. J'ordonnai de placer des cautères de la manière ci-dessus indiquée , et j'eus la satisfaction de voir la malade recouvrer la sensibilité dans les pieds de manière à reconnaître quand ils touchaient le sol ; au bout de trois mois environ elle pouvait marcher seule. Je pense cependant que le mal n'avait son siège que dans les ligamens , et que les os de l'épine n'étaient pas affectés.

Lorsque les vertèbres sont malades , il est malheureusement fort rare qu'on puisse obtenir une guérison radicale ; mais nul doute qu'on ne vienne à bout d'alléger les symptômes , et de diminuer la compression de la moelle alongée , en établis-

sant un émonctoire dans le voisinage des parties attaquées.

Le docteur Clutterbuck, dans un petit ouvrage publié il n'y a pas très-long-temps, assure que le mercure est un excellent antidote du plomb, et qu'il l'a employé avec le succès le plus décidé dans plusieurs cas de paralysies, chez des personnes employées à la manipulation des différentes préparations de plomb, et chez celles que leur profession obligeait de se servir de ce métal. Il rapporte plusieurs observations à l'appui, et qui paraissent prouver clairement l'utilité de ce remède; il y joint d'ailleurs une lettre du docteur Bradley, médecin de l'hôpital de Westminster, qui partage entièrement sa manière de voir.

La paralysie ou la perte de l'influence nerveuse dans un des membres en particulier, à la suite de coliques métalliques violentes et invétérées, est soulagée d'une manière marquée par l'usage des eaux de Bath à l'extérieur, soit sur tout le corps, soit seulement sur la partie affectée.

Dans le traitement de la paralysie des mains produite par l'empoisonnement par le plomb, un auteur moderne a imaginé un appareil mécanique ingénieux destiné à mettre les muscles dans un état favorable à leur action*, et il paraît qu'en effet il l'a employé avec beaucoup de succès. C'est une planchette, à peu près de la forme d'une palette, destinée à être attachée sous l'avant-bras, et qui doit se prolonger jusqu'à l'extrémité des

* Dr Pemberton's *Treatise on the Diseases of the abdominal Viscera.*

doigts. Le but de cette machine est de soustraire l'espèce de pesanteur que supporte l'extrémité des muscles, dans la supposition que c'est un obstacle au rétablissement de leur puissance contractile. Dans le premier essai que l'auteur en fit, l'appareil fut appliqué au bras droit seulement, et le résultat, dit-on, fut qu'au bout d'un mois on eut la satisfaction de voir la main droite capable de lever un poids de huit onces à bras tendu, tandis qu'à cette époque la main gauche était aussi complètement paralytique qu'auparavant. Au bout de cinq semaines de plus, les muscles extenseurs de la main droite avaient repris leur force naturelle, mais la main gauche était demeurée paralysée.

Afin de pouvoir déterminer jusqu'à quel point cette guérison devait dépendre du moyen local qui fut employé, l'auteur resta pendant un mois sans donner ses soins au malade, et, au bout de ce temps, ce dernier retourna vers lui ayant encore la main gauche complètement paralysée, et la droite dans son état naturel. L'appareil fut alors appliqué à la main gauche, et, au bout de sept semaines, la force de ses muscles extenseurs fut aussi entièrement rétablie.

Le résultat de cet essai est assurément en faveur de l'usage de cet appareil mécanique; mais il est bon de faire remarquer en même temps qu'il manqua à produire l'effet désiré dans quelques cas de paralysie qui n'avaient pas été produits par le plomb.

Dans la paralysie, les alimens doivent être

légers, nourrissans, aromatiques et chauds. Si le malade peut marcher, il doit prendre chaque jour autant d'exercice que ses forces le lui permettront; mais s'il est privé de l'usage de ses jambes, il doit alors se promener en voiture ou à cheval, et se faire faire fréquemment des frictions avec de puissans excitans sur les parties malades. Il doit aussi porter de la flanelle immédiatement sur la peau, et éviter avec soin toute exposition à l'air froid et humide : enfin, s'il y a moyen, il ira se fixer dans un pays plus chaud que celui qu'il habite d'ordinaire.

Dans les cas où il y a anorexie et grande faiblesse, on aura recours au quinquina, aux amers stomachiques, et aux autres toniques, pour relever les forces comme dans la dyspepsie.

Les habitans des Indes orientales sont très-sujets à une espèce de paralysie qu'ils appellent *Barbiers*, et que les naturels connaissent sous le nom de *Beriberii* (mot qui signifie un *mouton*), probablement parce que ceux qui en sont atteints éprouvent un tremblement des genoux et ont une démarche toute particulière, qui semble rappeler à notre imagination celle des moutons.

Elle attaque les naturels et les étrangers, surtout pendant la saison pluvieuse, qui commence en novembre et se termine en mars ou avril; elle est très-violente sur la côte du Malabar. Pendant cette saison, les vents de terre soufflent tous les matins, vers le lever du soleil, des montagnes voisines, et ont une fraîcheur remarquable; et les personnes que la pureté de l'atmosphère en-

gage alors à dormir à l'air, sont souvent prises subitement de la maladie.

Parmi les symptômes principaux qui la caractérisent, on remarque une lassitude générale. Le mouvement et le sentiment, surtout dans les mains et dans les pieds, sont languissans et altérés. Quelquefois, une partie seulement des membres est attaquée, et d'autres fois ils le sont dans toute leur étendue. La parole est de temps à autre tellement embarrassée, que le malade peut à peine articuler une syllabe.

Cette affection devient rarement funeste; mais la guérison en général se fait long-temps attendre, et, malgré l'usage des médicamens les plus énergiques, on assure qu'elle a rarement lieu avant la terminaison de la saison, à moins qu'on n'évacue les malades sur la côte de Coromandel, ou à l'est des montagnes Balagat, où, par le changement d'air, ils se rétablissent promptement*.

Les moyens, principalement employés par les praticiens même du pays, sont les fomentations et les bains avec les plantes aromatiques, ainsi que de fortes frictions. Les Indiens encore mettent le malade dans un trou pratiqué dans le sol, et le couvrent de sable jusqu'au cou, ayant soin de choisir pour cette opération le milieu du jour et le moment où le soleil est le plus ardent.

Quand la maladie est chronique, les sudorifiques sont avantageux; et par conséquent le camphre, les sels volatils et la gomme de gaïac

* Dr Lind on the Diseases of warm Climates, pag. 286.

sont fort utiles. On s'oppose à la constipation en donnant de temps en temps des purgatifs aloëtiques.

Un exercice modéré à cheval ou à pied, est nécessaire pour rétablir l'action et la force des membres; l'effet en sera secondé par l'application de la chaleur, et par les frictions avec les rubéfians.

ORDRE DEUXIÈME.

ADYNAMIES (*ADYNAMIA*) *.

La diminution des mouvemens involontaires, vitaux ou naturels, forme le caractère de cet ordre de maladies.

*De la Syncope. (Syncope.) ***

La syncope est une diminution d'action, et quelquefois même une cessation complète des mouvemens du poulx ou de la respiration. Elle est, dans certains cas, précédée par de l'anxiété vers la région précordiale, par un sentiment de plénitude qui remonte de l'estomac vers la tête, par des vertiges, ou du trouble dans les idées, par l'obscurcissement de la vue et le froid des extrémités. Les attaques de syncope sont fréquemment accompagnées ou suivies de vomissement, et quelquefois de convulsions ou d'un accès d'épilepsie.

* ETYMOLOGIE. A, *sine*, *Δυναμεις*, *vis*.

** ETYMOLOGIE. *Σύν*, *cum*, *κατὰ*, *cadō*.

Les causes de cette affection sont les émotions subites et violentes de l'âme, les odeurs fortes ou trop suaves, le dérangement des premières voies, la faiblesse produite par des maladies antérieures, l'état de vacuité du système vasculaire, comme après une saignée, des hémorrhagies, l'opération de la paracentèse abdominale; les affections organiques du cœur, ou des parties qui sont avec lui dans un rapport immédiat, telles que les anévrismes de cet organe lui-même ou de la crosse de l'aorte, l'ossification de ses valvules ou des gros vaisseaux, et, enfin, la présence des polypes ou des corps particuliers auxquels on a donné ce nom.

Pendant le paroxysme, on doit stimuler les narines avec des esprits ou des sels volatils, et arroser la face avec de l'eau froide. Quand la maladie est la conséquence d'une hémorrhagie, on doit placer le sujet dans une position horizontale, et favoriser l'arrivée d'un air pur et froid. Si elle provient de faiblesse ou d'irritabilité, on doit rétablir les forces avec du quinquina, de l'acide sulfurique, des amers stomachiques, des ferrugineux et des bains froids. Il est presque inutile d'ajouter qu'il faut constamment s'efforcer à éviter les causes occasionnelles, et à les éloigner, si cela est en notre pouvoir.

Du Vertige. (Vertigo.)

Le vertige est produit le plus souvent par l'afflux du sang vers la tête, ou bien il est sympto-

matique de la dyspepsie, de l'hypochondrie ou de l'hystérie.

Le malade est pris subitement d'une sorte d'étourdissement, tout lui paraît tourner, il chancelle, et est en danger de tomber.

Cette maladie n'est pas dangereuse quand elle n'est que le symptôme de l'hystérie ou de toute autre affection nerveuse; mais, quand on la voit survenir par suite d'une trop grande réplétion des vaisseaux de la tête, et qu'on n'y porte pas remède à temps par une évacuation convenable, elle peut se terminer par l'apoplexie ou la paralysie.

Dans le cas où le vertige est symptomatique, on doit avoir recours aux médicamens et aux remèdes les plus convenables pour détruire l'affection première; mais quand il est produit par la pléthore locale, il faut recourir à la saignée générale ou partielle, à l'administration fréquente des purgatifs rafraîchissans, et à la diète. Si le mal ne cédait pas à l'emploi de ces moyens, les exutoires à la nuque seraient avantageux.

*De la Dyspepsie. (Dyspepsia.) **

On observe cette maladie le plus ordinairement chez les individus de trente à quarante ans, et elle se déclare principalement chez ceux qui emploient beaucoup de temps à l'étude, ou qui mènent une vie très-sédentaire ou très-dérégulée. Une particularité fort remarquable, c'est qu'elle

* ETYMOLOGIE. *Δυσ*, difficile, *πείσις*, digestio.

peut durer, et qu'elle dure souvent très-long-temps, sans aucune augmentation ou diminution dans les symptômes. C'est une sorte de faiblesse chronique.

Les grands chagrins, les tourmens d'esprit, les études forcées, l'inaction, les évacuations excessives, les excès dans les plaisirs de Vénus, l'abus des liqueurs spiritueuses, les irrégularités dans la manière de vivre, l'usage trop fréquent des boissons chaudes et délayantes, du thé, du tabac, de l'opium et autres narcotiques, la réplétion immodérée et la distension démesurée de l'estomac, l'expuition très-fréquente de la salive, une diminution ou une interruption dans la sécrétion de cette humeur, le défaut de bile, de suc pancréatique, de suc gastrique et le séjour dans un air froid et humide, sans prendre d'exercice, telles sont les causes qui produisent ordinairement la dyspepsie. La cause prochaine paraît être l'atonie ou la faiblesse de la tunique musculaire de l'estomac.

Une longue série de symptômes nerveux accompagnent ordinairement cette maladie; tels sont l'anorexie, les nausées, le pyrosis, les flatuosités, les éructations acides, un picotement à l'estomac quand cet organe est vide, un sentiment de constriction et de malaise dans la gorge, avec douleur dans le côté ou au sternum, de manière que, dans certains momens, le malade ne peut se coucher que sur le côté droit; une grande constipation, un frissonnement habituel, la pâleur de la face, de la langueur, du dégoût

pour l'activité, de l'abattement dans les facultés, les palpitations, le vertige et le trouble du sommeil.

Le nombre de ces symptômes varie dans les différens cas : chez quelques individus, ils n'existent qu'en partie ; chez d'autres, on en trouve encore davantage : telles sont de fortes douleurs passagères dans la tête et la poitrine, et différentes affections de la vue, comme la cécité, la diplopie, etc.

La dyspepsie ne devient jamais funeste, si ce n'est dans les cas où, durant depuis long-temps, elle produit une faiblesse et une débilité générale très-grandes, et dégénère ainsi en quelque autre maladie, comme l'hydropisie ; mais il est toujours très-difficile de la guérir, plus particulièrement dans les pays chauds.

L'anatomie pathologique nous apprend que les altérations organiques qu'on observe dans cette maladie, sont principalement bornées au pylore, qui est souvent squirrheux ou même ulcéré : dans tous les cas, l'estomac est considérablement distendu par des gaz.

Dans le traitement de la dyspepsie, on doit remplir trois indications.

La première consiste à écarter les causes éloignées que nous avons énumérées.

La seconde, à s'opposer aux symptômes qui contribuent à faire durer ou à augmenter la maladie.

La troisième, à rétablir le ton de l'organe.

Dans la première intention, le médecin fera connaître au malade l'indispensable nécessité où

il est de renoncer aux différentes habitudes qui ont pu contribuer à produire l'affection qui le tourmente ; car l'action permanente ou la répétition fréquente des causes détruit l'effet de tous les remèdes qu'on pourrait employer.

Si donc la personne malade voit beaucoup le monde, elle abandonnera les lieux de dissipation ; elle quittera le train de la ville, et tous les divertissemens qu'il procure, au sein de ces salles où l'air qu'on respire est vicié et altéré par le grand nombre d'individus qui y sont rassemblés ; elle fuira les délices de la table, l'inaction ; elle se couchera de bonne heure ; elle se retirera à la campagne, pour respirer un air pur, et y prendre un exercice modéré ; sa table sera servie frugalement ; elle se procurera enfin la société de quelques amis choisis, et des occupations amusantes.

Pour remplir la seconde intention, qui est de s'opposer aux symptômes qui contribuent à entretenir ou aggraver la maladie, il faudra évacuer les saburres contenues dans l'estomac, en administrant un léger vomitif. Il sera également nécessaire de corriger le ferment acide qui s'y rencontre, par les alcalis et les absorbans (1), comme

(1) ℥ Aquæ Calcis ℥ j.

Capiat æger ℥ ij — ℥ iv. *bis in die.*

VEL

℥ Magnes. albæ ℥ iij.

Pulver. Rhabarb. ℥ ij.

Aquæ fontis ℥ iv.

— Cinnamomi ℥ j.

Tinct. Lavend. compos. ℥ β.

M. F. *Mistura cujus sumat cochlear. ij. ter in die.*

le carbonate de potasse cristallisé, le savon, l'eau de chaux, la magnésie, la craie, etc. ; de tempérer la douleur et la distension flatulente de l'estomac et des intestins, au moyen des carminatifs (1), des antispasmodiques (2) et des opia-

VEL

℥ Cret. præpar.	gr. xv.
Aquæ Nucis moschat.	℥ ss.
—— fontis.	℥ j.
Syrup. Zingiberis	℥ ij.

M. F. *Haustus bis die sumendus.*

VEL

℥ Magn. albæ	℥ ij.
Pulver. Rhabarb.	gr. x.
—— Nucis mosch.	gr. iij.

M. F. *Pulvis manè et vespere sumendus.*

(1) ℥ Mist. cretac.	℥ j ss.
Spirit. Nuc. mosch.	℥ ij.
Tinct. Opii	gutt. xv.

M. F. *Haustus manè et vesp. capiendus.*

VEL

℥ Cret. præp.	gr. xij.
Aq. Menthæ piper.	℥ ss.
—— fontis	℥ j.
Spirit. Piment.	℥ ij.
Tinct. Opii.	gutt. xij.

M. F. *Haustus ter die sumendus.*

VEL

℥ Sacch. albi	℥ ss.
Olei Anisi	gutt. xv.
Aq. fontis	℥ iv.
Spirit. Carvi	℥ j.
—— Lavend. comp.	℥ j.

M. F. *Mistura cuius sumat cochl. ij. ter quaterve die.*

(2) ℥ Aquæ Anethi	℥ iij.
Spirit. Cinnam.	℥ j.

cés; et enfin de combattre la constipation par l'usage de doux laxatifs (1) combinés avec les aromatiques, ce qui provoque une prompté évacuation des matières contenues dans les intestins,

Tinct. Valer. volat. 3 ij.
 ——— Opii gutt. xx.
 Æther. sulf. 3 ℥.

M. *Capiat cochlear. larga ij. bis ter ve in die.*

(1) ʒ Pilul. ex Aloe cum Myrrhâ gr. xv.

VEL

ʒ Aloes socot. } āā 3 j.
 Pulv. Rhabarb. }
 ——— aromatic. ʒ j.
 Sapon. Venet. 3 ℥.
 Syrup. q. s.

M. F. *Massa in pilulas L dividenda, quarum sumat ij vel iij pro dos.*

VEL

ʒ Electuar. è Sennâ 3 ij.
 Pulv. Jalap. 3 ij.
 ——— aromatici ʒ j.
 Cremor. Tart. pulv. 3 j.
 Syrup. Zingib. q. s.

M. F. *Electuarium cujus capiat quantitatem juglandis horâ somni.*

VEL

ʒ Olei Ricini 3 vj. pro dos.

VEL

ʒ Tinct. Rhabarb. 3 vj. pro dos.

VEL

ʒ Pulver. Rhabarb. 3 ℥.
 ——— Zingiberis gr. v.
 Salis polychrest. ʒ j.

M. F. *Pulvis pro re natâ sumendus.*

sans précipiter l'action de ceux-ci, et sans augmenter les excrétions qui s'exécutent dans leur intérieur.

Une attention constante que doit avoir le malade pour empêcher la constipation de se déclarer, est de prendre l'habitude de solliciter périodiquement et tous les jours une évacuation alvine par des efforts volontaires et soutenus. Le matin est l'époque convenable pour cette tentative, qui doit durer pendant un quart d'heure au moins. Il est possible qu'il se passe une semaine avant que l'on arrive au but, mais il est probable qu'on l'atteindra dans l'espace d'un mois : dans un grand nombre de cas qui avaient exigé l'usage presque journalier des médicamens laxatifs, ce temps a suffi pour établir la régularité de l'excrétion.

Pour combattre la cardialgie et le vomissement qui accompagnent la dyspepsie, il est bon d'appliquer un vésicatoire sur la région de l'estomac. Une semblable application donne de la force aux vaisseaux artériels et lymphatiques de la peau, augmente la transpiration insensible et l'absorption cutanée, ainsi que l'action de l'estomac, et par conséquent les forces digestives.

Pour remplir la troisième intention, qui est de rétablir le ton de l'estomac, dont la perte doit être regardée comme la cause principale et immédiate de la dyspepsie, on doit employer les médicamens qui agissent directement sur cet organe, et les divers moyens qui peuvent donner des forces à tout le système de l'économie.

Les médicamens les plus convenables pour rétablir le ton de l'estomac, sont les aromatiques et les astringens, combinés avec les amers (1), le quinquina (2), les acides minéraux et les fer-

- (1) ʒ Infus. Gentian. comp. ʒ j β.
 Tinct. Cardam. comp. ʒ iij.
 ——— Myrrhæ ʒ j.

M. F. *Haustus.*

VEL

- ʒ Quassiæ ʒ ij.
 Aquæ fontis ʒ v. *Colat. adde*
 Tinct. Columb. }
 ——— Cardamom. comp. . . . } āā ʒ β.

M. *Capiat cochlear. iij. ter in die.*

VEL

- ʒ Inf. Gent. comp. ʒ v.
 Tinct. Cinnamom. comp. ʒ j.

VEL

- ʒ Radic. Gentianæ cont. ʒ iij.
 ——— Calam. aromat. }
 ——— Columb. } āā ʒ ij.
 Corti. Aurant. sicc. }
 Vini albi Hispan. ꝑ ij.
Hujus infus. capiat cochlear. iij. ter in die.

- (2) ʒ Decoct. Cort. Peruv. ʒ j β.
 Tinct. Columb. ʒ ij.
 ——— Myrrhæ ʒ j.

M. F. *Haustus ter die sumendus.*

VEL

- ʒ Pulv. Cort. Peruv. ʒ j.
 Aquæ Cinnamom. ʒ j β.
 Acid. sulf. dilut. gutt. xx.

M. F. *Haustus.*

rugineux (1). Outre les végétaux amers employés depuis long-temps, on vient nouvellement d'en

VEL

℥ Pulv. Cortic. Peruv. ℥ v.
 Tinct. ejusdem }
 ——— Cardamom. } āā — 3 vj.

M. *Sumat cochlear. iij ter in die — Adde pro re natā*
 Acid. sulf. dilut. gutt. xx.

(1) ℥ Tinct. Ferri. muriat. ℥ β.
Guttæ x — xx ter die sumendæ in quovis vehiculo.

VEL

℥ Aquæ Chalybeatæ.

VEL

℥ Vini Ferri ℥ β.
 Inf. Gentianæ ℥ j.
 Tinct. Columb. 3 ij.

M. F. *Haustus.*

VEL

℥ Pulv. Myrrh. 3 β.
 Spirit. Cinnam. ℥ β.
 Ferri vitriol. gr. iij. — vj.
 Kali præpar. gr. x.
 Aquæ Piment. 3 j.

M. F. *Haustus ter die sumendus.*

VEL

℥ Ext. Cort. Peruv. }
 ——— Gentianæ } āā 3 j.
 Ferri vitriol. 3 β.
 Pulv. Myrrh. 3 j.
 Olei Carvi gutt. x.
 Syrup. Zingib. q. s.

M. F. *Pilulæ quarum sumat iij bis terve die cum*

Infus. Gentian. comp. 3 ij.

VEL

℥ Pulv. Cort. Peruv. 3 j.
 ——— Myrrhæ 3 ij.

recommander encore deux, que l'on regarde comme dignes d'attention. L'un est le houblon (*Humulus lupulus*), dont les différentes préparations, telles que sa poudre, son extrait et sa teinture, se trouvent dans les boutiques de la plupart des droguistes. L'autre est la racine de ratanhia. Le docteur Recce paraît être le premier qui ait fait connaître les vertus de cette racine; il rapporte qu'elle relève les forces des organes digestifs, donne de l'appétit et provoque la digestion. Il dit encore qu'elle est plus agréable au goût que l'écorce de quina, et qu'elle réussit mieux *. C'est cependant ce que je n'ai pas remarqué dans les essais que j'en ai faits; elle n'a pas non plus mieux répondu aux attentes de la plupart des autres praticiens qui l'ont administrée. La teinture aromatique de cette substance paraît, au reste, en être la meilleure préparation (1).

* *Treatise on the Radix Rhataniæ.*

———	Cascarillæ	3 j.
	Rubigin. Ferri	3 ij.
	Syrup. Cort. Aurant.	q. s.
M. F. <i>Electuarium, cujus sumat quantitatem juglandis ter in die cum,</i>		
	Infus. Quassiae	3 ij.
(1) 2	Rad. Rhat. cont.	3 ij.
	Cort. Aurant. siccat.	3 ss.
	——— Cannell. alb.	3 j ss.
	Spirit. Vn. ten.	℥ ij.
<i>Digere per dies decem et Cola.</i>		

Les ferrugineux sont surtout d'une grande utilité dans les cas d'anorexie et de dyspepsie, de faiblesse des organes assimilateurs, d'affections flatulentes de l'abdomen, d'anxiétés dans la région précordiale, de dyspnée sympathique par altération de l'estomac, et dans ceux où il survient de temps en temps des vomissemens d'un mucus gluant.

Dans la cardialgie, la gastrodynie, lepyrosis et autres maladies semblables de l'estomac, l'oxyde de bismuth a été souvent employé avec un avantage considérable *, à la dose de trois à dix grains, avec environ vingt-cinq grains de gomme adragant, trois fois par jour. Il est préférable, cependant, de commencer par une dose de trois grains seulement, et d'en augmenter ensuite graduellement la quantité.

Comme une diminution dans la quantité du suc gastrique est quelquefois une cause de dyspepsie, on pourrait peut-être, en pareil cas, apporter du soulagement au malade en lui faisant prendre le suc gastrique des animaux dont la nourriture se rapproche le plus de celle de l'homme. Le docteur Scott, dans une thèse publiée il y a quelques années, rapporte qu'un médecin italien, trouvant que rien ne réussissait dans un cas de dyspepsie, eut recours, avec le succès le plus grand, au suc gastrique des animaux.

Dans la vue de recouvrer ses forces et d'aug-

* *Memoirs of the London Medical Society*, vol. v. — *Medical Reports*, by Dr Bardsley.

menter l'énergie de l'estomac, le malade prendra chaque jour de l'exercice à cheval plutôt qu'à pied, comme moins fatigant; il respirera un air pur, sec et tempéré; se levera de bonne heure, se couchera de même, mènera une vie régulière; se nourrira d'alimens faciles à digérer, réglerà la nature de ses vêtemens sur les changemens de climats et de saisons, et se baignera souvent dans l'eau froide.

Les bains tièdes à environ 96 ou 98 degrés (*Therm. de Farenheit*), et donnés pendant une demi-heure tous les deux jours, durant deux ou trois mois, ont été également d'une grande utilité dans plusieurs cas de dyspepsie. Le bain tiède communique de la chaleur au corps, agit comme stimulant, et provoque plutôt l'absorption que l'exhalation.

Il faut distraire l'esprit en même temps qu'on exerce le corps. Voilà pourquoi les voyages aux eaux minérales ont toujours paru si avantageux dans le traitement de la dyspepsie. Les eaux minérales sont déjà par elles-mêmes des remèdes puissans en pareille occurrence; mais leur efficacité est grandement augmentée lorsqu'on les prend sur les lieux même; là l'esprit du malade est constamment dissipé par le monde et par un grand nombre d'amusemens; il en résulte que l'espoir renaît dans son cœur à mesure que le plaisir maîtrise ses facultés. Les avantages de l'air, de l'exercice, particulièrement à cheval, et les belles vues de la campagne, concourent

d'une manière marquée à l'effet curatif des eaux elles-mêmes.

Les eaux de Buxton sont très-avantageuses pour faire disparaître la plupart des symptômes de la dyspepsie que cause une vie très-dérégulée et intempérante. Le docteur Saunders * observe que par leur usage judicieusement ordonné on fait disparaître souvent le pyrosis, les flatuosités et le malaise ; et que si on le continue, on voit augmenter l'appétit, les sécrétions devenir plus régulières, la santé s'améliorer, et les facultés morales, qui sont liées d'une manière si intime avec les fonctions des organes digestifs, revenir à leur type naturel. La diarrhée est quelquefois d'abord la suite de l'usage de ces eaux ; mais il arrive plus souvent, surtout chez les individus où l'action des intestins est naturellement lente, une constipation que l'on doit combattre par des médicamens laxatifs.

Dans les cas de dyspepsie, de spasmes de l'estomac ou du canal intestinal, on retire un grand avantage aussi des eaux de Bath ; mais on doit en continuer l'usage pendant long-temps. La dyspepsie, l'embarras gastrique, les vomissemens bilieux, les aigreurs, le pyrosis et les douleurs spasmodiques dans quelque point du canal alimentaire, sont des maladies dans lesquelles les eaux de Seltzer produisent également le plus grand soulagement.

Les eaux de Pyrmont peuvent être employées

* *Treatise on Mineral Waters.*

avantageusement dans tous les cas de faiblesse où l'on a besoin d'un tonique actif, mais qui ne produise pas une chaleur permanente. Ces eaux augmentent la sécrétion de l'urine, et occasionnent quelquefois une éruption passagère de la peau. Elles ont une saveur agréable, fortement acidule, et dégagent une grande quantité d'un gaz qui produit les symptômes de l'ivresse. La dose doit varier selon les circonstances et la nature de la maladie; mais, en général, il ne faut pas en prendre plus de trois pintes par jour.

Si une personne fixée dans un pays chaud était prise d'un affaiblissement chronique de l'estomac, il serait prudent qu'elle allât dans un pays plus froid avant que le mal pût s'enraciner, et donner naissance à quelque affection dangereuse. Si les circonstances dans lesquelles elle se trouve, ou si ses occupations ne lui permettent pas un tel changement, elle doit rechercher l'habitation la plus fraîche qu'elle pourra se procurer, ou même, de préférence à demeurer sur le rivage, elle peut aller dormir à bord de quelque vaisseau; et autant de fois que l'occasion s'en présentera, elle doit faire de petits voyages sur mer, dont l'air a opéré des cures surprenantes dans des cas de cette nature.

Dans la dyspepsie, le régime doit être nourrissant et fortifiant, consistant principalement en substances animales, à cause de la disposition des sucs gastriques à l'acésence; il faut prendre des alimens toutes les trois ou quatre heures, et à la dose de quelques onces seulement chaque fois. Il faut d'ailleurs les bien mâcher, afin que par le

mouvement des mâchoires et leur mélange avec la salive ils soient réduits à un état demi-fluide. Au lieu de pain fermenté on mangera du biscuit, et on ne prendra aucune boisson délayante pendant ni immédiatement après le repas, dans la crainte que la propriété dissolvante de la salive ne soit par là diminuée ; il ne faut pas non plus boire plus d'une chopine de liquide à chaque repas. Environ une demi-heure avant de le faire, on pratiquera de fortes frictions avec une brosse molle sur la région de l'estomac pendant quelques minutes, ce qu'on pourra répéter encore après.

On doit se permettre un usage modéré du vin ; mais, si l'on s'aperçoit qu'il devienne nuisible, et qu'il tourne à l'aigre dans l'estomac, on le remplacera par un mélange d'eau et d'un peu d'eau-de-vie pour boisson ordinaire. On n'aura recours aux liqueurs fortes dans aucune circonstance ; le malade, en s'y adonnant, en contracte l'habitude sans y penser, et sans prévoir quelles en seront les suites. Il s'ensuit des obstructions dans les viscères principaux ; la sensibilité du système nerveux s'émousse et se déprave ; l'énergie des facultés morales en souffre ; la mémoire se perd ; une série de névroses variées se déclare, et une jaunisse, une hydropisie, ou une consommation, terminent bientôt l'existence.

En pareil cas, l'estomac se trouve privé de sensibilité, ses parois deviennent squirrheuses et calleuses, la coction des alimens s'opère mal, et, par suite, l'assimilation ne s'exécute point. Le

vin pur, effectivement en quantité modérée, stimule légèrement, augmente l'action du cœur et des artères, accroît l'énergie du système nerveux dans toutes les parties, procure du calme et de la gaieté, donne de la vivacité à l'imagination, et favorise puissamment l'exercice de chaque fonction : tandis que, si on en fait un usage immodéré, le système nerveux s'affaiblit, l'esprit se dérange, et une paralysie se déclare.

Dans l'espèce de faiblesse chronique produite par l'excès des liqueurs spiritueuses ou fermentées, il n'y a pas beaucoup à compter sur le retour de la vigueur naturelle, lorsque les forces digestives sont déjà très-altérées ; quelquefois, néanmoins, il peut se faire qu'on rétablisse sa santé en revenant d'une manière prudente et graduelle à un meilleur régime. Pour cela, il faut d'abord retrancher un quart de la quantité de liqueur spiritueuse qu'on avait coutume de prendre chaque jour ; et si, au bout de quinze jours, l'appétit augmente, on en retranchera un autre quart ; mais, au contraire, si la digestion devient encore plus mauvaise, on en restera là, dans la crainte de déterminer un plus grand mal que celui qui existe déjà. On s'en tiendra à une nourriture animale, avec ou sans épices, et on fera usage du quinquina, de la myrrhe, des chalybés, entre les repas. Le soir, un bol d'un demi-grain ou d'un grain d'opium, avec cinq ou huit grains de rhubarbe, deviendra aussi un remède utile.

*De l'Hypochondrie. (Hypochondriasis.) **

Cette maladie, que les Anglais appellent *low-spirits*, et les Français *vapeurs*, consiste dans l'union de la dyspepsie à une certaine disposition de l'esprit qui fait que le malade craint les plus grands maux pour le moindre motif, et attribue les conséquences les plus funestes à tout ce qu'il éprouve de nouveau, et cela avec la plus grande crédulité et une obstination véritablement étonnante.

L'hypochondrie a beaucoup de ressemblance avec la dyspepsie ; mais la première existe à une époque avancée de la vie, et est une affection de l'esprit plutôt que du corps ; tandis que la dernière s'observe principalement depuis l'âge de puberté jusqu'à celui de trente-cinq ans, et dépend surtout de faiblesse. On peut, en outre, distinguer l'hypochondrie de la dyspepsie, à la langueur, à l'apathie, au manque de résolution et d'activité, à la crainte de la mort, aux soupçons qui semblent tourmenter constamment les malades, chez lesquels, d'ailleurs, on n'observe que des symptômes de dyspepsie nuls ou au moins très légers, quand ils existent.

Les hommes d'un tempérament mélancolique, dont l'esprit est susceptible d'une grande attention, et dont les passions ne sont pas facilement

* ETYMOLOGIE. Ὑπὸ, *sub*, χόνδρος, *cartilago* ; — affection dont le siège paraît être dans les hypochondres, c'est-à-dire sous les cartilages des côtes abdominales.

excitables, sont, dans leur vieillesse, les plus sujets à être atteints de cette maladie; et quand une fois elle s'est déclarée, elle augmente avec l'âge. C'est ordinairement pendant l'automne et l'hiver qu'elle a le plus de force; ce qui rend raison du grand nombre de suicides qui se commettent à ces époques de l'année.

Les Anglais ont été accusés d'être le peuple le plus porté au suicide: peut-être ce malheureux penchant dépend-il plutôt de ce qu'ils se laissent dompter trop aisément par le malheur, que de l'influence des brouillards ou des vapeurs du charbon de terre, comme les étrangers l'ont pensé généralement.

L'hypochondrie paraît dépendre d'une perte d'énergie cérébrale, ou d'un engourdissement du système nerveux, par suite de différentes causes éloignées, telles que des études profondes longtemps continuées, une attention sérieuse et soutenue sur des sujets abstraits, le souvenir permanent de quelque perte notable ou d'un malheur remarquable, la grande inquiétude de l'esprit, la vie inactive, indolente ou sédentaire, l'abus des plaisirs de l'amour, ou l'usage d'une nourriture crue, venteuse et malsaine, une mauvaise conduite et l'intempérance; elle peut également reconnaître pour causes des obstructions dans les viscères, et des évacuations prolongées.

L'hypochondrie est accompagnée de nonchalance, d'irrésolution, d'affaiblissement et d'abattement dans l'exercice des facultés de l'esprit, d'un excessif découragement, de l'appréhension de

grands malheurs pour les plus légers motifs, et d'une crainte de danger à la moindre sensation extraordinaire. On observe encore dans cette affection des flatuosités dans l'estomac et les intestins, des rapports acides, de la constipation, des urines pâles et abondantes, des douleurs spasmodiques dans la tête et quelques autres parties du corps, des vertiges, de l'obscurité dans la vue, et des palpitations de cœur. En un mot, la série des symptômes qu'elle peut offrir est tellement nombreuse, que plusieurs plusieurs pages suffiraient à peine pour les énumérer tous; il n'y a aucune fonction, aucune partie du corps qui n'en souffre à son tour. Le malheureux hypochondriaque, en proie à de sombres chimères, s'imagine être atteint de presque toutes les maladies, et se fâche fortement contre ceux qui veulent essayer de le convaincre de l'absurdité de ses illusions.

Quelques hypochondriaques se trouvent plus mal le soir que le matin; le plus grand nombre d'entre eux, de même que la plupart de ceux qui sont atteints d'une maladie nerveuse, sont troublés par le sommeil, si court qu'il soit; et plus il leur arrive de dormir long-temps, plus ils sont mal: ils se réveillent dans un état de confusion dans les idées, et ne reviennent pas à eux sur-le-champ; ils ne peuvent s'arrêter qu'à des idées mélancoliques, et éprouvent la plus grande horreur de l'état où ils se trouvent. Cet état se prolonge jusqu'au dîner avec très peu d'amélioration: ensuite les malades se sentent un peu ranimés; vers le soir leurs facultés se rétablissent; et comme

ils se plaisent à en jouir , et qu'ils craignent le retour de leurs idées noires pendant leur sommeil, ils veillent tard et ne se couchent qu'avec répugnance.

Chez les femmes hystériques, l'exercice des fonctions animales paraît être troublé et perverti; mais chez les hommes, c'est l'esprit qui est le plus affecté : les exclamations involontaires, les syncopes et les convulsions de toute espèce, sont plus fréquentes chez les femmes : un désespoir sombre et caché accable les hommes; peut-être est-ce pour cela que le suicide est plus fréquent chez ces derniers.

Sous le rapport du pronostic, cette maladie, si elle est récente, doit plutôt être regardée comme fatigante que comme dangereuse; mais si elle se prolonge pendant long-temps, elle peut produire des engorgemens squirrheux dans divers viscères, des affections cachectiques, une hydro-pisie, une mélancolie incurable, ou la folie.

A l'ouverture des cadavres des hypochondriaques, ordinairement on rencontre quelqu'un des viscères abdominaux (particulièrement le foie et la rate) considérablement augmenté de volume. Dans certains cas, on a trouvé un épanchement dans le cerveau et une turgescence des vaisseaux de cet organe.

Les indications curatives dans cette maladie paraissent être,

1°. De stimuler l'énergie du système nerveux qui a été abattue, et cela particulièrement en

cherchant à agir convenablement sur l'esprit du malade ;

2°. D'éloigner ou de pallier au moins les symptômes qui contribuent à prolonger ou à aggraver la maladie ;

3°. De donner des forces aux voies digestives, et de provoquer les sécrétions.

Pour remplir la première de ces indications, on doit distraire le malade, et diriger son esprit sur d'autres objets que sur ceux qui l'occupent habituellement ; on lui procurera des distractions en le faisant changer fréquemment de lieu ; on lui recommandera de voir, autant que possible, une société agréable et gaie, de profiter de toutes les circonstances qui pourront lui offrir l'occasion d'un exercice modéré en plein air ; et parmi ces exercices, on peut surtout ranger l'équitation et les parties de chasse : il évitera l'oisiveté avec le plus grand soin ; mais il ne se livrera pas avec application à l'étude, surtout à celles dont sa profession l'oblige à s'occuper ; cependant la lecture de livres amusans sera avantageuse, en raison de la distraction qu'elle cause à l'esprit.

On doit plaindre le malade, et non pas le tourner en ridicule ; la ferme persuasion dans laquelle il est ne permet pas de traiter ses sensations de chimères, ni de regarder ses craintes comme dénuées de fondement, bien que le médecin le pense certainement ainsi. Pour gagner sa confiance, il est nécessaire de faire attention à ses souffrances, comme si elles étaient réelles ; et, pour le contenter, il convient, sous tous les rapports,

de lui administrer quelque médicament innocent, qu'on changera de temps en temps, en particulier toutes les fois qu'il perdra l'espoir de guérir.

Les maux des hypochondriaques doivent donc être traités comme s'ils étaient réels ; et quelle que soit la cause qui les ait produits , il est du devoir du médecin d'employer son art pour la détruire , de ne pas troubler un esprit irritable par une légèreté mal placée , et de ne pas blesser une sensibilité exaltée, par des reproches ou des insultes.

En raison de la lenteur avec laquelle agit l'estomac dans les tempéramens mélancoliques , il existe souvent des aigreurs à un très-haut degré chez les hypochondriaques ; et , pour y remédier, et remplir la seconde indication du traitement , il est nécessaire de faire usage d'absorbans et d'alcalis , comme nous l'avons conseillé au sujet de la dyspepsie.

Le vomissement, quoiqu'employé quelquefois, ne convient aucunement.

La constipation, qui est un symptôme fréquent de l'hypochondrie, doit être prévenue en faisant prendre au malade l'habitude de solliciter périodiquement les évacuations alvines par des efforts volontaires et soutenus, une ou deux fois par jour régulièrement : jusqu'à ce qu'on ait atteint le but proposé , on peut administrer un doux laxatif de temps en temps, ainsi qu'il est dit également au sujet de la dyspepsie.

Les eaux de Harrogate peuvent être mises en usage avec grand espoir de succès, pour com-

battre la constipation rebelle qui accompagne l'hypochondrie ; et quand une fois cette constipation a disparu par leur emploi , elle est moins sujette à revenir que lorsqu'on n'a fait qu'employer les purgatifs drastiques et résineux.

Les flatuosités sont un autre symptôme constant de cette maladie , et on doit les prévenir en faisant usage des carminatifs , des huiles essentielles et des aromatiques , suivant les formules indiquées contre la dyspepsie.

En outre , les hypochondriaques sont encore exposés à éprouver des douleurs spasmodiques dans la tête et l'estomac ; pour y remédier , il est convenable d'employer l'éther , le musc et l'opium , soit séparément , soit combinés ensemble (1).

(1) ℥ Æther. sulf. ʒ ʒ.

Capiat gutt. xx — xxx pro dos.

VEL

℥ Mosch. gr. xv.

Aquæ Anethi ʒ j ʒ.

Æth. sulf. gutt. xx.

M. F. *Haustus ter die sumendus.*

VEL

℥ Infus. Gentianæ ʒ j ʒ.

Tinct. Cardamom. ʒ ij.

Æther. sulf. gutt. xxv.

Tinct. Opii gutt. x.

M. F. *Haustus.*

VEL

℥ Spirit. Carvi ʒ ij.

Aquæ fontis ʒ iv.

Æther. sulf. ʒ j.

L'assa foetida, le castoréum, le camphre, la valériane, les sels volatils, le sel et l'huile de succin, sont des médicamens également très-employés dans le traitement de l'hypochondrie; par conséquent, si le malade vient à perdre confiance dans l'un d'eux, on peut promptement en substituer un autre, les hypochondriaques n'étant satisfaits que tant qu'on leur administre libéralement une drogue ou une autre. On trouvera différentes formules à ce sujet dans les chapitres de l'hystérie et de l'épilepsie.

Dans l'hypochondrie, comme dans la plupart des autres maladies nerveuses, il est beaucoup de gens qui font abus de l'opium et de ses préparations; mais on doit fuir ce remède, si ce n'est dans les cas pressans; car bien qu'il puisse produire un soulagement momentané, son usage habituel augmente beaucoup la maladie. L'effet immédiat de ce médicament est une augmentation de fréquence dans le pouls, souvent assez marquée pour produire de la rougeur à la face. D'abattus que les malades étaient auparavant, ils deviennent actifs et vifs, et acquièrent une certaine gaieté d'esprit; mais lorsque le remède a cessé d'agir, les facultés tombent dans la langueur, le corps devient froid et pesant, et

Tinct. Opii gutt. xl.

—— Lavendulæ ʒ ss.

F. *Mistura cujus sumat cochlear. larg. ij. ter quater ve die.*

cet état d'insouciance et de morosité subsiste jusqu'à l'administration d'une nouvelle dose.

La vertu que possède l'acide citrique pour combattre les effets nuisibles de l'opium, mérite l'attention de ceux qui font un usage habituel de cette substance. Quelques médecins ont conseillé de prendre avec chaque dose d'opium une certaine quantité de jus de citron ou d'orange, à la dose de deux onces par grain d'opium : on prévient ainsi le malaise que produit souvent ce narcotique, on empêche son effet engourdissant, et on s'oppose à la constipation qu'il détermine souvent. C'est à l'usage très-abondant que font les Turcs des acides végétaux, qu'on attribue le peu d'effet qu'a sur eux l'opium ; ce n'est pas à l'influence du café, comme quelques voyageurs l'ont avancé. Ce peuple, ainsi que les autres nations orientales, a en effet l'habitude de boire journellement du sorbet, espèce de liqueur faite de jus de citron ou d'orange, mêlé avec de l'eau du sucre.

La plupart des hypochondriaques, dans l'intention de s'animer, ont recours au vin, et, ce qui est encore pire, aux liqueurs spiritueuses. Il n'est pas de mots assez énergiques pour rendre le danger d'une pareille coutume. Le soulagement momentané qu'on obtient ainsi est acheté beaucoup trop cher, par l'état de langueur qui succède ; et la nécessité d'augmenter graduellement la dose de ces liqueurs, afin d'obtenir constamment le même effet, ruine irrévocable-

ment la santé de la manière la plus misérable.

Il est vraiment difficile de déterminer lequel, ou de l'opium ou des liqueurs fortes, est le plus préjudiciable à l'économie; malheureusement les personnes qui se dévouent à en être les victimes, sont tellement maîtrisées par l'effet de l'habitude, qu'il leur est impossible d'en abandonner l'usage: toutes les fois effectivement que nous sommes habitués à un fort stimulant, nos fonctions ne peuvent plus s'exercer sans être continuellement excitées; ce qui détermine un grand état de faiblesse consécutive, et amène une mort prématurée.

Pour remplir la troisième indication, qui est de fortifier le canal alimentaire et de provoquer les sécrétions, on doit appliquer sur l'abdomen un emplâtre de poix de Bourgogne ou de laudanum, et employer les chalybés, comme nous l'avons conseillé en parlant de la dyspepsie.

Les eaux minérales, particulièrement celles de Bath et de Tunbridge, ont été employées dans les cas d'hypochondrie avec beaucoup d'avantage; ce que l'on pourrait peut-être attribuer autant aux amusemens et aux distractions qu'on se procure en allant en prendre, qu'à la vertu tonique qu'elles possèdent, en raison d'une légère quantité de fer qu'elles contiennent. Il pourrait même se faire que l'eau ordinaire, en favorisant les excrétions, pût également concourir au soulagement de la maladie.

Les amers et les astringens sont généralement regardés comme nuisibles dans l'hypochondrie, parce qu'il y a, non pas perte de ton, comme

dans la dyspepsie, mais seulement engourdissement ou manque d'activité. Les ferrugineux sont cependant convenables.

Les bains froids sont un stimulant général quelquefois avantageux, mais non pas constamment, car les bains tièdes paraissent ordinairement beaucoup plus utiles, à cause de la rigidité qui existe dans les solides. Un bain d'environ 96 ou 98 degrés du thermomètre de Fahrenheit, d'une demi-heure, et chaque jour ou tous les deux jours, a eu un succès marqué dans une foule de circonstances. Quand, au reste, on peut se procurer un bain chaud naturel, on doit lui donner la préférence.

Des frictions pratiquées pendant dix minutes ou plus long-temps sur tout le corps, matin et soir, avec des morceaux de grosse flanelle, pourront être avantageuses. Il sera également utile de faire prendre chaque jour au malade un léger exercice à cheval.

Le régime doit consister en alimens légers, fortifiants et nourrissans; on doit éviter ceux qui peuvent s'aigrir ou donner des flatuosités, et par conséquent la diète animale est la plus convenable. L'estomac ne doit jamais être surchargé ni rester entièrement vide. En cas d'un besoin pressant entre les repas, le malade pourra prendre un morceau de gâteau ou de biscuit, avec un verre de vin : cette précaution est surtout nécessaire pour les personnes d'une classe élevée, en raison de l'heure à laquelle on sert ordinairement le dîner. Du vin de Porto ou de Madère,

convenablement étendu d'eau , sera, au lieu de la bière , la boisson ordinaire ; et si aucun des deux ne convenait à l'estomac du malade, on pourrait avoir recours à de l'eau, unie à une petite quantité d'eau - de - vie. Le thé et le café doivent être exclus du régime des hypochondriaques , et plus particulièrement encore s'ils tiennent à les prendre très-chauds : pour le déjeuner, le cacao, le chocolat et les infusions de plantes et de racines aromatiques, telles que la menthe, la sauge et le gingembre , conviendront beaucoup mieux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

CLASSE PREMIÈRE.

Pyrexies, ou Maladies fébriles. pag. 1

ORDRE PREMIER.

<i>Fièvres</i>	<i>ibid.</i>
Des Fièvres intermittentes.	6
De la Fièvre rémittente	34
Des Fièvres continues	44
De la Fièvre continue simple, ou Synochus . .	<i>ibid.</i>
De la Fièvre inflammatoire	68
De la Fièvre nerveuse, ou Typhus léger	76
De la Fièvre putride et maligne, ou Typhus con- firmé	93
De la Fièvre jaune, ou Typhus ictérode	114

ORDRE SECOND.

<i>Inflammations, ou Phlegmasies</i>	151
Du Phlegmon.	155
De l'Érysipèle	171
De l'Inflammation du cerveau et de ses membranes, ou Phrénésie	180
De l'Inflammation de l'œil, ou Ophthalmie . . .	186
De l'Inflammation de l'oreille, ou Otite	206
De l'Angine tonsillaire	207
Des Oreillons	214
De l'Angine maligne	217
Du Croup, ou Angine trachéale	231
De l'Inflammation du pharynx	240
De la Pleurésie	<i>ibid.</i>

TABLE.

575

De l'Inflammation des poumons, ou Péricneumonie.	243
De la Péricneumonie fausse	258
De l'Inflammation de l'estomac, ou Gastrite . .	260
De l'Inflammation des intestins, ou Entérite . .	266
De l'Inflammation du foie, ou Hépatite	272
De l'Inflammation de la rate, ou Splénite . . .	286
De l'Inflammation des reins, ou Néphrite	287
De l'Inflammation de la vessie, ou Cystite	293
De la Goutte	294
Du Rhumatisme	320

ORDRE TROISIÈME.

<i>Exanthèmes, ou Fièvres éruptives</i>	344
De la Variole	345
de l'Inoculation	363
Du Cow-pox, ou de la Vaccine	371
De la Varicelle	383
De la Rougeole	385
De la Fièvre scarlatine	397
De la Peste	414
De la Fièvre miliaire	431
Du Pemphigus, ou Eruption vésiculaire.	436
De la Fièvre ortiée	441

ORDRE QUATRIÈME.

<i>Ecoulemens involontaires de sang, ou Hémorrhagies</i>	442
De l'Hémorrhagie du nez, ou Epistaxis	443
Du Crachement de sang, ou Hémoptysie . . .	450
Du Vomissement de sang, ou Hématémèse . . .	458
Du Flux immodéré des règles, ou Ménorrhagie .	464
Des Hémorrhoides	474

ORDRE CINQUIÈME.

<i>Flux avec fièvre</i>	482
-----------------------------------	-----

Du Catarrhe	481
De la Dysenterie	496

CLASSE SECONDE.

Névroses, ou Maladies nerveuses	517
---	-----

ORDRE PREMIER.

<i>Affections comateuses</i>	<i>ibid.</i>
De l'Apoplexie	<i>ibid.</i>
De la Paralyse	529

ORDRE SECOND.

<i>Adynamies</i>	544
De la Syncope	<i>ibid.</i>
Du Vertige	545
De la Dyspepsie	546
De l'Hypochondrie	562

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



